

MARC ELSBERG

BLACK OUT

Demain il sera trop tard



Marc Elsberg

BLACK OUT

Demain il sera trop tard

traduit de l'allemand par Pierre Malherbet

PIRANHA

Jour 0 – vendredi

Milan

Piero Manzano donna un brusque et énergique coup de volant tandis que le capot de son Alfa glissait inexorablement en direction de la voiture vert pâle qui le précédait. Il arc-bouta ses deux bras sur le volant, croyant déjà entendre le bruit désagréable de deux carrosseries qui se télescopent. Freins, pneus qui crissent, dans le rétroviseur les phares des autos derrière lui, le choc imminent.

Cet instant resta en suspens ; de manière surprenante, Manzano pensa à du chocolat, à la douche qu'il comptait prendre une fois chez lui, dans vingt minutes, au verre de vin qui suivrait, sur le canapé, ainsi qu'à un rendez-vous avec Carla ou Paula au cours du prochain week-end.

L'Alfa s'arrêta, dans un ultime soubresaut. À quelques millimètres du pare-chocs de l'autre voiture. Manzano fut plaqué dans son siège. La route était plongée dans une nuit noire, les feux tricolores, encore verts l'instant d'avant, s'étaient éteints ; ils n'étaient plus qu'une trace dans la rétine de Manzano. Tout autour de lui, un bruit infernal de klaxons et de tôles froissées. Sur sa gauche arrivaient à toute allure les phares d'un camion. Là où, à l'instant, se trouvait la voiture vert pâle, filait déjà un mur bleu dans une gerbe d'étincelles. Un choc puissant projeta la tête de l'Italien contre la vitre latérale, sa voiture se mit à tourner comme une toupie jusqu'à être stoppée par un autre choc.

Étourdi, il leva les yeux et tenta de s'orienter. L'un de ses phares éclairait les flocons de neige qui dansaient sur l'asphalte sombre et mouillée. Un pan de son capot avait été arraché. Quelques mètres plus loin, devant lui, les feux arrière du camion.

Manzano réfléchit en un quart de seconde. Rapidement, il défit sa ceinture de sécurité, prit son téléphone portable et sortit à la hâte de son véhicule.

Il attrapa dans le coffre la trousse de premiers secours et le triangle réfléchissant. En passant devant sa voiture, il y jeta un coup d'œil : de la partie avant gauche et de la calandre, le camion n'avait pas laissé grand-chose. La roue était profondément enfoncée dans une bouillie de ferraille. Une véritable épave.

La portière du conducteur du camion était ouverte. Manzano fit le tour de la cabine et regarda.

Les phares des véhicules sur la voie opposée créaient une ambiance inquiétante. Là aussi il y avait eu des carambolages, la circulation était figée. La voiture vert clair était défoncée sur toute la largeur du siège passager, écrasée de biais par le pare-chocs du poids lourd. Du capot, ou de ce qu'il en restait, montait une fumée qui enveloppait la scène. Un homme petit et trapu, vêtu d'une doudoune sans manches, tremblait à la portière du conducteur complètement pliée. Probablement le chauffeur du camion, songea Manzano. Il se rua vers la voiture. Ce qu'il vit le fit chanceler.

Le choc avait arraché le siège conducteur de ses attaches pour le projeter littéralement sur les genoux de la passagère. Le chauffeur pendait sans vie dans sa ceinture de sécurité, la tête étrangement vrillée, avec devant lui les airbags dégonflés. De la passagère, on ne voyait que le crâne et un bras. Son visage était maculé de sang, ses paupières closes tremblotaient. Ses lèvres bougeaient presque imperceptiblement.

« Une ambulance, cria-t-il au chauffeur du camion. Appelez une ambulance !

– Pas de réseau ! »

Les lèvres de la passagère ne bougeaient plus. Seules quelques petites bulles de sang à leurs commissures, qui se formaient à chaque nouvelle respiration, attestaient qu'elle vivait encore. Entre-temps, tant de curieux s'étaient rassemblés que le lieu de l'accident n'était plus éclairé que par quelques rais de lumière des phares. Debout dans les bourrasques de neige, ils observaient.

Manzano leur cria de dégager, mais aucun ne fit mine de bouger, comme si personne ne l'avait entendu. Il ne réalisa qu'alors ce qu'il n'avait perçu qu'inconsciemment avant l'accident. L'éclairage public ne fonctionnait plus. C'est pourquoi il faisait si sombre. La nuit était bien plus noire qu'à l'accoutumée. « Mon Dieu ! Comment allez-vous ? lui demanda un quidam en anorak. Étiez-vous dans la voiture ? »

Il hocha la tête. « Pourquoi ? »

L'autre désigna sa tempe gauche. « Vous avez besoin d'un médecin. Asseyez-vous. »

Manzano ressentit alors des pulsations à un endroit de sa tête d'où suintait un liquide chaud qui coulait vers sa gorge. Il fut pris de vertiges.

Tandis qu'il glissait contre les restes de l'auto vert pâle et qu'il luttait vainement contre l'évanouissement, le son infini et strident du klaxon de l'épave hurlait tel un dernier cri de détresse, s'étirant dans la nuit.

Rome

Le signal retentissait sans interruption, accompagné de toute une batterie de lumières clignotant sur les écrans de Valentina Condotto.

« Aucune idée de ce qu'il se passe ! cria-t-elle en appuyant violemment sur les touches. D'un coup, la fréquence monte très haut, suivie de la coupure automatique. On a perdu toute l'Italie du nord ! Comme ça. Sans crier gare ! »

Voilà trois ans que Condotto avait rejoint l'équipe du centre de conduite de Terna, à côté de Rome, en tant que régulatrice. Depuis, huit heures par jour, elle dirigeait le courant électrique dans le réseau italien ainsi que les transferts d'électricité avec les pays voisins.

Sur le mur de projection de six mètres par deux qui lui faisait face brillaient des lignes colorées et de petites cases sur fond noir. Le réseau électrique italien. À gauche et à droite, des écrans affichant les données du réseau en temps réel. Sur le bureau de Condotto, quatre écrans plus petits avec encore plus de lignes de chiffres, des courbes, des diagrammes.

« Le reste du pays est passé en jaune, cria son collègue, le dispatcher Giuseppe Santrelli. J'ai Milan en ligne. Ils veulent augmenter la puissance mais ne reçoivent aucune fréquence stable d'Enel. Ils demandent si nous pouvons faire quelque chose.

– C'est la Sicile qui est en rouge, maintenant ! »

Même système que pour les feux de circulation : en vert, aucun problème sur le réseau. En orange, il y a des difficultés. Rouge : black-out. Grâce au système d'alerte européen, chaque compagnie d'électricité pouvait savoir à

tout moment si, à un quelconque endroit du réseau, sourdait une menace. En ces temps d'interconnexion internationale, y compris en ce qui concernait l'électricité, c'était une nécessité absolue.

Une grande partie de ces processus est effectuée par des ordinateurs qui régulent le courant en millisecondes, les opérateurs des centres de conduite n'ont qu'à contrôler. Ainsi, ils ne doivent laisser varier la fréquence de cinquante hertz que de manière insignifiante, sans quoi les générateurs peuvent subir de lourds dommages. Lors de pertes de fréquence relativement importantes, les ordinateurs déconnectent automatiquement les parties du réseau concernées.

Une surface rouge lumineuse sur le grand mur de projection montrait à Condotto que les ordinateurs avaient retiré du réseau presque toutes les zones au nord du Lazio et des Abruzzes. La Sicile était touchée également. Seule la partie inférieure de la botte recevait encore de l'électricité. Plus de trente millions de personnes se trouvaient dans le noir.

Soudain, en raison de l'énergie qui se concentrait sur le réseau restant, il y eut une surcharge, provoquant de dangereuses variations de fréquence ainsi que d'autres interruptions automatiques.

« Bim ! Ça a sauté, remarqua laconiquement Santrelli. La Calabre, la Basilicate, des parties des Pouilles et de la Campanie en rouge. Les régions restantes en orange. Et regarde donc ! Les Français et les Autrichiens ont aussi des problèmes. »

Barrage d'Ybbs-Persenbeug

Herwig Oberstätter leva les yeux de l'armoire de commande pour écouter encore une fois. Bien au-dessus de lui s'étendait le plafond de la centrale hydroélectrique, haut comme une cathédrale d'acier et de béton, abritant une vaste salle vibrant du grondement des générateurs.

Depuis l'étroite passerelle métallique qui courait à mi-hauteur de la salle dans la partie sud de la centrale, il regarda les trois générateurs rouges. Leurs enveloppes se suivaient les unes derrière les autres, des cylindres de la taille de maisons, qui ne constituaient pourtant que la partie visible de la construction globale. Extérieurement, ils avaient l'air de géants massifs,

impassibles – pourtant Oberstätter pouvait ressentir toute l'énergie qui se déchaînait dans leurs entrailles.

Des kilomètres de câbles rubanés tourbillonnent dans chacun de ces aimants d'une tonne, à la vitesse de plusieurs centaines de rotations par minute. Actionnés par des arbres d'acier de la largeur d'un tronc, ils sont reliés à la turbine Kaplan au-dessous d'eux. Un champ magnétique naît alors et induit une tension électrique dans les stators. Ainsi l'énergie électrique est produite par l'énergie mécanique. Malgré ses études de génie mécanique, Oberstätter n'avait jamais tout à fait compris ce miracle ; il est la source de l'énergie qui rend possible la vie moderne, grâce à des lignes à haute tension, des postes de transformation et des lignes électriques de moindre tension, jusqu'à la cabane la plus reculée du pays. Dès lors que se tarit cette source, c'est le monde extérieur qui s'engourdit.

Des dizaines de mètres en contrebas coule le Danube, plus de mille mètres cubes par seconde, à travers les aubes de turbines grosses comme des camions. Même lorsque le fleuve, comme à cette époque de l'année, atteint son niveau le plus bas, elles peuvent encore tourner à cinquante pour cent de leur capacité.

Écolier déjà, Oberstätter avait appris que le barrage d'Ybbs-Persenbeug, construit dans les années 1920, était l'un des premiers et des plus imposants barrages autrichiens sur le Danube. Entre Ybbs et Persenbeug, en Basse-Autriche, le mur du barrage, long de 460 mètres, retient le fleuve sur une longueur de 430 kilomètres, et sur une profondeur pouvant atteindre jusqu'à onze mètres – cela, il ne l'avait appris qu'après avoir commencé à travailler ici, voilà neuf ans. Depuis, il contrôlait et entretenait les géants rouges comme s'il s'agissait de ses propres enfants.

Il écouta une fois encore. En neuf ans, on apprend à connaître ses machines. C'était un bruit qu'il ne parvenait pas à s'expliquer tout à fait.

On était vendredi soir, les gens quittaient le travail pour rentrer chez eux, ils avaient besoin de chaleur et de lumière, occasionnant alors le plus grand pic énergétique de la journée. Les centrales autrichiennes tournaient à plein régime, il était nécessaire cependant, en cet instant, d'importer du courant. Dans la mesure où il est presque impossible de stocker l'énergie électrique, ses homologues de toutes les centrales du monde devaient produire autant d'énergie qu'il en était consommé. Les changements constants dans le comportement des usagers provoquent sans cesse des variations de fréquence.

Les générateurs et leur vitesse de rotation, entre autres, sont responsables de la constance de la fréquence dans les réseaux.

D'un coup, ce qu'il entendait devint clair. Il saisit son talkie-walkie et appela ses collègues dans la salle de contrôle.

« Il y a quelque chose qui déconne ! »

Il entendit la voix d'un de ses collègues, rendue inaudible en raison des grincements et des crissements incessants de la liaison.

« Nous avons remarqué aussi ! Nous avons une chute brutale de fréquence sur le réseau ! »

Le vrombissement dans la salle se fit plus fort, entrecoupé d'un bruit sourd et irrégulier. Nerveux, Oberstätter observait les grands cylindres et hurla dans son talkie : « Ça a plutôt l'air d'être une hausse de fréquence ! Ils tiennent plus le coup ! Faites quelque chose ! »

Une baisse de fréquence ! Une baisse de fréquence, n'importe quoi ! Ces générateurs étaient en surcharge, non le contraire. Qui pouvait donc avoir subitement besoin d'autant de courant ? Les générateurs se comportaient tout à fait à l'inverse. Comme si là, au dehors, une foule d'usagers avaient été supprimés. Si la fréquence du réseau d'électricité était si instable que même les générateurs étaient atteints, il y avait à l'extérieur des problèmes de taille. L'électricité avait-elle disparu d'une grande surface du pays ? Alors des dizaines de milliers d'Autrichiens se trouvaient dans le noir.

Effrayé, Oberstätter regardait les géants rouges se mettre d'abord à vibrer, puis commencer à frémir. Si le nombre de rotations devenait trop élevé, la force centrifuge détruirait les machines. C'était le moment d'un arrêt d'urgence automatique.

« Éteignez ! hurla Oberstätter dans l'émetteur, ou tout va nous péter à la gueule ! »

Fasciné, il était cloué sur place en raison de cette puissance indomptable dont le bruit recouvrait tout. Les trois énormes appareils se soulevaient et s'affaissaient irrégulièrement et il attendait seulement qu'à l'instar de la soupape d'un réservoir sous pression ils soient projetés en l'air à travers le plafond de la salle.

Puis, d'un coup, le silence se fit.

Oberstätter ressentit les vibrations s'évanouir. Ces tremblements n'avaient duré qu'une poignée de secondes mais cela lui avait paru une éternité.

Le calme soudain était inquiétant. Alors seulement, il réalisa que la salle

n'était plus éclairée par les néons. Seuls les écrans et les lumières de secours brillaient encore.

Brauweiler

« La Suède, la Norvège et la Finlande au nord, l'Italie et la Suisse au sud sont tombées, expliquait l'opérateur derrière lequel se tenait Jochen Pewalski. Y compris des parties des États voisins comme le Danemark, la France, l'Autriche, également la Slovénie, la Croatie et la Serbie. E.ON signale quelques pannes, Vattenfall et EnBW sont totalement dans l'orange. Les Français, les Polonais, les Tchèques et les Hongrois aussi. Plus quelques taches sur les îles Britanniques. »

Jochen Pewalski, directeur de la conduite réseaux pour Amprion, travaillait depuis plus de trente ans au sein du complexe situé non loin de Cologne, sorti de terre en 1928 pour servir de dispatching à l'ancienne compagnie d'électricité de la Rhénanie Westphalie (RWE), connu depuis longtemps sous le nom de « disjoncteur principal de Brauweiler ». L'écran gigantesque, de seize mètres sur quatre, zébré de lignes rouges, oranges et vertes, ainsi que ceux, innombrables, des postes de travail, lui rappelaient jour après jour la responsabilité qui lui incombait, ainsi qu'à ses équipes.

À Brauweiler, on surveille, aiguille et conduit l'intégralité du réseau de transport d'électricité de la société Amprion, l'un des quatre réseaux allemands les plus étendus, l'un des plus grands réseaux européens pour le 380 et le 220 kilovolts.

On y coordonne en outre l'interconnexion entre les quatre grands gestionnaires de réseaux de toute l'Allemagne, ainsi qu'avec toute la partie nord-européenne du réseau d'électricité, et on en surveille l'équilibre entre production et consommation d'électricité. Il s'agit de la Belgique, de la Bulgarie, de l'Allemagne, des Pays-Bas, de l'Autriche, de la Pologne, de la Roumanie, de la Slovaquie, de la République tchèque et de la Hongrie.

Depuis la libéralisation du marché de l'électricité, il y a quelques années, les missions sont devenues de plus en plus importantes, et, simultanément, de plus en plus complexes. Aujourd'hui, l'électricité traverse presque toute l'Europe, depuis l'endroit où elle est produite jusqu'à celui où elle est

consommée. Donner et prendre en permanence. Mais cet équilibre, précisément, venait de s'effondrer dans plusieurs parties de l'Europe. C'est ce que redoutait Pewalski.

« C'est encore pire qu'en 2006 », soupira un second dispatcher.

Pewalski se rappela que cet homme était là lorsqu'E.ON, au soir du 4 novembre 2006, sans aucun signe d'alerte des réseaux voisins, avait mis hors service une ligne à haute tension. Il fallait permettre le passage par le canal d'un navire de croisière en provenance de Binnenwerft Papenburg en direction de la côte. La ligne reliant Landsbergen à Wehrendorf fut surchargée, entraînant immédiatement son déclenchement automatique. Des lignes décrochèrent alors dans tout le continent. Bien qu'ils aient lutté sang et eau, Pewalski et ses collègues ne purent que constater finalement comment une quinzaine de millions de personnes à travers tout le continent ne furent plus approvisionnées en électricité. Ils n'avaient pu rétablir le courant qu'après plus d'une heure et demie, en collaboration avec leurs homologues étrangers. Ils étaient passés à un cheveu de la coupure générale de tout le réseau européen.

La situation actuelle était plus dramatique encore.

« La République tchèque est maintenant complètement en rouge », avertit le jeune homme.

Il y a vingt minutes, les Italiens avaient fait état des premiers problèmes. Pendant la coupure au sud de l'Europe, la Suède avait rencontré d'importantes difficultés, puis toute la Scandinavie. Manifestement, les intempéries hivernales, particulièrement violentes à cette époque, faisaient des victimes aux quatre coins du vieux continent.

« Nous devons à tout prix maintenir le réseau allemand, pour ne pas interrompre la liaison est-ouest », asséna Pewalski avec détermination.

Au sein de la salle de conduite, tout partait à vau-l'eau. Les opérateurs déviaient le courant sur les lignes encore intactes, coupaient des centrales, en mettaient d'autres en marche, aiguillaient l'énergie excédentaire vers des centres de stockage, tant qu'ils pouvaient en absorber. Ou, si besoin, ils délestaient, contraignant ainsi des usines au chômage technique ou plongeant des milliers de personnes dans l'obscurité.

Pewalski, impuissant, observait de plus en plus de lignes devenir rouges sur le tableau.

Extérieurement, il essayait de garder son calme. Ses pensées, cependant, se

bousculaient. Tant que, dans toute l'Europe, suffisamment d'électricité était produite et consommée, ils pourraient réactiver relativement rapidement le réseau. Dans le cas d'une coupure totale, il en irait tout autrement. Il faudrait plus de quelques minutes pour remettre en marche un réacteur nucléaire ou une centrale au charbon, de même qu'une centrale hydroélectrique d'accumulation par pompage, ou à turbines à gaz.

« L'Espagne est dans l'orange.

– O.K. Ça suffit, dit Pewalski, résolu. Verrouillons l'Allemagne. Puis d'ajouter à voix basse : si toutefois c'est encore possible. »

À quelques kilomètres de Lindau

« Espérons qu'on a assez d'essence », dit Chloé Terbanten.

Sonja Angström détacha son regard du paysage enneigé bordant l'autoroute, pour le tourner vers l'habitable. Elle était assise avec Lara Bondoni sur la banquette arrière, Terbanten conduisait la voiture tandis que, sur le siège passager, Fleur van Kaalden battait la mesure sur sa cuisse, en rythme avec la musique de la radio.

« Peut-être, pour plus de sécurité, ferions-nous mieux de refaire le plein en Allemagne », proposa van Kaalden. Elles ne devaient pas être bien loin de la frontière autrichienne, une heure encore, probablement, avant d'atteindre le chalet qu'elles avaient loué pour la semaine à venir. Sur leur droite et leur gauche, s'esquissaient déjà les contreforts des Alpes dans la lumière de la lune qui perçait de temps en temps à travers les nuages. Parfois, Angström pouvait discerner les contours de fermes dont les occupants devaient probablement se coucher de très bonne heure, tant elles étaient sombres.

Elles voyageaient dans la Citroën de Terbanten, le coffre plein de grosses valises, d'affaires de sport, de skis et de planches de surf. En chemin, elles avaient déjà fait une fois le plein, bu un café et flirté avec quelques jeunes Suédois qui se rendaient en Suisse pour y faire du snowboard.

« Prochaine station-service dans un kilomètre. » Van Kaalden désigna le panneau au bord de l'autoroute, devant lequel Terbanten passa en trombe, à au moins 180 km/h.

Angström chercha des yeux les lumières de la station, mais ne vit que le paysage baigné par la lumière lunaire.

Terbanten prit la sortie, un grand virage étiré.

« Probablement de l'autre côté de l'autoroute », songea Bondoni lorsque s'ouvrit devant elles une grande étendue avec un enchevêtrement de rayons lumineux.

Terbanten freina.

« Qu'est-ce qu'il se passe ici ? »

Seuls les phares de voitures, attendant en longues files devant les pompes à essence, projetaient des taches claires sur la façade de la station-service, dont toutes les lumières étaient éteintes. Quelques halos lumineux se balançaient dans la nuit, probablement des lampes de poche.

Terbanten laissa les phares allumés et elles descendirent.

D'un coup, Angström fut saisie par le froid, sous son jean et son pull. La voiture qui les précédait avait une plaque allemande. Angström parlait quelques mots dans cette langue, raison pour laquelle elle passa devant et demanda ce que cela signifiait.

« Coupure de courant », lui expliqua le chauffeur à travers la vitre à demi fermée.

L'homme en salopette à l'une des pompes lui adressa la même réponse.

« Donc, on ne peut plus faire le plein ? demanda-t-elle.

– Les pompes fonctionnent à l'électricité. Sans courant, impossible de faire remonter l'essence depuis les cuves.

– Et vous n'avez pas de circuit de secours ?

– Nope. Désolé. Il haussa les épaules. Mais tout va bientôt rentrer dans l'ordre, affirma-t-il.

– Depuis combien de temps est-ce que ça dure ? s'enquit Angström en jetant un regard sur la file d'attente et le parking bondé du restaurant, lui aussi dans le noir. Un vendredi de départs en vacances d'hiver !

– Un quart d'heure, peut-être. »

Peut-être, répéta Angström dans sa tête en retournant vers les autres. Elle raconta à ses amies ce qu'on venait de lui apprendre.

Terbanten tapa de la main sur le toit du véhicule et s'écria : « En voiture ! On va à la station suivante. »

Berlin

« Qu'est-ce que tout ça signifie ? Vous n'en savez rien ? »

Le ministre de l'Intérieur se tenait en smoking devant l'écran, un homme grand au visage rougeaud, les cheveux clairsemés ; il avait l'air irrité. Il avait probablement dû quitter en vitesse un dîner de gala, ainsi que le laissaient deviner ses vêtements. Frauke Michelsen ne se souvenait pas de l'avoir déjà vu dans la *situation room* du ministère de l'Intérieur. Peut-être parce qu'elle-même n'y venait que rarement.

Désormais, la pièce était comble. Des collaborateurs des départements des services publics, des technologies de l'information et de la communication, de la police fédérale, de la sécurité publique, de même que des départements de la gestion de crises, de la protection de la population – Michelsen les connaissait tous plus ou moins.

On voyait sur l'écran Helge Brockhorst, du centre commun de veille opérationnelle de la fédération et des Länder de Bonn. Il répondait laconiquement : « Ce n'est pas aussi simple que ça. »

Mauvaise réponse, pensa Michelsen. « Si vous permettez, monsieur le ministre, s'immisca le secrétaire d'État Holger Rhess, monsieur Bädersdorf, qui est avec nous, peut sans doute vous expliquer cela rapidement. »

Bädersdorf, pensa Michelsen, comme par hasard. Des années durant, il avait travaillé pour l'Association fédérale de l'eau et du gaz avant que le lobby ne puisse directement l'installer au ministère.

« Imaginez-vous le réseau électrique comme la circulation sanguine d'un être humain, expliqua Bädersdorf. Avec une différence toutefois : il n'y a pas un, mais plusieurs cœurs. Il s'agit des centrales. Depuis celles-là, le courant est réparti dans tout le pays, comme le sang dans le corps. Il y a différentes conduites, de même qu'il y a différents vaisseaux sanguins. Les lignes à haute tension sont comparables à l'aorte ; on peut transporter de grandes quantités sur de longues distances. Il y a ensuite des lignes à tension plus basse qui continuent d'acheminer le courant jusqu'à ce que les réseaux régionaux le conduisent aux utilisateurs finaux, à l'instar des capillaires sanguins qui alimentent toutes les cellules en sang. »

Machinalement, il tapotait différentes parties de son corps, accompagnant d'un fond sonore ses explications. Ce n'était pas la première fois qu'il faisait

cet exposé, et Michelsen convint malgré elle qu'il recourait à une analogie parlante.

« Il y a deux aspects capitaux. Le premier : pour conserver sa stabilité au réseau, la fréquence doit être constante. Comparons ça avec la pression sanguine chez l'homme. Si elle devient trop haute, ou trop basse, on tombe dans les pommes. C'est ce qui s'est passé avec le réseau électrique. Le second : il est presque impossible de stocker le courant. Raison pour laquelle il doit couler en permanence, comme le sang. C'est-à-dire qu'il doit être produit lorsqu'il est utilisé. En fonction des jours, il s'agit de quantités très variables. De la même manière que le cœur doit battre plus rapidement lorsqu'on pique un sprint, les centrales doivent fournir plus d'énergie aux heures de pointe. Ou alors il faut en mettre d'autres en service. »

Il regarda alentour, glana quelques regards approbateurs, seul le ministre de l'Intérieur plissait le front.

« Mais, comment cela peut-il se produire dans toute l'Europe ? Je croyais que le réseau allemand était sûr ?

– Fondamentalement, il l'est, répondit le représentant de l'association, ainsi que l'appelait intérieurement Michelsen. L'Allemagne a été l'un des derniers pays à ne plus être alimenté en courant, et l'un des premiers pays à rétablir le réseau. Mais le réseau allemand n'est pas une île isolée au milieu de l'Europe. »

Il tapota quelques touches d'un ordinateur, faisant apparaître sur le grand mur de projection une carte d'Europe traversée par des lignes de différentes couleurs formant un réseau.

« Voici une carte d'ensemble des réseaux d'électricité européens. Comme on peut le remarquer aisément, ils sont étroitement liés les uns aux autres. »

La carte se transforma en un graphique bleu où un réseau de lignes reliait entre eux les symboles de centrales électriques, de postes de transformation, d'usines et de maisons individuelles.

« Autrefois, il y avait des compagnies d'électricité qui produisaient le courant et le distribuaient. Le management de l'approvisionnement dans son ensemble était tenu par une seule main. En raison de la libéralisation du marché de l'électricité, cette structure s'est profondément transformée. Aujourd'hui, il y a d'une part des producteurs d'électricité... » Les centrales de l'illustration passèrent de bleu à rouge. « ...d'autre part, il y a les gestionnaires de réseaux de transport ou de distribution. » Les lignes de

liaison de l'illustration devinrent vertes. « De plus s'intercalent entre ces deux entités – dans le réseau apparut un symbole supplémentaire de bâtiment portant un symbole d'euro – des bourses de l'énergie. Les producteurs et les intermédiaires y négocient les prix de l'énergie. La distribution du courant repose de nos jours sur de nombreux acteurs qui, dans un cas comme le nôtre, doivent d'abord se coordonner. »

Michelsen se sentit le devoir de compléter la présentation : « Leur mission la plus importante n'est donc pas l'approvisionnement optimal des populations et de l'industrie en énergie, mais la réalisation de profits. Il s'agit donc de concilier les intérêts différents de chacun. Et en cas de crise, en quelques minutes.

– Nous ne savons pas encore ce qui a provoqué cette coupure. Mais vous pouvez être certains que tous poursuivent le même objectif. Par ailleurs, cette situation ne profite à personne.

– Pourquoi ne connaissez-vous pas la cause de la coupure ? demanda un fonctionnaire de la sécurité publique.

– Les systèmes sont bien trop complexes pour le savoir aussi rapidement.

– Dans combien de temps la situation sera-t-elle rétablie ? interrogea le secrétaire d'État.

– D'après nos informations, la plupart des régions auront de nouveau de l'électricité d'ici demain de bonne heure.

– Je ne veux pas être rabat-joie, remarqua Michelsen, mais nous parlons en ce moment de la presque totalité de l'Europe. Les entreprises n'ont aucune expérience d'une crise de cette envergure. » Elle essayait de maîtriser l'intonation de sa voix. « Je suis responsable ici de la gestion de crises et de la sûreté des populations. Si, demain de bonne heure, les transports en commun ne roulent pas, que les gares et les aéroports sont paralysés, que les administrations et les écoles ne sont pas chauffées, que l'alimentation en eau courante pour des parties entières de la population n'est pas plus assurée que les télécommunications et les canaux d'information, alors on aura de très gros problèmes. Il est encore temps de nous y préparer sommairement.

– Comment sera rétabli l'approvisionnement ? » interrogea le ministre de l'Intérieur.

Bädersdorf le renseigna. « En gros, on établit autour des centrales des petits réseaux, les uns après les autres, on fait en sorte qu'ils reçoivent une

fréquence stable, puis on l'augmente progressivement. Alors on commence à relier entre eux ces bouts de réseau et à les synchroniser.

– Combien de temps dure chacune de ces étapes ?

– Ça dépend, entre quelques secondes et plusieurs heures pour la reconstruction. La synchronisation va ensuite relativement vite.

– Des parties de toute l'Europe sont touchées ? demanda le ministre. Sommes-nous en relation avec les autres pays ?

– On établit le contact, assura Rhess.

– Bien. Mettez en place une cellule de crise et tenez-moi au courant. Le ministre se tourna pour partir. Bonne soirée, mesdames et messieurs. »

Il a bien parlé, pensa Michelsen. Belle soirée, penses-tu ! Ce sera une longue nuit.

Aéroport d'Amsterdam-Schiphol

Delayed.

Delayed.

Delayed.

Toutes les compagnies aériennes avaient annoncé des retards au cours de l'heure précédente.

« Est-ce que ça va durer encore longtemps ? demanda Louise, sa poupée préférée serrée contre elle.

– T'as qu'à lire, la somma son grand frère, l'air crâneur. Là-haut, il est écrit que notre vol a du retard.

– Mais je ne sais pas lire, tu sais bien.

– Sale bébé ! se moqua Paul.

– Toi-même !

– Bébé, bébé ! »

Louise se mit à pleurnicher. « Maman !

– Ça suffit maintenant, ordonna François Bollard à ses enfants. Paul, arrête d'embêter ta sœur.

– Nous ne serons à Paris que vers minuit, soupira son épouse, Marie. Elle avait l'air fatiguée.

– Un vendredi soir, fit Bollard. Ce n'est pas la première fois. »

Ils se tenaient au milieu d'une foule de gens sous le panneau des départs. Leur vol pour Paris aurait dû décoller voilà une heure. Le nouvel horaire annoncé était vingt-deux heures.

Les longues rangées de fauteuils des salles d'attente étaient entièrement occupées. Certains voyageurs étaient assis sur leurs valises. Aux guichets des fast-foods, les files d'attente ne diminuaient pas. Bollard regarda autour de lui, à la recherche d'une place au calme, mais la cohue était bien trop importante.

« Qu'est-ce qu'il y a écrit ? demanda Louise.

– Où donc ?

– Super ! » lâcha amèrement Marie, et son époux leva les yeux vers le panneau.

Cancelled.

Cancelled.

Cancelled.

Paris

Lauren Shannon braquait sa caméra en direction des hommes qui lui faisaient face. James Turner, correspondant de CNN en France, tenait son micro sous le nez de son interlocuteur.

« Je me trouve devant la caserne centrale des pompiers, sur la place Jules Renard, disait Turner. Je suis en compagnie de François Liscasse, le général de division à la tête de la brigade des sapeurs-pompiers de Paris. »

Dans la lumière du projecteur, les flocons de neige brillaient comme des vers luisants.

Turner se tourna vers Liscasse.

« Général Liscasse, depuis plus de cinq heures, il n'y a plus d'électricité à Paris. Savez-vous combien de temps cela va encore durer ? »

Malgré le temps, Liscasse ne portait qu'un uniforme bleu. Son képi rappelait à Shannon le général de Gaulle et elle se rappela que les pompiers de Paris étaient une unité militaire sous tutelle du ministère de l'Intérieur.

« Je n'ai pas d'informations à ce sujet pour l'instant. Dans tout Paris et ses environs, tous les hommes disponibles ont été déployés, plusieurs milliers.

Nous disposons, après New York, de la plus importante force de sapeurs-pompiers du monde. La population de Paris peut se sentir en sécurité malgré les événements. En ce moment, nous faisons en sorte de libérer les personnes prises au piège dans le métro et les ascenseurs. En outre, il y a eu de nombreux accidents de la circulation et, de manière isolée, des départs de feu.

– Est-ce à dire que certaines personnes devront attendre demain matin avant d’être libérées ?

– Nous partons du principe que le courant sera prochainement rétabli. Mais nous porterons assistance à tout le monde. Je m’en porte garant.

– Général...

– Merci. Excusez-moi, le devoir m’appelle. »

Turner ne prit aucunement ombrage de la rebuffade, et adressa un regard à la caméra. « James Turner dans “la nuit sans électricité” en direct de Paris. »

Il fit un signe à Shannon pour qu’elle arrête de tourner. Il remonta le col en fourrure de sa veste et dit à la jeune femme : « Il me faut des infos de ces types du ministère de l’Intérieur. Allez, on y va. »

En tant que cadreuse et chauffeur de Turner, Shannon avait appris à se faufiler adroitement à travers la circulation parisienne. Certes, le chaos des heures passées s’était apaisé, mais ils mirent plus de vingt minutes pour parcourir le court trajet.

Bien avant le ministère, la rue de Miromesnil était barrée. Sans hésiter, Shannon gara la voiture sur une sortie de garage.

Voilà deux ans qu’elle vivait à Paris. Au cours d’un tour du monde après la fac, elle était restée ici. Au début, elle voulait continuer à étudier le journalisme, mais elle obtint le poste de cadreuse pour Turner, qui lui prenait trop de temps. Le correspondant de CNN était un salaud arrogant qui se prenait pour Bob Woodward, mais Shannon avait pu voir du pays et avait appris énormément de choses. Depuis longtemps, elle était une pisteuse hors pair, elle dénichait les meilleurs scoops et savait comment les raconter. Cependant, Turner ne la laisserait jamais devant la caméra. Dans ses moments libres, elle montait quelques reportages et les postait sur Internet.

Ils se dirigèrent à pied en direction du barrage surveillé par des policiers.

« Presse, annonça Turner en exhibant sa carte.

– Désolé, rétorqua seulement le fonctionnaire. Sur le côté, merci », lui intima-t-il.

Shannon vit arriver dans leur direction les phares de plusieurs véhicules.

Sans même freiner, ils passèrent devant eux et s'enfilèrent dans l'étroit passage rapidement dégagé par les policiers. Elle filma la scène, orienta sa caméra sur les voitures, sans pouvoir reconnaître les passagers derrière les vitres teintées.

« Alors ? s'enquit Turner.

– Je suis contente d'avoir réussi ce panoramique, répondit Shannon. Pour ce qui est de regarder, c'est toi le responsable. Qui était-ce ?

– Aucune idée. Trop sombre. »

Saint-Laurent-Nouan

« Fait chier », jura sa femme Isabelle tandis qu'Yves Marpeaux enfilait sa veste épaisse par-dessus son gros pull-over. « Mon mari travaille dans une centrale et, à même pas quinze kilomètres de distance, on se retrouve sans lumière ni chauffage. »

Sous ses nombreuses couches de vestes et de pulls, à la lumière de la bougie, elle avait l'air encore plus informe que d'habitude.

« Qu'est-ce que j'y peux ? grogna-t-il en haussant les épaules. Il était heureux de devoir enfin sortir. Depuis des heures, elle lui courait sur le haricot.

– C'est exactement la même chose chez les enfants », répéta-t-il pour la énième fois.

Elle avait appelé son fils sur son téléphone portable une heure et demie après la coupure, puis sa fille quelques minutes plus tard. Lui vivait avec sa famille dans les environs d'Orléans, elle à Paris. « J'essaye depuis une éternité d'obtenir une communication, avait-elle expliqué, mais le réseau téléphonique... »

Marpeaux n'avait pas pu leur dire grand-chose, hormis que chez eux aussi il n'y avait pas de courant.

« Tu peux imaginer à quel point ta mère se plaint. »

Il referma la porte derrière lui, laissant sa femme dans la maison froide et obscure. Dehors, sa respiration produisait de petits nuages blancs. Le ciel était clair, on voyait les étoiles.

La Renault démarra sans difficulté. En chemin, Marpeaux écouta la radio pour glaner des informations supplémentaires. De nombreuses fréquences n'émettaient plus, d'autres passaient de la musique. Il finit par l'éteindre.

Le sombre paysage hivernal avec ses champs nus et ses arbres sans feuilles laissait à peine imaginer qu'il roulait à travers l'un des endroits de France préférés des touristes. Dès le printemps, des millions de visiteurs français et étrangers envahissaient la région pour visiter les célèbres châteaux sur les collines bordant la Loire, suivant les traces des familles nobles, pour acheter du vin, et là, au cœur de la France, humer une bouffée de douceur de vivre. Marpeaux était arrivé dans la région il y avait vingt-cinq ans, non pas pour sa beauté, mais parce que, en tant qu'ingénieur, il avait obtenu une offre d'emploi bien rémunérée à la centrale nucléaire de Saint-Laurent.

Après un trajet de vingt minutes se dessina devant lui la silhouette de la petite ville de Saint-Laurent-Nouan, inhabituellement sombre en cette nuit, sans lumière aux fenêtres ni éclairage public. Insolentes, les imposantes tours de refroidissement s'élevaient derrière la ville, dans un bain de lumière – faible et fantomatique. Étrange tout de même, songea-t-il en regardant le colosse, que nous n'ayons pas fait évoluer l'idée fondamentale de cette technologie depuis deux siècles ni que nous ne l'ayons remplacée par une approche plus moderne. Une centrale nucléaire n'est rien d'autre, dans son principe, qu'une gigantesque machine à vapeur, de celles qu'on utilisait déjà au début du dix-huitième siècle. De nos jours, au lieu de bois, on utilise comme combustible de l'uranium fissile ou du plutonium, qui entraînent les générateurs.

Cette centrale, ne produisant que mille mégawatts, compte parmi les plus petites du pays. Les deux réacteurs à eau pressurisée se trouvent directement en bordure de la Loire, d'où ils tirent leur liquide de refroidissement. Lorsque Marpeaux avait commencé à officier sur le site à la fin des années 1980, les deux anciens réacteurs UNGG étaient encore en activité. L'accident majeur au cours duquel un élément de combustible avait fusionné, puis contaminé le bâtiment et paralysé la centrale pour deux ans et demi, remontait à sept ans en arrière. Au début des années 1990, EDF avait condamné les deux anciens réacteurs.

Marpeaux passa le contrôle de sécurité de l'entrée et gara sa voiture à l'endroit même d'où il était parti voilà quinze heures, après avoir passé la direction de l'équipe de nuit aux collègues de l'équipe du matin.

La France tire 80 % de son électricité de ses centrales nucléaires. Si les informations des heures passées se révélaient exactes et que le réseau était presque complètement effondré, la plupart des réacteurs avaient dû être arrêtés en urgence, réfléchit Marpeaux. Les mécanismes de sécurité automatiques auraient stoppé la réaction nucléaire en chaîne. En raison de ses fonctions, il savait depuis des décennies ce que de nombreuses personnes ignoraient, tout du moins jusqu'à la catastrophe de Fukushima : un réacteur à l'arrêt continue à produire de la chaleur et doit être refroidi. Même s'il ne s'agit que de 10 % de la température de l'activité normale, c'est tout de même suffisant pour faire fondre un réacteur non refroidi et conduire à une catastrophe majeure. Normalement, l'énergie nécessaire aux systèmes de sécurité et de refroidissement provient du réseau électrique public. Que celui-là fasse défaut, alors les systèmes de secours se mettent en route. C'est ainsi que la centrale de Saint-Laurent possède, par réacteur, trois systèmes de secours indépendants les uns des autres, alimentés par des moteurs diesel. Leurs réserves leur permettent de fonctionner au moins pendant une semaine.

Lorsqu'il ouvrit la porte du poste de contrôle, il entendit les signaux sonores incessants et frénétiques des différentes alertes. Depuis bientôt vingt ans, Marpeaux travaillait comme conducteur de pile, et depuis presque huit ans, il était chargé de l'exploitation d'un réacteur, à la tête d'une des trois équipes. Voilà longtemps que son pouls ne s'accélérait plus dans de telles situations. Lorsqu'il entra dans la salle illuminée par des centaines de lampes et où clignotaient des voyants lumineux, une dizaine d'employés, conducteurs de pile, de machines, expérimentateurs, etc. se tenaient assis ou debout à leurs postes de travail, calmes et concentrés. Certains contrôlaient les chiffres, les aiguilles et les voyants devant eux, d'autres recherchaient dans d'épais manuels ce que signifiaient ces signaux dans leurs moindres détails, et les raisons pour lesquelles ils avaient été déclenchés. Des hommes très expérimentés qui, au moins deux semaines l'an, devaient s'entraîner à faire face aux plus graves accidents possibles. Le chef de quart en poste le salua d'un signe de la main.

« Qu'est-ce qu'il se passe ?

- Un diesel du réacteur 2 nous a lâchés. Dès le début.
- Les autres fonctionnent ?
- Sans problème.
- C'est lié au test ? »

Trois jours auparavant, ils avaient examiné deux des systèmes d'alimentation d'urgence.

Le chef de quart haussa les épaules.

« Tu sais bien ce que c'est. Nous le saurons peut-être dans deux mois, lorsque nous aurons tout passé en revue et reconstruit. »

Milan

« Inspirez et expirez profondément », exigeait le médecin.

Manzano sentait la pression froide du stéthoscope sur son dos.

« Mais puisque je vous dis que je vais bien ! » protesta-t-il.

Le médecin, une jeune femme qui aurait fait bonne figure dans une série télé, se plaça devant lui et éclaira ses yeux à l'aide d'une petite lampe torche.

« Maux de tête ? Vertiges ? Engourdissements ?

– Non, rien. »

Torse nu, Manzano était assis sur une civière dans une minuscule pièce des urgences de l'Ospedale maggiore de Milan. Bien qu'après une seconde d'inconscience il ait recouvré ses esprits sur le lieu même de l'accident, les secouristes avaient insisté pour l'emmener. Sa voiture n'était plus qu'une épave, les pompiers s'en occuperaient.

« Ouvrez la bouche. »

Manzano obéit, et la doctoresse examina sa gorge. Autant de soins pour une petite plaie à la tête, ça demeurerait une énigme à ses yeux.

« Raccommodez-moi ça, là, en haut, et laissez-moi rentrer chez moi, lui dit-il.

– Y a-t-il quelqu'un pour s'occuper de vous ?

– C'est une proposition ?

– Non.

– Dommage.

– Êtes-vous certain de ne pas vouloir rester ici ?

– Si nous prenons un verre de vin chaud ensemble, je reste bien volontiers.

Autrement...

– C'est tentant, répondit-elle d'un rire froid, mais, ici, nous n'utilisons l'alcool que pour désinfecter.

– Dans ces conditions, je boirai un verre de Barolo chez moi. J’espère qu’on peut éviter de faire des radios.

– On peut », concéda-t-elle en brandissant une seringue.

À la vue de l’aiguille, Manzano se trouva mal. « Je vais vous faire une anesthésie locale à proximité de la blessure, ça ne sera pas long. Attention, ça va piquer.

– C’est vraiment nécessaire ?

– Vous voulez que je vous recouse sans anesthésie ? »

Manzano se cramponna à la civière. « Le courant est-il coupé ici également ? » demanda-t-il pour penser à autre chose, et il regarda le sol, afin de ne pas voir la doctoresse. Il ruisselait de sueur.

« Dans toute la ville, manifestement. Depuis une heure, je reçois des gens comme vous, plus encore attendent dehors. Accidents de la circulation parce que les feux de signalisation ont cessé subitement de fonctionner, des passagers qui sont tombés lorsque le métro s’est arrêté d’un coup. Voilà, c’est fini. Vous garderez une petite cicatrice, rien de grave. Ça rend un homme plus intéressant. »

Manzano se détendit de nouveau. « Intéressant comme Frankenstein, vous voulez dire. »

Cette fois, c’est un vrai sourire qui s’esquissa sur son visage. Il passa sa chemise au col souillé par le sang, puis son manteau, râpé aux manches, remercia le médecin et s’en alla.

Devant l’hôpital, il chercha en vain un taxi. Il se renseigna auprès du préposé derrière le guichet d’informations, qui ne fit que hausser les épaules, l’air navré.

« Si j’arrive à avoir quelqu’un, je peux vous en commander un, mais en ce moment il y a une heure d’attente au moins. Les transports en commun ne fonctionnent plus. Du coup les taxis tournent à plein. Comme lors de la grande coupure de 2003. »

Toute l’Italie sans courant pendant vingt-quatre heures. Chaque Italien s’en souvenait. En espérant que, cette fois, ça passerait plus vite.

Il remercia l’homme, remonta le col de son manteau et repartit à pas lourds.

Dans les rues, les phares des voitures formaient un flot continu qui s’étirait mollement entre les rangées de maisons. Le vent froid traversait son manteau.

Il marcha à travers les rues étroites en direction de la cathédrale,

accompagné en arrière-plan par un concert continu de klaxons. Il dépassa l'édifice et se dirigea en direction du parc Sempione par la via Dante. Les klaxons se firent plus bruyants. Les tramways à l'arrêt bloquaient la circulation. Il continua à travers des rues embouteillées ; dans certaines d'entre elles, plus étroites, il peinait à se faufiler entre les façades et les voitures. La plupart des magasins devant lesquels il passait avaient déjà fermé, contrairement à ce qu'annonçaient les écriteaux sur leurs portes.

Fasciné, il constata qu'un ensemble de choses lui étaient restées dissimulées tant qu'elles avaient été éclairées. De curieuses inscriptions au-dessus des magasins par exemple, ou sur des bâtiments, dont il était déjà passé devant les fenêtres illuminées, mais sur les façades desquels il n'avait jamais encore jeté un coup d'œil. Dans une minuscule épicerie, s'affairait une silhouette courbée à la lumière d'une bougie. Sur la porte vitrée, un écriteau marqué *Chiuso*. Manzano frappa tout de même. Un homme d'un certain âge, vêtu d'une blouse blanche, se présenta à la porte et le jaugea d'un air méfiant. Puis il ouvrit. Une clochette tinta dans l'entrée.

« Que voulez-vous ? »

– Est-il possible d'acheter quelque chose ?

– Seulement si vous avez du liquide. On ne peut plus payer par carte. »

Un fumet de jambon et de fromage, d'antipasti et de pain monta aux narines de Manzano. Il sortit son porte-monnaie et compta.

« J'ai quarante euros.

– Ça devrait suffire pour vous. Vous n'avez pas l'air d'un gros mangeur. Qu'est ce que vous avez à la tête ? »

Il laissa la porte ouverte et disparut derrière le comptoir.

« Un petit accident à cause de la coupure de courant. »

Manzano prit de la bresaola, du salami finocchietta, du Taleggio, du fromage de chèvre, des champignons et des artichauts marinés, ainsi qu'un demi-pain blanc. L'homme emballa l'ensemble dans un sachet où était écrit, dans une police épurée, *Alimentari Pisano*. Il lui restait alors vingt-quatre euros. Il prit congé et quitta l'épicerie, actionnant de nouveau la clochette.

Depuis trois ans, Manzano habitait au troisième étage d'un vieil immeuble de la via Piero della Francesca. Pas de lumière dans l'entrée. Dans les escaliers, il voyait à peine sa main devant lui. Une fois dans son appartement, ces événements surprenants lui donnèrent matière à s'étonner. Comme on se déplaçait aisément dans un environnement familier, levant la main

précisément à la bonne hauteur pour introduire la clef dans la serrure, trouvant la patère sans que le moindre regard soit nécessaire, du premier coup, comme on déposait sa sacoche d'ordinateur et ses courses, et comme on trouvait aveuglément la porte de la salle de bain.

Après avoir tiré la chasse, la cuvette se vida dans un râle. Le doux bruit avec lequel l'eau remplissait normalement le réservoir manqua à Manzano. Il tourna les robinets anciens du lavabo, ils produisirent un bruit semblable à celui des W.C. et crachèrent quelques gouttes, avant de se taire en gargouillant.

« Super. »

Ça commençait à faire beaucoup, se dit-il. Sans électricité, ça pouvait aller un moment. Mais sans eau ? Sale comme il était, qui plus est.

Lorsqu'on frappa à la porte, Manzano sursauta.

« Hou ! Je suis un fantôme ! » résonna la voix de son voisin, Carlo Bondoni.

Une bougie à la main, qui n'éclairait que son visage ridé et sa couronne de cheveux blancs en pagaille, il avait l'air d'un vieillard sorti d'une peinture du Caravage. En voyant Manzano, il cria, apeuré : « Mon dieu ! Que t'est-il arrivé ?

– Un accident.

– Toute la ville est dans l'obscurité, expliqua Bondoni. Ils l'ont dit à la radio.

– Je sais, répondit Manzano. Les feux ne marchent plus, mon Alfa est une épave.

– Elle l'était déjà avant.

– Tu sais consoler les gens.

– Là, j'ai une bougie pour toi, dit Bondoni en la lui tendant. Ainsi, tu ne resteras pas dans le noir. »

Manzano l'alluma à la flamme de celle de son voisin.

« Merci. Je dois bien en avoir quelque part. Mais comme ça, ce sera plus facile de les retrouver.

– Toi qui es ingénieur et spécialiste en informatique, tu peux pas faire quelque chose contre ce bazar ? La télé ne marche plus, Internet non plus, on ne sait plus à quel saint se vouer. C'est sûr que c'est la faute à ces nouveaux compteurs électriques. »

Manzano avait faim. Il connaissait Bondoni depuis suffisamment

longtemps pour savoir en quoi consistait son bavardage. Sans télévision, il s'ennuyait, il cherchait quelqu'un avec qui causer. Soit. Il n'avait rien de particulier à faire.

« Entre donc. Il fait froid dehors. T'as déjà mangé ? »

À proximité de Bregenz

« Là non plus, ça ne marche pas ! Plus une seule station-service où il y a de l'essence, s'écria Terbanten. C'est incroyable. »

Angström se pencha entre les deux sièges avant et observa le chaos. La neige tombait maintenant dru. Comme dans les stations-service précédentes : des quantités d'autos, garées anarchiquement, certaines cherchant un passage pour s'extirper du chaos. Elle louchait sur le tableau de bord de la Citroën de Terbanten. Un voyant orange signalait qu'elle était sur la réserve.

« Avec ce qu'il nous reste d'essence, nous n'atteindrons pas le chalet, constata-t-elle. Restent deux possibilités : nous attendons ici que les pompes fonctionnent de nouveau...

– Ce qui peut durer toute la nuit, remarqua Terbanten.

– ... ou alors on sort de l'autoroute et on cherche un endroit où passer la nuit, proposa van Kaalden.

– Il ne faut pas que nous mettions longtemps à trouver, objecta Terbanten. On ne pourra plus aller très loin. Alors on sera bloquées sur une route paumée dans la campagne autrichienne. Ici, au moins, nous mourrons de froid à proximité du ravitaillement. »

Angström consulta son smartphone. « Dommage que la connexion Internet ne fonctionne toujours pas. Sinon, nous aurions pu rapidement et facilement trouver un point de chute dans les environs. »

L'horloge indiquait 22 h 47.

« Si tout s'était bien passé, je serais installée depuis longtemps devant un agréable feu de cheminée, avec un verre de punch, soupira-t-elle. Alors, qui veut partir à la recherche d'un hôtel ? Qui veut rester là ? On se décide ! »

Un chœur de quatre voix : « On attend.

– J'ai faim, ajouta Bondoni.

– Magasins et restaurants ont l'air fermés, fit remarquer Terbanten.

– Je vais voir. Et faut que j’aille aux toilettes. Qui vient avec moi ?

– Moi ! » fit van Kaalden.

Angström partit avec les deux autres filles, Terbanten resta dans la voiture.

La station-service était manifestement fermée, la plupart des autos vides. Elles firent le tour du bâtiment et trouvèrent les sanitaires derrière. À peine avaient-elles ouvert la porte qu’elles furent saisies par la puanteur. À l’intérieur, il faisait trop sombre pour distinguer quoi que ce soit.

« Je ne vais pas aux toilettes ici », dit-elle.

Elles retournèrent au restoroute. Une faible lumière passait par le verre cannelé d’une grande porte à double battant. Lorsqu’elles entrèrent dans la salle, Angström eut un sentiment d’aventure, non pas dangereuse, mais davantage dans le goût de ce qu’elle avait vécu autrefois lors d’un orage sur son lieu de vacances. Toutes les tables étaient occupées. Sur certaines tremblotait la lueur de chandelles. Les réfugiés discutaient, mangeaient, se taisaient, dormaient. Il faisait nettement plus chaud qu’à l’extérieur. Une odeur de renfermé les assaillit. Un homme vêtu d’une veste épaisse vint à leur rencontre, un nœud papillon autour du cou.

« Nous sommes complets, les informa-t-il. Lumière, sanitaires, eau courante, frigos, chauffage, systèmes de commande et de paiement, plus rien ne marche. J’ai terminé mon service depuis trois heures. Mais nous ne pouvons refuser de nouveaux voyageurs. Si vous trouvez une petite place, vous pouvez rester. »

Barrage d’Ybbs-Persenbeug

Immobiles, les neuf hommes scrutaient les moniteurs de la salle de contrôle.

« C’est parti ! »

Oberstätter appuya sur la touche. Trois heures durant, ils avaient téléphoné, discuté, simulé. Ils ignoraient encore ce qui avait provoqué la coupure de courant.

Ils ne savaient qu’une seule chose : presque toute l’Europe se retrouvait sans énergie. Les centrales comme celle d’Ybbs-Persenbeug sur le Danube comptaient parmi les plus importantes pour rétablir l’alimentation, dans la mesure où elles pouvaient redémarrer à tout moment sans aide extérieure. Ils

savaient également pour quelle raison leur centrale s'était arrêtée en urgence. En raison de la crise de grande ampleur, il y avait eu dans les réseaux une montée soudaine de fréquence, qui n'avait pu être corrigée. Les logiciels de nombreuses centrales les avaient alors désactivées automatiquement, en un quart de seconde, afin d'éviter la destruction des générateurs. Le sentiment qu'avait éprouvé Oberstätter face aux imposantes machines prises de soubresauts s'était révélé juste. Mais il ne comprenait toujours pas pourquoi ses collègues avaient vu des messages d'alerte contraires. Il espérait que les installations n'avaient pas été abîmées.

Pour l'heure, ils tentaient de faire repartir la centrale. Contrairement à une machine à café, on ne pouvait se contenter d'appuyer sur un bouton. Pas à pas, ils devaient conduire l'eau à travers les turbines, raccorder les générateurs. Soupapes de pression et bien d'autres composants devaient être pris en considération avant de pouvoir enfin libérer le courant dans le réseau.

« Et stop, fit un de ses collègues. Il montrait un écran du doigt. Là, risque de court-circuit au niveau XCL 1362. Au tout début. Étrange. Armin, Emil, vous allez en bas pour voir ça.

– Ça signifie au moins une heure de retard, soupira l'un des techniciens.

– Nous n'avons pas le choix, répondit Oberstätter. Tant que tout n'est pas en ordre, on ne peut pas redémarrer. »

Il prit le téléphone et composa le numéro de la gestion de crise de la centrale.

Berlin

Michelsen se hâtait vers la sortie. Elle passa devant la salle de conférence, où le ministre de l'Intérieur discutait encore de la situation, par visioconférence, avec ses collègues européens. Dans le couloir l'attendaient sept employés de différents services, et, ensemble, ils se dirigèrent vers la salle de presse – le porte-parole du ministère de l'Intérieur ouvrait la voie.

Entre lui et son cortège fusaient questions et réponses tous azimuts.

« Connaît-on la cause ?

– Non. Pas la moindre idée. Pour la presse : le plus important, pour l'instant, c'est de rétablir l'alimentation. On recherchera les causes sitôt que

les populations pourront de nouveau se chauffer, faire les courses et se rendre au travail.

- Pour quand estime-t-on la fin de la coupure ?

- Difficile à dire. Jusqu'à présent, les fournisseurs d'électricité étaient optimistes. Cependant, ils essayent en vain depuis six heures de rétablir les réseaux. Pour les médias : les fournisseurs travaillent sous haute pression au rétablissement de l'approvisionnement.

- Comment un tel événement peut-il toucher toute l'Europe ? Ce n'est pas normal.

- C'est possible malheureusement, avec des réseaux électriques modernes, reliés les uns aux autres. C'est pour cela que le ministre consacre depuis un certain temps la plus haute attention à la modernisation des réseaux et des systèmes électriques, y compris précisément à un niveau européen.

- Les services de secours ?

- Ils sont à l'œuvre sans répit. Les pompiers ont libéré au cours des heures passées des milliers de gens pris au piège dans les métros et les ascenseurs. La Croix-Rouge et d'autres services prennent en charge les personnes malades, âgées et en transit, restées bloquées sur les routes.

- Pourquoi ?

- Sans électricité, impossible de faire le plein d'essence.

- Ce n'est pas sérieux !

- Hélas...

- Et cela le premier jour des vacances d'hiver pour certains Länder.

- Les moyens techniques sont en alerte et déployés sur le terrain.

- L'armée ?

- Elle se tient prête, le cas échéant, à soutenir les secours.

- Que conseillez-vous aux gens qui n'auront toujours pas de courant demain ? »

Milan

Manzano avait le sentiment que le temps passait plus lentement depuis la coupure. Il écoutait le silence avec attention. Comme sur le chemin du retour, il perçut subitement ce qui jamais ne lui était apparu. Ce qui manquait. Le

doux ronron du réfrigérateur. Le glouglou d'une canalisation d'eau. Le volume trop fort des téléviseurs ou des radios des voisins. Il ne restait que le souffle de Bondoni, parfois difficile, ses déglutitions, le frottement de sa chemise contre son pull-over lorsqu'il posait le verre sur la table.

« Il est temps d'aller au lit », fit l'ancien, se relevant en gémissant. En effet, l'horloge de Manzano au-dessus de la porte de la cuisine indiquait une heure passée. Il le raccompagna. Soudain, il eut un sentiment étrange. Il l'évacua, prêt déjà à donner une tape sur l'épaule de Bondoni en guise d'au revoir, lorsqu'il réalisa ce qui était différent. À travers la porte de son bureau, restée ouverte, passait un mince filet de lumière.

« Attends un peu, intima-t-il à Bondoni avant de gagner le bureau dont les deux fenêtres donnaient sur la rue. L'éclairage public est de nouveau en marche. »

Bondoni se tenait déjà à ses côtés. Manzano actionna l'interrupteur. Allumé, éteint. Allumé, éteint. Le bureau restait noir.

« Étrange. Pourquoi y a-t-il de la lumière au dehors et pas chez nous ? »

Manzano retourna dans le couloir et ouvrit l'armoire électrique. Toutes les manettes étaient dans la bonne position. « KL 956739 » indiquait l'écran du compteur.

« Il y a de nouveau du courant, marmonna-t-il dans sa barbe puis ensuite à Bondoni : essaye donc l'interrupteur à côté de la porte. »

Clic, clac. Rien.

« On va regarder ça de plus près.

– Quoi ? »

Manzano était déjà retourné dans son bureau, d'où il ressortit avec un ordinateur portable.

« Qu'est-ce que tu fais ? demanda Bondoni.

– Lorsqu'ils ont installé les nouveaux compteurs électriques, j'ai immédiatement regardé précisément comment ils étaient foutus. Par curiosité. »

Il tapa quelque chose sur son clavier en continuant ses explications.

« Ces compteurs fonctionnent d'après le même principe que de petits ordinateurs. C'est pour ça qu'on les appelle aussi *smart meters*, c'est-à-dire compteurs intelligents ou encore compteurs communicants. Grâce à eux, la compagnie d'électricité peut non seulement avoir accès aux données

concernant ta consommation d'électricité, mais également commander le compteur à distance.

– Je sais, ils peuvent même me couper le courant, fit Bondoni.

– Pour cela, et pour bien d'autres choses, la compagnie d'électricité utilise différents codes.

– Comme celui qui est là ?

– Tout à fait. Et en ce qui nous concerne, ce qui est intéressant est que nous pouvons également entrer en contact avec cette petite boîte, si nous nous en donnons la peine. »

Bondoni ricana. « Ce qui n'est sans doute pas tout à fait légal. »

Manzano haussa les épaules.

« Et comment établit-on ce contact ?

– Tout simplement par une interface infrarouge. De nos jours, presque tous les ordinateurs en sont capables. Même ton téléphone portable. Je l'ai déjà fait. Afin de voir ce que pouvait faire ce machin, et comment.

– Et on n'a pas besoin de mot de passe ? Ces données ne sont-elles pas protégées ?

– Bien sûr ! Mais de tels cryptages sont la plupart du temps faciles à craquer. Et concernant le mot de passe, tu serais étonné par tout ce qu'on peut trouver sur Internet, lorsqu'on sait où chercher.

– C'est très certainement illégal. »

Cette fois, c'est Manzano qui ricana.

« On veut savoir à quelle sauce on va être mangé, ou non ? »

Entre-temps, les données qu'il recherchait étaient apparues sur son écran.

« L'autre fois, j'ai pu sélectionner les codes de commandes. Tu vois la liste, ici. Avec celui-ci, le fournisseur donne l'ordre que lui soit communiquée la consommation actuelle. Ou celui-là. Il permet au fournisseur de limiter la consommation à deux cents watts, et ainsi de suite. »

Bondoni étudia la liste puis regarda de nouveau en direction du compteur.

« Celui sur l'écran se trouve également dans ta liste. En rouge même.

– Et c'est précisément là que ça commence à devenir intéressant. Les compteurs ont été fabriqués par une entreprise américaine, également pour le marché US. Là-bas, les codes utilisés sont en partie différents. Il y en a même pour des fonctions qu'on n'utilise pas en Italie. Par exemple, l'ordre de se couper totalement du réseau, l'ordre de déconnecter. Tu vois, ici ? »

Lentement, Bondoni lut la suite alphanumérique : « KL 956739. Bon Dieu

de bon sang ! » À voir son visage ainsi déformé par la lumière bleue de l'écran de l'ordinateur portable, Manzano songea à un fantôme. « Est-ce que ça voudrait dire que les Américains t'ont coupé du réseau ?

– Non. Je sais seulement que l'ordre de déconnecter fonctionne, même s'il n'est pas consigné dans la version italienne du manuel d'utilisation. J'ai essayé autrefois. Et maintenant, voici le pompon : parce que la fonction n'est pas prévue en Italie, le compteur n'envoie pas d'informations au distributeur lorsque cet ordre est transmis.

– Un instant... Pour les vieillards comme moi, est-ce que ça signifie que cet ordre de déconnecter a été activé sans que les employés de la compagnie d'électricité n'en sachent rien ?

– Pour un vieil homme avec une bouteille de vin dans le cornet, tu piges sacrément vite !

– Mais comment cet ordre a-t-il pu être transmis soudainement ?

– Excellente question. Peut-être une erreur du système. Mais tu me donnes une idée. Viens. Il poussa Bondoni vers la porte. Voyons voir ce que dit ton compteur. »

Impatiemment, Manzano attendit que les doigts de Bondoni, engourdis par l'âge et le vin, poussent enfin la clef dans la serrure.

En allant vers le compteur, Manzano regarda les photos accrochées au mur. Des photos de vacances de Bondoni, avec sa femme décédée et sa fille.

« Comment va ta fille ? » Il savait qu'elle travaillait à la Commission européenne à Bruxelles sans connaître précisément ses fonctions.

« Formidablement bien ! Elle a encore été promue, figure-toi. Tu n'imagines même pas ce qu'elle gagne. Et tout ça avec mes impôts.

– Alors l'argent reste dans la famille.

– Mais les loyers à Bruxelles sont exorbitants ! Aujourd'hui, elle est partie au ski. En Autriche. Comme si on ne pouvait pas passer aussi d'excellentes vacances d'hiver en Italie ! »

Bondoni ouvrit l'armoire électrique abritant le compteur communicant. Il affichait le même chiffre inexplicable.

Central opérations

Il aurait volontiers observé l'Europe depuis la station spatiale internationale. Là où rayonnaient en temps normal les fils fragiles et les nœuds lumineux du système d'éclairage public, l'obscurité devait régner sur de vastes superficies. D'après les premiers rapports et les premières mesures, les deux tiers du continent devaient se trouver sans courant. D'autres régions suivraient. Il s'imagina les responsables en train de chercher, en vain et désespérés, les causes de tout cela, soupçonnant les aléas climatiques, des problèmes techniques ou des défaillances humaines. Cependant, ils ignoraient tout de l'origine de ce fléau, incapables de le maîtriser, contrairement à ce qu'ils croyaient il y a quelques heures. Et ils espéraient encore. Ceux-là même qui tenaient la coupure pour un événement passager, comme c'était le cas pour les précédentes, qui n'avaient duré que peu de temps, prétextes ultérieurs à des anecdotes amusantes ou des histoires donnant la chair de poule. Dorénavant, ils en auraient, des histoires à raconter. Pas de ces histoires frivoles comme l'augmentation du nombre de naissances neuf mois après les événements, ni nostalgiques comme les nuits passées dans des duvets ou les toilettes faites au fleuve comme lorsque nous partions en colonie de vacances – étions-nous jeunes ! Après quelques jours, ils comprendraient que les histoires à venir ressembleraient davantage à celles qu'ils connaissaient jusqu'alors à travers les reportages tournés dans des zones de conflits ou de catastrophes naturelles, dans des pays et des continents lointains. Après quelques semaines, ils réaliseraient que leurs histoires sonneraient comme celles, oubliées, de leurs grands-parents et de leurs arrière-grands-parents après la grande guerre qui avait mis l'Europe et le monde à feu et à sang – ces histoires que jamais on n'avait prises au sérieux parce qu'elles remontaient à bien longtemps en arrière et parce qu'elles étaient portées par une froide mélancolie. Et ensuite, lentement, très lentement, il y en aurait un qui comprendrait, puis d'autres ensuite, que le temps des histoires était passé, parce que l'histoire même était en train de s'écrire autrement.

Station-service à proximité de Bregenz

Angström fut réveillée par des murmures. Encore endormie, elle réalisa que, les uns à la suite des autres, des gens se levaient et, chuchotant, se dirigeaient

vers la sortie. Elle sentit la tête de van Kaalden sur son épaule. De plus en plus de voyageurs semblaient s'éveiller, regardant autour d'eux, somnolents, observant le mouvement avec curiosité.

Angström se leva et traversa la salle : un saut d'obstacles par-dessus et autour des gens qui n'avaient trouvé une place pour dormir qu'à même le sol. Elle respirait des effluves de vêtements mouillés, de transpiration, de neige fondue, de soupe froide. Elle n'avait pas encore atteint la sortie que quelqu'un dit tout haut : « La station-service fonctionne de nouveau. »

Subitement, le brouhaha se fit plus sonore. Lorsqu'enfin elle se trouva à la porte, les gens amassés derrière elle la poussèrent à l'air libre.

Dehors, un froid piquant la saisit. La nuit était sans étoiles. Sur le parking sombre le magasin de la station était éclairé, des gens s'y pressaient en gesticulant.

Angström s'y rendit, se recoiffa sommairement et entra dans l'échoppe. D'un coup d'œil, elle s'aperçut que de nombreux rayons étaient à moitié vides. Les voix autour d'elles trahissaient colère ou déception. Enfin, elle comprit que les pompes ne marchaient pas davantage qu'auparavant. Elle chercha dans les gondoles du pain, des sandwiches, des biscuits et des boissons avant de faire la queue à la caisse.

« Que du liquide », disait l'homme derrière le comptoir dans un dialecte qu'elle comprit à peine. Angström prit son porte-monnaie, en sortit un des billets, reprit sa monnaie et quitta le magasin.

Au dehors, elle vit des flots de gens. Elle devait aller aux toilettes, elle avait faim.

Les autres l'attendaient à la voiture.

« Notre petit-déjeuner », fit-elle en agitant ses emplettes.

Dans la première lumière de l'aube, elle se rendit à la haie séparant le parking de la prairie et du bois, non loin de l'aire de repos. Malgré le froid, elle sentit que l'étendue derrière la haie s'était métamorphosée en une immense latrine collective. Elle longea la haie, espérant que ce serait moins pire un peu plus loin. À cent mètres de l'aire de repos, tout au bout du parking, elle osa enfin s'aventurer dans les buissons. Le sol était souillé de mouchoirs blancs et humides. Elle préféra ne pas y regarder de trop près. À moins de deux mètres, elle vit une silhouette accroupie. Elle marmonnait des bruits incompréhensibles, une manière d'excuses. Elle se hâta un peu plus loin, prenant garde à l'endroit où elle mettait les pieds. Là encore, une

personne accroupie. Ici, une femme soutenant son enfant afin qu'il puisse se soulager. Enfin, elle trouva un coin où elle ne se sentit pas observée. Il lui restait des mouchoirs et des lingettes rafraîchissantes. Aussi vite que possible, elle jeta tout ça derrière elle et quitta précipitamment les buissons. Dans la voiture, Bondoni et Terbanten grignotaient leurs petits pains. Angström prit place sur la banquette arrière. Il faisait si froid et humide qu'elles pouvaient voir leur respiration. Elle entendit la voix d'un journaliste à la radio.

« Ils disent que le courant a été coupé la nuit dernière dans la moitié de l'Europe, observa Bondoni.

– Et on fait quoi maintenant ? demanda Terbanten. On ne peut tout de même pas rester plantées ici dans le froid. Ni dans ce centre d'accueil spontané, là-bas, avec toutes ses commodités hygiéniques. »

Van Kaalden monta. « Brrr ! C'est horrible, grogna-t-elle en se frottant les mains pour se réchauffer. Je ne reste pas une seconde de plus ici.

– C'est précisément ce qu'on disait. » Sur le parking, quelqu'un avait commencé à klaxonner. Comme si ça allait aider. Pourtant, d'autres s'y mirent aussi. « Plus d'électricité, plus de téléphone, plus d'essence, que va-t-il arriver encore ? » Terbanten dut crier afin d'être entendue des autres. Dehors, chacun semblait laisser libre cours à sa rage. C'est à ça que doit ressembler un troupeau de buffles, pensa Angström. Heureusement, la horde de voitures ne pouvait pas se précipiter tête baissée dans une seule direction et tout ravager sur son passage. Elle se tut et prêta l'oreille, inquiète, aux mugissements croissants.

Premier jour – samedi

Paris

« Nous avons des tonnes de documents », annonça Turner en ouvrant à la volée la porte de la rédaction, se taisant aussitôt, lorsqu'il ne vit dans l'obscurité que la lueur d'une poignée d'écrans et de bougies.

« Qu'est-ce qu'il se passe, ici ?

– La raison pour laquelle nous avons passé toute la nuit dehors ? le railla Shannon. Coupure de courant. Manifestement, nous n'avons pas de système de secours.

– Tout à fait, fit Éric Laplante. Son visage était bleu dans la lumière de l'écran d'un ordinateur portable. Seuls les portables dont la batterie était pleine fonctionnent encore. Je suis en train de chercher une solution.

– Super..., constata Turner. Nous avons des heures d'enregistrement et ne pouvons rien en faire ?

– Nous pouvons faire le montage sur les portables, répondit Shannon.

– Qu'est-ce que vous avez ? s'enquit Laplante.

– Des pompiers qui libèrent des gens d'un ascenseur, des usagers bloqués dans le métro, des scènes tournées gare du Nord où toutes les annonces, les guichets, le courant dans les magasins et la plupart des trains sont absents, quelques carambolages, le commandant en chef des pompiers de Paris, des scènes d'émeutes dans et devant les supermarchés et les centres commerciaux. »

Turner fit défiler les premières prises sur l'écran.

« Ça, nous en avons besoin », fit-il lors d'une scène dans le métro.

Seulement parce que c'est toi qu'on voit tout le temps à l'écran, pensa Shannon. Elle avançait jusqu'aux scènes du ministère de l'Intérieur. Lorsque passa la voiture, elle mit sur pause. On voyait, indistinct derrière les vitres

fumées, un visage. Elle régla quelques filtres, les contours se firent plus nets, les contrastes plus forts.

« Je connais ce visage... », murmura Turner.

Mais t'en connais pas le nom, pensa la jeune femme.

« C'est Louis Oiseau, le patron d'EDF en personne, expliqua-t-elle.

– Je le sais bien ! aboya Turner.

– C'est une merveilleuse scène d'intro, remarqua la cadreuse. Le boss de l'énergie en mission secrète qui se rend au ministère de l'Intérieur. »

Turner disparut de l'image derrière un tourbillon de flocons de neige.

« Nope, fit-il. Ça n'intéresse personne.

– J'en suis pas si sûr, contesta Laplante. N'oublions pas que la moitié du pays se retrouve dans le noir. Et d'autres États doivent également être concernés. Et les informations sont encore nébuleuses.

– Parfaitement ! s'écria Shannon. Puis nous finissons avec la scène du ministère. D'abord les drames humains, et, pour finir, cette question : est-ce que ça va empirer ?

– Lauren, s'il te plaît, soupira Turner. Tu es cadreuse. Nous sommes journalistes et rédacteurs. »

Sans moi, tu serais foutu, pensa Shannon. Elle serra les dents et ne pipa mot.

Milan

Le taxi s'arrêta devant le palais de verre d'Enel, un des plus grands producteurs et distributeurs d'énergie européens. En s'acquittant des frais de la course, Manzano réalisa qu'il donnait là ses dernières pièces.

Les portes d'entrée étaient closes ; un cordon de vigiles tenait à distance journalistes, curieux, clients en colère.

Manzano joua des coudes pour se faufiler à travers la foule et annonça à l'un des gardes vêtus de noir qu'il devait entrer. « Aujourd'hui, personne n'entre.

– Je sais ce qui a provoqué tout ce foutoir. Et il faut que je le dise aux responsables à l'intérieur. Comment expliquerez-vous plus tard à vos

supérieurs que vous m'avez refusé l'entrée ? Et croyez-moi, vous devrez rendre des comptes ! »

L'homme échangea des regards incertains avec ses collègues, puis il parla dans son kit mains libres sans perdre Manzano des yeux, qui le toisait d'un air grave. Il dit enfin : « Suivez-moi. »

Manzano suivit l'homme en direction du long comptoir de réception cintré derrière lequel trois hôteses avaient l'air plutôt perdues. L'une d'elles le salua d'une mine pincée.

« Attendez ici, je vous prie. Quelqu'un va venir. »

Au bout de vingt minutes, alors qu'il voulait s'en retourner, apparut un manager frais émoulu, qui tenait de la caricature : jeune, grand, mince, impeccablement coiffé, en costard et cravate, y compris un jour comme celui-là. Seuls les cernes sous les yeux trahissaient qu'il avait moins dormi qu'à l'accoutumée au cours de la nuit passée. Mario Curazzo, c'est ainsi qu'il se présenta. Sans transition, il demanda : « Comment puis-je savoir que vous n'êtes pas journaliste ?

– Parce que je n'ai ni caméra ni appareil pour enregistrer sur moi. Par ailleurs, je ne veux rien apprendre de vous, mais vous apporter des informations.

– Ce que vous dites là... ça me fait penser à un journaliste. Si vous me faites perdre mon temps, je vous jette personnellement dehors. »

Manzano n'eut aucun doute quant au fait qu'il en était capable. Curazzo faisait une tête de plus que lui et avait l'air athlétique.

« Est-ce que KL 956739 ça vous dit quelque chose ? » demanda Manzano.

L'autre le regarda sans rien laisser paraître. Puis répondit : « Un code pour les compteurs électriques, qui n'est pas employé chez nous. »

C'était au tour de Manzano d'être surpris. Ou bien cela relevait du domaine de compétences de Curazzo, ou bien il était drôlement bon. Ou alors, ils savaient déjà.

« Alors pourquoi se trouvait-il cette nuit sur mon compteur ? »

De nouveau ce regard impassible, pénétrant.

« Venez avec moi. »

Il le conduisit à travers des couloirs déserts.

Ils atteignirent une salle gigantesque, dont un des murs était recouvert d'écrans immenses. Des dizaines de gens étaient assis à des tables rondes,

derrière d'innombrables ordinateurs. L'air sentait le rance. Le brouhaha de nombreuses discussions remplissait la pièce.

« Le centre des opérations », expliqua Curazzo.

Il le conduisit à un groupe penché au-dessus d'une table. Lorsque Manzano leur fut présenté, il vit les visages éreintés. Curazzo expliqua succinctement pour quelles raisons il l'avait conduit ici. L'assemblée ne sembla pas particulièrement impressionnée. Une fois de plus, Manzano raconta son histoire.

Un homme d'un certain âge, la cravate défaite et le dernier bouton de chemise ouvert, demanda : « Êtes-vous certain de n'avoir pas tout rêvé ? »

D'après le badge sur sa poitrine, il s'appelait L. Troppano.

Manzano rougit.

« Sûr à cent pour cent. N'avez-vous pas encore été alertés de ce phénomène ? »

L'homme fit non de la tête.

« Est-il possible que le code ait été activé accidentellement ? »

– Non.

– On dit aux informations que les coupures ont commencé en Italie et en Suède ? C'est vrai ?

– Oui, en effet. On a été les premiers.

– Ces deux pays sont presque entièrement équipés de compteurs communicants. Curieux hasard, non ?

– Vous pensez qu'on a manipulé les compteurs ? demanda un autre employé, moustachu et avec un brushing. Selon son badge, il s'appelait U. Parigi.

– J'ai réussi à le faire. Pourquoi d'autres ne le pourraient-ils pas ?

– Des dizaines de millions dans toute l'Italie ?

– Le problème, c'est pas les compteurs », expliqua Troppano. Ce disant, il se tourna vers les autres, comme s'il voulait leur rappeler quelque chose qui avait été discuté auparavant. « Nous avons une instabilité du réseau, et il faut que nous y remédiions. » Il dit à Manzano : « Merci de vous être donné cette peine. Monsieur Curazzo vous raccompagne vers la sortie. »

Manzano voulut répondre, lorsque Curazzo le prit doucement par le coude.

Sur le chemin du retour, Manzano expliqua à l'autre qu'il fallait examiner les compteurs et partager leurs résultats avec d'autres compagnies

d'électricité. Il ne pouvait qu'espérer avoir semé un soupçon de doute qui germerait dans les heures suivantes. Il ne se faisait que peu d'illusions.

Une ferme dans les environs de Dornbirn

Angström frappa une nouvelle fois à la porte rustique marron foncé. La voiture se trouvait dix mètres plus haut sur la route, au bout de l'allée menant à la ferme. Terbanten et van Kaalden attendaient à l'intérieur. Bondoni, qui possédait quelques rudiments d'allemand, se tenait à ses côtés. Elles entendaient meugler les vaches.

Personne n'ouvrit. La présence des animaux indiquait sans doute possible que les lieux étaient occupés. Elles firent alors le tour du bâtiment pour chercher quelqu'un dans l'étable. La porte était entrebâillée. Les meuglements des bovins étaient maintenant si forts qu'Angström ne frappa que pour la forme avant d'ouvrir. L'odeur de l'étable l'emplit d'un sentiment agréable et chaud. Devant les deux filles s'ouvrait une grande allée ; les vaches se trouvaient de chaque côté. Elles ne virent personne.

« Y'a quelqu'un ? » cria Angström, avant de comprendre qu'elle devait répéter plus fort si elle souhaitait couvrir le bruit du bétail.

« Y'a quelqu'un ? »

Enfin elles virent une personne courbée, presque entièrement cachée par la panse d'une vache, assise sur un tabouret.

« Bonjour ! Excusez-nous ! » cria de nouveau Angström.

Le visage de l'homme, marqué par une vie de labeur en plein air, leur lança un regard méfiant. Sans même lever ni ôter ses mains des pis, il prononça quelques mots qu'Angström ne comprit pas.

Aussi bien qu'elle le put, elle se présenta en allemand et expliqua ce qu'elles voulaient.

Sans que sa figure devienne plus aimable, l'homme se leva alors et s'essuya les mains dans une sorte de torchon. Il portait des bottes en caoutchouc et un pull troué plein de taches. Derrière lui, il y avait un seau rempli de lait sous les mamelles de la bête.

De nouveau, Angström ne comprit qu'à peine ce qu'il disait. En esquissant un sourire, elle lui tendit sa carte routière. Le paysan la regarda puis déplaça

son doigt dessus. Il expliqua ensuite, cette fois dans une langue compréhensible, comment elles pouvaient rejoindre la prochaine ferme.

Angström le remercia, Bondoni également. Elles étaient sur le point de partir lorsqu'Angström demanda à l'homme pourquoi les vaches meuglaient si fort.

« Elles ont mal aux mamelles, dit-il, énervé. Sans courant, la trayeuse ne fonctionne pas. C'est pour ça que ma femme, deux voisins et moi-même devons traire à la main. Ça prend du temps. Nous avons plus de cent têtes. Beaucoup ont les mamelles trop pleines. Voilà pourquoi. Excusez-moi, mais je dois m'y remettre. »

Le regard des deux filles se croisa. Elles réalisèrent qu'elles avaient eu la même idée.

« C'est difficile ?

– Quoi ?

– De traire. Je veux dire, c'est difficile à apprendre ? »

Milan

Complètement frigorifié, Manzano atteignit la via Piero della Francesca. Il avait marché trois heures dans la nuit. Il rêvait d'une douche chaude. Au lieu de cela, il ne faisait que dix degrés dans son appartement. Au moins, bientôt ma nourriture n'aura plus besoin de frigo, pensa-t-il. Il garda son manteau. De mauvaise humeur, il réalisa qu'il ne pouvait même pas se préparer un expresso. On frappa à la porte. Bondoni.

Manzano raconta d'où il venait.

« Je suis certain que quelqu'un manipule le réseau électrique. Je ne suis pas un grand spécialiste, mais, selon moi, voici ce qu'il se passe : quelqu'un désactive d'un coup tous les compteurs. Ça engendre une brutale hausse de la fréquence sur le réseau. Puis suit une réaction en chaîne jusqu'à ce que plus rien n'aille. À qui puis-je en parler maintenant ?

– Eh bien ! puisque personne ne veut t'écouter en Italie, tu dois essayer ailleurs.

– Merveilleuse idée, ironisa Manzano. Et à qui tu penses ? Au président américain ?

– À l’Union européenne.
– Mais bien sûr ! Parfaitement. C’est sûr que ça marchera.
– Écoute-moi plutôt au lieu de te moquer ! Et réfléchis. Qui travaille là-bas ? »

Lentement, Manzano comprenait où voulait en venir Bondoni.

« Ta fille. Et qu’attendons-nous encore, hein ? »

Bondoni prit un air ennuyé.

« Lara est partie skier en Autriche. Au Tyrol. À Ischgl. Elle m’a donné l’adresse. Au cas où.

– J’y suis déjà allé une fois. Il réfléchit. As-tu encore quelques-uns de ces jerrycans de secours que tu remplis lorsque le prix de l’essence est au plus bas ? »

Un sillon se creusa entre les sourcils de Bondoni.

« Pourquoi ?

– Oui ou non ?

– Oui.

– Et tu as bien le plein d’essence, dans ta Fiat ?

– Je crois, mais... Bondoni réalisa. Excité, il se mit à bouger son index comme pour interdire à un enfant de commettre une bêtise. Non. Non. Rien à faire. Tu déliras.

– As-tu une meilleure idée ? Il adressa un sourire narquois à Bondoni. Ou quelque chose de mieux à faire ? Il nous faut quatre à cinq heures et on peut mettre le chauffage dans la voiture. »

Il le tira par la manche.

Une ferme dans les environs de Dornbirn

« Ah ! Que c’est bon ! »

Terbanten était collée au poêle en faïence de la cuisine de la ferme. Angström et les autres étaient installées à la grande et vieille table, mangeant ce que la fermière y avait déposé. Du pain noir, du beurre, du fromage, du lard. Et un verre de lait frais. Toutes se servaient copieusement, seule van Kaalden ne toucha pas au lait encore chaud, comme le remarqua Angström. Elle-même avait du mal à tenir le verre. Elles devisaient avec les habitants du

lieu et les personnes venues leur prêter main-forte, elles s’amusaient de leur maladresse à traire, le paysan mimait leurs gestes engourdis et en riait aux éclats. Elles réfléchissaient également à la suite de leur périple. Lorsque le voisin comprit qu’elles n’avaient pas suffisamment d’essence pour arriver à bon port, il leur demanda : « C’est encore loin ?

– Peut-être une heure, environ soixante kilomètres.

– Dix litres devraient suffire pour cette voiture. Mon réservoir est plein. Je peux t’en donner quelques litres. » Dès le début, il les avait tutoyées. Angström traduisit pour les autres et fit de la tête un oui enjoué.

« Bien volontiers ! On paye bien sûr.

– C’est bien comme ça que je voyais les choses, fit l’homme, sans sourciller. Quatre euros par litre. »

Angström avala de travers. C’était plus de deux fois le prix en vigueur. Elle échangea un regard avec Bondoni. Elles pensaient la même chose. Ne pas s’énerver maintenant. Offre et demande n’ont rien à voir avec justice ni éthique. Et puis, surtout, il leur fallait cette essence.

Barrage d’Ybbs-Persenbeug

Lentement et imperturbablement, le Danube suivait son cours à travers le paysage. Les champs des deux rives étaient blancs, figés, parfois on voyait une ferme, ailleurs des arbres sans feuilles sous un ciel sans couleur. Le mur du barrage de la centrale n’est que l’illusion d’un pouvoir humain, pensa Oberstätter. On peut ralentir le fleuve, l’obstruer, mais pas l’arrêter. Ni même le contrôler vraiment, ainsi que les crues des années passées l’avaient prouvé.

Il avait cessé de pleuvoir. Le regard d’Oberstätter suivait les méandres du fleuve tandis qu’il tirait une bouffée sur sa cigarette et qu’il pensait aux dernières vingt-quatre heures. Il n’était pas retourné chez lui, bien que l’équipe suivante soit arrivée. Ils avaient un peu dormi sur des lits de camp. Ils n’avaient cessé d’essayer de relancer la centrale. En permanence, des messages d’erreur les en avaient empêchés. Systématiquement, toute une équipe devait partir pour contrôler l’élément incriminé. Jamais personne n’avait décelé le moindre problème. Les pièces semblaient en état de

fonctionner. Oberstätter écrasa sa cigarette dans le cendrier puis regagna la salle de contrôle.

« Ça doit venir des logiciels, fit-il au chef de quart.

– C’est aussi ce que je me suis dit, répondit-il. La question, c’est de savoir par où commencer. »

On utilise plusieurs programmes informatiques au sein d’une centrale. Les plus compliqués sont ceux du Supervisory Control and Data Acquisition, ou encore système SCADA. Ils servent à piloter la centrale et sont composés de différents éléments, des hardwares très spécifiques, comme les contrôleurs logiques programmables, jusqu’à des postes tout à fait communs tournant sous Windows. Les systèmes SCADA contrôlent les installations et les procédés techniques de plus en plus complexes du monde moderne. Qu’il s’agisse des process de fabrication industriels, de l’organisation d’infrastructures ou du management de ports, d’aéroports, de gares, de sièges d’entreprises, de centres commerciaux ou de stations spatiales. Ils permettent à une poignée d’hommes de piloter un pétrolier à travers les mers, à une usine automobile de ne tourner qu’avec une dizaine de salariés, à des millions de passagers d’atterrir et de décoller tous les jours dans les aéroports.

« Aucune idée. Les systèmes SCADA ont été entièrement testés durant la phase préparatoire de leur mise en service. Par ailleurs, nous n’y avons pas accès. Je commencerais plutôt par les ordinateurs tournant sous Windows. »

Le chef de quart regardait dans le hall des machines à travers les épaisses vitres. Oberstätter savait ce qu’il se passait dans sa tête. S’il se décidait à mettre fin aux tentatives de redémarrage jusqu’à ce que l’informatique ait été examinée, il pouvait s’écouler des jours avant que la centrale ne délivre de nouveau de l’énergie. En dernier recours, c’est l’exploitant qui prendrait la décision.

« Espérons que nous n’avons pas été infiltrés par Stuxnet, observa Oberstätter.

– Rigole pas avec ça.

– C’était pas une blague. »

Le ver avait attiré l’attention en automne 2010 après avoir infecté une centrale nucléaire iranienne.

« Quoi qu’il en soit, continuer ainsi n’a pas de sens..., fit soudain le supérieur d’Oberstätter. Nous arrêtons les tentatives de redémarrage. J’en informe la hiérarchie. »

Ratingen

Sur la vaste étendue du parking, il n'y avait que quelques voitures isolées, c'était tout de même beaucoup pour un samedi de février. De grandes surfaces étaient recouvertes d'une fine couche de neige. Les rafales de vent balayaient l'endroit, faisant tourbillonner des flocons blancs dans les airs et affleurer l'asphalte gris. Au milieu de ce paysage hivernal désolé, le cube étiré, haut de dix étages de verre et de béton, avait l'air un peu perdu. Au-dessus du bâtiment, l'enseigne en grandes lettres pointait vers le ciel gris : « Talaefér AG ». Quelques fenêtres étaient éclairées.

James Wickley gara son SLS Roadster sur la place marquée du numéro d'immatriculation de la voiture de fonction qu'il conduisait pendant la semaine, une imposante berline. Mais comme on était samedi, il s'autorisait à venir au siège au volant d'une voiture de sport qui coûtait plusieurs années du salaire d'un employé moyen de Talaefér AG.

Il sauta du véhicule, passa son manteau pour les quelques pas qui le séparaient de l'entrée. Il regarda son reflet dans la porte vitrée, une figure mince, une raie bien nette que même les rafales les plus violentes n'étaient pas parvenues à défaire.

Heureusement, la cave du bâtiment abritait des générateurs de secours alimentés au diesel, qui lui permirent d'utiliser l'ascenseur et de chauffer son bureau du dernier étage.

Il jeta son manteau sur une chaise et alluma son ordinateur. James Wickley, né à Bath, ayant grandi à Londres, Singapour et Washington en tant que fils de diplomate, formé à Cambridge et Harvard, depuis quatre ans P-DG de Talaefér AG, misait sur un boom futur, favorable à son business de systèmes de contrôle. Suite à la dérégulation du marché européen dans les dernières décennies, le prochain bouleversement était imminent. L'introduction de ce qu'on appelle les « *smart grids* » avait enflammé les imaginations dans les entreprises du monde entier, prêtes à saisir l'aubaine. L'idée fondamentale en était simple : jusqu'alors, les producteurs d'énergie, de grandes compagnies centralisées, faisaient du courant et le distribuaient aux consommateurs finaux *via* des réseaux internationaux qui s'étaient

développés simultanément. Ce système fonctionnait encore, dans une certaine mesure. On pouvait évaluer les besoins énergétiques. Les centrales hydroélectriques, à charbon ou nucléaires livraient constamment de l'électricité ; pour les besoins fluctuants, comme aux heures de pointe, on avait plus particulièrement recours aux centrales thermiques, avant tout celles au gaz.

À l'avenir, il y aurait davantage d'unités, plus petites, capables de produire du courant. Les sources de ce nouveau type de production seraient peu contrôlables, tels le soleil ou le vent. Dans quelques années, la branche industrielle de la récolte d'énergie, l'*energy harvesting*, encore à ses balbutiements, résoudrait ces points cruciaux. On pourra alors par exemple, en marchant, produire de l'énergie au moyen de microcentrales placées dans les semelles.

Avec une myriade de petits fournisseurs d'énergie, indépendants et imprévisibles, les réseaux classiques ne pourront plus suivre. De nos jours déjà, l'énergie éolienne et solaire représente une menace croissante pour la stabilité des réseaux. Ils deviendront tout à fait incontrôlables lorsque, ultérieurement, chaque ménage, chaque individu sera devenu une minicentrale autonome et qu'il redistribuera l'énergie produite à chaque fois qu'elle sera excédentaire.

Finalement, ces réseaux intelligents devront se piloter et s'organiser de manière autonome. D'innombrables capteurs à grande vitesse situés à tous les endroits possibles du réseau devront mesurer en temps réel la qualité du courant et sa tension. Les nombreuses petites centrales indépendantes devront, au moyen de ce réseau intelligent, être reliées les unes aux autres pour former des centrales virtuelles. Les consommateurs recevront des compteurs communicants. D'après une directive de l'Union européenne, la majeure partie des territoires devra en être équipée d'ici 2020. Mais pour l'heure, l'ordinateur de James Wickley ne parvenait pas à se connecter à Internet.

Il se rendit dans la grande salle de réunion, où attendaient déjà tous les cadres supérieurs qu'il avait convoqués hier soir au cas où la coupure perdurerait, ce qui se produisait précisément.

« Jusqu'à présent, nous n'avons aucun *feedback* des exploitations, des installations ou des centrales isolées, expliqua le directeur commercial. J'ai mis en place un *call center*, au cas où des clients auraient besoin d'aide.

– Bien, fit Wickley. Y a-t-il assez de techniciens ?
– Pour le moment oui, répondit le directeur des ressources humaines.
Communication ? »

La question s'adressait au directeur de la communication, un homme anguleux aux cheveux devenus précocement gris.

« Jusque-là, aucune question des médias, répondit-il. Par ailleurs, j'ai dans l'idée d'avoir des discussions informelles avec des journalistes sélectionnés, aussi vite que possible, afin de leur dire à quel point nos produits sont fiables, de même que nos développeurs et nos ingénieurs, et, avant toute chose, afin de mettre en avant nos projets de développement.

– Excellent ! Ça c'est quelqu'un qui réfléchit ! J'en arrive alors au point le plus important de notre réunion. »

Il se pencha en avant et fit glisser son regard sur la petite vingtaine d'hommes rassemblés.

« Cette coupure est une chance extraordinaire ! Dans quelques heures, elle sera passée, mais pas oubliée. Nous y veillerons. »

Il bondit.

« Maintenant, nous devons faire en sorte que les décideurs comprennent que le concept de concurrence n'a pas d'effet, ou qu'il est illusoire, et que des changements radicaux sont indispensables. »

Il lui fallait offrir à la Talaef AG un taux annuel de croissance à deux chiffres au cours de la décennie à venir.

« J'aimerais, fit-il en regardant le directeur commercial, que, dès lundi matin, nous prenions des rendez-vous avec tous ceux qui décident de ça. »

Il ne serait plus nécessaire d'éveiller leur curiosité en les invitant à d'onéreux voyages d'étude dans des pays étrangers, il suffirait de simples présentations des faits et des produits Talaef. Il s'appuya des deux mains sur la longue table et regarda ses collaborateurs avec insistance.

« D'ici lundi matin, je veux qu'on me soumette vos principaux communiqués, prenant pour point de départ et pour fil rouge la coupure de courant. »

Il vit aux visages des personnes présentes qu'elles n'avaient pas anticipé une telle demande. Probablement les familles de la plupart d'entre elles se trouvaient-elles à la maison, sans chauffage ni eau ni moyen de communication, à attendre que les pères reviennent aussi vite que possible. Dorénavant, elles devraient se débrouiller sans eux.

« Allez, messieurs ! Montrons au monde entier ce qu'est l'énergie ! »

Paris

Lorsque la musique tira Shannon de son sommeil, elle maudit ses colocataires. Elle s'assit et essaya de se réveiller.

Elle traîna des pieds dans le couloir, en t-shirt et short, gagna la salle de bain, tourna les robinets à l'ancienne, l'un pour l'eau froide, l'autre pour l'eau chaude, se passa de l'eau sur le visage, en ressentit le mauvais goût sur ses papilles. Encore endormie, elle se regarda dans le miroir, ses cheveux noirs en désordre lui tombaient sur le visage.

L'eau coulait. Elle en appréciait la musique. Elle alla aux toilettes. La chasse d'eau fonctionnait.

Elle enfila son peignoir et gagna la cuisine. Marielle et Karl y étaient assis ; ils déjeunaient tardivement, du hip-hop français passait à la radio.

« Bonjour, salua-t-elle. Y'a du courant ?

– Heureusement ! » fit Karl.

L'Allemand trapu aux boucles noires était l'un de ses quatre colocataires. Marielle était originaire de la région de Toulouse, Émile, de Bretagne, quant à Dajan, elle venait d'un village de l'est de la Pologne. Les loyers parisiens ne lui permettaient pas de meilleur logement qu'une chambre dans une colocation. Shannon se servit un café au lait dans un bol. C'est donc pour rien que le patron d'EDF avait filé à toute allure au ministère de l'Intérieur, songea-

t-elle. Ou sa venue – qu'aurait-il donc cherché d'autre là-bas ? – avait eu le succès escompté, c'est-à-dire le rétablissement de la distribution d'électricité aussi vite que possible.

Shannon prit une douche chaude, s'assit ensuite devant son ordinateur portable et passa en revue les éléments glanés au cours de la dernière nuit. Comme elle travaillait en *freelance* pour Turner, elle était libre d'utiliser à ses propres fins les enregistrements dont il ne voulait pas. Ce faisant, elle surfa sur quelques sites d'informations, tout en parcourant ses comptes sur les réseaux sociaux. Elle monta ensuite un court film, une brève contribution réalisée à partir de ses images et la posta sur YouTube.

Puis elle s'habilla chaudement et alla faire des courses. La supérette à deux rues de chez elle était ouverte. Chemin faisant, l'Américaine chercha du regard des stigmates de la nuit dernière, mais les Parisiennes et les Parisiens avaient repris leur routine.

En rentrant, elle croisa sa voisine dans l'entrée de l'immeuble. Annette Doreuil, au mitan de la soixantaine, toujours très soignée, revenait également des commissions.

« Shannon ! lui lança-t-elle. Quelle sacrée soirée, n'est-ce pas ?

– Oui, j'étais dehors toute la nuit, répondit la jeune femme, tandis qu'elles gagnaient ensemble l'ascenseur. Le courant est revenu seulement sur le coup de six heures, petit à petit.

– Notre fille et sa famille voulaient venir d'Amsterdam, mais tous les vols ont été annulés.

– Quel dommage ! Je sais que vous étiez si contente à l'idée de voir vos petits-enfants. »

La cabine eut un sursaut, s'arrêta entre deux étages ; l'estomac de Shannon se crispa et l'ascenseur repartit.

« Il n'aurait plus manqué que ça ! » fit Doreuil, son visage affichant un rictus nerveux. Elles se turent et regardèrent les paliers défiler à travers la porte vitrée avant de s'arrêter au quatrième. Shannon était heureuse de quitter enfin la cabine.

Peut-être allait-elle dorénavant emprunter plus souvent les escaliers.

« Bien le bonjour à votre mari. J'espère que vos petits-enfants arriveront bientôt.

– Moi aussi. »

Vers Bellinzona

L'autoroute semblait moins chargée que d'habitude. Bondoni lui avait laissé le volant. Depuis qu'ils avaient quitté Milan, Manzano poussait l'Autobianchi A112 de 1970 à ses limites, jusqu'à 140 km/h. Dans le minuscule coffre, il y avait quatre jerrycans de vingt litres chacun. Bondoni avait allumé la radio, ils écoutaient ensemble les informations et les bulletins spéciaux que

diffusaient la plupart des fréquences. On n'annonçait rien de bon. Une large partie de l'Europe était encore dépourvue d'électricité.

Ils étaient déjà en Suisse, avaient dépassé Lugano et se dirigeaient vers Bellinzona lorsque le niveau d'essence passa dans le rouge.

« On doit faire le plein », dit Manzano à la vue d'un panneau indiquant un parking.

Quatre camions garés à la file occupaient toute la moitié gauche, trois voitures étaient garées à droite. À côté de l'une d'entre elles, allait et venait un homme qui fumait. Les deux hommes sortirent de leur véhicule, se dégourdirent les jambes. Manzano ouvrit le hayon, en sortit l'un des jerrycans et commença à le vider dans le réservoir.

Il écoutait le léger glouglou de l'essence tandis que passait de temps à autre une voiture sur l'autoroute.

« Eh ! Vous êtes un minicamion-citerne ? hurla quelqu'un à côté de lui avant de partir d'un rire guttural à sa propre plaisanterie. Le fumeur, qui venait de jeter sa cigarette, regardait avec curiosité dans le coffre de l'Autobianchi.

– Nous avons un long trajet devant nous.

– Où est-ce que vous comptez aller avec cette cargaison ?

– À Hambourg, mentit Manzano.

– Waouh ! Une si longue route dans cette caisse à savon. »

Manzano avait vidé le jerrycan ; il le referma et le remplaça dans le coffre. Il regarda alors par-dessus le toit de la voiture et constata que deux autres hommes venaient dans leur direction depuis la voiture de son interlocuteur. Ils plaisaient aussi peu à Manzano que leur compagnon. Il referma le coffre.

« Vous n'atteindrez jamais Hambourg avec votre caisse, fit l'homme. Vous voulez pas plutôt nous vendre un jerrycan ? Ou deux ? »

Manzano était prêt à embarquer, la poignée de la portière en main.

« Désolé, mais je vous ai dit que nous avons encore de la route. On a besoin de la moindre goutte. »

Les deux comparses les avaient rejoints entre-temps. L'un se campa devant le capot, l'autre fondit sur Bondoni sur le point de s'installer à la place du passager.

À cet instant, le fumeur prit le bras de Manzano.

« Nous avons besoin d'essence, fit le type. Jusque-là, on vous l'a demandé poliment. »

C'était sans équivoque. Manzano n'en fut pas terrorisé le moins du monde. D'un mouvement violent, il asséna un coup de pied dans l'entrejambe de l'homme. L'autre n'avait pas vu venir le coup, il se plia en deux et libéra l'Italien qui le repoussa. L'homme trébucha en arrière pour s'affaler sur l'asphalte. Manzano sauta dans le véhicule. Bondoni, profitant de l'effet de surprise, s'installa sur le siège passager.

Manzano claqua la portière, la verrouilla et mit le contact en même temps. À l'extérieur, son agresseur se relevait. L'homme devant le capot fondit sur l'auto, comme s'il pouvait l'arrêter ainsi. Manzano embraya, appuya sur l'accélérateur, relâcha l'embrayage. L'Autobianchi fit un bond en avant, l'homme fut propulsé par-dessus le capot, frappa le pare-brise, bascula sur le côté, en plein sur le fumeur qu'il entraîna dans sa chute. Manzano accéléra et déboula sur l'autoroute.

« Les salopards, jura Bondoni. Ma belle voiture. Hélas ! Cet idiot a cabossé le capot ! Pourvu que cette coupure soit bientôt finie ! Que va-t-il se passer si les gens deviennent déjà fous ? » se demanda-t-il, sans perdre le rétroviseur de vue.

Berlin

Michelsen avait voulu créer un effet de surprise. Le ministre l'avait approuvée. Au lieu de réserver une salle de réunion au sein du ministère, ils avaient opté au dernier moment pour une salle du bâtiment d'en face. Le cabinet d'avocats qui s'y trouvait était fermé en raison de la coupure de courant. La température des pièces était descendue à douze degrés. Sous sa veste de tailleur, Michelsen portait des sous-vêtements longs et chauds qui n'étaient pas de trop. Même depuis la fenêtre du troisième étage, elle remarqua le trouble des chefs d'entreprise lorsqu'ils descendaient de leur voiture et qu'ils cherchaient l'adresse. En bas, un fonctionnaire les recevait, leur ouvrait la porte et leur indiquait le chemin à suivre jusqu'au troisième. Sans ascenseur, malheureusement. En arrivant, ils échangeaient des poignées de mains et ôtaient leurs manteaux. Des gouttes de sueurs perlaient sur le front de ceux pour qui la montée des escaliers avait été éprouvante. Au bout de quelques minutes, ils étaient tous assis.

L'un des P-DG, Michelsen le reconnut, était celui d'E.ON ; il avait l'air plutôt sportif et commença à se frotter les mains pour les réchauffer. Il n'avait pas transpiré en montant les escaliers, c'était le premier à ressentir le froid.

À l'arrivée du ministre de l'Intérieur, tous se levèrent.

« Messieurs, salua-t-il, asseyez-vous, je vous prie. Aujourd'hui, nous avons choisi un lieu de réunion quelque peu inhabituel. En raison de l'absence de courant, je ne peux vous proposer ni café ni thé et je ne peux que vous inviter à différer l'utilisation des sanitaires, le temps que vous gagniez un autre endroit, où l'eau fonctionnera. »

Il s'assit alors.

« J'aimerais que nous gardions en tête tout au long de cette réunion qu'environ soixante millions de citoyennes et de citoyens allemands supportent ça depuis vingt-quatre heures. »

Michelsen observa à la dérobée la réaction des personnes conviées. La plupart conservèrent une expression intéressée, mais réservée. Seule l'une d'entre elles esquissa un sourire ironique du coin des lèvres.

« Nos forces d'intervention travaillent maintenant au maximum de leurs capacités. Nous ne pouvons aucunement compter sur une aide étrangère, puisque les pays voisins sont dans la même situation que nous. Vous êtes responsables. Je ne veux pas entendre d'excuses. »

Il regarda chacun des hommes avec insistance avant de poursuivre : « Dites-moi enfin ce qu'il se passe. Nous devons jouer cartes sur table. Devons-nous décréter l'état de catastrophe naturelle dans tout le pays ? »

Michelsen regarda les visages. S'étaient-ils concertés avec leur comité directeur ? Probablement. Alors ils devaient également avoir une stratégie. Ou étaient-ils en désaccord ? Le cas échéant, chacun attendrait qu'un autre rompe la glace en premier. Ils échangèrent des regards. Un homme décidé, au milieu de la cinquantaine, les cheveux gris, la raie à gauche, se raidit presque imperceptiblement. Michelsen savait que Gurd Heffgen dirigeait l'une des grandes entreprises gestionnaires de réseaux. « J'admets, commença-t-il, que nous ne sommes pas parvenus à resynchroniser des parties importantes du réseau. »

Respect, pensa Michelsen. Tu ne trempes pas seulement un orteil dans l'eau, mais tu t'y jettes tout entier. Voyons voir qui tirera le premier.

« Ce qui est dû, entre autres, continua-t-il, au fait qu'il n'y a pratiquement plus de parties importantes du réseau en état de marche. Ça nous est même

impossible à un niveau régional. La fréquence dans les quelques portions de nouveau sous contrôle est trop instable. »

Respect, penses-tu ! se dit Michelsen. Le brave homme n'avait fait que contourner élégamment le « nous ne sommes pas responsables », le portant à son paroxysme.

« Peut-être qu'un des collègues travaillant dans la production de courant pourrait l'expliquer ? »

Donc il transmet le relais. Et il est brûlant. Qui le saisira ? Heffgen s'inclina en arrière et croisa les bras sur sa poitrine pour signifier qu'il en avait assez dit.

« Monsieur von Balsdorff, peut-être ? » suggéra le ministre.

L'homme, légèrement en surpoids, à la peau de fumeur aux pores dilatés, s'humectait fébrilement les lèvres de la langue.

« Hmmh ! Nous rencontrons plus de difficultés avec les centrales que ce à quoi nous pourrions nous attendre dans pareil cas. Aucun de nous n'a été jusqu'à présent confronté à une telle situation. Au cours des exercices, on a enregistré des taux d'échec allant jusqu'à trente pour cent. Nous en sommes à plus du double. Nous cherchons encore...

– Est-ce à dire, interrompit le ministre d'une voix dangereusement douce, que vous n'êtes pas en mesure de garantir un redémarrage de l'approvisionnement de base dans les heures qui viennent ? »

Von Balsdorff adressa un regard torturé au ministre.

« Tous les hommes disponibles sont à pied d'œuvre. Mais, en ce qui nous concerne, nous ne pouvons rien garantir. » Il se mordit les lèvres.

« Et vous, messieurs ? » lança le ministre à l'assemblée.

Des hochements de têtes contrits.

Michelsen était envahie du même sentiment que quelques années plus tôt, lorsque deux policiers avaient frappé chez elle et lui avaient annoncé le décès de son frère et de sa sœur. Elle voyait bien aux visages de ces chefs d'entreprise qu'ils comprenaient lentement. Malgré la température de la salle, elle se mit à transpirer et son pouls commença à s'accélérer.

Soulagée et impatiente, Angström considérait les sommets très enneigés qui pointaient tout autour en direction du ciel. Si près du but, elles étaient excitées et aspiraient à un bon bain, une toilette complète, de l'eau chaude, des lits propres et douilllets, une soirée au coin du feu. La route partait à l'assaut d'une montagne, Angström chercha le village où elles avaient réservé leur location. Dix minutes plus tard, elles l'avaient atteinte. Sur une pente abrupte se trouvaient une dizaine de confortables maisons en bois, les unes à côté des autres. De la fumée s'élevait de quelques cheminées. Elles garèrent l'auto sur le petit parking, presque plein. Sur le premier chalet il y avait un écriteau : « Réception ».

À l'intérieur, une jeune femme en tenue traditionnelle les salua derrière le comptoir. Elle enregistra leurs noms et les autres coordonnées. « Je vous montre votre chalet. »

Elle les conduisit à travers des chemins étroits, enneigés, entre les habitations, jusqu'à l'une d'entre elles, à l'extrémité du village. Angström était émerveillée par la vue sur la vallée et les montagnes en face.

« Malheureusement, nous sommes aussi concernés par la coupure de courant, expliqua la femme. À l'intérieur des chalets, il n'y a ni lumière, ni chauffage, ni eau courante. »

Angström échangea un regard avec ses amies et lut la déception dans leurs yeux.

« Cependant, s'empressa de continuer l'employée, nous faisons tout notre possible pour rendre votre séjour aussi agréable que possible. »

Elle ouvrit la maison et les fit entrer. L'étroit couloir donnait sur une salle petite mais douillette, aménagée avec des meubles rustiques et un poêle en faïence.

« Comme vous pouvez le constater, vous disposez d'un poêle qui permet de chauffer l'ensemble du lieu. Vous n'aurez pas froid. Et il y a suffisamment de bois. »

Elle les guida ensuite jusqu'à une minuscule cuisine. « La gazinière peut elle aussi être chauffée au bois. Je ne sais pas si vous voulez cuisiner vous-mêmes, quoi qu'il en soit, vous pouvez tout à fait faire fondre de la neige pour avoir de l'eau chaude et prendre un bain. » Elle se mit à rire. « Et dehors, il y en a assez, de la neige. C'est comme dans le temps, hein, typique, non ? »

Elle redevint sérieuse et leur montra les deux petites chambres, qu'on

atteignait au moyen d'une échelle de meunier. « Voici la salle de bain. Vous voyez, on a déjà préparé des baquets afin que vous puissiez faire fondre de la neige et remplir la baignoire d'eau chaude. » Face aux regards sceptiques des hôtes, elle ajouta : « Bien entendu, on vous fera une remise pour ces désagréments. Vous pourrez tout de même utiliser le sauna. Je vous le montre tout de suite. Et manger au restaurant, si vous le souhaitez. Ces deux endroits sont alimentés au bois. Elles étaient de nouveau dans la salle principale. J'espère bien entendu que vous pourrez dès demain apprécier tout le confort de votre résidence. À la réception, il y a un téléphone en état de marche, pour le cas où vous n'auriez pas de réseau. » Après avoir vu le sauna et le restaurant, elles allèrent chercher leurs bagages et s'installèrent.

« Qui prend son bain en premier ? »

Elles jouèrent à pile ou face. Van Kaalden fut l'heureuse élue.

« On commence par traire des vaches puis on porte des seaux de neige, grogna Terbanten.

– Prenons ça comme une drôle d'aventure », répondit Angström avant d'apporter deux cargaisons de neige dans le chalet.

Il faisait encore nuit lorsque Manzano et Bondoni arrivèrent au village. Après avoir dit à la femme de la réception qui ils recherchaient, elle les conduisit au chalet.

« Papa ! Qu'est-ce que tu fais ici ? Et toi, Piero ? »

Manzano avait rencontré rapidement Lara lors des visites qu'elle rendait à son père. Il l'appréciait. C'était une petite personne énergique, dont la tête n'était qu'une touffe de cheveux noirs.

« Entre donc ! Qu'est-ce que t'as au front ? demanda-t-elle en désignant sa cicatrice.

– Un petit accident », répondit-il, et les images de la victime emprisonnée dans la carcasse de sa voiture refirent surface.

Derrière Lara apparut une seconde jeune femme qui, d'après Manzano, pouvait avoir entre vingt-cinq et trente ans. Elle était plus grande, mince, ses cheveux longs, raides et bruns, formant un intéressant contraste avec ses yeux bleus. Lara Bondoni leur présenta Chloé Terbanten. Le chalet avait l'air petit mais confortable. Dans la cheminée ouverte crépitait un feu revigorant. Une troisième femme était étendue sur le banc qui courait sur deux des murs de la pièce. Lorsque Bondoni et Manzano entrèrent, elle se leva. Elle faisait à peu

près la même taille que Terbanten. Malgré son épais pull-over de ski aux motifs nordiques, Manzano devina ses formes féminines. Un nez délicieusement retroussé et quelques taches de rousseur sur son visage, les cheveux jusqu'au menton, de beaux yeux bleus pétillants. Son regard se posa furtivement sur le front de Manzano, mais elle ne pipa mot. Ça me plairait bien ici, pensa-t-il, entouré de ces trois femmes.

« Sonja Angström, fit Lara, la partie suédoise de notre quatuor. La quatrième, notre Hollandaise, prend un bain à l'étage.

– Vous avez de l'eau chaude, s'exclama Bondoni. Et une baignoire ? »

Sa fille se mit à rire. « Oui, mais seulement à condition de travailler dur. Ne me dites pas que vous êtes venus de Milan pour prendre un bain ! »

Bruxelles

Terry Bilback était heureux comme jamais d'être au bureau. Il était chauffé, les sanitaires fonctionnaient, il y avait de l'eau chaude. Lumière, ordinateur, Internet et même la machine à café marchaient, contrairement à l'appartement hors de prix qu'il louait dans une banlieue de la capitale belge, d'où il n'avait pu atteindre aujourd'hui l'avenue Beaulieu qu'en voiture. Les transports en commun n'étaient pas en service.

Mais ce bonheur ne pouvait durer. À l'instar de ses collègues du Monitoring and Information Centre de l'Union européenne, l'EUMIC, ou encore MIC, il avait compté sur une fin rapide de la coupure de courant.

Mais rien de tel ne s'était produit. Au contraire. Au cours de la matinée arrivèrent les premiers rapports et requêtes des pays membres.

Le MIC est armé vingt-quatre heures sur vingt-quatre par une trentaine de fonctionnaires de différentes nationalités et a en charge trois domaines. Le premier est de former un centre de communication continental. En cas de catastrophe, le MIC reçoit demandes et offres d'assistance de tous les pays membres. Sa seconde mission est d'informer tous les membres, mais également le public au sens large, sur ses activités et les interventions du moment. Enfin, le MIC soutient la coordination des mesures d'aide à deux niveaux. Au central, on met en relation les propositions d'aide et les besoins,

on identifie les carences et on cherche des solutions. Si nécessaire, le MIC envoie des experts dans les zones concernées.

Son téléphone sonna. Comme toute la journée. Il ne connaissait pas le numéro. Un indicatif autrichien.

« Bonjour Terry, c'est Sonja Angström.

– Sonja ! Tu es bien arrivée ? »

Elle rit. « Avec quelques difficultés. J'ai appris une histoire étrange. Nous ne sommes pas le bon interlocuteur. Je présume que ça relève plutôt d'Europol. Mais je n'ai pas le numéro sur moi. Une connaissance d'une copine en vacances avec moi te l'expliquera mieux. Il s'appelle Piero Manzano, c'est un développeur italien, il a découvert une chose inquiétante. »

La Haye

À la fenêtre de son appartement, François Bollard regardait la pluie tomber. La nuit descendait doucement. Sur le gazon du petit jardin, il y avait tous les récipients qu'ils avaient dénichés dans la maison, seaux, saladiers, casseroles, verres, gobelets, boîtes en plastique, assiettes à soupe. Les gouttes de pluie faisaient clapoter l'eau dont ils se remplissaient. Derrière lui, les enfants jouaient. Marie, son épouse, lisait sur le canapé. Des bougies dispensaient de la lumière. Dans l'âtre, une flambée. C'était la seule pièce suffisamment chauffée de l'appartement.

L'idée de travailler dans une ville qui lui semblait être le symbole de l'Europe et de son administration avait plu à Bollard. De bourgeoises et fastueuses demeures trahissaient le riche passé de la ville, et le gouvernement comme la reine se trouvaient mieux dans la tranquille cité qu'à Amsterdam. L'un y avait son siège, l'autre sa résidence. Avec sa femme et ses enfants, ils logeaient dans une belle habitation du dix-neuvième siècle, à quinze minutes à pied de la mer, avec des escaliers abrupts et beaucoup de bois. Ses enfants fréquentaient l'école internationale, sa femme officiait comme traductrice.

Après plusieurs années au ministère, Bollard aspirait à relever de nouveaux défis dans un environnement international. Et les nombreuses perspectives offertes par ce poste, après avoir passé deux années à l'étranger, étaient très prometteuses.

Bollard emprunta le couloir menant à la porte du jardin et enfila ses bottes en caoutchouc ainsi que sa veste de pluie. Dans le jardin, il vida sept récipients dans un grand seau puis les remplaça. Il porta le seau dans la salle de bain et le vida dans la baignoire au quart pleine. Il le remit ensuite à l'extérieur et revint dans le salon.

« Tu pourrais pas nous dénicher un groupe électrogène ? demanda Marie.

– Europol n'en a pas. Tout du moins pas pour les usages privés de ses employés. »

Sa femme soupira. « Ce n'est pas normal. Ça fait longtemps que l'électricité devrait être revenue.

– C'est ce qu'on croyait », fit son époux.

À cet instant, la sonnerie du téléphone retentit. Il se hâta dans le couloir vers le guéridon et décrocha. Son correspondant était un Danois du service journalistique, qui voulait le mettre en relation avec un collègue britannique, ce dernier ayant reçu l'appel d'un Italien en Autriche. Bollard était encore en train d'assimiler toutes ces informations lorsqu'on lui passa la communication.

Le Britannique, un certain Terry Bilback, travaillait au Monitoring and Information Centre de l'Union à Bruxelles et parla d'une étrange histoire de codes sur les compteurs italiens. Bollard écouta attentivement et posa des questions. En guise de réponse, le Britannique lui donna un nom, quelques renseignements et un numéro de téléphone. Il pourrait ainsi joindre l'Italien et en apprendre davantage.

Bollard raccrocha. Il songeait à ce qu'il venait d'entendre. Il composa le numéro autrichien.

Ischgl

Manzano raccrocha.

« Et ? » lui demanda Angström lorsqu'il rejoignit les autres qui s'étaient mis à l'aise dans le chalet de la réception, au coin du feu. Tous le regardaient avec un vif intérêt.

« C'était quelqu'un d'Europol, fit-il. Il va paraît-il informer ses collègues italiens et suédois.

– J’espère qu’il n’empruntera pas la voie officielle, lança van Kaalden. Sans quoi nous allons rester encore longtemps enterrés auprès du feu. »

En espérant que ça ne sera pas pire que maintenant, pensa Manzano. Il n’avait que succinctement et à voix basse évoqué les possibles conséquences de sa découverte avec le Français d’Europol. Il chassa ses sombres pensées.

« Y a-t-il aussi quelque chose à boire pour moi ? » demanda-t-il avec une joie feinte.

Lara Bondoni lui tendit un verre rempli d’un liquide fumant et odorant. « Et nous nous sommes aussi occupées de vous trouver une place où dormir. En raison des événements, tous les vacanciers n’ont pu arriver jusqu’ici. Quelques chalets sont vides. Vous pouvez passer la nuit dans l’un d’entre eux. Ce sera sans doute mieux que dans vos froids appartements », rit-elle en levant son verre.

Manzano but et espéra que l’alcool chasserait ses noirs pressentiments.

« Expliquez-moi donc maintenant où vous travaillez, demanda-t-il à Angström. Vous semblez avoir de très bonnes relations. »

La Haye

Bollard raccrocha et se rendit dans le salon.

« Je dois faire un saut au bureau. »

Marie le regarda.

« Un samedi soir ? » Elle le jaugea, tenta de lire sur son visage. Elle savait ce que cela signifiait, lorsqu’il arborait cet air sérieux.

« Dois-je me faire du souci ?

– Non », mentit-il.

En voiture, il ne lui fallut que dix minutes à travers les rues sombres. Au siège d’Europol, à Statenkwartier, un quartier du centre-ville, brillaient quelques lumières.

Bollard partit à la recherche de Dag Arnsby, qui lui avait fait part de l’appel.

« Regarde donc si, à tout hasard, nous avons quelque chose sur un certain Piero Manzano. »

L’autre entra le nom de l’Italien. « C’est lui ? »

On voyait sur l'écran la photo d'un homme d'âge moyen. Visage anguleux, menton proéminent, nez étroit, cheveux bouclés courts et noirs, yeux marron, teint blême.

« Piero Manzano, lut Bollard à voix haute. Un mètre quatre-vingt-sept, soixante-dix-huit kilos, quarante-trois ans, analyste-programmeur. A appartenu pendant des années à un groupe de hackers italiens qui pénétrait dans les systèmes informatiques d'entreprises et d'administrations d'État afin de mettre des failles en évidence. Raison pour laquelle il a été condamné une fois à la fin des années quatre-vingt-dix. Que du sursis. En outre, il a refait surface dans le cadre de l'opération "Mains propres". Il a été arrêté peu de temps en 2001 lors des manifestations anti-G8 à Gênes. »

Bollard s'en souvint. Ce sommet avait été une débâcle pour l'image de la police italienne. Au cours des violents incidents, là où se tenait le sommet réunissant les huit chefs d'État les plus influents du monde, un manifestant avait été tué par balles, des centaines grièvement blessés, parce qu'une partie de la police italienne avait fait preuve d'une brutalité sans précédent. Certains fonctionnaires avaient d'ailleurs été condamnés par les tribunaux.

« C'est donc ce genre de type », observa Bollard pour lui-même. Depuis sa plus tendre enfance, bercé par l'éducation des classes françaises aisées ayant le sentiment d'appartenir à une sphère supérieure, il considérait les activistes, et particulièrement ceux de l'ultragauche, avec scepticisme. « Il travaille officiellement comme conseiller en informatique. On le suspecte cependant d'être resté actif. Mais on n'a plus jamais pu lui reprocher quoi que ce soit. Il sait donc de quoi il parle lorsque les codes de son compteur ne lui disent rien qui vaille, fit Arnsby.

– Je le crains. Il m'a même donné des conseils. La compagnie d'électricité italienne devrait commencer par vérifier le log des routeurs. À toutes fins utiles.

– S'il dit la vérité, cela signifie-t-il ce que mon cerveau poussif tend à me laisser penser ? »

Bollard n'avait songé à rien d'autre au cours du bref trajet en direction du bureau. Passer en revue et à la hâte tous les scénarios possibles.

« Je ne veux pas provoquer une panique inutile. Mais ce ne serait pas bon. Vraiment pas bon.

– Tu veux dire que si quelqu'un, en Italie, est capable d'infiltrer le réseau électrique, de le manipuler et de le paralyser, c'est possible aussi ailleurs ? »

Bollard ne fit que froncer les sourcils et avancer sa mâchoire inférieure.
« Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons pas écarter complètement cette hypothèse. »

Milan

Les deux hommes n'avaient pas l'air de policiers. « Docteur Ugo Livasco », se présenta le premier, « Ingénieur Emilio Dani », annonça le second.

« Que puis-je faire pour vous ? » demanda Curazzo. Il n'avait dormi qu'une heure au cours des trente-six dernières.

« Nous sommes mandatés par Europol, fit l'ingénieur. Vous avez reçu des renseignements indiquant que les compteurs italiens avaient été manipulés et que cela pourrait être la cause de la coupure de courant. »

Le sang de Curazzo ne fit qu'un tour. Il se souvint de l'homme de la veille.

Après pratiquement deux jours et deux nuits sur le pied de guerre, tous les visages de la cellule de crise au siège d'Enel étaient blafards. À cet instant, ils étaient même blancs comme des linges. Ils n'avaient pas eu besoin de chercher longtemps. L'expert en IT de la police avait proposé d'examiner d'abord les logs des routeurs.

« Pourquoi précisément ?

– On nous a communiqué un indice. »

Ils firent une découverte en quelques minutes.

Les compteurs communicants implantés dans les foyers et les entreprises italiennes sont reliés les uns aux autres grâce à des routeurs, à l'instar de tous les réseaux informatiques. On peut y lire toutes les données du log ; elles enregistrent l'ensemble des signaux envoyés aux compteurs.

« C'est là que se trouve en réalité l'ordre d'interrompre la connexion avec le réseau électrique. »

Une quarantaine d'hommes s'étaient rassemblés devant le grand écran sur lequel le chef du management de crise, Solarenti, montrait les données et les graphiques correspondants.

« Seulement ces ordres ne viennent pas de chez nous, continua Solarenti. Mais de l'extérieur. Quelqu'un les a entrés dans un compteur. De là, ils se

sont peu à peu propagés dans tout le pays. Et il n'a même pas besoin d'un virus. L'ordre est probablement transmis par ondes. »

Il laissa ses paroles faire leur effet. Curazzo n'entendait pas un murmure dans la pièce. Seulement le léger ronronnement des machines.

« Mon Dieu, lâcha quelqu'un dans le silence.

– Comment est-ce possible ? cria un autre. Et notre système de sécurité, alors ?

– C'est précisément ce qu'on essaye de voir.

– Ça signifie qu'on nous a purement et simplement éteint la lumière. Dans tout le pays.

– Pas seulement, répondit Solarenti. C'est pire encore. D'abord, quelqu'un a coupé le courant dans les foyers et les entreprises. Ensuite les réseaux sont tombés. Lorsqu'enfin nous avons récupéré des réseaux stables dans certaines zones, un autre ordre extérieur a rallumé les compteurs. Ainsi, trop de foyers et d'entreprises se sont reconnectés d'un coup au réseau. Ça a de nouveau conduit à des oscillations de tension, le réseau s'est effondré une fois encore.

– Quelqu'un joue au chat et à la souris avec nous !

– C'est la mauvaise nouvelle. Mais il y en a aussi une bonne. Maintenant que nous connaissons les causes, nous pouvons bloquer cet ordre de déconnexion. Nous y travaillons déjà. Dans deux heures, tout ce foutoir sera fini. »

Alors que dans les films, de telles scènes sont ponctuées d'applaudissements et de cris de joie, la cellule de crise resta très calme. Lentement, ce qui venait d'être dit s'insinuait dans les esprits. Le réseau électrique italien avait été victime d'une attaque.

« C'est un désastre, soupira Tedesci, le directeur technique. Messieurs, s'adressa-t-il aux deux policiers à ses côtés, nous devons garder notre sang-froid. »

Les deux hommes le regardèrent, dans l'expectative.

« En aucun cas cela ne doit être rendu public, continua-t-il d'une voix basse et fébrile. Et nous ne devons pas en informer Europol. Vous avez entendu : dans deux heures, c'est fini. »

Pensif, l'ingénieur Emilio Dani hocha la tête. Le docteur Ugo Livasco regarda le directeur avec une expression figée, avant de prendre la parole.

« Je comprends vos préoccupations. Mais il serait possible que celui qui a fait ça, qui que ce soit, ait commis la même chose dans les autres pays. Nous

nous devons de les avertir.

– Mais ces gratte-papiers de Bruxelles...

– Europol est à La Haye, corrigea Livasco.

– Peu importe ! Ils n’ont rien de mieux à faire que de fanfaronner pour faire parler d’eux ! Tedesci enrageait. Je vais de ce pas appeler mon ami, le président du Conseil. C’est à lui de décider ce qu’il faut faire. Ça relève de la sécurité de l’État. »

Le visage de Livasco s’assombrit. Un discret sourire s’esquissa sur ses lèvres. « Je crains que ça ne relève pas de ses attributions. Mais appelez donc votre ami. Quant à moi, je téléphone à Europol.

– Vous dépendez bien du ministère de l’Intérieur ? questionna Tedesci.

– Bien entendu. Il en sera également informé. Puis il en informera à son tour le président du Conseil.

– Je crains que vous ne me compreniez pas. Tenez-vous à poursuivre votre carrière dans la police ? »

Le sourire de Livasco se fit sarcastique. Il fixa le directeur. « On verra bien laquelle de nos carrières continuera. »

Curazzo observa un collaborateur de Solarenti lui murmurer quelque chose à l’oreille. Le chef du management de crise se dirigea vers eux. Tedesci l’attendait, la mine sombre.

« J’ai encore une bonne nouvelle », fit Solarenti en jetant un regard aux deux policiers et désignant un graphique vert représentant le réseau.

« Les codes ont dû être transmis au système par l’intermédiaire des compteurs, d’où ils se sont peu à peu propagés à tout le pays. »

Des champs rouges s’étendaient sur le réseau, à partir de trois épicentres, pour se confondre et toucher toutes les lignes.

« En raison de la signature horodatée du log, on pourrait remonter au début de cette propagation et identifier les compteurs à l’origine de tout ça. »

La couleur rouge se retira jusqu’à ne laisser que trois points rouges dans tout le pays.

« Est-ce à dire, demanda Livasco, que nous connaissons les trois points précis où les agresseurs ont libéré le signal ? »

Solarenti acquiesça. « Chacune des adresses. Trois en tout. »

Deuxième jour – dimanche

Turin

« Nous y sommes », dit Valerio Binardi. Devant lui une lourde porte d'entrée en chêne. À côté, une sonnette sans nom. Derrière lui, six hommes du Groupe central d'opérations de sécurité, ou NOCS, l'unité antiterroriste de la police d'État italienne. Gilets pare-balles, fusils automatiques en joue, bélier.

Six autres attendaient aux fenêtres ouvertes de l'appartement du dessus, prêts à descendre en rappel dans le domicile de l'étage inférieur en passant par les fenêtres. À l'intérieur et sur les toits des bâtiments d'en face étaient postés six tireurs d'élite équipés de viseurs infrarouges. Des troupes étaient positionnées dans l'entrée et autour du pâté de maisons. Le poste de commandement mobile et les véhicules d'intervention étaient garés au coin de la rue.

Le *top action* arriva par radio.

Le bélier fit sortir la porte de ses gonds. Immédiatement, des grenades assourdissantes explosèrent dans le couloir. Il faisait sombre dans l'appartement. Binardi courut jusqu'à la première porte et l'ouvrit. Les toilettes. Personne. La seconde. La salle de bain. Personne. Celle du salon était ouverte. Ses collègues venaient d'y entrer par les fenêtres. Derrière lui, il entendit le piétinement des rangers. Quelques rapides regards à travers le salon. Il n'y avait personne. Un canapé et quelques étagères. Encore deux portes closes. Binardi d'un côté avec son équipe, la seconde équipe de l'autre. Une chambre avec un lit superposé. De l'étage supérieur, des yeux d'enfants réveillés en sursaut regardaient le policier. Instinctivement, il pointa son arme. Le petit se mit à crier. Puis un second dans le lit du dessous. Rapidement, Binardi regarda autour de lui, couvrit son collègue qui avait déjà bondi vers le lit, regardait dessous, soulevait les couvertures. Personne

d'autre dans la chambre. Ils gardèrent leurs armes en joue. Les enfants se tapirent en criant dans les recoins les plus profonds de leurs couches.

Vingt secondes plus tard, Binardi entendit l'annonce suivante dans l'oreillette de son casque : « Deux adultes dans une chambre, manifestement, on les a réveillés. Personne d'autre.

– Sécurisé », répondit Binardi. Il sentit décroître le flot d'adrénaline qui parcourait son corps.

De toute évidence, ils auraient pu se contenter de sonner à la porte.

La Haye

Bollard éteignit le vidéoprojecteur. Depuis la nuit dernière, il était évident qu'il leur fallait économiser la moindre goutte de diesel du générateur de secours.

Après sa conversation téléphonique avec ses collègues italiens et suédois, il était rentré chez lui, non sans avoir communiqué son numéro de téléphone. Il était allé au lit dans sa chambre glaciale, nourrissant l'espoir de recevoir, au cours de la journée suivante, l'annonce de la fin de l'alerte. La sonnerie du téléphone le tira d'un sommeil sans rêves à quatre heures du matin. Les Suédois d'abord, puis les Italiens moins d'une demi-heure plus tard. Dans les deux pays, on avait constaté des manipulations des signaux dans les compteurs.

Ça ne faisait pas bien longtemps que les dangers des compteurs communicants donnaient lieu à de houleux débats. Selon la plupart des experts, ces systèmes étaient trop compliqués et suffisamment protégés pour être vulnérables sur de longues périodes et dans de grandes proportions. L'ensemble des réseaux électriques européens correspond au critère n-1. Ainsi, à chaque instant, un des ouvrages électriques peut tomber en panne – un transformateur, une ligne, une centrale – sans pour autant que les autres soient surchargés. En aucun cas ce type d'incident ne doit empêcher le courant de transiter. En raison d'importants défauts, ou d'intempéries, plusieurs de ces incidents peuvent avoir lieu en même temps. Malgré tous les règlements et les mesures de précaution, les manquements humains peuvent également conduire à des accidents. Et provoquer alors des pannes

électriques. Jusqu'à nos jours, très rares ont été en Europe les attaques suivies de conséquences commises contre la distribution d'électricité. Ce genre d'opérations a très largement émané de mouvements nationaux extrémistes, comme au cours de la « nuit de feu », dans le Tyrol du Sud. Mais, en ce moment, c'était autre chose.

Trente minutes plus tard, Bollard était assis à son poste de travail. Il prévenait tous ceux qu'il pouvait joindre. Pendant ce temps-là, les bureaux italien et suédois envoyèrent un compte-rendu de leurs premières découvertes. À sept heures, une grande partie de l'équipe s'était réunie. Il ne manquait que le directeur d'Europol, Carlos Ruiz. L'Espagnol s'était envolé jeudi pour un sommet d'Interpol à Washington. Il participait à la réunion grâce à une ligne téléphonique d'appoint.

« Nous devons mettre en place une action coordonnée, annonça Bollard. Les collègues suédois et italiens ont chacun identifié trois points d'entrée dans le réseau. Les unités spéciales d'intervention peuvent examiner les logements concernés sous deux heures. Les investigations sur les occupants, ou les précédents, tournent à plein régime. À l'issue de cette réunion, on informera officiellement la Commission européenne, Interpol et les autres administrations, selon la procédure. »

Il fit une pause. « Je crois que nous sommes tous conscients de la gravité de la situation. Cette mobilisation pourrait être la plus importante depuis la création de notre organisation. »

Ils entendirent le directeur Ruiz, par le haut-parleur de l'ordinateur, sur l'écran duquel apparaissait son visage, annoncer : « À partir de maintenant, tous les congés sont suspendus. Tous les employés doivent être à leur poste dans les meilleurs délais. Est-il exact, continua-t-il, que ces informations cruciales proviennent d'un programmeur italien ?

– L'homme apparaît d'ailleurs dans nos fichiers, répondit Bollard.

– Pour quelles raisons ?

– Un hacker. Et un très bon, semble-t-il. C'est-à-dire, il s'introduit partout où il veut. Ça remonte à quelques années.

– *White hat* ou *black hat* ?

– Difficile à dire », répondit Bollard non sans surprise. Il n'aurait pas pensé que le directeur considérerait les choses de cette manière. À ses yeux, tous les hackers étaient des criminels. Même si les *white hats* ne faisaient rien d'autre que s'infiltrer dans des réseaux pour mettre des failles de sécurité en

évidence, selon lui ils restaient des hors-la-loi. Quant aux *black hats*, ils pillaient et vandalisaient.

« En outre, il manifestait dans les années 1990 pour l'opération "Mains propres". Il a aussi été arrêté au cours des incidents contre le G8 à Gênes.

– Se peut-il qu'il soit lié à l'affaire ?

– Ce n'est pas exclu.

– S'il a les mains propres et qu'il est aussi fort que vous le prétendez, il peut nous aider. Il l'a déjà fait une fois. Dans cette affaire, nous devons recourir à tous les hommes de bonne volonté, y compris à des collaborateurs extérieurs. Et s'il était impliqué dans ce sabotage, alors nous l'aurions à nos côtés et ne pourrions que mieux le surveiller.

– Mais on ferait également entrer le loup dans la bergerie », répliqua Bollard. La pensée de devoir travailler avec cet Italien, ce révolutionnaire rouge, ne lui plaisait pas le moins du monde.

« Il est en de bonnes mains, fit Ruiz. Occupez-vous en. »

Central opérations

La réponse du directeur d'Europol le surprit. Le visage anguleux de l'homme aux cheveux sombres et courts de l'écran ne trahissait pourtant aucune nervosité inhabituelle. Les visages des membres de l'équipe rassemblés devant la caméra, dans la salle de réunion, afin de suivre la visioconférence avec leur directeur, étaient tout aussi impassibles.

Ils voulaient démontrer, pensa-t-il, qu'Europol ne souffrait pas d'une bureaucratie trop lourde, c'est pourquoi ils faisaient feu de tout bois. Il se demandait quand Berlin, Paris et les autres apparaîtraient à l'écran, comme des bêtes apeurées.

Ils allaient donc faire venir cet Italien. Et s'il avait quelque peu mis sans dessus dessous leur emploi du temps, il ne pourrait pas aider Europol. Ils s'en rendraient bien compte. Ils ignoraient parfaitement ce qu'il allait se passer. Ils auraient dû s'en préoccuper plus tôt. Ils ne pouvaient tout de même pas s'attendre à ce qu'on les laisse éternellement agir ainsi. Voilà des années que les signaux étaient clairs. Aucun n'avait songé à les prendre au sérieux.

Maintenant, ils allaient apprendre à leurs dépens ce que signifie la détresse. Ce n'était que le commencement.

Ischgl

Angström ferma les yeux et se laissa caresser par les rayons du soleil. Elle savourait la chaleur de la tasse dans ses mains.

« Jamais plus je ne boierai de punch. »

Elle ouvrit les yeux. Manzano se tenait devant elle, sans pour autant lui cacher le soleil. Elle rit.

« Je me le suis promis aussi en me levant. »

Il respira profondément, se retourna et désigna les montagnes. « Merveilleux, non ? On a du mal à croire que tout ça puisse être vrai.

– Oui, répondit-elle. Tu veux du thé ou du café ?

– Je ne voudrais pas vous priver.

– On peut probablement en recommander.

– O.K. Alors un café. »

Angström prit une tasse et un thermos dans la cuisine. Ils entendaient quelqu'un s'affairer dans la salle de bain à l'étage. Lentement, le chalet se réveillait. Elle retourna dehors. Manzano s'assit à ses côtés sur le banc, serrant le mug fumant entre ses mains. Il appuya sa tête sur le mur du chalet et ferma les yeux.

« C'était une soirée agréable, hier, dit-il. Malgré tout.

– Oui », acquiesça elle en prenant la même pause détendue.

Manzano s'était montré très intéressé par son travail à l'EUMIC, puis ils avaient bavardé de tout et de rien. L'assemblée bigarrée des hôtes était restée jusqu'à trois heures du matin au coin du feu, dans le chalet de la réception. Angström avait eu l'impression que l'Italien plaisait à van Kaalden. Elle avait ri à gorge déployée à chacune de ses remarques et bu beaucoup de punch. Angström n'aurait pas voulu être à sa place aujourd'hui.

« Alors, les deux tourtereaux ? Terbanten se tenait dans l'encadrement de la porte avec une tasse de café. Y a-t-il une petite place de libre ? »

Angström trouvait la présence de Chloé inopportune en cet instant, tant elle se sentait bien.

« Là », fit Manzano sans même ouvrir les yeux et tapotant de la main sur l'espace libre du banc.

C'en était fini du calme. Terbanten se mit à deviser, Manzano, de temps à autre, ajoutait un commentaire. Angström voulut même se lever, lorsqu'elle entendit des pas crisser sur la neige.

L'une des jeunes femmes de la réception descendait le chemin entre les chalets.

« Monsieur Manzano, un certain monsieur Bollard a téléphoné pour vous. Il rappelle dans dix minutes. C'est urgent, a-t-il dit. »

Saisie d'une angoisse croissante, Angström avait suivi la discussion téléphonique de Manzano. De ses réponses, elle avait tiré des conclusions. Une fois dehors, il confirma ses craintes.

Tandis qu'ils retournaient vers le chalet, la Suédoise le questionna. « Pourquoi ne veux-tu pas y aller ? »

Manzano haussa les épaules. « Comme tu sais, je n'ai pas vraiment eu de bonnes expériences avec la police. Sans compter que je me demande vraiment si je peux leur être utile là-bas.

– Tu l'as fait une fois déjà. Donc pourquoi ne pas recommencer ?

– Je ne suis pas un spécialiste en ce domaine. Il s'agit de systèmes très spécifiques.

– Mais c'est de l'informatique.

– C'est comme si, d'un coup, tu ne devais plus mettre sur pied de l'aide d'urgence pour des populations sinistrées mais organiser une coupe du monde de saut à ski. Et ce, du jour au lendemain. Tu vois ?

– Oui, ce serait différent. Je vois ce que tu veux dire. »

Lorsqu'ils arrivèrent au chalet, les autres avaient déjà dressé la table pour le petit-déjeuner. Même le vieux Bondoni n'était plus au lit. Manzano lui fit part de ces nouvelles informations.

« Bien sûr que tu y vas ! fut le premier à s'emporter le vieil homme. À moins que tu ne veuilles laisser à ces types le soin de nous sauver ? Non, mon cher, tu ne peux pas aussi facilement te dérober à tes responsabilités. Pourquoi, autrefois, t'es-tu lancé contre les cordons de policiers ? Pour sauver le monde. Et maintenant, t'as l'occasion de le faire.

– Fiche-lui la paix, fit la fille de Bondoni à son père. C'est à Piero de décider.

– Si j’ai bien compris ce que tu fais à Bruxelles, dit Manzano à Angström, tes collègues auront beaucoup de travail dans les prochains jours. »

Elle acquiesça. « C’est précisément ce que je me disais. Si tu te décides finalement à rejoindre La Haye, demande à ce Bollard s’il peut prévoir un vol pour deux personnes. De là, il n’y a que deux heures de voiture jusqu’à Bruxelles. Sinon, je dois voir comment je peux y parvenir. La présence de tous est nécessaire. »

Berlin

Jürgen Hartlandt était inspecteur de l’Office fédéral de la police criminelle, unité ST 35. Les casernements du Treptower Park symbolisaient à ses yeux, plus que tout autre lieu berlinois, l’histoire si tragique des conflits internationaux des vingtième et vingt et unième siècles. Jadis on y formait les bataillons du Kaiser qui partaient livrer bataille, ensuite les soldats de la Wehrmacht, afin qu’ils remportent la guerre totale, puis, en 1949, c’est la police du peuple – un nom bien cynique – qui y prit ses quartiers. Depuis la rénovation complète, à la fin du siècle passé, de ce lieu affecté à l’Office fédéral de la police criminelle, les unités de la sécurité d’État y luttèrent contre le terrorisme international, à la suite des attentats du 11 Septembre, et, en 2004, c’est le Centre commun de renseignement sur le terrorisme (GTAZ) qui s’y était installé.

Hartlandt se rendit directement dans la salle de réunion. Quelques collègues, la mine tendue, s’y trouvaient déjà.

Il prit place et échangea quelques suppositions. Un quart d’heure plus tard, apparut enfin le directeur du GTAZ en personne. Il salua rapidement.

« Ce matin, les autorités suédoises et italiennes ont confirmé la manipulation de leurs réseaux électriques, cela ayant conduit à la coupure. »

Il ajouta, dans un brouhaha de murmures : « L’envergure de la situation dans toute l’Europe nous fait redouter de devoir prévoir d’autres communiqués de ce type. »

Il fit un état des lieux, qui s’avérait pire encore que ce que Hartlandt avait entendu à la radio. Les responsables partaient du principe que la panne

pouvait durer encore plusieurs jours, entraînant des évacuations et autres mesures d'urgence pour des dizaines de millions de personnes.

Lorsqu'on lui demanda qui était derrière tout ça, il ne fit que répondre : « Inconnu. Pour l'heure, impossible d'écarter une attaque terroriste motivée par des raisons politiques ou religieuses, ni une attaque criminelle, ni même un acte de guerre. »

La dernière remarque provoqua de nouveaux murmures dans la salle.

« Mesdames et messieurs, conclut-il, j'attends d'ici deux heures un premier rapport mettant en évidence les raisons pour lesquelles nous n'avons aucune information quant à un possible événement précédent de ce type – ainsi que tous les faits et informations qui doivent être réévalués au vu des événements. Hartlandt, vous coordonnez les investigations. »

La Haye

Marie Bollard chargea la valise dans la voiture. Les deux enfants portaient un petit sac à dos contenant leurs jouets préférés.

« Nous partons en vacances ! s'enthousiasmait Louise.

– Je veux rester ! geignait son frère.

– S'il te plaît, Paul, arrête ton cinéma. De toute façon, tu serais parti en avion chez tes grands-parents de Paris ce vendredi.

– Mais on n'y est même pas allé ! »

Elle avait peur. La nuit passée, son époux était resté longtemps au bureau. À son retour, il s'était montré crispé comme jamais, plus encore qu'avant la naissance de leur premier enfant, même s'il faisait tout son possible pour n'en rien laisser paraître. Il ne pouvait ni ne voulait lui dire quoi que ce soit. Au lieu de cela, il lui avait proposé de partir quelques jours. À un endroit où il y avait de l'électricité et de l'eau courante. Paris avait été écarté pour une raison simple : il n'y avait pas assez d'essence dans le réservoir pour qu'elle puisse se rendre chez ses parents.

« Allez, on y va.

– Papa vient aussi ?

– Papa doit travailler. Il viendra ce soir. »

Marie Bollard verrouilla la porte d'entrée. Tout avait l'air normal le long de l'étroite rue bordée de belles et anciennes maisons bourgeoises. Le ciel était nuageux.

La circulation était plus dense qu'à l'accoutumée. Rien d'étonnant, puisque tout le monde avait pris sa voiture. Elle alluma la radio. On y diffusait des reportages sur la coupure de courant. Marie Bollard se demanda comment les chaînes parvenaient à diffuser.

Une fois Zoetermeer derrière eux, le GPS les fit sortir de l'autoroute. Marie Bollard suivit les indications de la voix jusqu'à une ferme imposante.

La façade en colombages de la grande bâtisse était surmontée d'un haut toit de chaume. Dans la cour se trouvaient un véhicule tout-terrain, deux berlines et un tracteur. Elle se gara à côté.

« On descend, les enfants ! »

Elle appuya sur le bouton de sonnette en laiton de la porte en bois finement sculptée. Une femme de son âge ouvrit. Elle portait un pantalon en velours côtelé, une chemise à carreaux, un pull en laine, elle avait un visage avenant et des cheveux blonds.

Bollard se présenta, ainsi que les enfants. « Mon mari vous a contactée, dit-elle.

– Maren Haarleven, fit la propriétaire en souriant. Bienvenue. Voulez-vous boire quelque chose ou préférez-vous d'abord voir votre chambre ?

– La chambre, volontiers, s'il vous plaît. »

Il faisait chaud dans la maison. La demeure était bien entretenue, les siècles n'avaient laissé que peu de murs ou d'angles droits. L'ameublement, qui dénotait un bon goût, était de style rural. La chambre, ordonnée et confortable. Des sofas et des fauteuils profonds tapissés d'un tissu aux motifs floraux, des antiquités paysannes, beaucoup de blanc.

« C'est une de nos suites, expliqua Haarleven. Voici le salon. À côté, vous avez une cuisine et une table pour manger, une salle de bain et deux chambres à coucher.

– Une salle de bain ! »

Elle essaya la robinetterie. L'eau coula. Marie Bollard réprima un léger gémissement. Elle songeait à la douche qu'elle allait prendre dès que possible.

« C'est formidable !

– Oui, rit Haarleven. La coupure de courant ne nous fait rien. Ce serait

d'ailleurs bien embêtant. Venez avec moi, je vais vous montrer quelque chose. Ensuite, nous pourrons faire monter vos bagages. »

Une fois en bas, Haarleven gagna la partie arrière de la ferme. À droite et à gauche se trouvaient deux bâtiments agricoles. Haarleven gagna celui de gauche et poussa une lourde porte. Derrière, Marie découvrit un immense hangar dont le sol grouillait de poussins. Du plafond pendaient des lampes diffusant une lumière chaude.

« Voici notre élevage de poulets. »

Paul et Louise eurent un cri de ravissement.

« Imaginez que nous ne puissions plus chauffer ici. En quelques heures, ils seraient tous morts de froid. »

Elle referma la porte, continua au bout du bâtiment jusqu'à une annexe moderne avec une porte en métal. La pièce qu'elle abritait était plus sombre. Marie ne vit qu'une grande boîte verte de laquelle s'échappaient plusieurs tuyaux et conduits.

« C'est pour ça que nous avons notre propre centrale thermique, expliqua Haarleven. On l'alimente avec du bois et des granulés de bois. Ainsi, nous sommes tout à fait indépendants du réseau d'électricité publique. Et comme nous avons également notre propre puits, nous ne remarquons rien du black-out. » Elle referma la porte. « Hormis le fait que nous ayons soudain des hôtes en plein hiver. Depuis ce matin, nous sommes complets. En une demi-heure. Quelques collègues de votre mari, je crois. Aucune idée de ce qu'il se passe. »

On l'apprendra bien assez vite, pensa Marie, en proie à un pressentiment de plus en plus sombre.

Paris

« Mesdames et messieurs », commença Guy Blanchard face aux caméras. Il remit son oreillette d'aplomb. « C'est aujourd'hui une bonne occasion pour les Françaises, les Français, mais également pour l'Europe et le reste du monde, de découvrir que le sigle CNES ne renvoie pas seulement au Centre national d'études spatiales mais également au Centre national d'exploitation du système électrique, le centre de conduite des réseaux électriques français.

Je figure en toute humilité au nombre de ses dirigeants. Sans le Centre national d'exploitation du système électrique, l'autre CNES n'aurait pas même assez d'électricité pour faire du café. »

Satisfait, il jeta un regard à la horde de journalistes qui s'amassait dans la salle de presse. Il était féru de caméras et de flashes.

« Bien entendu, la panne qui a touché toute l'Europe avant-hier soir n'a pas épargné le système français. Nous tenons à nous excuser des désagréments occasionnés aux populations contraintes à vivre sans lumière ni chauffage. Cependant, comme beaucoup ont pu entre-temps le constater, nous sommes parvenus à rétablir l'approvisionnement dans de nombreuses régions en une nuit, tout du moins partiellement, à l'inverse de nos voisins et de la plupart des pays européens. La coupure complète donne beaucoup de travail aux personnes concernées. Un exemple seulement : la France tire l'essentiel de son énergie, comme vous le savez, du nucléaire. Remettre en marche les réacteurs en un temps si court n'a pas été une tâche aisée pour les responsables, mais cela a été fait de façon exemplaire.

– Monsieur Blanchard », résonna la voix de son assistante dans son oreillette.

Sans se laisser décontenancer, il poursuivit son exposé.

« Nous sommes l'un des rares pays d'Europe à y être parvenus.

– Monsieur Blanchard, c'est très important. » La voix dans son oreille l'agaça.

« En partant des réseaux français qui sont stables, il sera possible de reconstituer ceux du reste de l'Europe.

– Arrêtez la conférence de presse. C'est une urgence. »

Quelle urgence ? pensa-t-il avant de dire à son auditoire : « C'est tout pour l'instant. Je vous remercie pour votre présence. »

Des questions surgirent de toutes parts. Sans y prêter attention, il quitta le pupitre et se hâta vers la pièce voisine.

Son assistante le reçut les yeux écarquillés.

Blanchard l'apostropha. « Si ce n'est pas au moins le président de la République en personne, vous pouvez dire adieu à votre travail.

– C'est bien pire, répondit-elle. Vous devez immédiatement aller en haut, dans la salle de conduite.

– Que se passe-t-il ? Dites-le moi, enfin !

– Ils n'en savent rien. C'est bien le problème. »

Blanchard prit l'ascenseur.

Dans la salle garnie de moniteurs et dont les postes de travail étaient pleins d'écran, les opérateurs discutaient frénétiquement. Quelques-uns se penchaient devant les ordinateurs sur les bureaux et regardaient les écrans. D'autres téléphonaient nerveusement. On voyait sur le grand mur la situation des dernières heures. Quelques régions rouges, d'autres vertes. Tous les écrans des postes de travail étaient bleus.

Ses jambes étaient en coton.

Décontenancé, Turner regardait le podium vide d'où Blanchard avait si brusquement disparu, sans répondre aux questions.

« Que s'est-il encore passé ? » demanda-t-il à Shannon.

Les autres journalistes n'avaient pas l'air moins désespérés. Un brouhaha de questions et de suppositions remplit la pièce. Des voix isolées posaient des questions haut et fort, demandaient à voir les responsables. Le podium restait vide. Après quelques minutes, les journalistes commencèrent à remballer leurs affaires. Shannon et Turner en firent de même. En sortant, la plupart d'entre eux disaient du mal de cette prestation de communication aussi dénuée de professionnalisme. Shannon ne pipait mot. Elle n'aurait su dire pourquoi, mais elle avait le sentiment que la fin abrupte des louanges autosatisfaites de Blanchard dissimulait quelque chose. Un homme de sa trempe aime les caméras et la publicité. Il fallait une raison sérieuse pour qu'il y renonce si rapidement. Ils n'avaient pas encore atteint la sortie que le pressentiment de Shannon se renforça. Ils entendirent les klaxons des voitures venant de l'extérieur, et elle vit à travers les portes vitrées de l'entrée des gens sur le trottoir, allant et venant, discutant en faisant de grands gestes, certains tapant nerveusement sur leurs téléphones portables.

Dehors, la journée était grise, il soufflait un vent froid et désagréable. Shannon n'eut pas besoin de chercher longtemps pour découvrir la cause de cette agitation. Aucune des vitrines n'était éclairée, les feux de circulation ne fonctionnaient plus. Les autos formaient déjà un embouteillage.

« Rien de neuf, soupira Turner. Ce type ne vient-il pas d'expliquer que tout cela était du passé ?

– O.K., nous retournons à l'intérieur, proposa Shannon. Ils nous doivent bien une explication. »

Elle fit volte-face en direction du bâtiment et vit les vigiles en verrouiller les portes.

Ischgl

Après le petit-déjeuner, ils s'étaient assis sur le banc devant le chalet. Qui n'avait pas de place s'installait dans une chaise longue. Angström trouvait la situation irréaliste. Mais que pouvaient-ils faire d'autre ? Geindre et se lamenter ne serait d'aucune aide. L'ambiance était tendue. Ils avaient vite renoncé à ce qu'ils s'étaient promis le matin même pour, finalement, commander une bouteille de prosecco. Seuls elle et Manzano ne buvaient pas. Van Kaalden et Terbanten préparait une sortie en skis de fond pour l'après-midi. Angström pensa qu'elles ne seraient plus en état de faire quoi que ce soit, une fois débouchée la troisième bouteille.

Vers midi, deux hommes en uniforme s'approchèrent d'eux, se faufilant entre les chalets.

« Piero Manzano et Sonja Angström ? » demanda le plus petit des deux.

Angström se redressa. Manzano se présenta.

« Nous sommes de la police. Nous venons vous chercher. Dans la vallée, un hélicoptère se tient prêt à décoller. »

Les bavardages des hôtes cessèrent. Ils allèrent chercher leurs bagages dans le chalet. Angström prit congé de ses amies, qu'elle serra dans ses bras.

« Bonne semaine, leur souhaita-t-elle.

– Bon retour. »

Elle lut sur leurs visages l'angoisse et l'inquiétude qu'elles avaient jusqu'alors conjurées en buvant. Cette séparation faisait tout ressurgir. Elle observa la manière qu'avait Manzano d'enlacer le vieux Bondoni. Elle ne pensait pas ces deux hommes capables de cela. Sans doute étaient-ils conscients de la gravité de cet instant.

« Et je peux vraiment te laisser ici ? lui demanda Manzano.

– Je ne suis pas seul, mais en charmante compagnie. »

Manzano se tourna vers Lara. « Est-ce O.K. s'il reste ici ? Vous vous étiez sans doute imaginé vos vacances autrement... »

Lara Bondoni posa le bras sur les épaules de son père. « Je le vois bien trop rarement. C'est juste dommage que vous deviez partir. »

Elle se sépara de son père et enlaça Manzano.

« Bonne chance ! »

Saint-Laurent-Nouan

Yves Marpeaux, à la tête de l'une des trois équipes de la centrale nucléaire, se tenait en retrait. L'attachée de presse et le directeur de la centrale étaient présents. Le poste de contrôle clignotait comme un sapin de Noël. Presque tous les employés se tenaient devant les écrans avec de gros manuels ouverts, cherchant des explications aux messages d'erreur. Le chef de quart passait entre eux, discutait ici, donnait des instructions là. Puis il téléphona. Finalement, il alla vers Marpeaux et le directeur.

« La pression dans le réacteur et la température dans le système de refroidissement primaire ne cessent d'augmenter », annonça-t-il. Marpeaux réalisa que son front était humide de sueur.

Fiévreusement, Marpeaux passa en revue les différentes raisons de cette anomalie – de la panne d'un groupe électrogène diesel à la panne électronique affectant la conduite du système, en passant par des soupapes ouvertes ou fermées par mégarde, ou encore des défaillances jusqu'alors inconnues de tous. Voilà ce qu'avaient montré les incidents des décennies passées : les experts les tenaient pour impossibles – puis, un jour, ils avaient eu lieu.

« Les moteurs diesel ? demanda Marpeaux.

– Deux d'entre eux ne s'allument pas, et celui qui faisait défaut la dernière fois tourne comme une horloge. Trois équipes sont sur place et examinent les appareils. »

Ils devaient de toute urgence reprendre le contrôle de la température du circuit primaire, de même que de la pression dans le réacteur. Il leur restait encore de nombreuses possibilités avant de prendre des mesures drastiques, comme libérer de la vapeur du circuit primaire pour faire redescendre la pression.

Marpeaux songea inévitablement aux deux fusions accidentelles qui avaient déjà affecté Saint-Laurent. Celle de 1969 comme celle de 1980 avaient eu lieu dans les réacteurs graphite-gaz n° 1 et 2. Atteignant le niveau 4 sur 7 de l'échelle INES (*International Nuclear Event Scale*), les autorités

nucléaires françaises les avaient classées parmi les accidents les plus graves s'étant passés en France. À la suite de cela, les réacteurs étaient restés inutilisables pendant des années, leur décontamination et leur remise en service avaient englouti des fortunes. Quelques années plus tard encore, ils avaient été éteints.

« Paris ne va pas être content », observa le directeur.

Marpeaux se demanda s'il pensait à EDF, aux institutions ou aux deux. L'incident intervenait au pire moment. Ni la télévision ni la radio ne leur permettraient de faire connaître aux populations concernées les informations et les procédures de sécurité. Ce qui, peut-être, était aussi bien, tant qu'il n'y avait aucune absolue nécessité. Marpeaux était bien davantage ennuyé par le fait qu'ils n'avaient aucune idée de ce qui se passait à l'intérieur du réacteur. Depuis une heure, ils agissaient presque en aveugle.

La Haye

L'hélicoptère avait déposé Manzano et Angström à l'aéroport militaire d'Innsbruck, d'où un petit jet les avait conduits à La Haye. Un officier de liaison d'Europol avait embarqué avec eux.

Lorsqu'ils débarquèrent de l'appareil aux Pays-Bas, ils furent accueillis par un vent froid et une pluie battante. Au pied de la passerelle de l'avion les attendait un homme dans un sombre manteau d'hiver. Il avait des cheveux courts, roux foncés, qui commençaient à s'éclaircir. Manzano ressentit son regard attentif. C'était François Bollard.

« Qu'avez-vous à la tête ? »

Manzano devait prendre en considération qu'on lui poserait de plus en plus souvent cette question. Peut-être devait-il trouver une réponse amusante. Mais il n'était pas d'humeur à badiner.

« Un feu de la circulation en panne, répondit-il.

– Si ce n'était qu'un seul... On va d'abord vous conduire à votre hôtel, monsieur Manzano. Il est à côté de mon bureau. Dans deux heures, il y a une première réunion à laquelle vous devez assister. Concernant la suite du voyage de Mlle Angström pour Bruxelles, nous lui avons trouvé une voiture. Elle se trouve déjà devant l'hôtel. »

Manzano regretta de devoir renoncer à la compagnie de Sonja. Il avait appris à apprécier ses manières directes et sans ambages. Par ailleurs, elle savait écouter et avait de l'humour.

« Si vous travaillez avec nous, vous voudrez sans doute utiliser votre ordinateur, dit Bollard. Par ailleurs, nous avons besoin des nôtres. Bien entendu, nous devons nous assurer que le vôtre n'est pas infecté. Ça vous va ? »

Manzano hésita.

« Puisqu'on est dans la même galère... », approuva-t-il enfin.

Ils roulèrent dans des rues bordées de belles et vieilles demeures rappelant la richesse passée de la cité hollandaise. C'était la première fois que Manzano venait aux Pays-Bas. Ils firent halte devant un bâtiment récent et sans âme. « Hôtel Gloria », était-il écrit au-dessus de l'entrée.

« J'ai une question un peu osée, entreprit Angström, ça me gêne... Puis-je t'accompagner dans ta chambre pour me doucher ? Dans mon appartement de Bruxelles, ça me sera sans doute impossible.

– Bien sûr », répondit Manzano, se réjouissant à l'idée que leur séparation soit retardée. Bollard donna à Manzano un plan de la ville et lui montra le chemin pour gagner le bâtiment d'Europol.

« Présentez-vous à l'accueil, on viendra vous chercher. »

Pendant que Manzano défaisait ses maigres bagages, Angström disparut dans la salle de bain. Il examina les prospectus de l'hôtel et écouta la douche couler. Il laissa rapidement vagabonder son imagination, puis alluma la télévision. Sur certaines chaînes, l'écran restait noir ou comme enneigé. Il trouva une chaîne d'informations en anglais.

Une journaliste dans un manteau en coton se tenait devant une grande halle. Derrière elle officiaient des hommes en combinaisons blanches.

« ... ils commencent à se gâter. J'ai froid dehors, il ne fait que neuf degrés. Mais après plus de vingt-quatre heures sans courant, ce n'est pas pire que dans la chambre froide derrière moi. »

La caméra passa sur elle pour s'arrêter sur une grande porte coulissante ouverte qui laissait voir l'entrepôt. Des cartons alignés sur des palettes s'accumulaient sur de hauts rayonnages.

« Cet entrepôt appartient à l'une des plus grosses entreprises agroalimentaires du monde. Y sont stockées environ deux mille tonnes de denrées alimentaires, pour une valeur de plusieurs millions d'euros. Les

marchandises entreposées ici sont maintenant impropres à la consommation. Et ce n'est qu'un de leurs nombreux sites dans toute l'Europe. Peut-être les habitants d'Europe du Nord et d'Europe centrale se plaignent-ils qu'il fait bien plus froid chez eux qu'ici, en Grande Bretagne. L'aspect positif est que la chaîne du froid ne se rompt pas et que les denrées périssables restent consommables, même sans courant. Mary Jameson, Douvres. »

Angström sortit de la salle de bain en jean et pull-over.

« Ah ! Qu'est-ce que ça fait du bien ! Quoi de neuf ?

– Rien de plus que nous ne sachions déjà. »

Elle prit son sac de voyage.

« Je file. »

Manzano éteignit le téléviseur et l'accompagna à la réception.

Elle le regarda, l'air grave. « Bonne chance », fit-elle avant de le prendre dans ses bras.

« Toi aussi », répondit-il en faisant de même. Peut-être l'étreinte dura-t-elle plus longtemps qu'un simple au revoir entre deux personnes qui venaient de se rencontrer.

« Lorsque tout sera fini, nous boirons un verre ensemble, hein ? » proposa-t-elle lorsqu'ils se séparèrent. Il remarqua que son sourire était forcé.

Elle lui tendit une carte de visite. Elle avait noté au verso son adresse et son numéro de téléphone personnels.

Elle monta dans la voiture et lui adressa un signe de la main. Manzano voyait ses cheveux blonds à travers la lunette arrière. Avant que l'auto ne disparaisse au coin de la rue, elle se retourna une dernière fois. Manzano sentit sa gorge se nouer. Puis la rue resta vide.

La pluie tomba plus drue.

Paris

« Bien. Qu'est-ce que nous avons ? »

Blanchard épongea la sueur de son front. Il avait rassemblé les spécialistes logiciels dans le centre de contrôle informatique du CNES : une dizaine d'hommes se tenaient nerveusement devant leurs ordinateurs portables, reliés par un réseau de câbles.

« Nous avons une infection sévère dans le système », commença Albert Proctet, le directeur IT, un homme assez jeune affichant une barbe de trois jours et portant une chemise colorée.

« Une infection ? hurla Blanchard. Qu'est-ce que ça veut dire, une infection ? » Remarquant qu'il avait parlé trop fort, il se reprit. « Nous sommes équipés de l'un des meilleurs systèmes de protection de France. C'est bien ça ? Et vous me dites que nous avons été infectés ? »

Proctet haussa les épaules. « Je ne vois pas d'où viendraient les chutes du réseau, autrement. Nous sommes en train de passer nos systèmes à l'antivirus. En vain, pour l'instant. Ça va encore durer un moment.

– Hors de question ! » Blanchard éleva de nouveau la voix. « Il y a quelques heures, j'étais là, à l'extérieur, à louer la fiabilité des réseaux français ! Le monde entier se fout de notre gueule. À quoi bon claquer des millions pour ces systèmes si le premier imbécile venu peut y pénétrer et les déconnecter ? Et qu'en est-il des *back-up* ? »

Comme la plupart des grands centres de conduite réseaux, le CNES conservait une sauvegarde de tous ses systèmes, qui, en cas d'urgence, prenait le relais.

« La même chose, répondit Proctet. Quelqu'un y a travaillé.

– Quelqu'un a fait une sacrée merde ! explosa Blanchard. Des têtes vont tomber, vous pouvez me croire.

– Pour l'instant, nous avons besoin de toutes les têtes », lui rappela posément Proctet.

L'insolence du jeune homme fit bouillonner intérieurement Blanchard. Malheureusement, c'est lui qui avait raison.

« Comment vont se dérouler les opérations ? continua-t-il, ayant repris le contrôle de lui-même.

– Nous programmons actuellement un ordinateur sur la base des installations standard de routine, fit Proctet. Ensuite, nous le laissons tourner et tester. Ça va prendre quelques heures. Le problème, c'est que, de nos jours, la plupart des logiciels dont ont besoin nos appareils pour nos recherches ne sont disponibles que *via* Internet. On a donc des difficultés, le réseau est surchargé, et en partie hors service, à cause du black-out. »

Blanchard soupira. « Ça ne peut pas être vrai ! Pourquoi n'avons-nous pas tout ça sur des DVD ou sur des serveurs ? »

Proctet fit une grimace.

« Des DVD, nous n'en avons pas, malheureusement, et les serveurs sont infectés.

– Qu'est-ce que c'est que ces protocoles de sécurité ! cria de nouveau Blanchard, avant de se reprendre aussitôt. O.K. Et après ?

– Lorsque ce sera fait, nous examinerons les systèmes. Nous avons d'ailleurs convoqué quelques spécialistes, ils sont en route. »

La Haye

Grâce au plan de la ville que lui avait remis Bollard, Manzano ne mit que dix minutes à rejoindre Europol. À l'intérieur du complexe, aucun signe visible du black-out. De la lumière rayonnait depuis quelques fenêtres dans le jour gris. Des personnes affairées allaient et venaient dans les cours et les salles. Manzano se présenta à l'accueil. Bollard en personne vint l'accueillir.

Un autre homme, trapu et gros, attendait à une petite table de réunion, devant un ordinateur portable. Bollard le présenta, un nom aux consonances françaises. « Il va scanner votre ordinateur. »

Hésitant, Manzano le lui tendit. Tandis que l'homme se mettait au travail, Bollard remit un papier à Manzano.

« Une clause de confidentialité. »

Manzano survola le texte tout en gardant un œil sur l'écran de son ordinateur.

Des formules officielles standard, de celles qu'il connaissait chez la plupart de ses clients. Il ne pensait pas qu'il apprendrait des secrets exceptionnels, ni qu'il aurait à les garder pour lui. Il signa le formulaire et le rendit à Bollard. Puis il se tourna vers le technicien, qui ne semblait ni corrompre ses données personnelles ni installer quoi que ce soit.

Le téléphone sonna. Bollard décrocha. Si Manzano pouvait entendre la voix de l'interlocuteur à l'autre bout du fil, en revanche il ne pouvait comprendre ce que Bollard disait.

« Ah ! fit ce dernier, puis il ajouta : je comprends. C'est pas bon. »

Il raccrocha, gagna son bureau et regarda quelque chose sur son ordinateur.

« C'est pas bon », répéta-t-il. Il appuya violemment sur une touche. L'imprimante à côté du bureau se mit en marche. Bollard en tira la feuille de

papier et l'agita en l'air.

« Des nouvelles intéressantes. »

Il regarda l'heure.

« Mince ! Excusez-moi. Nous allons devoir arrêter là. J'ai encore deux coups de fil à passer.

– Vous pouvez encore téléphoner ?

– Nous avons des générateurs de secours qui alimentent également le téléphone. Avec des connexions distantes, ça marche encore à peu près. Avec des locales, pas du tout, pour ainsi dire. »

Bollard composa un numéro, attendit puis parla en français.

« Bonjour maman. » Sa mère. Manzano avait fait quatre ans de français à l'école et avait toujours été bon dans cette matière. Les souvenirs qu'il en avait et la proximité avec sa langue maternelle lui permirent de suivre l'essentiel de la conversation.

Il mettait sa mère en garde.

« Non, je ne peux rien dire de plus pour l'instant. Au plus tard demain ou après-demain vous en apprendrez davantage. Écoute-moi bien : remettez en marche la vieille radio que vous gardez au garage. Ne gaspillez pas vos vivres. Faites en sorte que le puits reste toujours intact. Je vais également essayer de vous envoyer les Doreuil, de Paris. Soyez gentils avec eux, je vous en prie. Passe-moi papa maintenant. »

Il se tut, tout en conservant le combiné à l'oreille.

Le petit homme épais rabattit l'écran du portable de Manzano. « Tout est en ordre, merci.

– Internet fonctionne encore ? lui demanda Manzano.

– Pour la plus grande partie de la population, à peine. Mais nous, ici, nous sommes directement reliés à une dorsale. C'est-à-dire à un réseau longue distance à très haut débit, pouvant être alimenté avec suffisamment de courant de secours. Jusqu'à présent, c'est stable. »

Il adressa un signe de la main, le pouce en l'air, à Bollard toujours au téléphone et quitta la pièce.

Manzano remballa son ordinateur tandis que l'autre téléphonait encore.

« Bonjour papa. J'ai déjà expliqué deux trois choses à maman. Il est probable que les Doreuil viendront chez vous. Ce que je vais te dire maintenant, fais-y très attention. Allez demain matin à la banque, le plus tôt possible, et retirez autant d'argent liquide que vous pouvez. Je ne voudrais

pas crier au loup, mais assure-toi que ton fusil est en état de marche et que tu as suffisamment de munitions. Mais n'en dis rien à maman ni aux Doreuil. Espérons que mes inquiétudes sont infondées. Je vous aime. Salut. »

Manzano regarda Bollard, l'air soucieux. Selon lui, il n'était pas le genre d'homme à dire « je vous aime » sans raison à ses parents. Il se demandait ce qu'avait bien pu apprendre Bollard. Ce dernier, entre-temps, composait un autre numéro. Il parla de nouveau en français. Après quelques phrases, l'Italien comprit qu'il s'entretenait avec son beau-père. Après avoir raccroché, son visage était plus blême et crispé encore. La mine confuse, il regarda Manzano.

« C'est l'heure de notre rendez-vous. Allons-y. »

La salle de réunion était meublée d'une imposante table ovale. Sur l'un des murs se trouvaient six grands écrans. La plupart des gens rassemblés étaient des hommes, Manzano ne dénombra que trois femmes. Bollard lui désigna sa place et en gagna une autre, directement sous les moniteurs.

« Bonjour, mesdames et messieurs. »

Bollard était debout, il parlait anglais.

« Si tant est qu'un tel jour puisse être bon... »

Il tenait une petite télécommande. Une carte d'Europe apparut sur le grand écran au-dessus de lui. La plus grande partie du continent était colorée en rouge. Norvège, France, Italie, Hongrie, Roumanie, Slovaquie, Grèce et nombre de petites régions dans d'autres pays étaient couvertes de hachures vertes et rouges.

« Jusqu'à nouvel ordre, cette salle est notre poste de commandement. Dans quel but ? Je vais vous l'expliquer tout de suite. Depuis quarante-huit heures, d'immenses territoires européens sont sans courant, même si, à certains endroits, il a été possible pour quelque temps de rétablir la livraison d'électricité. Ce sont les zones hachurées de la carte. Depuis ce matin, nous savons qu'il ne s'agit pas d'un accident. Déjà la nuit dernière, nous soupçonnions quelqu'un d'avoir introduit des codes dans les compteurs communicants des habitations privées. Par ailleurs, les centrales qui rencontrent des difficultés à se relancer sont plus nombreuses que prévu.

– Stuxnet ? demanda quelqu'un. Ou un truc dans ce genre ?

– C'est ce qu'on regarde en ce moment. Mais ça peut prendre un bout de temps avant qu'on trouve quelque chose. Depuis dix heures, les plantages

informatiques mettent hors service les centres des plus importants gestionnaires de réseaux de distribution ou de transport. Ont été touchées : la Norvège, l'Allemagne, la Grande-Bretagne, la France, la Pologne, la Roumanie, l'Italie, l'Espagne, la Serbie, la Hongrie, la Slovénie et la Grèce. »

Certains pays hachurés de la carte passèrent dans le rouge. Les participants à la réunion poussèrent des cris d'effroi et de consternation.

« De nombreux réseaux relancés en urgence se sont écroulés ensemble. Ce qui passait d'abord pour un malheureux accident dans chacune des centrales européennes s'est rapidement transformé en l'image que vous avez là. Mesdames et messieurs, on attaque l'Europe. »

Le silence se fit dans la salle.

« On sait qui ? finit par demander un homme à l'autre bout de la table.

– Non, répondit Bollard. Les gestionnaires de réseaux ont pu identifier les compteurs dans lesquels les codes ont été introduits. Il y en avait en tout trois dans chaque pays. »

Bollard montra des images émanant probablement des autorités italiennes et suédoises.

« Les habitants concernés ont affirmé unanimement avoir reçu la visite d'employés des compagnies d'électricité. Après des doutes, on a fini par les croire. Grâce à eux, on est en train d'établir les portraits-robots de ces soi-disant employés. Les administrations de chaque pays ont également eu des difficultés pour recueillir les données des locataires dans les appartements vides, dans la mesure où l'alimentation en énergie des banques de données nécessaires était coupée. Il a donc fallu mettre en œuvre des générateurs de secours. Quoi qu'il en soit, les enquêtes en cours seront chaque jour plus difficiles à cause du black-out. Je prie particulièrement les officiers de liaison en poste dans les différents États de collaborer étroitement avec nous. Les opérations en solitaire, face à une menace concernant toute l'Europe, n'ont pas de sens.

– Si cela devenait public..., soupira un homme à la gauche de Manzano.

– Ça n'est pas à l'ordre du jour », tempéra Bollard.

Devant la salle de réunion, Manzano attendait le fonctionnaire.

« Vous le pensiez sérieusement ? lui demanda-t-il.

– Quoi ?

– Qu'on ne dira pas aux populations à quoi elles doivent s'en tenir.

– On informera les populations en leur disant que la panne durera quelques heures encore, quelques jours dans certaines zones. Tout ce qui concerne une attaque pourrait créer une panique.

– Mais ça ne sera pas seulement quelques jours dans quelques zones ! »

Bollard le regarda avec insistance, puis il prit la direction de son bureau. Manzano le suivit. Il avait encore quelque chose à dire.

« Les logiciels pour diriger et faire fonctionner les réseaux électriques et les centrales sont très complexes, premièrement, et très spécialisés, deuxièmement. Il n’y a sur terre que quelques entreprises en mesure de livrer de tels systèmes. On a déjà parlé de Stuxnet. Y aurait-il un problème pour établir la liste de toutes les centrales, de tous les gestionnaires de réseaux et de toute entreprise en lien avec l’énergie rencontrant des difficultés ? De même que la liste de tous leurs fournisseurs de logiciels ?

– Je vais voir ce que je peux faire. »

Paris

Bien entendu, l’ascenseur de l’immeuble de Shannon fonctionnait aussi peu que les transports publics. Épuisée, elle gravit les escaliers pour rejoindre son appartement. Au moins, elle avait de nouveau chaud.

Une fois parvenue sur son palier, elle vit les valises et les bagages devant la porte de ses voisins. Bertrand Doreuil posait un sac supplémentaire avec les autres. Avant sa retraite, cet homme grand et mince, aux cheveux gris clairsemés, avait été haut fonctionnaire au sein d’un ministère. C’est ce qu’avait appris Shannon, qui le tenait en outre pour un homme à la conversation intéressante et un voisin serviable.

« Bonsoir, monsieur Doreuil. Vous fuyez ? demanda-t-elle en riant. Je peux comprendre. »

Doreuil la regarda avec irritation.

« Ah, non ! Nous partons quelques jours chez les beaux-parents de notre fille. »

Shannon regarda les bagages. Selon elle, il n’y en avait pas pour quelques jours seulement, mais pour un tour du monde.

« Alors vous avez un sacré paquet de cadeaux ! Espérons qu'il y a de l'électricité là où vous allez. »

Derrière lui apparut sa femme.

« Ah ! Les Bollard se chauffent au bois si nécessaire. Et lorsqu'ils veulent manger, ils tuent une de leurs poules », plaisanta-t-elle.

Son époux sourit amèrement.

« Je reviens justement d'une conférence de presse au cours de laquelle un responsable expliquait que tout serait bientôt rentré dans l'ordre.

– Sans aucun doute, fit à voix basse Mme Doreuil.

– C'est en tout cas ce que prétendait l'homme avant une nouvelle coupure. Votre fille ne voudrait pas aller avec vous dans sa belle-famille ?

– Si, mais ils ont dû reporter leur voyage à cause de la panne. Et mon gendre ne peut quitter La Haye en ce moment. »

Son mari lui adressa un regard sévère. Annette Doreuil esquaissa un sourire incertain et se tourna de nouveau vers Shannon. « Ah, auriez-vous la gentillesse de relever notre courrier ? »

Peu à peu, toutes les phrases commençaient par des « ah ». Ce tic ne ressemblait pas aux Doreuil, d'habitude si maîtres d'eux-mêmes.

« Mais bien sûr ! » fit Shannon en essayant d'être aussi naturelle que possible, tandis que les pensées se bousculaient dans sa tête. Elle avait rencontré à plusieurs reprises le gendre des Doreuil. Si ses souvenirs étaient bons, il occupait un poste important à Europol, dans le domaine de la lutte antiterroriste. Pourquoi cet homme ne pouvait-il prendre quelques jours de congé alors qu'il s'agissait d'une panne de courant ? Et pourquoi Doreuil avait-il lancé ce regard si insistant à son épouse lorsqu'elle avait abordé le sujet ? L'instinct de journaliste de Shannon était aux aguets.

« Et comment va votre fille ? demanda-t-elle.

– Chez eux, pas d'électricité non plus, mais elle se porte bien. Nous n'avons eu que notre gendre aujourd'hui..., répondit Mme Doreuil.

– Chérie, l'interrompit son mari, je crois que nous n'avons rien oublié. Nous devrions partir pour ne pas arriver trop tard. »

Shannon remercia le ciel que ni leur propriétaire ni ses colocataires n'aient investi dans un téléphone dernier cri. Elle put ainsi joindre sa rédaction, après quelques tentatives infructueuses, grâce au téléphone fixe. « Il y a quelque chose derrière tout ça », assura-t-elle à Laplante non sans insistance. Turner n'était pas joignable. « Informes-en la correspondante de Bruxelles.

- Injoignable.
 - Alors j’irai moi-même à La Haye. En voiture, j’y suis dans cinq heures.
 - Je croyais que tu n’avais pas de voiture.
 - C’est le problème... je pensais que tu pourrais...
 - Et comment je rentre chez moi ? Comment je vais au bureau ? Alors que les transports en commun ne marchent plus.
 - Peut-être que la chaîne pourrait me prêter un véhicule...
 - Pour une idée aussi vague ? Hors de question.
 - Ça ne vous intéresse donc pas ?
 - Je peux encore tenter de joindre notre correspondante pour le Benelux.
 - D’ici là, tout sera fini... »
- Elle raccrocha.

Elle prépara un sac marin qu’elle remplit de vêtements chauds. Puis elle ajouta ses deux caméras numériques, toutes les batteries et les chargeurs qu’elle trouva, ainsi que son ordinateur portable. Elle enfila sa doudoune et d’épaisses bottines, prit son sac sur l’épaule, regarda une dernière fois autour d’elle avant de quitter l’appartement.

La Haye

« Que fabrique-t-il ? »

Bollard n’avait que furtivement frappé à la porte et n’avait pas attendu qu’on l’y invite pour entrer dans la chambre d’hôtel. La pièce se distinguait des autres en raison des piles d’équipement électronique envahissant le bureau. Sur trois petits écrans, on voyait des images en noir et blanc d’une autre chambre. Sur celui du milieu on reconnaissait Manzano, assis sur son lit, l’ordinateur sur les genoux. Il avait l’air de lire avec concentration. De temps à autre, il tapait rapidement au clavier.

« Pas grand-chose », répondit l’homme chargé de la surveillance, au milieu de la trentaine, renfrogné, en veste de jean. « Il a téléphoné trois fois.

- Quels numéros ?
- Une fois au MIC de Bruxelles. Il a demandé une Sonja Angström. Puis son numéro personnel. Mais il n’a pu la joindre à aucun des deux numéros.

Le troisième, c'était en Autriche. Le village vacances d'Ischgl. Pas de communication. Depuis, il est assis sur son lit et il lit sur son écran.

– Il n'a fait que lire ?

– Autant que je sache, oui.

– O.K., je file. Tenez-moi au courant s'il se passait quelque chose de notable. »

Zevenhuizen

Devant la ferme étaient garées une dizaine de voitures. Bollard y joignit la sienne, sonna et fut accueilli par Maren Haarleven, qui le laissa entrer.

« Entrez, le pria-t-elle. Votre famille est en train de dîner. »

Bollard la suivit dans une vaste pièce meublée de quelques grandes tables, toutes occupées. Il reconnut quelques visages. Après avoir assuré une place pour sa famille, il avait communiqué l'adresse à certains de ses collègues.

Les enfants le saluèrent avec un joyeux babil, enthousiasmés d'être à la ferme, au milieu des animaux. Au cours du dîner, ils ne firent pas allusion au black-out. Ce n'est qu'une fois les enfants couchés que Marie lui demanda : « Alors, me diras-tu ce qu'il se passe ?

– Vous allez rester quelques jours. Ça a l'air de plaire aux enfants.

– Aux informations, ils ont dit qu'il n'y avait de nouveau plus de courant chez nous. »

Le « chez nous » renvoyait à la France, comprit Bollard. Il acquiesça.

« J'ai téléphoné à tes parents et aux miens.

– Comment vont-ils ?

– Bien, mentit-il. J'ai invité les tiens à se rendre chez les miens. »

Elle plissa le front. « Pourquoi ?

– Au cas où la panne s'éterniserait un peu.

– Et pourquoi ça ?

– Sait-on jamais.

– Et pourquoi chez tes parents ? Parce que le paysage est si beau ? Pour qu'ils visitent une fois de plus les châteaux de la Loire ?

– Parce qu'ils ont leur propre puits, une cheminée et du bois, et quelques poules. »

Berlin

Jusqu'alors, Michelsen n'était allée à la Chancellerie fédérale qu'à l'occasion d'événements publics. Elle se trouvait en compagnie de collaborateurs de tous les domaines de la cellule de crise. Depuis les informations reçues dans la matinée, ils étaient passés à un nouveau stade. Partout régnait une grande nervosité.

Après avoir passé les contrôles de sécurité de l'accueil, un jeune homme les conduisit, elle et les autres, dans une vaste salle de conférence du deuxième étage. Deux autres hommes les aidèrent à installer leurs ordinateurs portables.

Ils attendaient leur public sans un mot. Michelsen remarqua que chacun évitait de regarder les autres. Personne ne voulait montrer ses propres angoisses. Sur l'un des murs, dix écrans répartis en deux lignes superposées. Sur certains apparaissaient les visages d'hommes d'âge mûr. Certains étaient déjà là, au cours de l'après-midi passé, lors de la rencontre des patrons de l'énergie avec le chancelier. Michelsen reconnut Heffgen et von Balsdorff. Ils tripotaient leurs vestes ou mettaient de l'ordre dans des dossiers à côté de leurs ordinateurs dont la caméra les filmait. Les minutes semblaient extrêmement longues. Le ciel berlinois était aussi sombre que leurs pensées. Des pas bruyants les tirèrent de leurs réflexions.

Le chancelier entra le premier, l'air déterminé, grave. Il serra les mains de tous. Il respirait la résolution et l'énergie. Il était suivi de tous les membres de son cabinet et de tous les chefs de gouvernement des Länder.

« Je vous remercie d'être venus, ainsi que celles et ceux qui sont en visioconférence », déclara le chancelier en guise d'ouverture.

Un visage apparaissait dorénavant sur chacun des dix écrans muraux.

« Les développements des dernières heures confèrent à cette réunion une toute autre signification que lors de la convocation d'hier. Les autorités européennes de sécurité ont émis entre-temps l'hypothèse d'une vaste attaque contre les systèmes électriques des pays membres. Afin que tous puissent avoir en tête ce que cela signifie, j'ai prié les ministres de faire un état de la situation et de présenter un scénario de ce qui nous attend. » Il marqua une courte pause, but une gorgée d'eau.

Michelsen s'attendait à un appel ou à une exhortation dramatique à l'attention. Au lieu de quoi, il ne fit que dire : « Je vous en prie, mesdames et messieurs. »

Le secrétaire d'État Rhess se leva et commença : « Depuis presque quarante-huit heures, de grandes parties de l'Allemagne se trouvent sans électricité. Vous connaissez tous le rapport *Danger et vulnérabilité des sociétés modernes – l'exemple d'une vaste et longue coupure d'approvisionnement électrique*, présenté au début de l'année 2011 par le comité Formation, recherche et évaluation des choix technologiques. »

Personne ne l'a probablement lu, songea Michelsen.

« Voici un premier aperçu des conséquences que peuvent avoir ces événements sur les populations. »

Ils avaient fait un montage à partir des reportages télévisuels des derniers jours. Sur un grand écran, dans la largeur de la salle, apparaissaient les images d'un supermarché vide et sombre.

« Commençons par l'approvisionnement en denrées alimentaires. La majeure partie de l'Allemagne, de nos jours, achète ses aliments dans les supermarchés. Cette source est épuisée. Notre collègue Michelsen, directrice adjointe du département de la protection de la population et de la gestion des catastrophes au ministère de l'Intérieur nous explique rapidement pourquoi. »

Elle se leva et prit la parole. Elle fit projeter des images de ports. Au milieu d'une mer de containers, d'impressionnants portiques déchargeaient les bateaux de leurs grandes boîtes métalliques. Des images de trains de marchandises suivirent, puis des travellings à travers de longs et hauts rayons dans des entrepôts, parfois frigorifiques.

« Toute la chaîne de production et de distribution de denrées alimentaires est plus ou moins à l'arrêt, commença-t-elle. L'ensemble des systèmes modernes est géré par l'électronique. »

Des étables avec des vaches, les unes à côté des autres dans d'étroits boxes métalliques.

« Prenons un de nos aliments les plus communs : le lait. La plupart du temps, il n'est pas produit dans de belles fermes, comme le clame la publicité. Il provient de l'élevage intensif comptant des milliers de bêtes, qui ne peut fonctionner que grâce à un nombre incalculable de mécanismes automatiques pour nourrir, chauffer, aérer, entreposer. Les grandes exploitations ont des systèmes de secours capables de fonctionner quelques jours. Certaines

fonctionnent avec des sources autonomes d'énergie. Cela dit, ça ne leur est pas d'une grande aide. En effet, les laiteries ayant en charge le transport et la transformation du lait ne peuvent plus exécuter leur travail. Les réservoirs de leurs camions sont vides. Ils ne peuvent faire le plein, parce que sans électricité, impossible de faire remonter l'essence de la citerne souterraine à la pompe. »

Files d'attente à une station-service.

« Et quand bien même elles seraient en mesure de convoier le lait jusqu'à leurs ateliers de transformation, les machines de ces derniers seraient à l'arrêt. »

Images de laiteries vides, tuyaux métalliques clinquants, chaînes inertes.

« Tous les produits prêts à être consommés sont stockés dans des entrepôts frigorifiques. Comme vous vous en doutez, sans courant, pas de froid. Plus pour longtemps, en tout cas, en fonction des installations. »

Elle fit projeter les images *ad hoc*.

« Et si les produits sont encore consommables, c'est le transport qui est problématique. Sans carburant, personne ne peut les acheminer des entrepôts aux magasins. En parlant d'entrepôts, dans notre société à l'économie à flux tendu, il y a également des entrepôts de transit dans lesquels les marchandises peuvent être stockées provisoirement pour vingt-quatre heures. La plupart sont vides maintenant. Et dans les supermarchés, ce n'est pas mieux. Ils dépendent complètement de l'électronique. Tout le processus de commande et de stockage est régi par des ordinateurs. Donc par du courant. Après quelques heures, les employés ne savent plus ce qu'il y a, ou non, en stock. La détresse continue pour des choses aussi simples que des portes qui s'ouvrent et se ferment automatiquement, mais plus maintenant, et se poursuit jusqu'aux caisses où plus personne ne peut payer. Des parties entières du personnel ne peuvent plus aller travailler, parce que les transports en commun ne marchent plus, ou parce qu'ils n'ont pas d'essence. Bien entendu, les portes, on peut les ouvrir à la main. Le ticket de caisse, on peut le faire sur un bout de papier, en posant une addition. La plupart des magasins ferment à cause de ces événements. Mais ce n'est pas tout », continua-t-elle en faisant projeter des images d'immenses stabulations.

« Revenons-en au tout début. En ce qui concerne la production laitière, nous nous retrouverons devant une immense catastrophe au cours des jours à venir, contre laquelle nous ne pouvons quasiment rien faire. Qui d'entre vous

a grandi à la campagne ou a pris des vacances à la ferme avec ses enfants peut peut-être se rappeler les meuglements des laitières le matin, lorsque leurs mamelles sont pleines et qu'il faut les traire. Et c'est précisément ce qu'elles font dans toutes ces immenses étables victimes du black-out ; meugler tant et plus. Ces vaches sont élevées pour produire du lait, jusqu'à quarante litres par jour. Imaginez-vous leurs mamelles. Et rappelez-vous qu'elles n'ont pas été traites depuis deux jours. Les éleveurs ne peuvent qu'en soulager une infime partie en les trayant à la main. Toutes les autres souffrent de leurs mamelles trop pleines. Si même nous parvenons, au cours des heures qui viennent, à alimenter en énergie les exploitations concernées, il sera trop tard pour beaucoup d'entre elles. Des millions vont mourir de n'être pas traites, si elles ne sont pas déjà mortes de faim ou de soif. Sans compter que pour mettre en place une alimentation électrique de substitution de cette ampleur, il nous manque des moyens et du personnel. »

Cette pensée lui arracha une larme. « Il en va de même pour toute l'agriculture industrialisée. Dans toute l'Europe, des millions de vaches et de poules vont mourir de froid et de faim. Les porcs ne sont pas si sensibles, mais au bout de quelques jours, ce sera pareil. Quant à la production de fruits et de légumes, d'ici peu, l'irrigation, le chauffage et l'éclairage seront en panne, y compris pour les exploitations disposant de systèmes auxiliaires. Imaginez-vous les conséquences sur les entreprises. Elles vont toutes faire faillite. Ça signifie également à moyen terme un état critique de l'approvisionnement alimentaire, y compris si nous parvenons à reprendre la situation en main dans les jours à venir ; la production de ces entreprises est altérée et les conséquences se feront sentir pour des semaines et des mois. »

Elle marqua une pause, afin de donner à son auditoire le temps de digérer son exposé. Elle vit sur leurs visages que ses propos n'avaient pas manqué leur but.

« Comme vous pouvez le constater, un problème en appelle un autre. L'alimentation en eau potable est interrompue dans de nombreuses régions. La moitié de l'Allemagne ne peut déjà plus tirer la chasse.... Imaginez un immeuble où personne ne peut plus utiliser les toilettes, mais où on le fait quand même. Et, comme nous le savons maintenant, cet état des choses ne va pas s'améliorer au cours des prochains jours. Mesdames et messieurs, continua-t-elle escomptant produire plus d'effet encore par l'apostrophe, nous

devons sans plus tarder entreprendre une grande évacuation vers des centres d'urgence. Il s'agit de plus de vingt millions de personnes. »

Un silence pesant s'abattit sur l'assistance. Tous regardaient l'écran où Michelsen faisait défiler des images d'abris de fortune aux États-Unis après les inondations de La Nouvelle-Orléans, ou après le tremblement de terre japonais de 2011. Gymnases, palais des congrès, salles des fêtes, stades couverts où des lits de camps, comme autant d'éléments d'une mosaïque, dessinaient des schémas confus. Quelque part, sur le côté, une longue file d'attente devant une banque de distribution de vivres. L'Allemagne ne connaissait des images d'une telle détresse qu'en noir et blanc, avec des gens aux manteaux déchirés et une coupe démodée, par le biais de reportages télévisuels sur une guerre que la plupart de ceux présents dans la salle n'avaient pas connue, tant elle semblait lointaine. Et personne n'avait pensé revoir de telles images dans ce pays.

« Et de l'eau, on en a besoin également pour bien d'autres raisons. Et notamment pour l'une des plus brûlantes, à prendre au pied de la lettre : éteindre les incendies. Dans les zones rurales, les pompiers puisent l'eau dans des plans d'eau à l'air libre, comme des étangs ou des ruisseaux, encore accessibles. C'est pourquoi le problème n'est pas aussi urgent qu'en zone urbaine. Certes, le risque d'incendie lié à un court-circuit est moindre en ce moment dans les logements individuels, comme dans l'industrie, en revanche le risque augmente en raison de tentatives prévisibles de faire à manger sur du feu ou de s'y réchauffer. De même que dans l'industrie, notamment l'industrie chimique, à cause de l'arrêt des systèmes de sécurité et d'urgence, il faut compter sur une augmentation des départs de feu. Le problème de l'eau concerne également un autre domaine, pour lequel je laisse la parole à mon collègue Torhüsen, du ministère de la Santé. »

Elle se rassit. L'homme en question, un homme trapu, le milieu de la cinquantaine, qui accusait vraiment le manque de sommeil, se leva péniblement.

Il salua l'assemblée d'une voix basse. « Les questions d'hygiène et les risques d'épidémies dus aux cadavres d'animaux ne sont qu'un aspect du problème, du point de vue de notre domaine de compétence. Le système de santé allemand est l'un des meilleurs du monde. Nous sommes également correctement préparés pour faire face à des crises, mais pas de cette ampleur. Laissez-moi esquisser succinctement ce qui se passe au-dehors. D'une part

les hôpitaux. Ils sont équipés de systèmes de courant de secours qui, selon les établissements, assurent de l'énergie pour des périodes allant de quarante-huit heures à une semaine. Les premiers sont déjà confrontés à de très gros problèmes. Certains commencent à transférer les patients vers d'autres établissements. Très rapidement, on manquera de lits. Et même dans les hôpitaux disposant de suffisamment d'énergie de secours pour les jours à venir, le fonctionnement normal ne peut être assuré. »

Images de malades dans des unités de soins intensifs, plus de tubes et de machines que de corps.

« Les unités de soins intensifs doivent être déménagées, de même que celles pour les prématurés. »

À la vue de bébés nus, rouges, ridés, à la peau transparente où affleurait la moindre veine, la gorge de Michelsen se noua.

« Les services d'urgence sont surchargés. Si nous jouons de malchance, l'épidémie de grippe pourrait s'intensifier. Les malades ne peuvent que dans de rares cas se rendre chez leur médecin de famille. De nombreux médecins ne peuvent rejoindre leurs cabinets sans essence, en l'absence de transports en commun, et, sans ordinateur, ils ne peuvent pas faire grand-chose. Il y a les mêmes problèmes pour les pharmaciens que pour les supermarchés. Les plus touchés sont les malades chroniques, qui doivent prendre régulièrement des médicaments, comme les malades du cœur ou les diabétiques. »

Torhüser but une gorgée d'eau puis poursuivit. « Des milliers de personnes en Allemagne ont besoin d'une dialyse, beaucoup d'entre eux quotidiennement. La plupart des centres de dialyse ne sont pas équipés pour un cas comme celui-ci. Ce sont des cabinets privés qui envoient alors leurs patients à l'hôpital. On ne peut y accueillir que les cas les plus lourds. Ce sont des centaines, des milliers même de catastrophes humaines qui prennent forme. »

Michelsen se mordit la lèvre inférieure. Voilà quelques années, elle avait assisté, avec un désespoir impuissant, au décès d'une amie souffrant d'une maladie nerveuse incurable. Que cette détresse devait être terrible pour les patients et leurs entourages, sachant qu'il y avait des moyens pour guérir, mais qu'ils n'étaient pas opérationnels ! Torhüsen ne prenait pas de gants.

« Les maisons de retraite et de convalescence vont faire face à un pic de décès – pardonnez-moi, mais il n'y a pas d'autre mot. Pour peu que ces établissements soient équipés de systèmes de secours, leurs réserves seront

bientôt vides. On peut en imaginer les conséquences. Quelqu'un d'entre vous a-t-il un des membres de sa famille dans un tel endroit ? »

Il parcourut l'assistance du regard. Bien sûr, il n'y eut aucune réponse, mais le silence en disait long sur le désarroi des personnes présentes.

« L'alimentation artificielle ne fonctionne pas, de même qu'aucun autre appareil médical, comme ceux permettant le prolongement artificiel de la vie. Plus de cuisine, plus d'approvisionnement en vivres ni en eau. Laver les pyjamas et les lits est impossible, les conséquences en termes d'hygiène deviendront vite insupportables dans ce cas aussi. Sans chauffage, les chambres seront froides sous quelques heures. Nombre de patients ne peuvent bouger seuls. Les ascenseurs ne marchent plus non plus, les transferts s'avèrent compliqués. De même que pour les médecins, de grandes parties du personnel ne peuvent se rendre au travail. Ceux qui restent sont débordés.

– Mon Dieu », murmura-t-on.

Du coin de l'œil, Michelsen essaya de voir d'où provenait ce soupir. D'après les visages blêmes, ce pouvait être n'importe qui dans la salle. Jusqu'alors, aucun d'eux ne s'était encore fait une représentation si crue des conséquences du black-out, dans toute leur violence. Et ils n'en étaient qu'au début.

« Nous avons besoin de tout un arsenal de mesures pour assurer au moins le ravitaillement rudimentaire de la population et des malades les plus graves. Et nous en avons besoin séance tenante. Entre autres la mise sur pied de centres médicaux de secours, de décrets pour délivrer des médicaments et tout le soutien que nous pouvons obtenir des unités de santé de l'armée. Il y a des plans pour ce genre de situation. Merci pour votre attention. Rolf ? »

Torhüsen s'assit. Deux places plus loin se leva Rolf Viehinger, à la tête du département de la sécurité publique du ministère de l'Intérieur.

« Les crises, commença-t-il, réveillent souvent le meilleur de chaque être humain. Au cours des dernières quarante-huit heures, on a pu observer une immense vague de solidarité sociale. Des hommes en aidaient d'autres, qu'ils ne connaissaient ni d'Ève ni d'Adam, lorsqu'ils étaient dans le besoin. Le volontariat auprès des services de secours, la Croix-Rouge, les pompiers et tous les autres, l'un des plus importants piliers allemands en cas de catastrophe, fonctionne formidablement bien, alors même que ceux qui s'y impliquent doivent également prendre soin de leurs propres familles. On observe ce phénomène en permanence, repensons à la crue de l'Oder il y a

quelques années. Mais ne nous faisons pas d'illusions. Plus longtemps durera cet état, plus les structures seront affaiblies. Pour l'exprimer avec une devise du MI5 anglais : "quatre repas avant l'anarchie".

– Je croyais, s'immisça le ministre des Affaires étrangères, que de nombreuses communautés étaient autonomes en énergie. Certaines produisent même davantage de courant qu'elles n'en consomment.

– L'autosuffisance énergétique, dans presque tous les cas, ne signifie pas l'indépendance énergétique, mais une indépendance économique, expliqua le secrétaire d'État Rhess. Certes, ces communautés produisent peut-être plus d'électricité qu'elles n'en ont besoin. Ça signifie que lorsque tout fonctionne, elles n'ont pas besoin d'acheter du courant. Mais elles livrent le leur dans les réseaux traditionnels dont elles dépendent. Lorsque ce réseau ne fonctionne plus, leur production d'énergie ne leur est d'aucune utilité, puisqu'elles ne peuvent établir de microréseau stable.

– C'est-à-dire qu'elles peuvent produire du courant, mais non le distribuer aux utilisateurs ? demanda le ministre, incrédule.

– Tout à fait. C'est la même chose pour les grandes centrales, confirma Rhess. Mais nous vous avons coupé la parole, monsieur Viehinger. Poursuivez, je vous prie.

– Bien entendu, tous les congés sont suspendus pour les services de sécurité. Malgré tout, nous aurons besoin du soutien de la police fédérale et de l'armée.

– Civils ou militaires également ? s'enquit la ministre de l'Environnement, de l'Écologie et de la Sûreté nucléaire.

– En fonction de l'évolution de la situation, répondit sèchement le ministre de l'Intérieur.

– Merci pour vos exposés, fit le chancelier. Monsieur le ministre de l'Intérieur m'expliquait précisément que nous n'étions pas encore prêts. Je vous propose donc une courte pause. Dégourdissons-nous les jambes et reprenons dans dix minutes. »

Tout le monde se leva dans un brouhaha général, les fumeurs se hâtèrent vers les ascenseurs pour pouvoir fumer dehors. Personne n'utilisa son téléphone portable, remarqua Michelsen, ce qui aurait été normalement le cas dans de tels moments. Tous avaient bien compris que les réseaux de téléphonie mobile ne fonctionnaient plus.

« Qu'en penses-tu ? lui chuchota Torhüsen.

– Ils sont sous le choc, j’ai l’impression, répondit Michelsen, à voix basse également. »

Les membres du cabinet et les ministres, la mine grave, discutaient en groupes, certains avec calme, d’autres plus agités. Michelsen entendait des mots tels « lois d’urgence » et « chute de tension ».

Paris

Shannon avait traversé la ville, en passant par l’île de la Cité, jusqu’à la gare du Nord, d’où partaient les bus. Les lampadaires, les feux de circulation et l’éclairage de la plupart des bâtiments ne fonctionnaient pas. L’essentiel de la lumière provenait des phares automobiles. Peu après vingt-deux heures, elle atteignit la gare. Là aussi régnait une obscurité quasi totale, seuls quelques dispositifs de secours scintillaient. Dans les entrées de la gare s’amassaient une foule de gens. Dans un sombre demi-jour, les voyageurs échoués ici avaient transformé le lieu en un immense abri de fortune. Partout, des personnes assises ou allongées à même le sol. Des enfants qui geignaient et pleuraient. Dans l’air, malgré le froid, une odeur de moisi, avec parfois des relents de matières fécales.

Les écrans avec les horaires d’arrivée et de départ étaient noirs. Shannon joua des coudes dans le hall de la gare jusqu’à trouver un panneau sur lequel elle put déchiffrer difficilement le pictogramme des bus. Elle suivit la flèche, dut ressortir du bâtiment pour arriver enfin sur un parking où s’alignaient les cars. Entre les véhicules, des gens qui cherchaient ou qui attendaient avec leurs bagages. Dix minutes plus tard, elle avait trouvé celui qui ralliait La Haye.

« Oui, La Haye, répondit le chauffeur à sa question.

– Où puis-je prendre un billet ?

– Aujourd’hui, c’est moi qui les vends. Les bornes ne marchent plus. Que du liquide. Cinquante-six euros, s’il vous plaît. »

Shannon paya et chercha une place vacante. Dans une des rangées du fond, il en restait même deux. Elle fourra son sac marin dans l’espace dédié au-dessus des sièges, puis s’assit à côté de la fenêtre. Quelle idée stupide, se dit-

elle. Mais pour l'heure elle se trouvait là. Et il faisait chaud dans le bus. Le chauffeur mit le contact. En tressautant, il se mit en marche.

Shannon plia sa doudoune et s'en servit de coussin, qu'elle cala contre la fenêtre.

Dehors, les ombres de la ville glissaient sur elle. Bientôt elles se firent plus faibles ; sous un ciel sans étoiles ni lune le paysage sombra dans une obscurité presque complète. Shannon regardait dans le noir, ne pensant à rien.

Berlin

« L'argent régit le monde, comme on dit », commença le secrétaire d'État Rhess.

Bien, pensa Michelsen. Balancer cette phrase au gouvernement. Elle ne l'aurait pas cru si courageux.

« La question est donc de savoir qui régit le monde lorsqu'il n'y a plus d'argent ? »

Elle se demandait avec intérêt comment il allait bien pouvoir s'en sortir.

« Notre collègue Torhüsen nous en a déjà parlé. Certes, le monde de la finance est préparé au mieux, relativement, à une coupure de courant. Les banques pourront poursuivre leurs affaires pendant quelques jours encore. Les clients pourront retirer de l'argent liquide aux guichets, mais plus à de nombreux distributeurs. L'approvisionnement des agences en petites coupures fonctionnera tant que les convoyeurs auront de l'essence. Au-delà de trois ou quatre jours, les dernières agences devront fermer. Regardez dans vos portefeuilles. Combien d'argent liquide avez-vous encore ? La rupture du circuit monétaire aura d'énormes conséquences sur l'économie. Les entreprises ne pourront plus payer les salaires, les marchandises ni les fournisseurs. Les bourses sont bien équipées, de même que la Banque centrale européenne et les organisations de *clearing*, par lesquelles s'effectuent les transactions financières. Ça signifie que les places européennes pourront ouvrir demain, et elles le feront. Il faudra compter avec un brutal effondrement des cours. Probablement, elles fermeront plus tôt. Dès que l'annonce d'une attaque ciblée sera connue à l'extérieur, les bourses du monde entier connaîtront un bain de sang. La valeur des entreprises

allemandes chutera radicalement, de nombreuses seront victimes, dans les mois à venir, de tentatives de reprise par des groupes étrangers. Et je ne parle même pas des petites et moyennes entreprises, qui n'auront pas les moyens de survivre à de telles pertes. Même si, dans cette situation, il nous faut penser d'abord à l'approvisionnement d'urgence, il est important que nous ne perdions pas des yeux ces aspects à court et moyen termes. »

Michelsen réalisa que Rhess n'était pas revenu sur sa provocante entrée en matière, mais qu'il n'avait fait que noyer le poisson. Soit. C'est aussi une stratégie. Il s'agissait de toutes les manières de quelque chose de plus important.

« Nous avons déjà abordé les sujets les plus chauds, à l'exception de l'un d'entre eux : la communication entre nous et avec les populations. Malheureusement, la situation ne peut être décrite que comme catastrophique. Les réseaux téléphoniques fixes et mobiles ont, pour la majeure partie, cessé de fonctionner dans la nuit de vendredi à samedi. Par ailleurs, les réseaux de secours de l'administration ne fonctionnent pas aussi bien qu'on l'aurait souhaité. »

Michelsen releva des hochements de tête marquant l'incompréhension.

« D'ici que l'armée ait établi un réseau de campagne, il s'écoulera encore deux jours. Nous devons recourir aux services de radioamateurs, plus nombreux qu'on ne l'imagine, et dont les équipements sont relativement robustes. Mais eux aussi doivent faire face au problème suivant : leurs batteries seront bientôt déchargées. Les satellites sont surchargés. Nous allons mettre en place des horaires radioélectriques, de manière à pouvoir exploiter au mieux les capacités. »

Il observa une courte pause avant de poursuivre : « L'information des populations est pour l'heure extrêmement importante. Bien entendu, il y a des plans, des avertissements et des brochures dans lesquelles chacun peut lire ce qu'il convient de faire en cas de coupure de courant. Mais, la main sur le cœur, qui d'entre nous a regardé ce genre de choses alors même que c'est en lien avec notre champ de compétences ? Il y a même une brochure du ministère de l'Intérieur dans laquelle nous conseillons d'avoir à domicile une radio avec des batteries pleines. Mais qui d'entre vous possède ce genre de chose ? Et même, qui possède les batteries nécessaires ? Nous nous sommes habitués à un monde qui fonctionne avec la télévision, Internet et les téléphones portables. Quelques-uns d'entre vous n'ont même plus de

téléphone fixe. D'ailleurs, les réseaux fixes, mobiles et Internet sont *out*. En résumé : les gens à l'extérieur doivent de plus en plus s'en tenir à des rumeurs et à des on-dit. Ça peut très rapidement produire une dynamique dangereuse. C'est la raison pour laquelle nous devons verrouiller la communication. Je propose de le faire par l'intermédiaire des services de secours. Services d'aide médicale d'urgence, pompiers, police et unités de secours technique disposent encore partiellement de réseaux de communication en état de marche. Quoi qu'il en soit, ces ressources sont très limitées, impossible de mettre en place une communication globale. Il faudra tout de même que ces services s'occupent de la communication, en plus de leurs tâches courantes.

– Y a-t-il des prévisions concernant une date à laquelle le courant sera rétabli dans tout le pays ? interrogea le chancelier. De nombreuses centrales sont en état de marche.

– Les gestionnaires de réseaux n'osent s'avancer à ce sujet, répondit Rhess. Par ailleurs, nous ignorons encore quels systèmes sont touchés. Il peut s'agir de quelques centrales, de réseaux de distribution ou de transport, nous n'en avons pas la moindre idée. Nous ne pouvons donc établir aucune prévision. Pour conclure, une bonne nouvelle tout de même. La coopération internationale fonctionne jusqu'à présent à merveille. Les processus bilatéraux prévus à l'intérieur de l'Union européenne marchent comme prévu. Grâce à cette coopération supranationale on pourra par exemple très rapidement dire s'il s'agit bien d'une manipulation volontaire des réseaux électriques et non d'une réaction en chaîne d'accidents malheureux. Je vous prie donc de bien vouloir soutenir cette coopération européenne de toutes vos forces. Même si, continua-t-il, nous sommes dans l'incapacité de recourir à des mesures d'urgence ou de les diriger. Ainsi, le ministère des Affaires étrangères a reçu les premières propositions d'aide internationale émanant de puissances étrangères, bien sûr sous la coordination de Bruxelles. Merci de nouveau pour votre attention.

– Aide internationale ? demanda le ministre-président du Brandebourg. D'où doit-elle venir ?

– Des États-Unis, de la Russie, de la Turquie en premier lieu.

– Avons-nous une idée de l'origine des responsables du sabotage, et de leurs fins ? demanda le ministre-président de la Hesse.

– Non, répondit le ministre de l'Intérieur. Les investigations battent leur

plein.

– La question, commença le ministre de la Défense, étant de savoir pourquoi l'Europe exclusivement ? Qui y aurait intérêt ? Économiquement, ça n'apporterait rien à quiconque de porter préjudice à l'un des plus grands, des plus puissants marchés de la planète. Plus d'un demi-milliard de consommateurs achètent des marchandises en provenance de Russie, de Chine, du Japon, d'Inde et des États-Unis. Que l'Europe aille mal, alors les autres économies mondiales d'envergure en souffriront également. Et c'est la même chose pour une attaque militaire. Les relations diplomatiques avec les grandes nations sont bonnes, même s'il y a eu récemment, comme vous le savez, quelques tensions avec la Chine et la Russie. Bien sûr, nous restons en contact constant avec l'OTAN. Mais, pour l'heure, nous n'avons aucun indice relatif à des activités hostiles d'une quelconque nation.

– Du crime organisé pour extorquer des fonds ? avança le ministre de la Santé.

– Jusqu'à présent, nous n'avons reçu aucune demande... Par ailleurs, celui qui ferait ça doit garder en tête qu'il sera recherché sur la terre entière.

– Raison pour laquelle nous nous en tenons pour l'instant à la variante la plus probable : un acte terroriste, fit le ministre de l'Intérieur.

– De cette envergure ? demanda le ministre des Transports, incrédule.

– Peut-être n'était-ce pas si largement prévu. Rappelons-nous le 11 septembre 2001 à New York. Les terroristes voulaient s'en prendre aux tours du World Trade Center. Ils n'avaient sans doute pas misé sur le fait qu'elles s'effondreraient.

– Mesdames et messieurs, interrompit le chancelier, au vu de la situation, je propose que soit proclamé l'état de catastrophe dans tous les Länder. L'État fédéral assure la conduite et la coordination des opérations. »

Troisième jour – lundi

La Haye

La première chose que Shannon ressentit fut une douleur aiguë dans le cou. Puis elle réalisa qu'il s'agissait d'autre chose. Le moteur du bus avait arrêté de ronronner, elle ne remarquait plus aucune vibration. Elle ouvrit les yeux. Ses paupières étaient lourdes. Dehors, la nuit. Shannon entendit des voyageurs se lever, prendre leurs bagages, se diriger vers la sortie. Lentement elle étira ses jambes, puis elle regarda à travers la vitre, cherchant des indices quant à l'endroit où ils se trouvaient.

Dans les ténèbres, elle distingua un panneau : La Haye.

Elle se frotta les yeux et regarda l'heure. Sept heures à peine. Le bus était en retard. Elle enfila sa doudoune et aurait donné tout l'or du monde pour une douche chaude et un café brûlant. Rien, à l'extérieur, ne laissait présager qu'elle obtiendrait l'un ou l'autre. Aucun éclairage public, des bâtiments sombres, peu de gens. Elle attendit que tous soient descendus puis quitta le car. Elle ressentit immédiatement un froid vif sur les joues, le nez, les oreilles. Elle passa la capuche de son manteau et enfila ses gants.

Elle tenta de s'orienter. Manifestement, elle se trouvait dans une gare. Elle n'était pas grande, lui rappelant certaines gares de petites villes françaises.

Elle gagna le bâtiment principal. Quelques voyageurs se tenaient là, hagards.

Shannon interpella en anglais le premier qu'elle croisa.

« Vous êtes d'ici ? »

– Oui. »

Elle lui montra le papier sur lequel elle avait inscrit l'adresse de François Bollard.

« Sauriez-vous à tout hasard où c'est, et comment je peux m'y rendre ? »

L'homme examina le papier, puis répondit : « C'est à environ une demi-heure à pied d'ici. »

Shannon le pria de bien vouloir lui décrire le trajet. Une trentaine de minutes plus tard, elle avait atteint son objectif. Elle resta devant la maison, vérifia de nouveau l'adresse sur le papier. Le nom à côté de la sonnette confirmait qu'elle était au bon endroit. Le gendre de ses voisins vivait avec sa famille dans un coquet bâtiment de briques de la fin du dix-neuvième siècle, dans une rue bordée uniquement de demeures de la même époque. Des berlines et des breaks suédois et allemands y étaient garés.

Elle guetta un signe qui lui indiquerait qu'il y avait quelqu'un. Puis elle frappa résolument à la porte en bois. Elle attendit un peu, puis frappa de nouveau. En l'absence d'électricité, même pas la peine de songer à utiliser la sonnette. Elle épia un éventuel bruit à l'intérieur. Rien. Frappa encore. Attendit. Épia.

Au bout de dix minutes, elle renonça. François Bollard n'était pas chez lui. Peut-être, après tout, était-il parti en France avec sa famille. Ou dans un hôtel disposant d'un générateur électrique de secours. D'un coup, elle ressentit toute la fatigue des derniers jours, des dernières années même, le froid, la faim et la soif, l'envie d'une douche. Elle se mit à trembler, les larmes lui montèrent aux yeux, elle se sentit très seule. Ses lèvres tremblotaient, elle suffoquait et respira de plus en plus profondément pour se calmer. Elle devait trouver quelqu'un qui lui indiquerait le trajet pour Europol.

Bollard n'avait que peu dormi. Il n'était pas encore six heures du matin lorsqu'il glissa hors du lit, qu'il s'habilla sans un bruit et quitta le petit appartement de la ferme. Une demi-heure plus tard, il était assis à son bureau du Statenkwartier. Il n'était pas seul. La moitié de son équipe avait passé la nuit sur place.

Janis Christopoulos, un Grec de trente-trois ans, le salua d'une poignée de main qui en disait long.

« Nous avons enfin les portraits-robots d'Italie et de Suède. Six au total. »

Ils s'approchèrent du plus grand mur du poste de commandement, où étaient accrochées toutes les informations recueillies. Christopoulos ajouta trois photographies à la partie suédoise, puis trois à l'italienne. C'étaient des portraits d'hommes. Comme à l'accoutumée, les visages dessinés par

ordinateur semblaient sans âge ni âme. Sans doute était-ce lié aux yeux, pensa Bollard.

Cinq aux cheveux sombres, deux dégarnis, une moustache, deux barbes. À ses yeux, l'un d'entre eux semblait asiatique.

« Entre vingt et quarante ans d'après les déclarations, les tailles figurent à côté, fit Christopoulos. Quatre d'entre eux ont été décrits comme originaires des pays du sud ou arabes. Selon un témoin, l'un serait d'origine sud-américaine ou asiatique. »

Le Grec haussa les épaules.

« Rien de plus que des témoignages... En Suède il y avait même un blond parmi les suspects... En ce moment, les portraits circulent parmi les compagnies d'électricité. Mais ils ne trouveront sans doute personne. D'après leurs archives, aucun rendez-vous n'était planifié aux horaires ni aux lieux concernés.

– C'est déjà un début. Il se peut que ces mecs aient quelque chose à voir avec tout ça.

– Nous les recherchons d'ailleurs dans nos banques de données. Comme Interpol et les États-Unis.

– Rien d'autre ?

– Concernant ces enquêtes, non, malheureusement. Nous avons également quelques communications de l'IAEO de Vienne. La centrale de Temelín, en République tchèque, fait part de problèmes sur son système de refroidissement. Les autorités, cependant, ne classent cela qu'au niveau 0 de l'échelle INES, *idem* pour la centrale d'Olkiluoto en Finlande et celle du Tricastin en France, continua Christopoulos. En revanche, les problèmes survenus sur le système de refroidissement de la centrale de Saint-Laurent sont plus sérieux. »

Bollard avait l'impression qu'on serrait un collet autour de sa gorge. La centrale de Saint-Laurent-Nouan ne se trouvait qu'à une vingtaine de kilomètres de la maison de ses parents.

« La situation est encore floue. On parle d'une pression élevée et d'une température croissante.

– Quel niveau de l'INES ?

– Indéfini.

– Pardonnez-moi », fit Bollard.

Il se hâta vers son bureau et alluma son ordinateur. Il chercha en vain sur

Internet des informations concernant cet incident. Les populations n'avaient-elles pas encore été informées ? Il regarda sa montre. Huit heures à peine. Habituellement, ses parents n'étaient pas encore levés. Il composa leur numéro.

Pas de tonalité. Nerveusement, il raccrocha, puis fit une seconde tentative.

Manzano, avachi sur le canapé de sa chambre d'hôtel, travaillait sur son ordinateur lorsqu'on frappa.

Bollard entra.

« Avez-vous bien dormi ? demanda-t-il.

– Oui, et profité d'un bon petit-déjeuner, répondit l'Italien.

– Allons faire des courses. »

Le Français semblait changé aux yeux de Manzano. Plus tendu encore. Ce qui n'était pas surprenant.

« Les magasins sont-ils ouverts ?

– Pour nous, oui. »

Ils traversèrent des rues vides en voiture. Sur le trajet, il montra à Manzano quelques curiosités.

L'Italien lui demanda comment il était arrivé à Europol, à La Haye.

« Rien d'extraordinaire. Une mission intéressante. Des perspectives de carrière. »

Ils passèrent devant un important magasin de vêtements. Bollard se gara dans une rue voisine.

« On va passer par derrière », dit-il. Il tira un sac du coffre.

À l'entrée des fournisseurs, une femme d'un certain âge les laissa entrer, après que Bollard eut échangé quelques mots avec elle et lui eut montré sa carte d'identité.

À l'intérieur, il faisait si sombre que Manzano n'y voyait goutte. Bollard tira du sac deux lampes de poche. Il lui en tendit une. De l'autre, il éclaira l'immense espace plein d'étagères, de tables, de portants remplis d'habits.

« Prenez ce dont vous avez besoin.

– J'ai l'impression d'être un voleur, fit Manzano.

– Vous devriez y être habitué. »

Bien qu'il n'en comprît pas l'allusion, Manzano n'en apprécia pas le ton.

« En tant que hacker, je veux dire », continua Bollard.

L'autre n'avait aucune envie de parler de ça.

Pourtant Bollard continua : « Puisque les hackers entrent par effraction dans la propriété des autres.

– Je ne suis pas entré par effraction, j’ai tiré profit de failles de sécurité. Et je n’ai ni cassé ni volé quoi que ce soit », objecta Manzano qui sentit le besoin de se justifier. Afin de clore la discussion, il alla vers une autre table et en éclaira les chemises.

« Si vous oubliez de fermer votre porte, s’obstina Bollard, trouveriez-vous normal que des étrangers se promènent tranquillement chez vous ?

– Qu’est-ce que vous voulez ? Vous chamailler ou bien travailler avec moi ? » demanda Manzano. Il prit un pull-over et l’ajusta sur son torse. « Ça pourrait aller. »

Sur l’écran, le fonctionnaire de police hollandais avait observé Bollard et l’Italien quitter la chambre.

« J’y vais, fit-il à son coéquipier. À plus tard. »

Il quitta la salle de vidéosurveillance et descendit de deux étages. À l’aide du double de la clef, il put pénétrer sans difficulté dans l’appartement. Le portable de Manzano se trouvait sur le bureau. Ils avaient récupéré le mot de passe grâce aux caméras. Il y introduisit une clef USB et fit quelques manipulations avant que n’apparaisse la fenêtre de téléchargement. Deux minutes plus tard, le programme était installé. Au bout de trois minutes, il l’avait si bien dissimulé et avait si parfaitement effacé toute trace de sa manipulation que l’Italien ne pourrait le déceler. Il éteignit l’ordinateur et le laissa tel qu’il l’avait trouvé. Il gagna la porte, jeta un dernier coup d’œil alentour, éteignit la lumière et quitta la chambre aussi rapidement et discrètement qu’il y était entré.

Shannon avait dû marcher trois quarts d’heure à travers le froid pour gagner le siège d’Europol. À la réception, on lui avait dit que François Bollard n’était pas là. Après avoir passé un coup de téléphone, l’agent d’accueil l’avait informée qu’il serait bientôt de retour.

Sans autre forme de procès, Shannon s’était laissée tomber dans un fauteuil. Il faisait chaud, on pouvait utiliser les toilettes. Elle avait même pu se laver succinctement. Elle n’eut pas à attendre bien longtemps. Il était dix heures tout juste passé à l’horloge de l’accueil lorsqu’elle vit arriver le

fonctionnaire français. Avec lui, un homme de grande taille, une cicatrice fraîchement recousue au front, portant quelques sacs de commissions.

« Bonjour, monsieur Bollard, se présenta-t-elle. Lauren Shannon, je suis la voisine de vos beaux-parents, à Paris. »

Bollard la jaugea attentivement.

« Qu'est-ce que vous faites là ? Il leur est arrivé quelque chose ?

– C'est précisément ce que j'aimerais apprendre de vous.

– Partez devant, fit Bollard à Manzano, en anglais. Lorsque ce dernier se trouva suffisamment loin, il continua : je me souviens de vous. La dernière fois que nous nous sommes vus, vous travailliez pour une chaîne de télévision.

– C'est encore le cas. Hier après-midi, vos beaux-parents ont quitté Paris en hâte – les beaux-parents d'un fonctionnaire d'Europol en charge du terrorisme. Pour aller chez vos parents, monsieur Bollard, si j'ai bien compris. Et votre belle-mère a fait une remarque qui me trotte dans la tête.

– Manifestement, puisqu'elle vous a poussée à venir de Paris. Je ne vois pas bien ce que j'ai à voir avec ça. Les médias doivent contacter notre service de presse. »

Shannon ne s'était pas attendue à ce qu'il lui explique quoi que ce soit de son plein gré. « Dans ce cas, nous ne devons pas considérer que le black-out est lié à des attaques terroristes ni qu'il va durer encore longtemps ?

– La date du retour à la normale, demandez-la aux compagnies d'électricité, pas à moi. »

Il l'envoyait promener vertement.

« Derrière ces coupures, il n'y a donc pas d'attaques ?

– Qu'est-ce que vous y connaissez en approvisionnement électrique européen ?

– Je vois juste, et j'entends, que rien ne fonctionne plus. Ça me suffit. »

Il marquait un point. Elle n'y connaissait rien.

« Pas tout à fait, répondit-il non sans un sourire compatissant. Vous sauriez, sinon, à quel point ces systèmes sont complexes. On ne les allume pas aussi bonnement que la lumière de votre salon. Maintenant, pardonnez-moi, je vous prie. Notre service de presse répondra volontiers à vos autres questions.

– Pourquoi alors vos beaux-parents partent-ils à la campagne ? lui lança-t-elle. Chez des paysans qui ont leur propre puits, qui peuvent se chauffer au

bois grâce à la cheminée et – comme l’a souligné Mme Doreuil – qui peuvent tuer une poule lorsqu’ils veulent manger quelque chose ? »

Il tourna les talons.

Elle continuait : « Ça me fait furieusement penser à quelqu’un qui sait dorénavant que cette situation va s’éterniser. Et par qui l’aurait-elle appris ? »

De nouveau, Bollard la toisa, d’un regard patient, comme ceux que lancent les parents à leur progéniture dissipée.

« Votre imagination et votre obstination, madame...

– Shannon. Lauren Shannon.

– ... mais j’ai à faire. Même s’il ne s’agit pas de ce que vous pensez. Retournez à Paris. »

Dehors, il faisait un peu plus doux. Quelques gouttes tombaient. Manzano se dépêchait de regagner l’hôtel avant que la pluie ne tombe plus drue. Chemin faisant, il observait les passants qu’il croisait et les gens dans les voitures. Ils ne se doutaient pas encore de ce qui les attendait. Enfin, il atteignit la chaude réception de l’hôtel.

« Pardonnez-moi, ne vous ai-je pas vu tantôt en compagnie de François Bollard ? » fit une voix de femme en anglais.

Derrière lui, une jeune femme, chaudement emmitouflée dans une doudoune, avec un petit sac marin. Hormis eux et le concierge, personne. Il lui sembla connaître ce visage.

« Oui. Vous êtes celle qui se trouvait à l’accueil d’Europol, dit-il, en anglais également.

– Je suis la voisine des beaux-parents de Bollard à Paris. » À son accent, Manzano devina qu’elle venait des États-Unis.

« Que faites-vous ici ?

– C’est un hôtel. Je cherche une chambre.

– Je crains que ce ne soit complet.

– Et vous, que faites-vous ici ? Vous n’êtes pas d’Europol ? Pourquoi êtes-vous ici ?

– Cet hôtel dispose d’un générateur de secours. Mais je vous retourne la question : que faites-vous à La Haye ?

– Je suis journaliste. J’ai appris que les beaux-parents de François Bollard avaient quitté Paris dans la précipitation hier après-midi. Je ne crois pas que les beaux-parents d’un fonctionnaire d’Europol en charge du terrorisme

partent en voyage sur un coup de tête, lors de la plus grande panne d'électricité de l'histoire européenne. Il n'a rien voulu me dire.

– Vous m'avez suivi depuis Europol ?

– Je dois savoir ce qu'il se passe. C'est pour ça que j'ai passé la nuit dernière dans un bus.

– Ça se voit.

– Merci... ça fait toujours plaisir. »

C'était une petite personne mince, avec une tête ronde et des cheveux bruns mi-longs. Une lueur d'insolence illuminait son regard, sa petite bouche trahissait un caractère résolu.

« Toute la nuit dans le bus ? Et pas de chambre ? Avez-vous déjeuné ?

– Quelques barres chocolatées. »

Manzano se rendit à la réception.

« Y a-t-il encore une chambre libre ?

– Non », répondit l'homme.

Il se retourna vers la jeune femme.

« C'était à prévoir. Vous avez certainement aussi envie d'une bonne douche.

– Et comment ! soupira-t-elle.

– Alors venez, je vous invite à la prendre chez moi. »

Elle le regarda avec méfiance.

Manzano se mit à rire.

« Ce n'est pas ce que vous pensez ! Je préfère déjeuner avec des personnes propres. Vous devez avoir faim. »

Son regard resta hésitant.

Manzano gagna les escaliers

« Comme bon vous semble. Et je vous souhaite bonne chance. »

Il commença à monter les marches.

« Attendez ! » cria l'Américaine.

Tandis qu'elle prenait sa douche, Manzano rangeait ses achats dans l'armoire. Il éplucha ensuite les dernières informations sur Internet. Les premières rumeurs concernant des opérations policières en Italie et en Suède en lien avec les coupures de courant avaient fait leur apparition. Il n'y avait aucun commentaire de la part des autorités. Manzano trouvait cette stratégie mauvaise. Les gouvernements n'étaient pas sans ignorer qu'il s'agissait bien

d'une attaque. De même qu'ils savaient pertinemment qu'une majeure partie de la population devrait probablement rester des jours encore sans électricité.

Shannon sortit de la salle de bain en peignoir, elle enroula une serviette sur ses cheveux pour les faire sécher.

« C'était fantastique ! Merci beaucoup !

– Pas de quoi.

– Du neuf ?

– Pas vraiment...

– Vous aviez raison, s'exclama-t-elle. J'ai une faim de loup ! »

Dix minutes plus tard, Lauren et Piero étaient installés dans la salle de restaurant de l'hôtel. La moitié des tables était occupées. Il commanda un club sandwich, elle un hamburger.

« Où vous êtes-vous cogné ? demanda-t-elle en désignant sa cicatrice au front.

– Accident de la circulation, à cause des feux qui se sont éteints.

– Vous travaillez à Europol ?

– Je travaille pour Europol. Bollard m'a engagé.

– Pourquoi ?

– Pour quel média travaillez-vous ?

– CNN. Elle lui montra sa carte.

– Et vous n'avez personne ici ?

– Je suis là, non ?

– Et comment faites-vous vos reportages ? Sans électricité ? Comment transmettez-vous vos infos à la chaîne ? Et eux, comment font-ils pour diffuser ? Sans compter que presque plus personne ne peut regarder la télévision.

– En Europe, en effet. Je partage mes reportages en ligne. Tant qu'Internet fonctionne à peu près.

– Ce qui ne va pas durer longtemps », observa Manzano. Il regarda autour de lui, comme s'il craignait d'être observé. Aucun des autres clients ne s'intéressait à eux. Il parla à voix plus basse : « Moi-même, je ne suis ici que depuis hier. Je n'ai pas le droit de parler de ce que je fais, j'ai signé une clause de confidentialité. Il lui sourit. Mais personne ne peut m'interdire de raconter ce que j'ai découvert auparavant. »

Il parla donc, et, avant même qu'il ait fini de lui dévoiler son histoire,

Shannon ne tenait plus en place sur sa chaise.

« Pourquoi les gens n'ont-ils pas été mis au courant ? chuchota-t-elle, excitée.

– Les autorités redoutent de créer une panique.

– Mais les gens ont le droit de savoir !

– C'est ce que disent toujours les journalistes pour légitimer leur travail.

– On pourra discuter une autre fois de l'éthique journalistique. Et puis, vous ne m'avez pas raconté tout ça pour que je tienne ma langue, hein ?

– Ça, c'est sûr.

– Vous avez une connexion Internet dans votre chambre, n'est-ce pas ? Je peux l'utiliser ?

– Pas nécessaire, il y a le WiFi dans tout le bâtiment. L'hôtel dispose d'une liaison directe à une dorsale parce que, souvent, y descendent diplomates et personnalités invités par Europol. Vous n'avez qu'à demander un code d'accès à la réception.

– Le problème, c'est qu'ils ne le transmettent probablement qu'aux clients.

– Donnez-leur mon numéro de chambre.

– Vous n'avez pas peur d'être mis à la porte ?

– Ils ont besoin de moi, pas le contraire.

– Ce ne sera peut-être plus le cas...

– C'est mon problème.

– Vous y croyez, vous, à la panique ?

– Intéressante question. Plonger tout un continent dans la panique... Vous y croyez, vous ? »

Shannon hésita. Elle savait qu'un journaliste n'avait ce genre d'opportunité qu'une fois dans sa vie – ou jamais.

« Je crois que nous sous-estimons les gens au-dehors, répondit-elle subitement. Au contraire des films catastrophes à sensation, il n'y a eu pratiquement aucun désordre ni pillage, c'est l'inverse même : les gens s'entraident, restent pacifiques.

– Ils ont encore de quoi manger dans leur frigo...

– Vous savez quoi ? Je crois qu'annoncer le sabotage malveillant des systèmes électriques va rassembler davantage les gens. Ils se serreront les coudes contre un ennemi commun !

– Vous auriez dû être ministre de la Propagande. »

« Nous ne savons pas de quoi ils ont parlé, fit le policier à Bollard. Il y avait trop de bruit. »

Perdu dans ses pensées, Bollard regardait l'écran de l'ordinateur portable sur lequel apparaissaient les images de la vidéosurveillance. Assis sur son lit, face à son ordinateur, l'Italien semblait travailler.

« Où est-elle maintenant ?

– En bas, au restaurant. Avec son portable. Elle écrit. »

Les pensées de Bollard vagabondaient. Il n'était pas encore parvenu à joindre ses parents. Ni l'IAEO ni les autorités françaises n'avaient communiqué à Europol d'informations supplémentaires quant à la situation du réacteur de Saint-Laurent. Il se forçait à rester concentré.

« Et bien entendu, nous ne savons pas non plus ce qu'elle écrit ?

– Luc est sur le point de le savoir. Il se connecte au WiFi. »

Le fonctionnaire se leva.

« Tenez-moi au courant. »

Shannon put joindre le bureau parisien grâce à sa connexion satellite.

Les doigts alertes, elle tapait au clavier.

Je me trouve à la source de tout ce bazar. Si je dois continuer, la chaîne doit prendre en charge les frais d'hébergement et une voiture de location. Au cas où je recevrais au moins l'un ou l'autre... On peut rêver, non ?

O.K. Laplante joignait à sa réponse les numéros d'une carte bancaire d'entreprise.

Good job, Lauren.

Shannon serra les poings en signe de triomphe. Elle se rendit à la réception.

L'employé dut essayer pendant plusieurs minutes avant de pouvoir avoir une courte conversation téléphonique. Il posa la main sur le combiné et lui demanda : « Je n'ai pu joindre qu'une seule entreprise. Il leur reste une dernière voiture. Mais ce n'est pas donné.

– Combien ?

– Cent cinquante euros par jour.

– C'est quoi ? Une Ferrari ?

– Une Porsche. »

Elle haussa les épaules. Laplante allait fulminer.

« Bon, pas le choix...

– Et vous devez payer en liquide. »

Shannon se figea. Laplante ne fulminerait pas tout de suite. Si elle voulait obtenir cette voiture, elle devait avancer l'argent sur ses propres fonds.

Et alors ? Qu'importe, en ce moment ! Elle se fit décrire le chemin de l'agence de location.

Une heure plus tard, elle introduisait la clef dans la serrure de la voiture de sport argentée, sur la carrosserie de laquelle s'étiraient des bandes de couleur, comme sur une voiture de course. Elle essaya prudemment l'embrayage et les changements de vitesse. Le moteur rugit. L'employé de l'agence la regardait, l'air soucieux. Elle lui fit un signe et gagna la sortie.

Elle maîtrisa le bolide dans la circulation chaotique jusqu'à l'hôtel.

Elle frappa à la porte de la chambre de Manzano, et, lorsqu'il ouvrit, elle lui dit : « J'ai un problème. Je dois rester cette nuit. Mais il n'y a pas une seule chambre de libre dans toute la ville. Et je me disais, comme vous m'aviez déjà aidée, peut-être...

– Vous voulez dormir ici ?

– Vous êtes la seule personne que je connaisse.

– Et le gendre de vos voisins parisiens, monsieur Bollard ?

– Il refuse de me parler.

– Vous faites drôlement confiance aux gens, vous, souffla Manzano, hochant la tête. Vouloir partager le lit d'un inconnu !

– La chambre !

– ... n'a qu'un lit à deux places. Le canapé est trop petit pour qu'on dorme dessus.

– Je resterai de mon côté, promet Shannon.

– Gare à vous si vous ronflez ! »

Berlin

Un grand remue-ménage régnait dans la caserne du Treptower Park. Toute la journée, Hartlandt et ses collègues avaient examiné les données des années précédentes et rassemblé, analysé, et classé par catégories les renseignements nouvellement arrivés.

Avec trois de ses collègues, Hartlandt passait en revue les informations des compagnies de distribution et de production d'énergie.

Dehors, des milliers d'ingénieurs s'affairaient à déceler les erreurs et les causes de la coupure tandis que des dizaines d'équipes examinaient les lignes les plus importantes.

« Trop de centrales ont des difficultés à redémarrer », constata l'un d'entre eux, penché au-dessus d'une pile de documents. « C'est pour ça que trop peu d'îlots peuvent être reconstruits, et trop peu de réseaux synchronisés.

– Deux pertes ont déjà été signalées, remarqua Hartlandt en parcourant une liste.

– Le feu a détruit plusieurs transformateurs des postes électriques d'Osterrönfeld et de Lübeck-Bargerbüch, dans le Schleswig-Holstein.

– Super ! fulmina Hartlandt. Ça signifie qu'ils sont hors service pour les prochains mois. »

Mais il n'écoutait plus. Un nouveau message venait d'arriver. Il émanait d'un des plus importants gestionnaires de réseaux. Y étaient jointes quelques photos.

« Regardez-moi ça », intima l'inspecteur à ses collègues.

Sur les photos, on voyait la structure déformée d'un pylône à haute tension couché sur un champ marron – Hartlandt songea à la structure de montagnes russes. Quelques-uns de ses bras, comme des moignons, se dressaient vers le ciel hivernal, et on y voyait pendre des restes de câbles à la manière des fils d'une marionnette géante.

« Ce pylône a été détruit par une explosion », observa Hartlandt.

La Haye

« Ça signifie, expliquait Bollard aux équipes de la *situation room* d'Europol, que quelqu'un au-dehors tire profit du chaos de la coupure de courant pour s'en prendre, après les softwares, aux ouvrages du système d'alimentation électrique. Il désigna la carte. Une information vient de nous arriver d'Espagne. Un pylône abattu à l'explosif. Et nous ignorons s'il n'y a pas quantité d'autres sabotages de ce genre. Les gestionnaires de réseaux et les producteurs d'électricité ne disposent pas de suffisamment de personnel, et

loin s'en faut, pour contrôler toutes les installations et les lignes. Pour l'heure, on n'a pu en passer en revue qu'une infime partie.

– Et si c'étaient des personnes qui ont pris le train en marche ? demanda quelqu'un.

– Ou quelqu'un qui agit conséquemment de manière à créer les dégâts les plus importants possible, rétorqua Bollard. Les attaques contre les softwares n'étaient peut-être que le commencement. Certes, nous ne savons pas encore comment elles ont pu avoir lieu ni qui est derrière tout ça. Mais toutes les études le disent : après quelques jours, il devrait être possible de rétablir l'approvisionnement, même de manière rudimentaire. Il en va tout autrement si d'importantes installations stratégiques tels les postes électriques ou les lignes à haute tension sont détruites. Certains des éléments touchés ne peuvent être réparés rapidement, gênant ainsi le rétablissement de l'approvisionnement en électricité. »

Ratingen

« Ces arguments ne valent rien, s'emporta Wickley au siège de Talafer. Il va falloir que les producteurs en trouvent d'autres pour leurs clients ! »

Projetée sur le mur, une série de slogans :

Laver son linge sale à bas prix.

Avec vos vieilles batteries, rechargez votre porte-monnaie !

Gérez votre énergie en toute autonomie.

« J'aimerais voir la ménagère et même, plus encore, la mère qui travaille, tonna Wickley, qui ne met en marche sa machine à laver que lorsque les tarifs sont au plus bas – ou qui la programme. C'est à deux heures du matin, puis le linge reste humide pendant quatre heures et sent déjà le moisi lorsqu'il est mis à sécher. Comme si on n'avait rien d'autre à faire que d'étendre son linge de bon matin... »

Deux des auditeurs de la pièce approuvèrent d'un hochement de tête, les autres étaient assis, ils attendaient la suite. Wickley n'avait pas seulement convié les directeurs commerciaux et techniques, les directeurs du développement et de la communication à cette réunion, mais également

d'autres cadres supérieurs. Quatre membres de l'agence de communication étaient également présents.

« En outre, les consommateurs vont très rapidement commencer à compter et à en arriver au point suivant : les différences de tarifs au cours de la journée sont si faibles que ça ne vaut pas la peine de les laisser dicter le rythme de notre vie. Ils vont rapidement se dire qu'ils ne vont pas s'infliger ça pour une économie annuelle de cinq euros. Le confort matériel augmente. Le courant vient directement de la prise. Depuis des générations. Les gens n'y font même plus attention ! C'est normal pour eux. Ils en sont contents. Il y a suffisamment d'autres problèmes pour leur donner mal au crâne. Pour gérer le quotidien d'une famille parfaitement normale de nos jours, il faut bien des facultés, que nombre de nos collègues du comité ont encore à apprendre. Seulement, pour cela, les ménagères ne sont pas aussi bien payées que nous. Et les seniors ? Ils ne savent même pas se servir correctement de leurs téléphones portables ou de leurs ordinateurs. On veut demander à ces gens de gérer leur consommation électrique par téléphone mobile ou par ordinateur ? Seuls quelques ingénieurs trouvent ça génial ! Pour le reste de l'humanité, c'est un cauchemar. »

Le fait que les compteurs communicants représentaient de redoutables instruments de surveillance et qu'ils pouvaient collecter de nombreuses données, raison pour laquelle les défenseurs de la vie privée les avaient déjà dénoncés, il n'en parla même pas.

« Nous n'exigeons rien de plus des gens qu'un changement de paradigme. C'est d'abord dans les têtes qu'il doit avoir lieu. Sinon, la révolution énergétique va échouer. Et avec elle nos gains possibles sur le marché. Aucun être humain ne comprend aujourd'hui pourquoi il devrait se donner subitement du travail pour quelque chose qui, jusqu'alors, sortait naturellement du mur – et pourquoi il devrait en plus payer pour ça ! Ni l'industrie de l'énergie ni les autorités n'ont trouvé jusqu'à maintenant d'arguments vraiment attractifs. Ils connaissent nos produits. Ils connaissent nos présentations. Produisez-moi des arguments convaincants, travaillez sur les besoins réels des gens. Et, croyez-moi, cette liberté de choix et cette autogestion si appréciée, ce n'est pas un bon argument ; tout ça se termine en de longues attentes auprès des conseillers incompetents des centres d'appel. »

Wickley se tourna vers le mur.

« Et en ce qui concerne ces présentations... »

Le texte disparut. La pièce était dorénavant aussi noire que le monde extérieur.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? »

L'un de ses collaborateurs tripota la télécommande du projecteur. Un autre bondit et se rua sur l'interrupteur à côté de la porte. Sans succès. Wickley prit le combiné du téléphone sur la table et composa le numéro de sa secrétaire. Aucune tonalité. Il essaya de nouveau. Rien.

Il se précipita dans le couloir. Il y faisait plus sombre encore. Pas la moindre lumière. Il se hâta vers son bureau. Dans la salle d'attente, il reconnut la silhouette de sa secrétaire qui s'affairait nerveusement avec le téléphone.

« Rien ne va plus, fit-elle.

– Allumez donc des bougies ! »

Elle se tut.

« Nous n'en avons pas. »

Wickley réprima un juron. Le continent tout entier avait pris acte des événements, elle non.

« Alors trouvez m'en quelques-unes ! aboya-t-il avant de sortir. James ? »

Wickley reconnut la voix du directeur commercial.

« Je cherche Lueck, fit Wickley.

– On va t'aider. »

Dans le long couloir enténébré, il pouvait entendre des voix sans presque voir ceux qui parlaient.

« Où est Lueck ? hurla-t-il dans le noir.

– En bas ! répondit une voix masculine. Dans la cave, aux générateurs de secours. »

Wickley descendit. En chemin, il tomba sur d'autres collaborateurs.

« Quelqu'un a vu Lueck ?

– Depuis quelques minutes, je ne vois plus rien », répondit une voix de femme.

Cette insolence agaça Wickley, jusqu'à ce qu'il réalise que tout le monde ne pouvait pas le reconnaître à sa seule voix. En outre, il lui fallait bien admettre qu'il n'avait pas la moindre idée de l'emplacement des générateurs de secours. Sans compter qu'il ne savait plus à quel étage il se trouvait. Il se contenta de descendre encore, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'escaliers. Il toucha une porte derrière laquelle il faisait nuit noire.

« Lueck ? » hurla-t-il.

Pas de réponse. Il cria une fois de plus.

Le faisceau d'une lampe de poche sortait d'une porte au bout du couloir.

« Ici », entendit Wickley, qui se dirigea à grandes enjambées en direction de la porte.

Il trouva Lueck, chargé de la gestion de crise, dans une pièce allongée, angoissante, étroite, encombrée de machines, de câbles et de tuyaux qui semblaient s'animer à la lueur de la torche. Avec lui, deux hommes en tenue de travail affichant le logo Talaefér dans le dos.

Lueck était un homme fin et petit, dégarni et aux épaisses lunettes.

« Que se passe-t-il, bon Dieu ? » souffla Wickley, cherchant à se maîtriser.

Lueck éclaira une grande chaudière au fond de la pièce.

« Le générateur de secours est hors service », expliqua-t-il.

Wickley sentit la moutarde lui monter au nez.

« Nous sommes l'un des plus importants fournisseurs de l'industrie de l'énergie et nous n'avons même pas de courant ! Êtes-vous conscient que nous nous ridiculisons ? » Sa voix faisait écho parmi les constructions métalliques.

« L'alimentation électrique de secours est, était plutôt, prévue pour trois jours. Elle a probablement été en surcharge. De toutes les manières, il n'y avait presque plus de diesel, répondit Lueck. La mise en place d'une alimentation de secours qui marcherait plus longtemps a été suspendue il y a trois ans. Pour des raisons budgétaires, si je me souviens bien. »

Ce type osait le lui rappeler ! Malheureusement, Wickley ne se souvenait que trop bien de l'assemblée du comité au cours de laquelle ils avaient considéré que c'était du gaspillage que d'investir cinq millions d'euros dans un tel équipement. Seul le directeur en charge des questions de sécurité s'était prononcé pour. Il n'était plus dans l'entreprise. Sans quoi Wickley l'aurait engueulé pour ne pas s'être suffisamment engagé en faveur de ce projet. En fin de compte, c'était bien de sa responsabilité, en tant que cadre supérieur, d'imposer d'importants projets stratégiques, y compris contre l'avis de tous. Une bonne chose qu'ils se soient séparés de ce minable.

« Il nous faut des pièces de rechange et du diesel, fit Lueck. Pour l'instant, on n'a ni l'un ni l'autre.

– Alors trouvez-moi des groupes électrogènes mobiles !

– Ils sont déjà utilisés ailleurs, de même que les camions-citernes.

– Qui, s’il vous plaît, est censé avoir plus d’importance que l’une des plus grosses entreprises de la région, hein ? Qui ?

– Hôpitaux, hébergements d’urgence, services de secours, équipes techniques... » rétorqua Lueck avec un calme provocant.

Wickley haïssait Lueck, parce qu’il ne parvenait pas à lui faire de l’effet ni même à réfuter ses arguments rationnels.

Il réfléchit rapidement puis annonça, en direction des autres : « C’est fichu pour aujourd’hui. On continuera demain. Disons quatorze heures. Et vous, il s’adressait à Lueck, vous faites en sorte que tout remarche demain de bonne heure. Sinon, à l’avenir, vous n’aurez plus jamais à vous occuper de Talafer. »

Berlin

C’était la quinzième tasse de café que buvait Michelsen aujourd’hui. La nuit passée, comme les précédentes, elle n’avait pour ainsi dire pas fermé l’œil. Depuis que le chancelier avait décrété l’état d’urgence la veille, elle pouvait à peine manger. Au sein de la *situation room*, et parce que les équipes avaient été agrandies, les collaborateurs se tassaient. Ils devaient faire appel à tous ceux qui étaient disponibles. Quelques-uns, en revanche, avaient disparu.

Michelsen passait le plus clair de son temps au téléphone avec des responsables des services de secours. L’air était rance et humide. Dans le brouhaha général, elle parvenait difficilement à entendre sa propre voix. Les équipes techniques et l’armée avaient commencé à mettre en place les hébergements d’urgence. Dans toutes les grandes villes allemandes, ils équipaient les gymnases, les palais des congrès et autres lieux publics réquisitionnés en matelas, lits de camps, couvertures, sanitaires mobiles, équipes médicales de base et denrées alimentaires. La police sillonnait les régions concernées à bord de voitures équipées de haut-parleurs et incitait les populations à rejoindre les camps. Priorité était donnée aux familles avec enfants, aux personnes malades et âgées. C’est surtout ces deuxième et troisième catégories que les fonctionnaires devaient trouver. De nombreux seniors isolés n’entendaient pas les haut-parleurs. Ou ils étaient trop faibles pour quitter leur domicile, après deux jours de froid, parfois sans eau ni

nourriture, sans ascenseurs. Ceux qui n'avaient ni parents ni voisins pour s'occuper d'eux étaient recueillis par les policiers, qui allaient de porte en porte, les trouvaient et leur expliquaient ce qu'ils devaient faire, ou appelaient les secours pour qu'ils dépêchent une ambulance.

Pendant ce temps, les équipes techniques installaient dans tout le pays des groupes électrogènes pour les activités locales sensibles, telles les cabinets médicaux, les exploitations agricoles – il n'y en avait pas assez pour toutes, seulement pour les plus importantes. Les réserves de combustible de l'État furent distribuées ; nombreux étaient les hôpitaux sur le point d'arrêter leur activité parce que bientôt à court de diesel. Grâce aux réserves stratégiques avoisinant les vingt-cinq millions de tonnes, l'État disposait de suffisamment de pétrole brut et raffiné pour couvrir les besoins du pays pendant quatre-vingt-dix jours. Alors que le brut était entreposé dans des salines abandonnées en Basse-Saxe, le raffiné se trouvait dans des cuves en hauteur réparties sur l'ensemble du territoire. Ainsi, les camions pouvaient mettre à profit la gravité pour remplir leurs citernes, plutôt que d'avoir à pomper. Mais le problème des jours à venir n'était pas tant la quantité de carburant à disposition que les moyens – camions-citernes et chauffeurs – pour l'acheminer là où on en avait besoin.

Et il en allait de même dans le reste de l'Europe. Ce devait être pire encore pour les pays scandinaves. Tandis qu'en Allemagne les températures avoisinaient le zéro, il faisait moins dix-huit degrés à Stockholm. Les températures ne devenaient positives qu'au sud des Alpes.

Dans la centrale nucléaire de Saint-Laurent, les systèmes de refroidissement de secours étaient en partie ou totalement hors service – personne ne le savait vraiment. Fait jusqu'à présent dissimulé aux populations, l'Organisation atomique internationale à Vienne avait classé l'incident au niveau 2 de l'échelle INES. Cela signifiait que la centrale avait dû laisser échapper de la vapeur radioactive afin de faire chuter la pression dans le réacteur. Michelsen repoussa la sombre pensée qu'en cas de pénurie de diesel, de nombreuses centrales européennes auraient à faire face aux mêmes problèmes. Un scénario catastrophe.

La société des chemins de fer se démenait pour dégager les trains bloqués ; certains itinéraires indispensables au transport d'approvisionnement n'étaient pas encore libérés. Les postes d'aiguillage et les aiguillages eux-mêmes ne pouvaient être manœuvrés qu'à la main. Le transport de personnes avait été

suspendu jusqu'à nouvel ordre. Même dans les endroits encore alimentés en courant, il y avait d'innombrables incidents et des retards importants.

Il subsistait tout de même une lueur d'espoir concernant l'ordre public. Malgré les événements catastrophiques, aucun accident grave n'avait été reporté. Ni pillage d'envergure ni augmentation flagrante de la criminalité n'étaient à déplorer. Peut-être n'était-ce dû qu'au fait que les moyens de communication rudimentaires ne permettaient pas de faire remonter toutes les informations.

Elle avait dû prendre note à ce sujet que les autorités ainsi que les services de secours dans 40 % du pays ne pouvaient pas communiquer entre eux ou avec le centre de crise fédéral, sinon de manière aléatoire.

Michelsen redoutait l'apparition du marché noir. Il anéantirait la confiance dans les services officiels.

« Bon Dieu ! » jura Torhüsen, du ministère de la Santé, à ses côtés. Elle le vit se redresser et regarder les écrans qui diffusaient les quelques chaînes émettant encore. Elle ne remarqua qu'à cet instant que la plupart des personnes présentes dans la salle avaient cessé de s'affairer. La pièce était beaucoup plus silencieuse. Quelqu'un haussa le volume.

« Là, regarde, dit Torhüsen, sur CNN. »

On voyait à l'écran une jeune femme aux cheveux bruns, parlant face à la caméra. L'incrustation la présentait comme Lauren Shannon, en direct de La Haye.

Sur le bandeau, en bas de l'écran, la même phrase tournait en boucle.

Coupure de courant dans toute l'Europe – attaque terroriste supposée. Italie et Suède confirment la manipulation de leurs réseaux électriques.

Michelsen sentit quelque chose s'effondrer en elle. Les populations apprenaient les causes de tous ces maux d'abord par une chaîne de télévision plutôt que par les autorités ou la chancellerie. Ainsi, les services officiels venaient-ils de perdre une large partie de leur crédibilité. Espérons que ça n'aura pas de conséquences néfastes dans les jours à venir, se dit-elle.

« Heureusement, plus personne ou presque ne peut allumer son poste, observa Torhüsen.

– Et cependant chaque citoyen de ce pays sera au courant avant minuit, répondit-elle sans détacher son regard de l'écran. Tu peux en être certain. Et je te laisse imaginer à quel point ce sera amplifié et déformé par le téléphone arabe lorsque ça arrivera aux oreilles de tous nos concitoyens. »

Dorénavant, il ne manquait plus qu'un reportage sur la centrale nucléaire française en panne, pensa-t-elle.

La Haye

« Je devrais mettre fin à votre contrat sur-le-champ », tonna Bollard. Shannon suivait la discussion sur le canapé de la chambre de Manzano.

« Je n'ai rien dit de mon travail ici, se justifia Manzano. Conformément à notre accord. C'est votre propre service de presse qui a confirmé les soupçons de Shannon.

– Après que vous lui avez parlé des codes des compteurs italiens, s'emporta le Français.

– Ça, je l'avais découvert avant notre coopération.

– La plupart des gouvernements et quelques compagnies d'électricité l'ont entre-temps confirmé, suite aux questions de votre copine. » Il désigna Shannon.

Apparaissaient à la télévision les images des reporters qui avaient repris l'histoire de Shannon. Depuis tard ce soir-là, presque chaque chaîne y consacrait une émission spéciale. Bollard soupira.

« Qu'est-ce que je fais de vous maintenant ?

– Vous me laissez coopérer. Ou vous me renvoyez chez moi. »

Bollard crispa les mâchoires.

« Au moins, c'en est fini de toutes ces cachotteries », se résigna-t-il.

« On a jeté un pavé dans la mare », commenta Manzano. Il pensa à Bondoni. Comment se portait-il, ainsi que les trois jeunes femmes, dans les montagnes ?

« Je suis fatigué, dit-il.

– Moi aussi.

– Prends la salle de bain en premier, pas de souci. »

Tandis que Shannon se préparait pour la nuit, Manzano, pensif, suivait les reportages à la télévision. L'Américaine revint en short et t-shirt. « Merci de me permettre de rester là. Et pour m'avoir tout raconté aujourd'hui.

– Pas de quoi. »

Il était encore un peu étonné qu'elle accepte aussi aisément de passer la nuit dans une chambre occupée par un inconnu. Elle pourrait quasiment être ma fille, songea-t-il. Et elle est belle.

Il alla dans la salle de bain. Fourbu, il se demanda combien de temps encore le groupe électrogène de l'hôtel allait pouvoir fournir électricité et douches chaudes.

Lorsqu'il revint dans la chambre, Shannon était déjà allongé de son côté du lit, sous la couette. Sa respiration était profonde et régulière. Sans un bruit, Manzano éteignit la télévision, s'allongea et sombra immédiatement dans un sommeil sans rêves.

Quatrième jour – mardi

La Haye

En nage, Shannon s'éveilla d'un cauchemar. Elle recouvra ses sens en respirant difficilement. Elle était dans cette chambre d'hôtel. Les murs brillaient de bleu et d'orange comme dans une discothèque. À ses côtés, une personne agitée bougeait dans le lit. L'Italien, bien sûr. Elle se leva, gagna la fenêtre et écarta un peu les rideaux.

Plus bas dans la rue brûlait une maison. Les flammes sortaient des fenêtres, du toit. Une fumée épaisse montait dans le ciel nocturne. Plusieurs véhicules de pompiers se trouvaient en travers de la route, deux échelles étaient déployées, d'où l'eau arrosait l'enfer. Les soldats du feu couraient en tous sens, évacuant les habitations voisines. Des gens en pyjama, couvertures sur les épaules. Shannon prit sa caméra sur le bureau et commença à filmer.

« Sans aucun doute, quelqu'un qui aura voulu chauffer son salon avec un feu de camp », entendit-elle derrière elle. Elle sursauta. Elle n'avait pas remarqué que Manzano s'était levé.

« Nous avons beau jeu, dans notre chambre d'hôtel chauffée, répondit-elle. Le quatrième jour sans courant ni chauffage commence. Les gens sont désespérés... »

Elle fit un zoom. À une fenêtre du quatrième étage, d'où s'échappait une épaisse fumée, elle aperçut un mouvement.

« Mon Dieu... »

Une ombre faisait des signes, agrippa l'encadrement de la fenêtre, sortit sur le rebord. Une femme dans un pyjama encrassé par la suie, les cheveux en bataille sur le visage. Dans l'ouverture sombre apparut quelqu'un d'autre. Plus petit.

« Il y a encore quelqu'un, balbutia-t-elle sans bouger la caméra. Un enfant... »

La femme avait pris son enfant sur un bras ; debout sur le rebord, se retenant à l'encadrement de sa main libre, elle se penchait autant que possible avec le petit pour échapper aux fumées toxiques.

« Ils ne peuvent les atteindre avec l'échelle », chuchota Manzano.

Des flammes sortirent de la fenêtre. La femme lâcha prise, chancela, perdit l'équilibre.

Nanteuil

Annette Doreuil ouvrit les yeux et regarda dans l'obscurité. L'odeur de la chambre avait changé. Il lui revint que l'endroit où elle se réveillait était l'une des chambres d'hôtes des Bollard. En hiver, ils n'avaient pas de clients. Hormis eux, les Doreuil, les parents de la belle-fille des Bollard.

La situation insupportable due à la coupure de courant, les mises en garde énigmatiques de leur fils, le départ précipité de Paris avaient rendu agitée leur première nuit à la campagne. Puis, hier soir, les informations. Ce n'était même plus la peine de songer à dormir. Grâce à son vieux téléphone fixe, Bollard avait essayé d'appeler son fils, en vain. Paniqués, ils avaient discuté des heures durant du sens de ces informations, jusqu'à ce que la fatigue les emporte. Annette Doreuil n'avait cessé de bouger durant son sommeil, tandis que lui parvenait la respiration régulière et profonde de son époux. Comme maintenant, entrecoupée parfois de petits et courts ronflements auxquels elle s'était habituée et qui ne la dérangeaient plus depuis des lustres.

Cependant, un autre son résonnait à ses oreilles. Comme une voix traînante. Très loin. Elle tendit l'oreille. Le chant monotone, dont elle ne comprenait aucun mot, se fit plus fort, sembla se rapprocher. Puis le silence.

Quelques secondes plus tard, c'était de nouveau là. Plus fort, encore une fois, tout aussi incompréhensible. Elle se redressa et secoua son mari par l'épaule.

« Bertrand, réveille-toi ! Entends-tu ? »

Tiré sans ménagement de son sommeil, il grogna : « Qu'est-ce qu'il y a ?

– Là, écoute donc ! Dehors, on dit quelque chose. Au milieu de la nuit ! »

Les draps bruissèrent, son mari se redressait à son tour.

« Que se passe-t-il ? Il est quelle heure ?

– Quatre heures tout juste passé. Qu’est-ce qu’ils disent ? »

De nouveau, son époux grommela et passa sa main sur son visage.

Ils écoutèrent pendant un instant.

« Je ne comprends pas un traître mot », bougonna finalement Bertrand Doreuil. Sa femme entendit ses pas sur le sol, puis le couinement des fenêtres et des volets.

« ...et attendez de plus amples informations », fit fortement la voix traînante.

Après une courte pause, on l’entendit de nouveau. Elle semblait s’éloigner.

« Restez chez vous et gardez vos fenêtres fermées. » La voix saccadée était toujours difficilement audible mais Annette Doreuil pouvait en comprendre le contenu. « Il n’y a aucun danger ni aucune raison d’être inquiets. Allumez une radio et attendez de plus amples informations. »

Son époux se retourna.

« Vient-il de dire...

– ... que nous devons garder les fenêtres fermées.

– Et pourquoi ?

– Fais-le. »

Il s’exécuta.

Annette Doreuil, qui s’était levée, passa sa robe de chambre. Munie de la lampe de poche qu’elle gardait sur la table de nuit pour parer à toute éventualité, elle éclaira le passage qui menait hors de la chambre. Son époux la suivait. Dans le couloir, ils tombèrent sur leur hôte.

« As-tu entendu aussi ? demanda Annette Doreuil.

– Rester chez soi et garder les fenêtres fermées.

– Mais pourquoi ?

– Aucune idée. »

La Haye

« Passons tout en revue », dit Bollard. Il se tenait devant le grand mur de contrôle de la *situation room* improvisée.

« Commençons par l’Italie. Nous avons enquêté sur les locataires de chaque appartement où le code a été introduit dans les compteurs, puis d’où il

s'est diffusé. »

Il désignait toute une série d'images d'appartements et de gens.

« On a accordé une attention toute particulière à ceux des derniers mois et années. Tous sont irréprochables et inconnus des services, si l'on met de côté un peu de fraude fiscale, ce qui ne compte pas en Italie pour un vrai crime. Quant aux soi-disant employés de la compagnie d'électricité, aucune trace jusqu'à présent. »

Il montra la photo d'un compteur électrique italien moderne.

« Entre-temps, nous en avons appris davantage sur ce qui s'était passé en Italie. Les techniciens d'Enel, la société nationale italienne d'électricité, ont examiné les protocoles d'accès à Internet de leur pare-feu et trouvé que, depuis presque dix-huit mois, des accès suspects avaient eu lieu sur les systèmes internes et les banques de données de l'entreprise. Les adresses IP des intrus proviennent d'Ukraine, de Malte et d'Afrique du Sud. De cette manière, ils sont probablement arrivés aux données d'accès des compteurs. En outre, les routeurs ont été reconfigurés de telle façon que les codes puissent se diffuser sur tout le réseau. L'attaque elle-même, comme nous le savons déjà, a eu lieu en plusieurs vagues.

– Il y a une chose que je ne comprends pas, dit une collègue. Comment les assaillants peuvent-ils obtenir toutes les informations pour entrer dans le réseau d'Enel et manipuler les compteurs ?

– Pour des pros, c'est possible. Depuis des années, des inconnus s'introduisent dans tous les réseaux des infrastructures critiques. Certains pensent que ce sont des hackers, d'autres assurent que des États se cachent derrière tout ça, chinois, russe, même iranien ou nord-coréen. Et pour s'introduire dans les réseaux internes des compagnies d'électricité, il existe les possibilités les plus diverses. Depuis les sites Internet spécialement développés, à la visite desquels on attrape un cheval de Troie ou un ver, les clefs USB abandonnées trouvées par un collaborateur de l'entreprise, jusqu'aux mails les plus raffinés. Les faiblesses sont toujours humaines. Ce n'est pas pour rien que depuis longtemps les administrations et les entreprises interdisent l'utilisation de tels supports de données ou qu'elles n'autorisent la consultation que d'un nombre de sites restreint. Malheureusement, les hommes sont ce qu'ils sont et ils ne s'en tiennent pas toujours à ce qu'on leur préconise. Par ailleurs, des systèmes techniques d'une telle complexité doivent être séparés les uns des autres, y compris matériellement. Ils ne le

sont pas entièrement dans bien des cas, parce que c'est difficilement faisable. C'est ainsi qu'ils récupèrent les données internes. Et en ce qui concerne les compteurs, c'est encore plus simple : on les trouve dans tous les foyers, et on peut en acheter des usagés sur eBay. On doit seulement les démonter, et on apprend alors bien des choses.

Par ailleurs, on trouve sur Internet des tonnes de littérature et de témoignages concernant ces appareils, émanant, entre autres, des fabricants eux-mêmes. Si l'on se penche dessus avec suffisamment de minutie, on trouve bien rapidement à quel point ces petits boîtiers se prêtent à une telle action. Ils peuvent même transmettre par ondes des données aux autres.

– Mais un tel compteur n'acceptera pas les premières données venues de compteurs étrangers. Ils doivent certainement exiger une forme quelconque d'authentification ?

– Ils le font, mais les pirates l'ont probablement mise hors service en infiltrant les réseaux internes et les banques de données d'Enel. Pour peu qu'ils aient eu un soupçon de chance, ils ont même pu les trouver sur Internet. On est sans cesse étonné par ce qu'on peut y dénicher, pourvu qu'on sache comment et où chercher. S'ils ont l'authentification, tout le reste est un jeu d'enfant. Et nous avons tout lieu de penser que la sécurité des données italiennes était faible. Les assaillants ont eu beau jeu de leurrer les procédures d'authentification pour entrer le code de commande idoine.

– Et toute l'Europe est censée être équipée de tels systèmes dans les années à venir ?

– Oui... » fit Bollard pour seule réponse. Il se consacra à une autre série de photos. « Nous voici en Suède. Sur le principe, les assaillants ont eu recours à la même méthode. Là aussi trois foyers ont été utilisés pour propager l'infection. Là aussi les habitants, y compris à la suite de recherches plus intensives encore, se sont révélés être irréprochables et hors de tout soupçon. Comme en Italie, les codes ont probablement été entrés dans les compteurs par ces hommes qui se faisaient passer pour des employés des compagnies d'électricité et dont nous n'avons pour l'heure que d'imprécises descriptions. »

Il se posta devant la carte de l'Europe au centre du mur.

« En plus des attaques sur les systèmes IT, on a reçu depuis peu des informations concernant des incendies criminels dans des postes électriques et des explosions sur des pylônes. Quoi qu'il en soit, on n'a pu déceler aucun

caractère systématique derrière cette deuxième forme d'attaque. Raison pour laquelle il sera difficile de mettre la main sur les saboteurs. »

Bollard termina son exposé, remercia l'assemblée et se hâta de regagner son bureau. Il regarda sur son ordinateur s'il n'avait pas reçu de nouvelles fraîches concernant Saint-Laurent. Depuis ce matin, l'accident avait été classé au niveau 3 de l'échelle INES par l'Autorité de sûreté nucléaire française. Les populations dans un rayon de vingt kilomètres avaient été confinées. Pour la énième fois, il composa le numéro de ses parents. Aucune tonalité.

La Haye

Shannon dut passer sur la voie opposée afin de contourner la foule de gens massée devant le bâtiment. Elle ne réalisa qu'alors que la marée humaine ne voulait pas entrer dans un supermarché, mais dans une agence bancaire. Deux minutes plus tard, elle était au milieu d'eux.

« Il me reste soixante-dix euros dans mon porte-monnaie, lui expliqua un homme rondouillet, face à la caméra. Tout ce qu'on peut encore acheter, il faut le payer en liquide. Et qui sait combien de temps ça va encore durer ? Je voulais prendre suffisamment d'argent. Puis voilà ! Énervé, il montra les gens derrière lui. S'ils n'ont déjà plus d'argent, comment ça va être dans les prochains jours, hein ? Demain, je serai de nouveau ici. Dès l'aube.

– Qu'est-ce que ça signifie ? demanda Shannon. La banque n'a plus d'argent ?

– Plus pour aujourd'hui. C'est ce qu'ils affirment. Il y a trop de gens qui sont déjà venus en récupérer. L'argent liquide sera livré demain seulement. Nous avons tous attendu pour des prunes. »

Shannon filma quelques-unes des personnes rassemblées, femmes et hommes, qui tambourinaient furieusement contre les vitres de la banque, avant de renoncer et de les laisser. Elle se glissa jusqu'à l'écriteau manuscrit sur la porte.

Gesloten vanwege een technische storing. Vanaf morgen kunt u weer geld opnemen. We vragen uw begrip voor het feit dat het maximale bedrag dat u

per persoon kunt opnemen EUR 250 is.

Closed due to technical disruption. You can get money as of tomorrow. We ask you kindly for your understanding that the maximum amount for withdrawal will be 250 € per person.

La banque était donc fermée. Il y aurait de nouveau de l'argent demain, à hauteur de deux cent cinquante euros par personne. Elle vit, au niveau des guichets, un groupe d'employés en pleine discussion. Elle frappa à plusieurs reprises jusqu'à ce que l'un d'eux se retourne. Il agita la tête. Lorsque Shannon lui montra la caméra, il tourna le dos.

Paris

« Il me faut des résultats, annonça Blanchard, fatigué. Le président de la République, le ministre de l'Intérieur et tous les autres veulent notre tête. Heureusement qu'ils n'ont aucune alternative. » Gêné, il pensa comment, voilà encore quelques jours, il avait menacé de faire tomber des têtes. C'était maintenant la sienne qui était sur l'échafaud. Depuis deux jours, tout le département informatique et une vingtaine de consultants extérieurs travaillaient sans relâche. Quelques minutes auparavant, Proctet l'avait appelé en visioconférence.

« Nous avons des résultats, dit le jeune homme. Mais rien de plaisant. »

Blanchard ferma les yeux un instant. Il vit la lame lui trancher la gorge. Qu'importe, maintenant.

« Nous avons trouvé des parties du logiciel malveillant qui a tout déclenché. Ça fait plus de dix-huit mois qu'il se trouve dans notre système. Cette attaque est planifiée depuis belle lurette. Ça signifie que toutes les sauvegardes de nos données sont inutilisables, parce que contaminées.

– Alors prenons-en de plus anciennes. »

Proctet secoua la tête. « Pas la peine d'y penser. Un an et demi en temps numérique correspond à un siècle en temps réel. Les sauvegardes de plus de dix-huit mois sont irrémédiablement hors d'usage.

– C'est-à-dire ?

– Nous devons nettoyer tous les ordinateurs.

- Mais il y en a des centaines !
- Quelques dizaines suffiraient pour le début, répondit Proctet. S’il n’y avait pas encore un *hic*. »
- Blanchard se donnait du mal pour ne pas paraître trop sidéré. « Quoi encore ? demanda-t-il le souffle court.
- Les quelques serveurs qui étaient encore en fonction, expliqua Proctet, tentaient de se connecter à des ordinateurs qui...
- Vous voulez dire...
- ...que les serveurs aussi sont contaminés. Tout à fait.
- C’est un désastre, grommela Blanchard. Combien de temps pour en venir à bout ?
- Une semaine », fit doucement Proctet. Cependant, tout le monde l’entendit dans la pièce. Blanchard eut l’impression que le jeune homme était devenu plus blême encore en annonçant cela. Il continua : « Au mieux.
- N’y pensez même pas ! cria Blanchard. Vous avez vu le journal de ce matin ? En plein milieu de la France, c’est une catastrophe nucléaire qui menace si les systèmes de refroidissement de la centrale de Saint-Laurent ne sont pas rapidement alimentés en électricité ! Et qui sait si le même scénario ne se joue pas ailleurs ! »

La Haye

Décontenancé, Bollard scrollait sur la page du fil d’info.

▣ L’exploitant confirme une libération contrôlée de radioactivité
(05 h 26) Électricité de France, l’exploitant de la centrale nucléaire endommagée de Saint-Laurent, confirme le rejet de quantités infimes de vapeurs radioactives dans l’atmosphère afin de faire baisser la pression du réacteur.

▣ Autorité de sûreté nucléaire : « Aucun dommage subi par l’enveloppe du réacteur »
(06 h 01) L’Autorité de sûreté nucléaire française affirme que l’enveloppe du réacteur 1 de la centrale de Saint-Laurent n’est pas endommagée. Les systèmes de refroidissement du réacteur 2 fonctionnent sans encombre.

► Le réacteur 2 doit assister le réacteur 1

(09 h 33) Selon l'exploitant de la centrale, l'un des trois systèmes redondants de refroidissement d'urgence du réacteur 2 doit être adapté au réacteur 1 aussi vite que possible. Selon les experts, cette solution est aussi dangereuse qu'impossible.

► « Les autres centrales ne connaissent aucune avarie », selon le gouvernement

Sans quitter l'écran des yeux, Bollard composa le numéro de ses parents et prit le combiné. Il n'entendit rien d'autre que cette désagréable friture de faible intensité.

« Ah, mon Dieu... », fit Shannon lorsque Manzano entra dans la chambre. Elle était assise sur le rebord du lit, deux caméras à ses côtés, sur la couette, l'une reliée au moyen d'un câble à l'ordinateur qu'elle avait sur les genoux. Mais c'est la télévision qui l'intéressait en cet instant.

« Regarde-moi ça, cria-t-elle. Et ça ! »

À l'écran, une présentatrice parlait depuis le studio de CNN : « ... les bourses asiatiques ont été durement touchées par les événements de la veille. L'indice Nikkei a de nouveau plongé de onze pour cent, et le Topix, largement utilisé, de treize pour cent. Shanghai a dégringolé de dix pour cent et le Hang Seng de quinze pour cent.

– Tu t'attendais à quoi ? demanda Manzano. J'espère que tu as bien placé ton argent avant de claironner partout. »

Manzano n'y connaissait pas grand-chose en marchés financiers, mais il était certain que les révélations de Shannon allaient provoquer d'autres effondrements boursiers dans le monde entier. Qui misait à temps sur ces cours en baisse pouvait gagner beaucoup d'argent.

« C'est pas à ça que je pensais, dit-elle. Lis plutôt le bandeau. »

Un texte courait sur le bandeau rouge en bas de l'écran : « Accident majeur dans une centrale nucléaire française. Système de refroidissement hors service. Radioactivité en hausse. Émission spéciale à suivre. »

Manzano remarqua que Shannon se rongait les ongles.

« ... nous sommes maintenant en liaison avec notre correspondant en France, James Turner. James ? »

– *Shit ! Shit ! Shit !* jura la jeune femme. Et je n'y suis pas !

– Estime-toi heureuse. »

L'Américain était dans un champ. Loin derrière lui, à l'arrière-plan, Manzano distinguait davantage qu'il ne les voyait les tours de refroidissement d'une centrale.

« D'après une communication officielle, les systèmes de refroidissement de secours du réacteur 1 de la centrale de Saint-Laurent sont en panne. Personne ne peut dire encore depuis combien de temps. Nous sommes à cinq kilomètres de la centrale, sur l'autre rive de la Loire. Nous n'avons pas d'informations précises concernant les dommages au réacteur... »

« Ce connard a fait de moi son esclave pendant des années et il a de nouveau un sujet au top !

– C'est toi qui le lui as dit hier. »

« ... des dommages qui pourraient avoir des effets sérieux sur l'environnement. »

« Comment d'ailleurs peut-il être à l'antenne ? interrogea Manzano.

– Probablement grâce à la voiture satellite. »

Au lieu des tours de refroidissement, on voyait maintenant un nuage s'étendre derrière le reporter, comme lors d'une explosion. Même à la télévision, Manzano entendit la sourde détonation.

« Wow ? Qu'est-ce que c'était ? Turner se tourna, le regard en direction du nuage. Il y a eu une explosion ! cria-t-il dans son micro. Il vient d'y avoir une explosion dans la centrale ! »

« À ta place, je prendrais mes jambes à mon coup », murmura l'Italien.

« Une explosion ! »

« Il a rien d'autre à dire ? râla Shannon.

– Faut qu'il foute le camp. »

Pourtant Turner se tourna de nouveau face à la caméra. Derrière lui le nuage montait doucement, devenant de plus en plus transparent.

« T'as vu ça ? Tu l'as ? Bon Dieu ! On pourrait le voir de nouveau ? Les studios ? »

Ils passaient déjà la scène au ralenti, avec un zoom sur la centrale. Cependant, on ne pouvait rien voir de plus que la première fois. À l'endroit des tours de refroidissement se développait par saccades un nuage blanc.

« Fuck ! murmura Shannon.

– Alors ? Toujours envie d'y être ? » ironisa Manzano.

Central opérations

O.K., ils n'avaient pas compté là-dessus. Saint-Laurent conférait à l'ensemble une nouvelle dimension. Pas nécessairement conforme à ce qu'ils voulaient. L'Europe ne devait pas devenir inhabitable. Au contraire. Nous devons tout arrêter, disaient certains, avant que pire encore ne se produise. Il n'était pas de cet avis. Même si Saint-Laurent ne restait pas un cas isolé. Il était trop tard, de toutes les manières, pour faire marche arrière. Même s'ils désactivaient les codes nocifs, ça prendrait plusieurs jours pour réparer l'ensemble. En outre, ils savaient bien qu'il y aurait des victimes. Beaucoup. Ils y étaient préparés. Tout changement fait des victimes. Et comment voyez-vous la chose ? avait-il demandé à ses opposants. Vous ne pouvez pas tout bonnement vous lever et partir. Ça signifierait abandonner tous nos objectifs. Des objectifs pour lesquels vous avez déjà fait des victimes. De nombreuses victimes. Arrêter maintenant, ce serait rendre les armes. Redonner aux autres leur pouvoir. Cette communauté, possédée par l'argent et la force, par l'ordre et la productivité, l'efficacité, par la consommation, les loisirs, l'exaltation de l'individu, sa propension à tout ramener à elle. Pour laquelle l'être humain ne compte pas, seule la maximisation des profits. Pour laquelle la société n'est qu'un facteur de coûts. L'environnement une ressource. L'efficacité une prière, l'ordre un reliquaire et l'individu un Dieu. Non, ils ne pouvaient pas faire machine arrière.

Ratingen

« C'est un désastre, annonça Wickley. Pour nous tous. Tournant énergétique, réseaux d'énergie modernes, *smart grids* et compagnie, on peut tout oublier pour les prochaines années. »

La salle de réunion de l'étage de direction était moins remplie que la veille. Moins de collaborateurs s'étaient présentés au bureau, y compris parmi les cadres. L'agence de communication n'avait envoyé que deux représentants, Hensbeck et son assistante, au lieu de quatre. Tous portaient manteaux ou doudounes.

Lueck n'avait pu se procurer ni pièces de rechange ni nouveau générateur, ni diesel. « Nombre de gestionnaires européens de réseaux de distribution ou de transport font part d'attaques fatales contre leurs systèmes IT, fit Wickley. De manière non officielle, tout porte à croire que certains d'entre eux mettront quelques jours, sinon plus, à tout réparer.

– Aussi graves que soient les informations et la situation, observa Hensbeck, cela ne représente-t-il pas aussi une grande chance ? On voit clairement que les systèmes actuels ne valent rien et qu'un changement est nécessaire.

– Votre optimisme est tout à votre honneur, Hensbeck, mais ce n'est pas aussi simple. La cause de la coupure est maintenant sans équivoque : les systèmes IT. Précisément ceux qui sont dédiés à la production, à la distribution et au transport d'énergie. Ce sont eux qui devaient jouer un rôle prédominant lors de la mise en place globale des *smart grids* au cours des années à venir. Tout un pan de notre activité principale. Le cœur même de nos projets visionnaires de développement ! Vous comprenez ? La construction d'un réseau de communication pour diriger le réseau électrique. Les failles de sécurité contre lesquelles banques, sociétés de cartes de crédit et compagnies d'assurance se battent depuis des années, tout ça a aussi atteint notre branche. Mais avec des conséquences bien plus graves, comme vous pouvez le constater à l'extérieur. Une fois le calme revenu après ces événements, tous les projets de développement liés à l'IT seront évalués, examinés, et mis au ban.

– Aucun système ne sera jamais totalement sûr, fit le directeur technique. Mais nous allons déjà bien plus loin que tous les standards industriels.

– Ça a toujours été l'argument de l'industrie atomique, jusqu'au prochain accident majeur, et de la finance, jusqu'au prochain crash. À la suite de cette attaque contre les systèmes, il n'y aura plus qu'une seule question concernant l'approvisionnement énergétique dans les années à venir : la sécurité, la sécurité en termes d'approvisionnement. La protection de l'environnement et le dérèglement climatique passeront aux oubliettes. L'Europe pourra s'estimer heureuse si elle parvient à se remettre sur pieds. La sécurité n'a jamais été un thème aussi important que depuis le début de ce siècle.

– Mais... bien sûr que si. C'était même ce film d'action..., objecta Hensbeck.

– Je sais auquel vous pensez, *Die Hard 4*. Une histoire débile...

- Mais on parlait déjà de ça.
- Oui, et nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous-mêmes ; par le passé, on a écarté ces dangers, on les a pris pour les élucubrations d'oiseaux de mauvais augure. Les responsables n'ont été conscients du réel caractère explosif de la chose que depuis quelques années. Et c'est aussi une question de coûts. La sécurité a un prix.
- Comme on peut le voir, ça coûte encore plus cher de ne pas payer. »

La Haye

Shannon avait monté son sujet et le mettait en ligne. La télévision était allumée.

Manzano entra dans la pièce.

« Quoi de neuf ? »

Il se laissa tomber sur le lit, ouvrit son ordinateur portable et, tandis que sa machine s'allumait, suivit ce qui se passait à la télévision.

« Hmmh... », répondit Shannon, déconcentrée, jetant un coup d'œil à l'ordinateur de l'Italien dont le dos était paré d'un étrange autocollant vert.

Les nouvelles en provenance de Saint-Laurent étaient mauvaises. Sur des images floues en raison de l'éloignement, on voyait la centrale d'où montait de la fumée.

« Ce que nous voyons ne provient pas des tours de refroidissement, disait une journaliste. Depuis l'explosion de ce midi, la situation reste imprécise... »

Pendant ce temps, Manzano suivait le continu sur Internet. Il se limitait aux titres de la plupart des informations.

- ▶ Fermeture des bourses européennes
- ▶ Chômage technique dans toutes les usines européennes d'automobiles
- ▶ La Münchener Rück évalue déjà les pertes à un billion d'euros
- ▶ Mise à jour : 6 employés blessés et 2 irradiés dans la centrale de Saint-Laurent
- ▶ Annulation de la coupe du monde de hockey sur glace fin février en Suède
- ▶ Le gouvernement annonce jusqu'à 2 000 victimes en Allemagne suite au black-out
- ▶ Greenpeace dénonce la forte augmentation des radiations autour de Saint-Laurent
- ▶ USA, Russie, Chine, Turquie se préparent à apporter leur aide matérielle et logistique
- ▶ La région de Bochum de nouveau alimentée en courant

- ▶ Interpol publie les portraits-robots des suspects
- ▶ Réunion du haut commandement militaire de l'OTAN pour discuter des suites à donner
- ▶ Baisse du prix de l'essence suite au black-out
- ▶ Selon l'Autorité de sûreté nucléaire, la situation à Saint-Laurent n'a rien à voir avec Tchernobyl ou Fukushima

Bruxelles

« Les secours demandés sont à la frontière, fit Zoltán Nagy, le directeur hongrois du MIC, résumant la réunion en ces termes. Quant à Saint-Laurent et Temelín, c'est du ressort de l'Organisation internationale de l'énergie atomique de Vienne. Elle a envoyé des experts et nous tient au courant de l'évolution de la situation. » Ils avaient discuté de ses développements les plus récents. C'était pire encore que ce que redoutaient Angström ou qui que ce soit au sein de l'EUMIC. Seul restait imprécis l'état actuel des accidents techniques.

« Une demande d'assistance arrive d'Espagne à cause de l'explosion dans l'usine chimique Abracel, à Tolède. Des gaz toxiques se sont échappés. Les autorités n'ont pas encore le nombre précis de victimes, ils parlent de quelques dizaines au moins. Plusieurs milliers de personnes ont dû être évacuées, dont de nombreuses qui venaient d'être installées dans les hébergements d'urgence. Les États-Unis et la Russie souhaitent envoyer des équipes techniques afin d'aider à combler les fuites. Des accidents ayant provoqué la libération de produits toxiques et des morts nous ont également été signalés à Sheffield en Angleterre, à Bergen en Norvège, en Suisse vers Berne, et à Pleven, en Bulgarie. Aucun de ces États, cependant, n'a demandé l'aide internationale, le nombre de victimes étant inférieur à une dizaine par accident. Toujours plus à chaque fois... Le prochain point a lieu dans trois heures. »

Alors qu'il était sur le point de se lever, Nagy se reprit.

« Ah ! Et avant que je n'oublie, nous avons reçu une information des transports bruxellois. Afin de maintenir en marche un service minimum, ils ont mis en place un service de navettes de bus qui desservent six lignes dans un rayon de quarante kilomètres autour de la ville. Les bus font deux rotations quotidiennes et sont exclusivement réservés aux collaborateurs de

certaines administrations comme la police, les ministères et à quelques départements indispensables de la Commission européenne. Nous en faisons partie. Vous pouvez attendre le bus matin et soir aux arrêts définis. Vous devrez présenter votre badge. Les lignes et les points de rassemblement sont sur le tableau noir. »

Berlin

Hartlandt sursauta lorsqu'on claqua des mains derrière lui.

« On se réveille ! » cria un collègue.

Embarrassé, l'inspecteur regarda autour de lui. Il n'avait voulu faire qu'un somme rapide et il avait piqué du nez.

« J'ai des nouvelles qui vont te réveiller d'un coup. Elles viennent des pompiers qui ont éteint l'incendie au poste d'Osterrönfeld. Ils sont certains que le feu est d'origine criminelle.

– Mer..., se retint Hartlandt. Et pourquoi ne l'apprenons-nous que maintenant ?

– Parce qu'à l'extérieur ils sont débordés. L'enquête n'a pu être diligentée plus rapidement. »

Hartlandt se leva, se posta face au mur où était affichée la gigantesque carte d'Allemagne sur laquelle ils avaient situé tous les problèmes jusqu'alors connus. Les points étaient si nombreux par endroits qu'on ne voyait plus la carte.

« Alors... ce n'est sans doute pas un hasard, murmura-t-il. Depuis le début du black-out, on nous a signalé des incendies dans huit postes. »

Il retourna à son bureau et fouilla parmi des dossiers.

Il tendit une feuille à son collègue. « Voici la liste des postes touchés. Appelle toutes les casernes de pompiers locales. Qu'ils enquêtent sans plus tarder sur les causes des sinistres. »

Zevenhuizen

Pour un peu, François Bollard serait rentré dans la voiture garée sur le chemin d'accès de la ferme. Dans la lumière des phares, il réalisa que le chemin était encombré d'automobiles jusqu'aux bâtiments. Il bifurqua dans le champ et se rapprocha ainsi de la ferme. Dans certains véhicules, il vit des gens qui dormaient, enroulés dans des vêtements chauds et des couvertures. Entre les voitures, quelques personnes se tournèrent vers le Français lorsqu'il gara sa voiture et en descendit.

« Ils ne te laisseront pas entrer, lui cria un inconnu.

– À moins qu'il ne fasse partie des privilégiés », ironisa un autre. Quelques hommes le suivirent jusqu'à la porte. Bollard ouvrit, une main l'agrippa depuis l'intérieur et referma violemment la porte. Il entendit des cris de colère à l'extérieur. Devant lui, Jacob Haarleven. Il avait l'air hagard. Bollard n'entendit qu'à ce moment le brouhaha dans la maison.

« Nous ne pouvons pas tous les accueillir », expliqua Haarleven en prenant les devants. Lorsqu'ils passèrent devant la salle de restaurant, Bollard comprit ce qu'il voulait dire. Les tables avaient été remisées sur le côté, sur le sol étaient allongées au moins quarante personnes, les unes contre les autres. L'odeur de crasse lui prit les narines, quelqu'un ronflait, un autre gémissait en dormant.

« Je leur ai dit que je ne pouvais pas les nourrir tous, continua Haarleven. Mais que faire ? Il y a des enfants, des personnes malades et âgées. Je ne peux pas les laisser mourir de froid ! C'est la même chose dans deux autres pièces.

– Et ceux devant la porte ? »

Haarleven lui adressa un regard désespéré. « Espérons qu'ils resteront raisonnables.

– Qu'est-ce que vous ferez demain lorsqu'ils se réveilleront et qu'ils auront faim ? »

L'autre haussa les épaules. « Je verrai demain. Nous ne pouvons qu'improviser. Si le courant n'est pas rétabli rapidement, nous serons face à un grave problème. »

Bollard s'étonnait de l'attitude de l'homme. À moins qu'il ne soit seulement naïf ?

« Vous travaillez bien pour l'Union européenne ?

– Europol, le reprit Bollard.

– Vous ne pouvez rien faire pour eux ?

– Que font les autorités néerlandaises ? Il n’y a pas d’hébergements d’urgence ?

– Pas assez, disent les gens.

– Aujourd’hui, c’est trop tard. Je verrai demain ce que je peux faire », répondit Bollard.

Pas grand-chose de plus qu’appeler la municipalité et demander pour quelles raisons il n’y avait pas d’hébergements disponibles. Et, si besoin, prévenir la police afin de protéger les biens des Haarleven et les personnes qu’ils abritaient. Il savait déjà ce qu’on lui répondrait.

Bollard gravit les escaliers jusqu’aux chambres occupées par sa famille. À peine avait-il ouvert la porte que son épouse fondit sur lui.

« As-tu des nouvelles de nos parents ? »

Il appréhendait ce moment.

« Toujours pas. Ils vont bien, ne t’en fais pas.

– Bien ? » Il y avait dans sa voix une pointe d’hystérie qui déplut à Bollard. « Il y a un accident nucléaire majeur à vingt kilomètres de chez eux et tu me dis qu’ils vont bien ?

– Où sont les enfants ?

– Ils dorment. Ne change pas de sujet.

– Ce n’est pas un accident majeur, le gouvernement dit que...

– Et qu’est-ce qu’il devrait dire ? cria-t-elle, au bord des larmes.

– Tu vas réveiller les enfants. »

Elle se mit à sangloter et à frapper contre sa poitrine à poings fermés.

« C’est toi qui les as envoyés là-bas ! »

Il tenta de la calmer, de l’enlacer, elle se déroba et le frappa de plus belle.

« C’est toi qui les as envoyés là-bas ! C’est toi ! »

Colère et impuissance montaient en lui. Il la serra si fortement contre son torse qu’elle ne pouvait plus bouger les bras. Elle se défendit un peu, mais il ne défit pas son étreinte jusqu’à ce qu’elle cède et ne fasse plus que sangloter sans retenue contre son épaule.

Seulement quatre jours, se dit-il. Et nos nerfs sont déjà à vif. Il ferma les yeux et se mit à prier pour la première fois depuis son enfance. Je t’en prie, si tu existes, fais en sorte que nos parents aillent bien !

« On s'en tire bien, constata Shannon. Avec délectation, elle enroulait ses pâtes autour de sa fourchette. Il n'y a aucun doute, aujourd'hui.

– Tu peux te rendre sur les lieux de la catastrophe avec la Porsche.

– Crois-moi, je préférerais faire un reportage sans la Porsche pour annoncer que tout est rentré dans l'ordre. Avez-vous du neuf, d'ailleurs ?

– Ma chère, fit Manzano avec un sourire en coin, je sais bien que tu aimerais réitérer ton coup d'hier, d'autant plus que ton collègue en France attire toute l'attention. Mais ce n'est même pas la peine d'essayer. Mon travail ici, tu le sais bien...

– ... est secret. J'ai compris, va.

– Parle-moi plutôt de toi.

– Tu sais le plus important. J'ai grandi dans un trou dans le Vermont, commencé mes études à New York et suis partie pour ce tour du monde fatal qui m'a planté à Paris.

– Ce n'est pas le pire endroit pour faire naufrage.

– Soit.

– C'était le plus important. Mais le moins important ? C'est souvent le plus intéressant.

– Pas dans mon cas.

– Mauvaise histoire, madame la journaliste.

– La tienne est meilleure ?

– Tu n'as pas déjà fait des recherches ? »

C'était au tour de Shannon d'esquisser un sourire en coin.

« Si, bien sûr. Mais il n'y a pas grand-chose à ton sujet. Ta vie n'a pas l'air bien excitante.

– Je suis comme les Chinois qui ne souhaitent une vie excitante qu'à leurs ennemis. Il semblerait d'ailleurs que quelqu'un me l'ait souhaité il y a peu.

– Tu pouvais quitter Milan aussi facilement ? Pas de femme ni d'enfants ?

– Non.

– Pourquoi ?

– C'est important ?

– Pure curiosité. Déformation professionnelle. Et nous devons bien parler de quelque chose.

– Pour l'instant, ça n'a rien donné.

– Oh ! À la recherche de l'âme sœur. Je croyais que c'était un truc de femmes.

– Comme toi ? »

Elle pouffa. Son rire lui plut.

« Et tes parents ? Ils sont en Italie ?

– Ils sont décédés.

– Désolé.

– Accident de voiture. C’était il y a douze ans. »

Il se rappelait le jour où on le lui avait appris. L’étrange anesthésie de ses sentiments.

« Ils te manquent ?

– Non... pas vraiment. » Il réalisa qu’il n’avait pas pensé à eux depuis longtemps. « Peut-être aurions-nous eu encore des choses à nous dire. Pour certaines choses, on ne devient suffisamment mûr qu’avec l’âge. C’est peut-être pour ça qu’on n’en a jamais parlé ensemble, qui sait... Et toi ?

– Ils ont divorcé alors que j’avais neuf ans. J’ai vécu avec ma mère. Mon père a déménagé pour Chicago, puis pour Seattle. Je ne l’ai pas vu souvent.

– Et depuis que tu es en Europe ?

– Je skype avec ma mère. Parfois avec mon vieux. Ils disent sans cesse qu’ils doivent venir me rendre visite. Ils ne sont encore jamais venus à Paris.

– Des frères et sœurs ?

– Une demi-sœur et un demi-frère. Les enfants du second mariage de mon père. Je les connais à peine.

– Une fille unique, quoi.

– Pour ainsi dire, répondit-elle transformant son visage en une grimace sombre et ajoutant théâtralement : butée. Égoïste. Brutale.

– C’est aussi ce que me répétaient mes copines.

– Y compris l’actuelle ? »

Manzano laissa la question ouverte.

« Qu’est-ce qu’elle dirait si elle savait que nous dormons ensemble ? demanda Shannon.

– Je ne lui dirai rien. »

Il utilisa le singulier. Il n’avait pas envie de s’étendre sur ses amours libres avec Julia et Carla ni de devoir s’en justifier. Sonja Angström lui passa par la tête. « Et qu’en est-il du prince charmant ? demanda-t-il.

– Pas encore trouvé », répondit-elle, et elle but une gorgée de vin. Ses yeux le fixaient insolemment par-dessus le rebord du verre.

Ybbs-Persenbeug

Oberstätter courait à travers les couloirs déserts de la centrale. Seule une poignée de techniciens étaient là, le minimum afin de remettre les installations en route – comment ? Ils n'en savaient rien.

Oberstätter se demandait ce qui allait se passer. Les dégâts étaient d'ores et déjà catastrophiques. Les paysans des environs avaient perdu la majeure partie de leurs troupeaux. Les bêtes étaient mortes de froid ou de faim, les laitières à cause de leurs mamelles trop pleines, dans d'atroces souffrances. Des jours entiers on avait entendu leurs meuglements de douleur à des kilomètres à la ronde. Le père d'une connaissance était décédé d'une crise cardiaque, l'ambulance étant arrivée trop tard.

Quelques-uns étaient tout bonnement partis, ce qu'Oberstätter ne pouvait leur reprocher. Depuis qu'on avait annoncé que seuls quelques endroits de l'Autriche bénéficiaient encore d'une alimentation électrique de fortune, de plus en plus de gens tentaient d'y aller. Lui-même vivait ici au cœur d'un petit paradis. À l'instar de ses collègues, il amenait de temps à autre sa famille au travail, afin qu'elle puisse se réchauffer et, le temps de quelques heures au moins, savourer le souffle de la normalité.

Oberstätter entra dans la salle sud des générateurs.

« Vous avez fini ? » demanda-t-il dans son talkie-walkie. Dans la salle de contrôle, cinq ingénieurs crispés observaient les armatures. Depuis une heure ils s'efforçaient, pas à pas, de relancer la centrale. Jusqu'alors, les écrans n'avaient signalé aucune erreur. Encore un poil et les générateurs pourraient de nouveau se remettre à produire de l'électricité.

« C'est parti », l'informa son récepteur.

Devant lui, les géants rouges s'agitèrent en un vrombissement profond.

« Ça marche ! cria Oberstätter dans son talkie.

– On a réussi ! » fit son collègue en retour.

Oberstätter se sentait soulagé. Quatre jours durant, ils n'avaient fait que recevoir des messages d'alerte lors de chacune des phases de la remise en service, ils avaient contrôlé ou même changé des pièces.

« Merde ! entendit Oberstätter dans sa radio.

– Quoi ?

– Ils déconnent !

– Non, sinon je l’entendrais ! cria Oberstätter.
– Mais c’est ce que disent les alertes ici.
– Impossible.
– Trop risqué. On coupe.
– Laisse tourner, ordonna Oberstätter. Si c’est sérieux, ils se couperont tout seul.

– Et le cas contraire ?
– Tout semble normal ici, fit Oberstätter.
– Sur les écrans, on a l’ordre d’arrêter, crépita une voix dans le talkie. On doit couper. On peut pas prendre le risque de foutre les générateurs en l’air ! »

Le léger bourdonnement de la pièce devint plus faible et profond jusqu’à disparaître tout à fait.

« Bon Dieu ! » jura Oberstätter.

Il se rendit au poste de contrôle.

« C’est pas les appareils, expliqua Oberstätter. Les générateurs ronronnent comme des gros chats. C’est un problème avec le logiciel de commande.

– Le système SCADA ? demanda le responsable IT, sceptique. On l’a pourtant passé à la loupe.

– On a des messages d’alerte, on change les pièces, l’alerte disparaît, d’autres arrivent. Pas possible qu’autant de pièces soient foutues... on en a changé un tas. Je te jure que les machines fonctionnent parfaitement. Ce n’est que le logiciel qui fout la pagaille. »

L’homme haussa les épaules. « Je ne sais pas. Et pourquoi ça ? Ça viendrait d’où ? L’entreprise qui a créé SCADA est une géante avec des contrôles qualité et des mesures de sécurité drastiques.

– Je ne trouve pas ça si insensé, objecta un autre collègue. On peut le faire remonter à la maison mère, à Vienne. On verra bien ce qu’ils disent. »

Cinquième jour – mercredi

Zevenhuizen

Avant l'aube, François Bollard fut réveillé par des bruits qu'il ne put identifier immédiatement. Il se leva, chercha la fenêtre à tâtons. En bas, un groupe d'une vingtaine de personnes s'était rassemblé devant la porte et demandait à entrer. Une fois habillé, il descendit. Dans le couloir, il s'arrêta. Une horde sauvage, amassée à l'extérieur, devant la porte d'entrée, pressait Jacob Haarleven de leur ouvrir. Le maître des lieux, un fusil en joue, leur criait de ne pas avancer.

Son passé de policier dans les forces opérationnelles, y compris lors de manifestations ou d'émeutes, était loin derrière lui ; pourtant, Bollard comprit sur-le-champ que l'homme n'avait aucune chance sur la durée. Tôt ou tard, ils parviendraient à entrer, ils réussiraient à fracturer la porte sur laquelle tonnaient des coups sourds. À l'intérieur, les gens grommelaient, irrités. Il devait lui prendre l'arme avant qu'il ne commette l'irréparable.

« Reculez, cria le propriétaire au groupe de l'autre côté de la porte, et il baissa son arme. J'ouvre, mais vous devez comprendre qu'il vous sera impossible de rester. Les autorités s'occuperont de vous.

- Elles n'ont rien fait jusqu'à présent ! hurla un désespéré.
- C'est vrai !
- On nous laisse crever de soif et de faim !
- Et geler ! »

Bollard se demandait déjà où il pourrait bien mettre sa famille à l'abri. Manifestement, elle devait retourner à la maison. Ils avaient assez de bois pour la cheminée. Mais ni vivres ni eau. On lui donnerait bien cela grâce à Europol, mais pour combien de temps encore ?

Dans une pièce voisine, on entendit un bris de verre, puis du bruit, puis de nouveau un bris de verre. Haarleven se cramponna à son fusil, fit un pas en

avant. La foule s'écarta. Bollard se dépêcha d'empoigner l'arme en douceur.

« Quelqu'un a cassé une fenêtre ! cria une femme dans la salle à manger. Écoutez ! »

Bollard vit son épouse dans les escaliers, la mine soucieuse. D'un geste de la main, il l'invita à remonter. Il avait pris sa décision et suivit Marie dans la chambre.

« On fait les bagages, intima-t-il. Vite. »

Elle ne demanda aucune explication.

Vingt minutes plus tard, ils traînaient tous leurs bagages dans les escaliers afin de pouvoir quitter les lieux en une seule fois.

Ils gagnèrent leur voiture et la chargèrent. D'autres voitures devaient manœuvrer afin de laisser passer celle de Marie.

« Les enfants viennent avec moi », dit Bollard. Quelques minutes plus tard, ils avaient quitté l'endroit et la jauge du tableau de bord clignotait. Impossible qu'il ait utilisé autant de carburant. Hier soir, à son arrivée, le réservoir était à moitié plein.

Ils avaient à peine atteint La Haye que, derrière lui, sa femme lui fit des appels de phares. Bollard ralentit. Marie était déjà arrêtée au bord de la route, et avait actionné les warnings. Il passa la marche arrière.

« Restez assis, ordonna-t-il aux enfants avant de descendre.

– Plus d'essence, dit Marie. Et je suis certaine que le réservoir était presque plein lorsque je suis arrivée là-bas avant-hier. Depuis, je n'ai pas roulé.

– Alors je ne me suis pas trompé, répondit-il. Je suis aussi sur la réserve. »

Ils examinèrent le bouchon du réservoir. Il avait été forcé.

Ils déchargèrent les valises et les mirent dans l'autre véhicule, poussèrent la voiture de Marie davantage sur le bas-côté et continuèrent ensemble dans la sienne.

« Espérons que nous atteindrons la maison, observa Paul sur la banquette arrière.

– Quand est-ce que ce sera fini ? » murmura Marie, les larmes aux yeux.

La Haye

Une fois chez eux, François les aida à décharger avant de rejoindre Europol.

Marie était de nouveau chez elle. Mais malheureusement, ce n'était pas parce que tout était rentré dans l'ordre. Elle alluma d'abord une flambée dans la cheminée du salon, afin qu'une pièce au moins soit chauffée. Une fois rangés sacs et valises, elle inspecta le frigo. Elle avait utilisé les produits surgelés et périssables dans les premiers jours de la panne. Il ne restait plus grand-chose. En raison du séjour à la ferme, ils n'avaient pas fait de réserves. Pendant son absence, la plupart de ce qui restait était devenu périmé. Dans le cellier, elle trouva quelques conserves qui suffiraient pour un jour ou deux, à condition de faire de curieux mélanges, mais les temps n'étaient pas au raffinement. Elle devait réfléchir rapidement. Peut-être ses voisins savaient-ils où s'approvisionner encore. François avait parlé de tels endroits. Il devait être au courant. Puis elle essaya d'allumer la télévision et de téléphoner, sachant bien que chaque tentative resterait peine perdue. Comment allaient ses parents ?

► Dernière minute : évacuation de populations en France

Le ministère de l'Intérieur français confirme le début de l'évacuation de populations dans un rayon de cinq kilomètres autour de la centrale nucléaire de Saint-Laurent, dans le département du Loir-et-Cher. La ville de Blois, et ses châteaux mondialement connus, ainsi que la périphérie d'Orléans sont touchés, entre autres. De plus amples mesures d'évacuation ne sont pas à exclure.

Mon Dieu, soupira Bollard. Nanteuil se trouvait entre Blois et Saint-Laurent. De nouveau, il prit le téléphone.

► Retrait de liquidités limité à 100 euros par jour

À la suite de l'assaut de la veille sur les banques dans la plupart des pays européens, la Banque centrale européenne appelle au calme. « Le retrait de liquidités est assuré », a indiqué son président, Jacques Tampère. Jusqu'à nouvel ordre, ces retraits seront limités à cent euros par jour et par personne. Tampère a confirmé que la Banque centrale mettait à disposition un milliard d'euros pour soutenir les marchés.

► Nuage radioactif en direction de Paris ?

Les informations de ce matin provoquent l'inquiétude ; un nuage chargé de particules radioactives serait poussé par le vent depuis Saint-Laurent en direction de Paris. Selon EDF, de la vapeur faiblement radioactive aurait été libérée de la centrale afin de réduire la pression au sein du réacteur. D'après les données communiquées par EDF, les quantités ne seraient pas nocives pour la santé.

On frappa à la porte.

« Entrez. »

Manzano apparut.

« Avez-vous un peu de temps ? »

Bollard raccrocha et l'invita à s'asseoir à la petite table de réunion.

« Vous avez l'air blême, fit remarquer Manzano.

– Trop peu de sommeil ces derniers jours.

– Qui pourrait prétendre le contraire ? soupira l'Italien. Il posa son portable devant le Français.

– Vous vous souvenez des données que je vous avais demandées, celles des fournisseurs de logiciels pour les centrales ?

– Oui.

– Je crois que j'ai découvert d'où pourraient provenir les mystérieux problèmes techniques apparus dans les centrales. Leurs logiciels sont à la fois très spécifiques et très complexes, si complexes qu'une attaque d'ampleur contre autant de centrales serait très onéreuse. Où pourrait se planquer un tel assaillant ? Je me suis demandé où j'irais si j'avais assez de temps et d'argent pour une telle action. En tant que criminel, j'ai besoin d'une porte d'entrée qui me permette de faire le plus de victimes potentielles possibles. C'est-à-dire quelque chose de commun à tous les systèmes de contrôles de centrales, aussi différents soient-ils. Si l'on pense ainsi, on en arrive rapidement à la conclusion qu'il s'agit des systèmes SCADA, les logiciels utilisés par les centrales. Parce que peu de fournisseurs en équipent le monde entier. Bien entendu, ils développent des solutions spécifiques à chaque centrale. Mais certaines parties du logiciel sont identiques pour beaucoup d'entre elles. S'il est possible de manipuler certaines de ces parties, j'ai gagné.

– Mais les systèmes SCADA sont extrêmement sûrs en raison de leur structure, objecta Bollard. Il fronça les sourcils. Ce serait alors...

– ... un travail effectué au sein même d'un producteur de systèmes

SCADA, compléta Manzano. J'ai de bonnes raisons de croire que ce pourrait être précisément le cas. "Pourrait" – je le dis avec une grande prudence. Les développeurs avaient utilisé pour chacun des systèmes SCADA de la première génération leurs propres protocoles et leurs propres architectures. Les systèmes SCADA modernes ont de plus en plus recours à des solutions standard pouvant être utilisées sur chaque ordinateur et en passant par Internet. Ça rend leur utilisation plus simple, mais augmente drastiquement les risques liés à la sécurité, expliqua Manzano. Cependant, je dois bien reconnaître que mes soupçons ne reposent que sur une seule statistique. »

Il afficha à l'écran une carte de l'Europe avec de nombreux points bleus.

« Voici les centrales touchées, en l'état actuel de la situation. J'ai simplement comparé avec les fournisseurs de logiciels. Le résultat est bluffant. »

Il appuya sur une touche. La plupart des points devinrent rouges. « Toutes ces centrales ont été équipées par un seul fournisseur de systèmes SCADA. »

Il laissa ses mots en suspens.

« Pour plus de sécurité, j'ai aussi fait le test inverse. Le quart restant a été équipé par d'autres grands producteurs de systèmes SCADA. En résumé : une large majorité des centrales hors service sont équipées de systèmes provenant du même fournisseur : Talaefer. »

Central opérations

L'Italien se faisait de plus en plus encombrant.

Bien sûr, ils avaient compté sur le fait que, parmi les milliers d'enquêteurs européens, tôt ou tard, il y en aurait bien un qui trouverait une piste. Quoi qu'il en soit, ils avaient pensé que ça arriverait plus tard, pas si rapidement. Et, de nouveau, l'Italien en était responsable. D'abord les compteurs en Italie et en Suède, puis ça. Il était temps d'entreprendre quelque chose contre ce type. Ils allaient jouer un peu avec lui. Ils pouvaient s'infiltrer dans son ordinateur. Il tapa quelques lignes de code au clavier. Une liste de noms apparut à l'écran, dont Manzano suivit de « offline ». La prochaine fois que l'Italien allumerait son ordinateur et serait en ligne, il lui concocterait une petite surprise. Il l'aurait presque regretté. Manzano était si proche d'eux.

Ensemble, ils avaient manifesté contre les flics, ils avaient encaissé des coups de matraque. Comme eux, il s'était aventuré dans des zones interdites lorsque, hacker, il avait survolé les dimensions infinies du Net, franchi et fait tomber des barrières. Jusqu'au moment où, à l'instar de tant d'autres, il avait suivi la mauvaise voie. S'ils ne pouvaient pas le ramener sur le droit chemin, ils devaient l'écarter du leur.

La Haye

« Qu'en pensez-vous ? »

Le front plissé, Bollard regardait la caméra de son ordinateur. Dans la petite fenêtre, en haut à droite, apparaissait le visage du directeur d'Europol. Il était de nouveau en déplacement, cette fois à Bruxelles, afin de s'entretenir avec différents responsables à la tête d'autres organisations de l'Union.

« Une trace que nous devons suivre, fit le directeur. Nous devons creuser chaque piste. Le temps passe. »

C'est ce qu'avait escompté Bollard. La coopération de Manzano avec la journaliste américaine avait confirmé ses pires craintes. Même si Manzano, tout bien considéré, n'avait pas fait d'entorse à son devoir de réserve, il lui faisait encore moins confiance. Il voulait que ce criminel, ce pseudo-révolutionnaire, reste extérieur à la maison.

« Qu'est-ce que vous diriez, demanda-t-il à Ruiz, si nous l'envoyions chez Talafer, afin de les aider ? »

Ainsi, les Allemands s'en débrouilleraient.

« Si vous n'en avez pas besoin...

– Nous avons besoin de chaque homme, mais s'il y a un soupçon de vrai dans ce qu'il dit, ils se réjouiront probablement, chez Talafer, de l'avoir parmi eux.

– Proposez-le lui. »

Enfin ! pensa Bollard. Ciao, Piero Manzano.

Ratingen

« Qu'est-ce qu'ils veulent ? demanda Wickley.

– Accéder aux logiciels », répéta le directeur technique. Il utilisait un téléphone satellite pour communiquer avec Bangalore, où étaient localisés les centres d'appel et d'assistance à distance de l'entreprise ainsi qu'une partie de la production. « Nous ne pouvons rétablir le contact que maintenant. Ça ne fonctionne que trois à quatre fois par jour.

– Et maintenant, il y a des requêtes ? »

Dehors, au-dessus du bâtiment de Talaefer AG, s'étirait un ciel gris. L'hiver était triste. À plus forte raison lorsqu'on devait garder manteaux et écharpes dans des bureaux où il faisait dix degrés. C'était un spectacle pitoyable. Wickley rêvait du soleil de Bangalore.

« Trois exploitants signalent des problèmes dans plusieurs centrales, et ne parviennent pas à les résoudre. Ils aimeraient qu'on les assiste.

– Alors nous devons faire en sorte de les aider. Contre quoi se battent-ils concrètement ?

– On ne sait pas bien encore. Le problème, c'est que normalement nos équipes techniques se connectent en ligne et accèdent à leurs systèmes. Mais tant qu'Internet ne fonctionne pas, c'est impossible. »

Un bruissement étrange parvint aux oreilles de Wickley, pour se transformer en vrombissement. Il avait déjà, à deux reprises par le passé, perdu provisoirement l'ouïe. L'instant était mal choisi pour une troisième fois. Le bruit devenait de plus en plus important, se développant en un fracas assourdissant.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda le directeur technique.

– Vous entendez aussi ? » demanda Wickley en essayant de dissimuler son soulagement. Ce n'était pas le moment de montrer des faiblesses.

Le bruit emplissait maintenant toute sa tête. Une ombre assombrit les fenêtres du bureau de la direction. Wickley aperçut une silhouette bleu sombre, puis le rotor rapide d'un hélicoptère qui atterrissait lentement devant le bâtiment.

« Putain de m... »

Ils se ruèrent à la fenêtre et observèrent l'appareil se poser entre les automobiles. Presque instantanément en sortirent quatre silhouettes, portant de lourds sacs qu'ils balancèrent sur le sol. Deux hommes coururent vers l'immeuble en position courbée, les deux autres restèrent sur place. Sur le flanc de l'hélicoptère, Wickley put déchiffrer un mot.

« Police ?

– Qu'est-ce qu'ils veulent ? » cria le directeur technique, incrédule.

De l'intérieur de l'appareil, on balança des caisses qui furent réceptionnées par les deux hommes au sol qui les posèrent à côté des sacs. Puis deux autres passagers débarquèrent. L'un adressa un signe à l'hélicoptère qui décolla en décrivant une large courbe dans les airs. Tout ça n'avait pas duré plus de trois minutes. Quelqu'un frappa à la porte.

Ils prirent place dans une petite salle de réunion derrière la réception, où Wickley les avait conduits. Le P-DG jaugea Hartlandt, puis il se racla la gorge : « À quel titre menez-vous cette enquête ? »

Hartlandt, au cours de sa carrière dans la police criminelle, avait appris à faire face aux dirigeants de grandes entreprises internationales. Le ton supérieur de Wickley lui déplut, mais il était habitué à ce genre d'attitude et n'en laissa rien paraître.

« Une enquête relative à une formation terroriste. Je ne crois pas que vous y soyez liés, lança-t-il en guise d'apaisement. Mais ça pourrait émaner de quelqu'un dans votre entreprise. Si c'était le cas, j'imagine que vous souhaitez que nous le trouvions aussi vite que possible, non ? »

Wickley pesa les propos de Hartlandt. « Nos systèmes SCADA ? demanda-t-il. Impossible ! » ajouta-t-il, sûr de lui et indigné.

Hartlandt s'attendait à une telle réaction. Il sortit les statistiques qu'Europol lui avait envoyées, étendit la feuille devant le P-DG et lui expliqua les faits.

« Ce doit être une erreur, persista Wickley.

– Erreur ou non, objecta l'autre, nous devons examiner la chose. Établissez-nous une liste de tous les collaborateurs ayant participé à ces projets. Par ailleurs, nous voulons dès aujourd'hui rencontrer vos cadres dirigeants. Mes collègues sont des informaticiens de la police criminelle. Ils vont épauler vos hommes pour trouver de possibles failles.

– Je crains que ce ne soit pas si facile », admit enfin Wickley.

Hartlandt fut frappé par tant de mauvaise volonté. Il ne dit rien et attendit que l'autre continue.

« Notre alimentation électrique de secours n'a pas été conçue pour un cas comme celui-ci. De nombreux employés ne peuvent se rendre au travail faute

d'essence ou de transports en commun. Et sans courant, nous ne pouvons accéder aux ordinateurs où sont stockées l'ensemble des données. »

Hartlandt s'épargna une remarque sur l'absence de courant chez l'un des plus grands fournisseurs de l'industrie de l'énergie et se contenta de hocher doucement la tête. « Je m'en occupe. »

La Haye

Un convoi de véhicules militaires et de camions-citernes apparut à l'écran, ce qui fit penser Manzano à un film d'action de la fin des années 1970.

« L'accident nucléaire en France a provoqué la panique dans les autres pays européens. Des livraisons de diesel solidement escortées sont censées assurer une alimentation suffisante des générateurs de secours dans les centrales nucléaires. »

Toutes les personnes présentes dans la salle de réunion d'Europol suivaient le reportage.

« À l'exception de Saint-Laurent, toutes les centrales du continent et des îles Britanniques sont dans un état stable, fit le journaliste. L'Agence internationale de l'énergie atomique parle d'incidents mineurs affectant douze autres centrales. Dans la centrale de Temelín, la situation reste tendue, tandis que de mauvaises nouvelles nous arrivent de la centrale endommagée de Saint-Laurent. »

Voilà longtemps qu'ils ne regardaient que CNN, dans la mesure où les chaînes de télévision nationales et nombre de chaînes européennes avaient dû cesser d'émettre. À l'écran, des vues floues, imprécises, de la centrale. L'une des tours de refroidissement était coiffée d'un long nuage menaçant.

« Une seconde explosion a eu lieu dans la centrale atteinte. Les bâtiments ont été lourdement endommagés. »

Des êtres étranges vêtus de combinaisons NBC marchaient avec raideur, tels des insectes gigantesques, sur le terrain autour de la centrale, portant des boîtiers qui crépitaient.

« Une heure plus tard, on a enregistré une radioactivité trente fois plus forte. »

Un autre de ces insectes, à la combinaison arborant un logo Greenpeace, montrait un compteur à la caméra.

« Les organisations de protection de l'environnement affirment avoir mesuré de fortes doses de rayonnement, dangereuses pour la santé, dans un rayon de vingt kilomètres. »

Des colonnes de camions militaires abritant des unités spéciales à l'équipement vert semblaient sortir tout droit du tournage d'un film catastrophe.

« Le gouvernement français a annoncé avoir évacué les populations dans un rayon de vingt kilomètres, à titre préventif. »

Les images suivantes de campements de fortune étaient du même genre que celles qui passaient au cours des jours précédents. Manzano remarqua que Bollard ne cessait de composer un numéro de téléphone. Il suivait le reportage, le combiné sur l'oreille.

La rédaction montra des vues d'un aéroport. Les ventres d'avions gigantesques semblaient avaler des camions qui paraissaient être des jouets. D'autres vues montraient des soldats qui déchargeaient des caisses et guidaient des véhicules.

« Les États-Unis, la Russie, la Turquie, la Chine, le Japon et l'Inde se préparent à dépêcher leurs premières équipes. »

Bollard raccrocha sans avoir pu parler à quiconque.

« Nous devons faire cesser cette folie », fit quelqu'un.

Les autres restèrent silencieux.

Ratingen

Hartlandt avait aménagé son centre opérationnel dans l'une des salles de conférence de Talafer, derrière le hall de réception. Les tables avaient été rassemblées pour former un immense rectangle. Une moitié était recouverte par les ordinateurs portables de l'équipe de Hartlandt, l'autre servait aux réunions. Les générateurs de secours derrière le bâtiment fournissaient suffisamment d'énergie pour leurs machines et quelques installations sanitaires du rez-de-chaussée, ainsi que pour les serveurs. Les ascenseurs et les étages supérieurs n'étaient plus approvisionnés en courant. Wickley lui-

même avait dû déménager de son bureau du dernier étage pour gagner celui des policiers. Il s’y était installé un bureau provisoire, à quelques salles de distance. Il était pour l’instant assis avec les fonctionnaires et quelques-uns de ses collaborateurs pour résumer la situation de l’entreprise.

« L’équipe à la tête du projet SCADA comprend sept personnes, dont deux sont présentes aujourd’hui. Elle est assistée par cent vingt salariés en tout. Monsieur Dienhof vous donnera tous les détails à ce sujet. »

L’homme en question, grand et mince, avec une couronne de cheveux et une barbe, prit une feuille de papier, la lut puis dit : « Trois de nos managers sont en vacances, nous ne sommes pas parvenus à les joindre. Deux autres habitent à Düsseldorf, et ils ont dû se retirer dans un hébergement d’urgence. Et nous ne savons pas encore dans lequel. Peut-être pourriez-vous nous aider à les retrouver. Vous pouvez certainement entrer plus facilement en contact avec les autorités, fit-il en se tournant vers Hartlandt.

– Je m’en charge, acquiesça ce dernier.

– Quant au reste de l’équipe, nous n’avons pu jusqu’à présent joindre que dix collaborateurs. Nous n’avons pas contacté les autres, puisque nous n’avons ni assez de personnel ni assez de véhicules avec de l’essence, ou bien parce que nous ne les avons pas trouvés chez eux. »

Il posa la feuille.

« Donnez-nous une liste avec les noms et les adresses, demanda Hartlandt. Nous allons essayer de mettre la main dessus. »

Dienhof approuva. « Concernant les systèmes SCADA, nous n’avons pu commencer les analyses que ce matin. Certes, les systèmes reposent sur certains modules communs de base, mais ils sont adaptés individuellement pour chaque client. Bien sûr, nous examinerons d’abord ces éléments communs. Si nos systèmes avaient une part de responsabilité dans les problèmes actuels, alors il faudrait en rechercher la cause le plus rapidement possible, puisque nombreuses sont les centrales touchées.

– Bien, fit Hartlandt. Continuez à travailler. On va essayer de retrouver et de ramener le plus grand nombre possible de vos employés. »

Le palais des congrès était un bâtiment moderne, fonctionnel, affichant, au-dessus de l’entrée, en grandes lettres blanches « DumeklemmerHalle ».

Devant, il y avait des groupes de gens qui discutaient ou fumaient. Hartlandt entra dans le vaste vestibule. À l’endroit même où d’habitude on

vendait des billets d'entrée, où les spectateurs se donnaient rendez-vous avant le début d'une représentation, dégustant pop-corns et sodas, se trouvaient des gens habillés pour l'hiver, bien que la température soit plus clémente qu'à l'extérieur. Par les portes grandes ouvertes, Hartlandt pouvait voir ce qui se passait à l'intérieur. L'espace d'un instant, il eut l'impression d'avoir voyagé dans le temps, en 1997, lorsqu'il avait été cantonné à cet endroit, lors de son service militaire, des semaines durant, au cours de la grande crue de l'Oder.

On avait accroché des panneaux sur ceux annonçant habituellement les prix du billet d'entrée, des boissons et des en-cas. Dans une police noire épurée sur fond blanc, on lisait : Enregistrement. Croix-Rouge. Bénévoles. Retrait de matériel. Et les indications conduisant aux toilettes, aux salles de douches et aux distributions d'alimentation, qui se trouvaient dans d'autres salles. Sur l'un des longs murs, il y avait un nombre infini de papiers et de photos, une sorte de tableau de recherches, songea l'inspecteur.

Il se rendit à l'enregistrement. Une femme corpulente d'un certain âge le salua de mauvaise grâce. Il se présenta et lui tendit une liste de trente-sept noms.

« L'un d'entre eux se trouve-t-il chez vous ? »

La préposée se tourna sans un mot en direction d'une armoire de la hauteur d'un homme, comprenant de nombreux tiroirs, et ouvrit l'un d'entre eux. Elle commença à chercher dans le registre, tout en jetant de fréquents coups d'œil à la liste de Hartlandt et en prenant des notes sur un morceau de papier.

Il observait les gens dans la salle. Ils n'avaient l'air ni énervés ni soucieux. Pour un peu, on aurait dit qu'ils attendaient le début d'une manifestation. Leurs conversations se fondaient en un brouhaha informe qui emplissait les lieux.

« Il y en a onze ici », fit la dame.

La salle n'était qu'un immense champ jonché de lits simples, en rangs, entre certains desquels pendaient des bouts de tissus destinés à délimiter des espaces individuels. L'air était vicié, ça sentait le renfermé, les habits mouillés, la sueur, sans compter les relents d'urine. Les gens se tenaient assis ou allongés sur leurs couchés. D'autres causaient, lisaient, regardaient dans le vide, dormaient.

Hartlandt jeta un coup d'œil sur le plan de l'endroit et sur sa liste, puis se rendit au premier endroit indiqué.

Chez Talafer, on avait démonté les cloisons mobiles entre les salles de réunion du rez-de-chaussée et créé ainsi une seule grande salle. Sur deux longues rangées de tables, il y avait cent vingt ordinateurs portables dos à dos. Deux bons tiers des postes de travail étaient occupés, majoritairement par des hommes. Beaucoup d'entre eux ne s'étaient pas rasés depuis plusieurs jours. Ni même douchés. Ils le feraient plus tard. L'équipe de Hartlandt avait deux douches provisoires avec des réserves d'eau que chacun pouvait utiliser quand bon lui semblait.

« Nous en avons quatre-vingt-trois sur cent dix-neuf, annonça Hartlandt. Trente sont en congés. Six restent introuvables. Parmi les cadres supérieurs, tous sont là, hormis Dragenau, Kowalski et Wallis. D'après les collègues, Dragenau est en vacances à Bali, Kowalski au Kenya, et Wallis fait du ski en Suisse. Nous n'avons pu entrer en contact avec aucun d'entre eux.

– Nous sommes déjà bien nombreux, fit Dienhof. Malgré tout, ça va durer une éternité, puisque nous devons également rechercher parmi les modifications des années passées. Si nous avons réellement un saboteur parmi nous, il n'a pas pu effectuer tout cela de nuit. Par ailleurs, nous devons tout faire vérifier par au moins deux personnes.

– Et pourquoi donc ? demanda Wickley.

– Si un saboteur passe en revue sa propre manipulation, il ne nous dira rien, répondit Hartlandt. C'est pour ça que nous appliquons un principe de précaution à deux niveaux.

– Toute la difficulté, observa Dienhof, est que nous ignorons ce que nous recherchons. Nous retournons cette gigantesque botte de paille, au pied de la lettre, sans même savoir si nous cherchons une aiguille, une tique ou un champignon.

– Voire rien », compléta Wickley.

Sixième jour – jeudi

Ratingen

Hartlandt se réveilla avant l'aube. Il se glissa lentement hors de son sac de couchage, s'habilla et expédia sa toilette dans une des douches d'appoint. Il ne dut renoncer qu'à se raser.

Ils avaient cadenassé leur campement provisoire, seuls lui et ses hommes y avaient accès. Ils y avaient installé leurs ordinateurs, leurs serveurs et un terminal radio TETRA au moyen duquel ils pouvaient transmettre des données.

En plus de ses fonctions opérationnelles chez Talaefar, Hartlandt était encore en charge des investigations concernant les attaques menées contre les producteurs et les fournisseurs d'énergie. Il alluma son ordinateur portable et examina les dernières données reçues. Berlin avait envoyé de nouveaux éléments : il s'agissait de l'analyse des incendies dans les postes de distribution et de transformation. L'origine de quatre des six incendies était très probablement criminelle. La liste n'était pas longue : Osterrönnfeld samedi, Güstrow dimanche, Cloppenburg mardi, Minden la veille au soir.

Hartlandt consulta sa carte interactive d'Allemagne, où il avait fait figurer tous les accidents rapportés jusqu'alors, comme sur la grande carte murale de Berlin. Les lieux concernés étaient répartis dans tout le nord de l'Allemagne.

Son collègue Pohlen, un géant blond, marchait d'un pas maladroit et endormi dans la pièce.

« Regarde-moi ça, lui lança Hartlandt. On a déclenché des incendies dans quatre des postes.

– Répartis dans tout le nord de l'Allemagne, remarqua Pohlen. Ont-ils toute une armée de saboteurs ? »

Hartlandt fit disparaître les points.

« Les feux ne sont pas partis en même temps, mais les uns après les autres, commenta-t-il en rallumant un à un les points.

– D’abord au nord, puis à l’est, et ensuite à l’ouest, constata Pohlen. Ça ne fait aucun sens.

– À croire que quelqu’un parcourt le pays et met le feu aux installations. Mais il y a encore quelque chose. On a découvert quatre pylônes électriques détruits à l’explosif. »

Il entra les coordonnées des différents lieux dans son système.

« Malheureusement, les équipes dépêchées sur place n’ont pu précisément établir l’instant des explosions, mais... » Il buta après avoir marqué tous les points sur la carte. Hartlandt relia les lieux des trois incendies d’une ligne allant de Lübeck à Güstrow à l’est, puis repartant vers Cloppenburg à l’ouest.

« Deux des pylônes détruits se situent à proximité de la ligne Güstrow-Cloppenburg. Comme si quelqu’un se baladait par là-bas et sabotait systématiquement les installations stratégiques importantes.

– Alors il faut sur-le-champ sécuriser les ouvrages restants ! s’écria Pohlen.

– Oublie. Rien que pour le réseau à haute tension, ça en fait des centaines. Nous ne pouvons pas les faire tous surveiller, la police et l’armée sont déjà à bout. Il prit la radio. Voyons ce qu’ils en disent à Berlin. »

La Haye

« Nous avons discuté de votre théorie, fit Bollard à Manzano. Celle concernant les systèmes SCADA de Talafer. Dans le cadre d’une procédure d’entraide, les autorités allemandes sont sur le coup. Nous ne pouvons y envoyer nos propres hommes, chacun est nécessaire ici. »

Il se pencha en avant et appuya ses coudes sur son bureau. « Alors, franchement et honnêtement : est-ce que vous auriez envie de vous rendre dans une ville du nom de Ratingen, vers Düsseldorf, et d’y mettre en œuvre vos connaissances ? »

Manzano, surpris, fronça les sourcils.

« Je ne suis pas un spécialiste de SCADA. »

Bollard lui adressa un sourire ironique.

« Je crois beaucoup des choses que vous me dites. Même vos théories. Mais pas ça. Et même si c'était vrai, vous êtes capable de reconnaître des erreurs dans des systèmes. C'est de ça qu'il s'agit. Vous feriez bien de télécharger les rapports, ils se trouvent sur notre réseau. Je ne peux pas vous garantir qu'il y a à Ratingen des hôtels avec de l'eau chaude et des sanitaires qui fonctionnent.

– Vous avez l'art de me faire envie.

– Pour cette mission, vous aurez une voiture à disposition. Concernant les frais, nous allons certainement nous entendre. Mais ne dites rien à votre copine.

– Ce n'est pas ma copine.

– Oui, oui. Vous conduisez ? »

« Dès maintenant, tu as la chambre pour toi seule », dit Manzano en faisant ses bagages. Shannon revenait à l'instant d'un tour en ville au cours duquel elle avait réalisé quelques brefs reportages.

« Tu pars ? Tu vas où ?

– Peu importe. »

Elle entendit la chasse d'eau dans la salle de bain, puis l'eau couler. Bollard sortit.

« Ah ! Voici notre journaliste star ! dit-il d'un ton ironique. Est-ce que vous pourriez nous laisser seuls un instant ? »

Shannon hésita. Après tout, c'était aussi sa chambre. Enfin, pas vraiment. Elle déposa sa caméra sur le bureau, quitta la pièce, ferma la porte et y colla l'oreille. Elle ne comprit que des bribes de mots qui ne lui apprirent rien. Puis, enfin, une phrase entière.

« À supposer que les Allemands aient une connexion Internet qui fonctionne », dit Manzano.

C'est donc en Allemagne qu'il se rend. Shannon réfléchit à toute vitesse.

« On peut dire ce qu'on veut des Allemands, mais ils sont organisés, répondit Bollard. L'Office fédéral de police criminel chez Talafer a probablement ce qu'il faut. Voici les clefs de votre voiture. Elle est dans le garage de l'hôtel, une Audi A4 noire immatriculée aux Pays-Bas. Le réservoir est plein. Avec ça, rejoindre Ratingen est un jeu d'enfant. Tout comme en revenir. »

Shannon entendit des pas, et, sur la pointe des pieds, elle alla deux portes

plus loin. Elle s'appuya sur le mur, croisa les bras, comme si elle attendait ainsi depuis une éternité.

Bollard lui adressa un signe de la tête en passant.

Elle retourna dans la chambre. Manzano était debout, avec valise et sacoche d'ordinateur, prêt à partir.

« J'ai été ravi de faire ta connaissance, dit-il. J'espère que nous nous reverrons, une fois que toute cette histoire sera passée. Peut-être un jour feras-tu un reportage à Milan. Tu as mon adresse. »

Shannon attendit jusqu'à ce que la porte se soit refermée sur lui. Puis elle entreprit à la hâte de mettre ses effets dans son sac marin.

New York

Des gens s'entassaient autour de Tommy Suarez dans la ligne A du métro en direction de Brooklyn – époussetant la neige de leurs vêtements fumants, téléphonant, lisant, regardant dans le vide, lorsque subitement la lumière s'éteignit.

Le crissement des freins se confondit avec les cris des passagers. Des corps étrangers le percutèrent, le poteau lui meurtrit le poignet, puis, sous l'effet de la douleur due aux coups dans les côtes, le dos et les jambes, il se sentit comme dans le tambour d'une machine à laver en plein essorage. Après un soubresaut, le métro stoppa. Le temps d'une respiration, le wagon fut silencieux, puis les passagers commencèrent à crier sauvagement. Suarez n'avait aucune idée de la distance qui les séparait de la prochaine station. Espérons que personne n'a sauté sous le train, pensa-t-il. Les discussions autour de lui devinrent plus animées. Il regarda l'heure. Sept heures moins le quart. Pourquoi le conducteur ne faisait-il aucune annonce ?

« Super ! cria une dame d'un certain âge. Espérons que ce n'est pas encore une coupure de courant ! Lors de celle de 2003, je suis restée coincée deux heures dans une merde pareille !

– Deux heures ? » l'interpella une jeune femme. Suarez décela dans son intonation une panique retenue, grandissante.

« Et encore, j'ai eu bien de la chance, poursuivit la plus âgée. D'autres... » Elle ferait mieux de la fermer.

« Ça va repartir bientôt », dit Suarez à la jeune femme pour la calmer. Il n'était pas aisé pour tout le monde de rester dans le noir complet, dans un espace confiné avec de nombreuses personnes. D'autant plus lorsqu'on pensait que ça pouvait durer ainsi plusieurs heures. Il la comprenait très bien. Et il n'aimait pas les oiseaux de mauvais augure, particulièrement dans une telle situation. « Il ne peut rien nous arriver. »

À ses côtés, un adolescent pianotait sur son téléphone.

« O.K. Ça marche pas non plus.

– Qu'est-ce qu'on va faire, si ça reste comme ça ? questionna un homme, son cartable sous le bras.

– Quoi comme ça ? répondit une femme. Pas de lumière, pas de métro.

– Ça, je peux bien vous le dire, s'immisça de nouveau la vieille dame. Attendre. Attendre et se les geler. »

Suarez aurait aimé lui en coller une pour la faire taire. Mais ça aurait été comme gifler sa propre mère.

« Et si ça nous avait atteint à notre tour ? demanda une dame emmitouflée dans un manteau de fourrure artificielle. Comme en Europe ? »

La jeune femme, prise de panique, commença à gémir, puis à crier. Suarez se crispa, il réalisa que la panique de cette passagère déteignait sur lui et les autres voyageurs. Il dut se dominer pour ne pas lui crier après, essaya plutôt de la calmer, mettant sa main sur ses épaules, voulant la serrer dans ses bras.

Elle le frappa, devint plus hystérique encore.

« Laissez-moi ! Je veux sortir ! »

La Haye

« Entrez », lança l'un des hommes.

Une fois Manzano parti, les policiers affectés à sa surveillance étaient sur le point de regagner Europol.

« Deux choses, commença l'un des fonctionnaires. Premièrement : la journaliste a décampé tout de suite après le départ de Manzano. Où elle est, on n'en sait rien.

– Probablement à ses trousseaux, dit Bollard. Il lui rapportera bien un reportage.

– Et ça. Nous venons de le découvrir. Il a dû envoyer le mail peu avant de partir. »

Sur l'écran du fonctionnaire, Bollard vit un message en mauvais anglais : *Talaefer. Chercher un bug. Trouveront rien. Je te tiens au jus.*

Je le savais bien ! pensa Bollard, triomphal.

« C'est adressé à qui ?

– À une adresse russe. mata@radna.ru. On sait rien de plus. »

Il prit le téléphone pour appeler son chef. Il fallut peu de temps pour que son assistant soit convaincu de l'urgence de l'appel et le mette en relation. En quelques mots, il expliqua de quoi il retournait. Bollard s'attendait à une telle réponse de son supérieur.

« On ne peut plus courir aucun risque. Informez-en ce policier de la criminelle, chez Talaefer. Comment s'appelle-t-il, déjà ?

– Hartlandt.

– C'est ça. Ils doivent arrêter l'Italien. Et voir ce qu'ils en tirent. La CIA se fera probablement une grande joie de vous aider.

– Pourquoi la CIA ?

– Vous n'êtes pas encore au courant ?

– De quoi ? »

Berlin

« Les États-Unis ? »

Un long moment, la *situation room* du ministère de l'Intérieur se figea. Comme pétrifiés, tous regardaient le peu d'écrans qui restaient et le secrétaire d'État. Les horloges indiquaient quatorze heures passées de peu.

« Comme chez nous ? » interrogea quelqu'un.

Rhess acquiesça. Il tenait le combiné du téléphone contre son oreille et ne cessait d'opiner du chef.

Le regard de Michelsen faisait des allers-retours entre les téléviseurs et le secrétaire d'État.

« Si c'est vrai, chuchota-t-elle à sa voisine, nous l'avons vraiment profond. Pardonne-moi l'expression. »

Rhess raccrocha.

« Le ministère des Affaires étrangères confirme que de grandes parties du réseau électrique américain sont tombées.

– Ce n'est pas un hasard, observa quelqu'un. Une petite semaine après l'Europe.

– On ne peut plus compter sur leur aide, déplora Michelsen.

– Le monde occidental est sous le feu, constata Rhess. Le commandement en chef de l'OTAN tient à l'instant même une réunion d'urgence.

– Ils ne croient tout de même pas que ce sont les Russes ou les Chinois ?

– Toutes les possibilités doivent être considérées.

– Le ciel soit avec nous », murmura Michelsen.

Central opérations

Il avait été encore plus facile de faire tomber les réseaux américains que les européens, parce qu'ils étaient moins bien sécurisés et liés plus étroitement à Internet. Pourtant, quelques membres de ses troupes n'avaient pas souhaité que l'attaque ait lieu plus tôt. Ils auraient mieux fait de s'en prendre simultanément aux deux continents. Mais c'était bien comme ça. Mieux, peut-être. Voilà presque une semaine que le monde entier se demandait qui se trouvait derrière les attaques en Europe. S'en être pris aux États-Unis alimenterait de nouvelles rumeurs. Les militaires s'investiraient plus intensivement encore, sans l'ombre d'un doute. Une attaque d'une telle ampleur ne pouvait émaner que d'un État. On évoquait les noms de certains : Iran, Corée du Nord, Chine, Russie. Bien sûr, ils démentiraient tous. C'était si simple. Personne ne pouvait remonter la piste jusqu'aux commanditaires. Il leur était bien trop facile de se fondre dans le réseau global. Les conjectures iraient bon train. Et les enquêteurs de la police, de l'armée, des services de renseignement devaient suivre un nombre infini de nouvelles pistes, d'indices, de directions, disperser leurs ressources, s'affaiblir. Guerre ? Terreur ? Criminalité ? Un peu de tout ? L'effet psychologique était encore plus dévastateur. Le dernier supermarché du monde, déjà frappé de plein fouet par la crise économique, n'était pas parvenu à se défendre. Comparés à ces attaques, Pearl Harbour et le 11-Septembre à New York et Washington faisaient figure de piqûres d'insectes. Sous peu, la population américaine

réaliserait que cette fois elle ne pourrait se contenter de déployer ses G.I. Joe dans une quelconque contrée lointaine. Parce qu'elle ignorait d'où venaient les coups. Et elle prendrait toute la mesure de son impuissance. Impuissant son gouvernement, impuissantes ses forces, impuissants ses décideurs et ses riches, ses soi-disant élites, son système tout entier. Système au sein duquel, depuis longtemps, les citoyens ne se sentaient plus bien, encore moins en sécurité, mais qu'ils préféreraient tout de même à l'inconnu. La population comprendrait qu'elle avait été abandonnée. Depuis bien longtemps déjà. Qu'une nouvelle ère historique était apparue, où elle devrait délimiter ses propres territoires.

Ratingen

Au début de son voyage, Manzano avait tenté d'écouter la radio, en vain ; des enceintes ne sortait qu'un grésillement. Il avait alors poursuivi en silence. Ce qui n'était pas si mal, après l'agitation de ces derniers jours.

Le système de navigation le conduisit de la sortie d'autoroute, à travers un lotissement de maisons individuelles en périphérie de la ville, jusqu'à un immeuble de béton et de verre haut de cinq étages. Sur la façade trônait « Talafer AG ». Manzano se gara sur une place réservée aux visiteurs. Il ne prit que son ordinateur portable, laissant dans la voiture ses autres bagages. À l'accueil, il demanda Jürgen Hartlandt. Deux minutes plus tard, un homme athlétique de son âge le saluait. Il portait un épais pull marin à col roulé et un jean. Ses yeux bleu clair le jaugèrent en un quart de seconde. Il était accompagné de deux hommes plus jeunes, les cheveux courts, aussi costauds que lui, également dans une tenue décontractée.

« Jürgen Hartlandt, se présenta le premier. Piero Manzano ? »

Il acquiesça et les deux autres se postèrent à sa droite et à sa gauche.

« Suivez-moi, je vous prie », fit Hartlandt dans un anglais presque sans accent, sans même présenter ses collègues. Il conduisit Manzano dans une petite salle de réunion. Il referma derrière eux la porte, à proximité de laquelle resta un de ses accompagnateurs.

« Asseyez-vous. J'ai reçu un message d'Europol à La Haye. Je dois d'abord, pour des raisons de sécurité, examiner votre ordinateur. »

Manzano plissa le front. « Ce sont mes affaires privées.

– Auriez-vous quelque chose à cacher, monsieur Manzano ? »

L'Italien commença à se sentir mal à l'aise. Il se demandait ce que cela signifiait. Ne l'avait-on pas prié de venir les aider ? Le ton de Hartlandt ne lui plaisait pas.

« Non. Mais une sphère privée.

– Alors procédons autrement, proposa Hartlandt. Expliquez-moi, je vous prie, qui est mata@radna.ru ?

– Qu'est-ce que j'en sais ?

– C'est à vous de me le dire. Vous avez adressé un mail à cette adresse.

– Ça m'étonnerait. Et si c'était le cas, comment le sauriez-vous ?

– Vous n'êtes pas le seul à vous y connaître en informatique ni à pouvoir vous balader dans des ordinateurs étrangers. Europol vous a surveillé, qu'est-ce que vous vous imaginiez ? Qui est mata@radna.ru ?

– Une fois de plus : je n'en sais rien. »

L'un des accompagnateurs de l'inspecteur prit la sacoche de Manzano avant qu'il puisse l'en empêcher. L'Italien bondit. Le second fonctionnaire le rassit sur sa chaise.

« Qu'est-ce que ça veut dire ? protesta Manzano. Je pensais que je devais vous aider !

– C'est ce que nous pensions aussi, rétorqua Hartlandt en sortant l'ordinateur de son étui et en l'allumant.

– Dans ce cas, je préfère m'en aller, dit Manzano.

– Pas question », répondit Hartlandt sans cesser de fixer l'écran.

Manzano essaya de se lever, mais, à chaque nouvelle tentative, on le rasseyait sans ménagement.

« Restez assis, s'il vous plaît, lui intima l'inspecteur en tournant l'ordinateur vers Manzano. Alors, vous n'avez pas envoyé de mail à mata@radna.ru ? »

Manzano découvrit le mail envoyé depuis son adresse à celle mentionnée par le policier.

Talaefer. Chercher un bug. Trouveront rien. Je te tiens au jus.

Il le lut une seconde fois. Sans voix, il regarda Hartlandt. Il lui fallut de nouveau regarder l'écran. Enfin il prononça quelques mots. « Je n'ai ni écrit ni envoyé ça. »

Hartlandt se gratta la tête. « C'est pourtant bien votre ordinateur ? »

Il acquiesça. Ses pensées fusaient. Il vit la date d'envoi du mail. Pendant qu'il était à La Haye. Il croisa les bras sur sa poitrine. « Je n'ai jamais écrit ça. Je n'ai aucune idée de qui l'a fait. Examinez ma machine. Peut-être a-t-elle été manipulée. Je le ferais bien moi-même. Mais je crains que vous ne m'y autorisiez pas.

– Vous avez raison. Nous le ferons nous-mêmes. » Il passa l'ordinateur à l'un des hommes, qui quitta la pièce. Pendant ce temps-là, nous pourrions continuer à nous entretenir à propos de votre contact.

– Il n'y a rien à en dire, répondit Manzano. Je ne connais ni ce mail ni cette adresse. Je n'ai donc rien à dire. »

Sur son propre ordinateur, le fonctionnaire ouvrit un fichier : « Vous êtes Piero Manzano, un brillant hacker, tout du moins dans les années 1980-1990, activiste politique également, vous avez été arrêté brièvement lors du G8 à Gênes en 2001.

– Bien, bien. Inutile de me raconter ma vie. Je sais encore ce que j'ai fait...

– Quelqu'un est en train de s'en prendre à l'Europe et aux États-Unis ! Et avec ce mail, on pourrait...

– Un instant ! Pourquoi les États-Unis ?

– ... croire que vous êtes en contact avec ce quelqu'un. »

Ils le soupçonnaient, lui, Piero Manzano, de faire partie des responsables de la catastrophe ! Ce Hartlandt venait de lui reprocher d'être un cyber-activiste politique. Ils croyaient qu'il était un terroriste !

« C'est... c'est... absurde.

– Nous verrons bien, répondit l'inspecteur, une ride profonde entre les sourcils.

– Oui... Et que s'est-il passé aux États-Unis ?

– Vous n'avez pas écouté la radio pendant le trajet ?

– Plus aucune station ne semble émettre.

– Aux États-Unis, depuis ce matin, ça a l'air d'être comme chez nous. De vastes parties du pays sont sans courant.

– Ce... ce n'est pas sérieux ?

– Croyez-moi. Je ne suis pas d'humeur à faire des blagues. Vous feriez mieux de vous expliquer avant que la CIA ne s'intéresse à vous. »

Shannon prit sa doudoune sur l'étroite banquette arrière de la Porsche et la passa. Il faisait froid dans la voiture. Voilà une heure qu'elle attendait sur le

parking devant l'immense immeuble de bureaux Talaef. En temps normal, elle se serait renseignée sur l'entreprise avec son téléphone portable. Mais plus rien n'était normal. Sans même la radio, son attente était ennuyeuse et silencieuse.

Elle descendit et traversa le parking. Il y a encore quelques voitures ici, se dit-elle. Peut-être ont-ils du courant.

Dans le hall d'accueil, une employée seule la salua, les sourcils froncés.

« Que puis-je faire pour vous ? »

Discrètement, Shannon regarda autour d'elle. Sur le comptoir, devant la préposée, un présentoir avec des brochures sur lesquelles ressortait le nom de l'entreprise. Version allemande. Anglaise. Excellent.

« *Do you speak english ?* demanda-t-elle.

– *Yes.*

– *I think I'm lost. I need to go to Ratingen. »*

La mine de son interlocutrice s'éclaira. Dans un anglais maladroit, elle expliqua à Shannon qu'il lui fallait prendre à droite sur la route qui partait du parking et qu'elle atteindrait Ratingen au bout d'un kilomètre.

Shannon la remercia, parcourant en même temps une des brochures avant de la mettre dans sa poche.

« *Bye. »*

De retour dans sa voiture, elle s'emmitoufla davantage encore dans son manteau et commença à étudier le prospectus, ne cessant de jeter des coups d'œil en direction de l'entrée où Manzano avait disparu.

Nanteuil

« Vide, dit Bertrand Doreuil en secouant la boîte de médicaments. Il m'en faut d'autres sans plus tarder.

– Mais nous n'avons pas le droit de sortir, rétorqua sa femme.

– Je vais directement de la maison à la voiture. Que peut-il m'arriver ? »

Il alla dans la cuisine, suivi par Annette Doreuil. Céleste Bollard, assise à la table, plumait une poule. Elle mettait les plumes dans une grande corbeille, et, malgré tout, nombreuses étaient celles qui jonchaient le sol.

« Je n'ai plus fait ça depuis des années, soupirait-elle. J'avais complètement oublié à quel point c'était pénible. »

Vincent Bollard, ahanant, entra par la porte opposée, un panier rempli de bûches au bout de chaque bras. Il les posa bruyamment.

« Savez-vous où je peux trouver la pharmacie la plus proche ? s'enquit Bertrand Doreuil.

– On peut essayer d'y aller, répondit Vincent Bollard. C'est urgent ?

– Oui, mes médicaments pour le cœur. »

Bollard se contenta d'acquiescer.

Son épouse échangea un regard avec Annette Doreuil.

« Normalement, nous ne devons pas sortir, gémit Bollard, le souffle court. Mais lorsqu'il faut, il faut. Il embrassa sa femme sur la joue. Nous serons bientôt de retour. »

Ratingen

Deux heures durant, Hartlandt avait cuisiné Manzano.

« Qu'est-ce que ça veut dire “trouveront rien” ? Y aurait-il quelque chose à trouver et que vous empêcheriez qu'on trouve ? Ou est-ce qu'il n'y a rien à trouver ? Est-ce que vous croyez pouvoir entrer dans les systèmes pour pouvoir les manipuler ? Qui voulez-vous tenir “au jus” ? À qui avez-vous déjà tout raconté ? »

Des questions à n'en plus finir. Manzano n'y avait répondu que par d'autres questions.

« Serais-je assez stupide pour envoyer un tel message sans le coder ? Et pourquoi n'aurais-je pas effacé toutes les traces sitôt après l'envoi ? »

La porte s'ouvrit et le second collaborateur de Hartlandt entra. Manzano s'aperçut qu'il portait son portable. « Nous avons découvert d'autres mails dans lesquels vous communiquez vos différentes adresses à La Haye.

– C'est ridicule, s'écria Manzano. Qu'est-ce qu'il va se passer ?

– Vous êtes un vrai crack en informatique, fit Hartlandt en se levant. Monsieur Manzano, vous êtes en état d'arrestation. Nous vous plaçons en détention préventive. Nous continuerons à vous interroger. Les services de renseignement s'intéressent également à vous. »

Là où se trouvait le BND, la CIA n'était pas loin, d'autant plus après l'attaque contre les États-Unis. À la pensée des méthodes employées par les services de renseignement américains, bénéficiant du blanc-seing de leur administration, Manzano fut saisi par la peur, à s'en trouver mal.

Nanteuil

Lorsqu'Annette Doreuil entendit la voiture devant la maison, elle se précipita dans le couloir. Les deux hommes passèrent la porte d'entrée, leur respiration créant de la buée dans le froid, et ils la refermèrent prestement.

Son époux tenait une boîte de médicaments en l'air, elle se sentit soulagée.

Puis il l'écrasa dans son large poing. C'était la vieille, la vide.

« Rien, dit-il. Pour l'heure, plus rien en stock. »

Düsseldorf

Le chauffeur de Hartlandt dirigea la voiture sur un parking à côté d'un grand bâtiment. Quelques places étaient occupées par des groupes électrogènes vrombissant, dont les gaz viciaient l'air. D'épais faisceaux de câbles traversaient une étroite plate-bande en direction du bâtiment.

Ils avaient roulé une demi-heure puis étaient passés devant un panneau qui informa Manzano qu'ils se trouvaient à Düsseldorf. Lorsqu'il descendit, il ressentit le froid piquant. Hartlandt n'avait pas jugé nécessaire de lui passer les menottes.

« Je dois absolument aller aux toilettes, dit-il. Impossible d'attendre davantage. »

Hartlandt le dévisagea rapidement.

« Avant que vous ne fassiez dans votre pantalon... »

Manzano alla vers les générateurs. Hartlandt et son collègue le suivirent. L'Italien se mit à côté des machines, lança un coup d'œil à ses deux accompagnateurs, leur signifiant qu'il souhaitait qu'on ne le regarde pas, et il déboutonna son pantalon. Les deux fonctionnaires ignorèrent son souhait et restèrent juste derrière lui. Il lui était possible d'entendre leur respiration

tandis qu'il regardait à la dérobée les appareils et les faisceaux de câbles. Rien à faire. Soudain, il se retourna et dirigea le jet d'urine sur les fonctionnaires.

« Putain... ! »

L'homme fit un bond en arrière. Manzano continua en direction de Hartlandt. Il fit également quelques pas en arrière, et, à l'instar de son collègue, regarda son pantalon. Manzano saisit l'occasion et partit en courant.

Les jambes à son cou, il traversa le parking, tout en se rebraguettant hâtivement. Derrière lui, les deux policiers criaient.

« Stop ! Arrêtez-le ! »

Il n'y prêta pas attention. Il était un joggeur régulier. Quant à savoir s'il pourrait se faire la belle face à des policiers entraînés, il serait vite fixé. Le sang palpitait si fort dans ses oreilles qu'il ne pouvait entendre les cris de ses poursuivants. Il devait quitter la route. L'un des fonctionnaires tenterait sans nul doute de le rattraper en voiture. Ses pieds ne semblaient qu'à peine toucher le sol. Son regard fébrile cherchait un endroit où bifurquer.

Quelqu'un cria de nouveau, il ne comprit pas. Il emprunta une perpendiculaire. Il réalisa sur-le-champ que là aussi ses chances étaient limitées. Il lui fallait prendre la prochaine rue. Derrière lui, les bruits d'une foulée rapide. Y avait-il un ou deux poursuivants ? Impossible à dire. Il essayait de ralentir son rythme cardiaque en respirant plus profondément. De la sueur coulait sur son front. Voici que grondait maintenant le bruit d'un moteur de voiture. Devant lui, un jardin clos par une barrière de la hauteur d'un homme et une haie. Encore quelques enjambées, il escalada la clôture et passa de l'autre côté. Derrière lui, des jurons, des crissements de pneu. Manzano courait vers la maison, une grande villa. Les fenêtres étaient sombres. Il la contourna, le jardin, là aussi, était délimité par une barrière et une haie. Manzano ne voyait pas ce qui l'attendait de l'autre côté. D'un bond, il parvint à saisir l'extrémité supérieure de la barrière, passa dessus, se laissa glisser de l'autre côté. Une fois sur le trottoir il reprit sa course éperdue. Il était conscient qu'il ne pourrait pas tenir ce rythme pendant longtemps encore.

De nouveau, il entendit quelqu'un crier. Il ne les avait pas distancés. Au contraire, la voix semblait très proche, même si Manzano ne parvenait pas à saisir ce qu'elle disait. Une détonation retentit. Il courut plus vite encore, descendant la ruelle. Devant, un autre croisement. Puis une autre détonation.

Il ressentit immédiatement une douleur sourde dans sa cuisse droite. Il trébucha, continua plus lentement. Soudain, on l'attrapa par-derrière et on le plaqua sur le sol. Avant même qu'il puisse se défendre, on lui avait fait une clef de bras énergique. Un objet contondant s'enfonçait dans son dos. Il entendit un cliquetis métallique, puis il sentit les menottes froides se refermer autour de ses poignets.

« Espèce d'idiot, suffoqua l'homme à bout de souffle, je croyais que vous étiez raisonnable. »

Manzano sentit des mains sur sa jambe.

« Laissez-moi voir ça. »

Ce n'est qu'alors qu'il éprouva de la douleur. Sa cuisse droite brûlait comme si on y enfonçait un fer rouge.

Berlin

« Il n'y a pas le plus faible indice », concéda le général de l'OTAN. Chacun des dix moniteurs dans la salle de réunion du centre de crise était divisé en quatre fenêtres : dans chacune, un visage. Il s'agissait des représentants de la plupart des chefs de gouvernement de l'Union européenne, ou de leurs ministres des Affaires étrangères, de six généraux de l'OTAN, depuis le quartier général de Bruxelles, et du président des États-Unis. Très certainement, devaient se trouver à leurs côtés la moitié de l'état-major et les officiels de la cellule de crise, comme c'était le cas à Berlin, songeait Michelsen.

« Cependant, l'ampleur de l'attaque, ainsi que les ressources qu'elle nécessite, indique clairement qu'un État est derrière tout ça, observa le général.

– Et qui se trouve en mesure de commettre un tel acte ? demanda le président américain.

– D'après nos évaluations, trois dizaines d'États ont développé au cours des années passées des capacités de cyber-attaques. On compte parmi eux nombre des pays touchés actuellement par le black-out : la France, la Grande-Bretagne, d'autres pays européens et les États-Unis. On ajoute à ces États Israël et le Japon.

- Qui soupçonne-t-on ?
- D’après nos informations, la Russie, la Chine, la Corée du Nord, l’Iran, le Pakistan, l’Inde et l’Afrique du Sud pourraient avoir de telles capacités.
- Je dirais que l’Inde et l’Afrique du Sud sont nos alliées, souligna le Premier ministre britannique.
- Diplomatiquement, de nombreux pays ont proposé leur aide aux pays touchés, y compris les États-Unis. Soit la quasi-totalité des États cités, exception faite de la Corée du Nord et de l’Iran.
- Tant que nous n’avons pas d’éléments plus précis concernant les commanditaires, nous devons nous concentrer sur la situation des populations, dit le chancelier allemand. L’attaque contre les États-Unis exige que nous coordonnions de nouveau l’aide internationale. Toute l’aide mobilisée par les États-Unis pour l’Europe sera dorénavant utilisée là-bas.
- Il convient alors de savoir ce que nous faisons des autres propositions d’aide, s’immisça le président du Conseil italien. Allons-nous accepter l’aide russe ou chinoise tant que nous ne sommes pas certains que ces États n’ont rien à voir avec ces attaques ? Ils pourraient envoyer d’autres saboteurs parmi leur personnel. »

Est-il paranoïaque, se demanda Michelsen, ou alors est-ce moi qui ne comprends rien aux guerres modernes ? Nous devons accepter toute aide, d’où qu’elle vienne.

Le ministre de la Défense, également vice-chancelier, appuya sur le bouton désactivant le micro, afin que les autres participants à la visioconférence ne puissent l’entendre.

« Je dois donner raison au président du Conseil italien, dit-il au chancelier. Il y a bien un certain risque. » Il relâcha le bouton. Le chancelier cilla, Michelsen voyait bien qu’il pesait l’argument.

« Autant que je sache, dit la chef du gouvernement suédois, les premiers vols d’aide en provenance de la Russie sont prévus pour après-demain, samedi. Les premiers convois routiers et ferroviaires doivent partir au même moment. Quant à l’aide chinoise, elle est attendue dimanche. Je propose de mettre en œuvre les préparatifs pour la recevoir. Il sera toujours temps de tout arrêter si nous avons de nouveaux éléments d’ici là. »

Merci, pensa Michelsen, en jetant un regard de biais au ministre de la Défense.

Düsseldorf

Devant la clinique, trois véhicules de secours. Deux épaisses silhouettes emmitouflées poussaient une civière devant l'hôpital. Au second regard, Manzano s'aperçut qu'il y avait un patient sous la couverture. Une poche de transfusion à moitié pleine se balançait à la potence métallique au-dessus de sa tête. Un tuyau souple en partait pour aller sous la couverture. Un jeune homme marchait à côté de la civière, vêtu tout de blanc en faisant de grands gestes excités. Ceux qui poussaient la civière ne faisaient que secouer la tête et continuaient de pousser leur brancard en direction de la rue. Soudain, l'homme en blanc fit volte-face et regagna le bâtiment.

Hartlandt dépassa l'étrange procession et se gara derrière une des ambulances.

« Vous pouvez marcher quelques pas ? »

Manzano le regarda. Il le pouvait probablement, mais pourquoi devrait-il faire plaisir à quelqu'un qui le prenait pour un terroriste ?

« Non ! »

Sans un mot, le policier disparut dans l'entrée de l'hôpital. Son collègue observait le moindre mouvement de Manzano ; il n'avait pas la capacité de gesticuler beaucoup, puisque ses mains étaient toujours entravées et que sa jambe le faisait terriblement souffrir.

Hartlandt revint avec un fauteuil roulant.

« Asseyez-vous. »

Manzano obéit de mauvaise grâce. Hartlandt le poussa à l'intérieur du bâtiment. Son collègue ne les quittait pas.

À peine étaient-ils arrivés dans le hall d'accueil qu'il fut saisi par l'odeur. Bien qu'il ne fasse pas beaucoup plus chaud qu'à l'extérieur, ça sentait la pourriture, la putréfaction et les excréments, le tout mélangé à des effluves de produits désinfectants. Des lits avec des patients étaient poussés par des gens qui n'avaient pas l'air d'être du personnel soignant. Un grand désordre régnait ; il semblait à Manzano que tout le monde cherchait à atteindre la sortie. Il se retourna pour constater qu'un lit supplémentaire était amené à l'extérieur.

Hartlandt le poussait dans un couloir contre les murs duquel s'alignaient des lits où malades et blessés étaient couchés. Certains silencieux, d'autres

soupirant ou gémissant, certains accompagnés d'un proche ou d'un membre de leur famille. Nul médecin ne se trouvait là. Il y faisait un peu plus chaud, mais certainement au-dessous des températures normales des chambres. Hormis la silhouette vêtue de blanc devant l'hôpital, Manzano n'avait vu personne qui ressemble à un médecin ou à du personnel hospitalier. Ils atteignirent enfin une porte avec l'écriteau « salle d'attente ». Toutes les chaises de la pièce étaient occupées. Le fonctionnaire sortit sa carte et la présenta à la préposée.

« Blessure par balles », annonça-t-il. L'allemand de Manzano n'était pas particulièrement bon, mais suffisant pour suivre toute la conversation. Deux semestres d'études à Berlin, un an avec une copine allemande et, pendant des années, des intrusions – peu légales – dans les systèmes informatiques d'entreprises allemandes avaient porté leurs fruits. « Il nous faut un médecin sur-le-champ. »

L'infirmière resta de marbre.

« Vous voyez bien ce qui se passe ici. Je ne cesse de dire aux gens que nous ne pouvons pas nous occuper d'eux. Voilà belle lurette que l'hôpital aurait dû être évacué. Et vous croyez que quelqu'un m'écoute ? Vous m'écoutez ?

– C'est vous qui allez m'écouter, insista Hartlandt. Je veux voir un médecin sur-le-champ. Faut-il que je vous parle d'intérêt national ou d'autre chose dans le genre pour que vous alliez chercher quelqu'un ? »

Elle soupira et disparut.

Dans la salle d'attente, il y avait au moins cinquante personnes. Une femme essayait de calmer son enfant en larmes. Sur une chaise, un vieil homme était avachi contre son épouse, le visage blanc comme un linge, les lèvres tremblotantes. Elle ne cessait de lui chuchoter quelque chose, tout en lui caressant les joues. Une autre était davantage allongée qu'assise dans sa chaise, la tête basculée en arrière, la peau cireuse, un bras replié sur la poitrine, terminé par un amas de gaze sanguinolent cachant une main. Manzano regarda ailleurs. Il fixa le mur. Les yeux clos, il entreprit de penser à quelque chose de beau.

« Qu'est-ce que ça signifie ? Qui sont ces gens, à votre avis ? »

Derrière Manzano, l'infirmière était réapparue en compagnie d'un homme au milieu de la quarantaine, équipé des instruments caractéristiques des médecins et d'une blouse qui n'était plus parfaitement blanche. Sous ses

yeux, des cernes sombres et un visage témoignaient que depuis plusieurs jours il ne s'était pas rasé. Il discuta avec Hartlandt.

« Une urgence, expliqua Hartlandt, prioritaire sur toutes les autres.

– Et pourquoi, je vous prie ? »

Hartlandt lui tendit sa carte. « Parce qu'il est peut-être responsable de la situation dans laquelle nous nous trouvons tous... »

Manzano crut avoir mal entendu. Ce fou était-il en train de faire de lui un bouc émissaire aux yeux de tous ?

« Raison de plus pour ne pas s'occuper de lui, rétorqua le médecin.

– Hippocrate serait heureux de vous entendre, railla le fonctionnaire. Peut-être que ce patient est en mesure de nous aider à régler le problème. Mais pour cela, j'en ai besoin avec une circulation sanguine qui soit stable, sans septicémie ni infection. »

Le médecin grommela quelques mots. « Venez avec moi. »

Il conduisit le policier dans une salle d'opérations et désigna un lit.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le médecin, désignant les menottes. Enlevez-les lui, sans quoi je ne peux le prendre en charge. »

Hartlandt ôta les menottes.

Le médecin enleva le pansement fait sommairement par l'inspecteur puis coupa le pantalon de Manzano. Il examina la blessure, la palpa prudemment. L'Italien cria cependant de douleur.

« Ce n'est pas si grave, constata le médecin. Il n'y a qu'un problème ; je n'ai plus d'anesthésique. Est-ce que...

– Faites, lui intima Hartlandt.

– Je désinfecte », dit le médecin. Il imbiba une compresse de liquide et en enduisit la plaie. L'Italien poussa un gémissement.

« C'est horrible, jura le médecin. J'ai l'impression d'être dans une guerre des années 1930, lorsqu'on donnait une bouteille de schnaps à un blessé avant de l'amputer de la jambe. »

Manzano ferma les yeux, espérant qu'il perdrait connaissance. Ça n'arriva pas.

« Alors ? » demanda le médecin.

Manzano inspira profondément et répondit en anglais : « Virez-moi cette balle.

– O.K. Serrez les dents. Ou, mieux encore, mordez là-dedans. » Il lui donna un chiffon.

Il désinfecta une longue pince avec de la gaze. « Nous n'avons plus d'instruments stériles », expliqua-t-il en haussant les épaules.

Puis il enfonça un épieu brûlant dans la cuisse de l'Italien et l'agita dans la plaie. Manzano entendit un cri inhumain, long et fort, venant du plus profond des entrailles, à travers le bâillon. Ce n'est qu'une fois qu'il fut incapable de respirer qu'il réalisa qu'il s'agissait du sien. Ses poumons le forçaient au silence. Il tenta de se lever, mais Hartlandt le maintenait sur la table d'opération par les épaules, son collègue par les genoux.

Du coin des yeux, en larmes, l'Italien vit le médecin brandir la pince devant son visage. Au bout, un objet ensanglanté.

« Nous l'avons ! »

Il jeta le projectile dans une poubelle à proximité.

« Maintenant, je dois recoudre. Ça fait moins mal. »

Comment pourrais-je avoir plus mal ? songea Manzano, tout en étant de nouveau submergé par des sueurs froides. Il faut que je respire, se souvint-il – puis le trou noir.

Paris

Laplace braquait la caméra en direction de James Turner, posté devant un hall industriel. Il jurait contre Shannon qui l'avait laissé avec ce type. Derrière le journaliste, on voyait des silhouettes seules ou de petits groupes de personnes qui poussaient de grands paquets à travers une imposante porte ouvrant sur l'obscurité.

« Je me trouve devant les entrepôts centraux d'une grande chaîne de magasins d'alimentation au sud de Paris. Depuis cette nuit, les portes en ont été fracturées et les gens prennent ce qui s'y trouve. »

Laplace suivit Turner, qui partit en direction d'un groupe de pilliers et se plaça en travers de leur chemin. Leurs bras étaient chargés de sacs en plastique dont le cadreur ne pouvait identifier le contenu.

« Qu'est-ce que vous avez pris ? interrogea Turner.

– Fous-moi le camp », rétorqua l'un des hommes, puis il tourna les talons.

Le journaliste se ressaisit et fit bonne figure.

« Comme nous pouvons le constater, ces gens sont extrêmement nerveux. Au sixième jour du black-out, la population parisienne manque de tout. En outre, le fait qu'un nuage radioactif en provenance de Saint-Laurent pourrait atteindre la métropole a encore dégradé l'ambiance qui règne dans la ville. »

Turner sortit l'appareil qu'il portait à la ceinture de son manteau depuis son reportage à Saint-Laurent.

« Voici l'indispensable appareil de mesure, annonça-t-il, la mine grave. Grâce à ce dosimètre, je peux évaluer la dose précise de radiations. »

Il brandit l'appareil en l'air.

« Il s'agit d'un appareil digital portatif, et non de ces appareils émettant une tonalité que l'on voit dans les films. Par ailleurs, ils sont ainsi réglés que lorsqu'est atteint un seuil critique ou dangereux, ils produisent un signal d'alarme... »

Un bip retentissant interrompit la prestation de Turner. Décontenancé, il regarda vers le boîtier, avant de réaliser qu'il lui fallait le ramener à portée de vue pour en lire les informations.

Laplante zooma sur son visage où se reflétait le trouble, puis l'incrédulité et enfin l'effroi.

« C'est... »

De nouveau, il brandit l'appareil en l'air, d'un côté, de l'autre, il fit quelques pas. Le cadreur suivait ses mouvements. En arrière-plan, les pilleurs continuaient leur ouvrage.

Turner plaça le dosimètre devant l'objectif.

« 0,2 microsieverts par heure, annonça-t-il. Le double de la dose tolérée ! Le nuage a atteint Paris ! »

Düsseldorf

« Réveillez-vous, nous sommes prêts. »

Manzano mit un moment à recouvrer ses esprits. Allongé sur le dos, il ressentait une vive douleur dans la cuisse. Au-dessus de lui se penchaient trois silhouettes. Puis tout lui revint.

« Vous avez eu une sacrée veine, fit le médecin. Ainsi vous n'avez rien senti lorsque j'ai recousu la plaie.

– Combien... combien de temps j'ai été... ?

– Deux minutes. Maintenant, vous allez rester ici quelques heures en observation. Puis tout le monde devra quitter les lieux.

– Pourquoi ? » demanda Hartlandt.

Le médecin mit Manzano en position assise en le tirant par le bras. Puis il expliqua : « Depuis avant-hier nos générateurs fonctionnent sur leurs réserves. » Assisté de Hartlandt, il installa Manzano dans le fauteuil roulant. « Nous n'avons plus de diesel, poursuivit-il tandis qu'ils quittaient la salle d'opérations. Il n'y en a pas assez pour tous les hôpitaux et les cliniques de Düsseldorf. Nous devons maintenant voir comment faire sortir nos patients. Ce soir, nous n'aurons plus de lumière.

– Ne devrions-nous pas dès maintenant le transporter ailleurs ?

– Il doit se reposer quelques heures. Et puis vous ne trouverez aucune place libre dans le peu de cliniques qui fonctionnent encore. Ils ont besoin des lits et du personnel pour les cas plus lourds.

– On m'a tiré dessus, gémit faiblement Manzano.

– C'était une blessure bénigne. Croyez-moi, si vous saviez quelles opérations j'ai fait sans narcoleptiques au cours des dernières heures... Malheureusement, je ne peux vous donner d'antidouleurs. Il n'y en a plus depuis longtemps. Ce sera douloureux dans les prochains jours. » Il lui mit dans la main deux paquets. « Voici au moins des antibiotiques. En cas d'infection, ça peut être précieux. Mais le mieux c'est que vous dormiez un peu. »

Sans même saluer, il tourna les talons et les laissa sur place.

« Bon..., dit Hartlandt à son collègue. Trouve-lui un lit. J'en aurais bien besoin aussi. Mais je ne peux me le permettre. Je retourne chez Talafer. Je reviens plus tard ou j'envoie une voiture. »

Sur ces mots, il partit dans le couloir.

Manzano le regarda jusqu'à ce qu'il disparaisse.

« C'est quoi votre nom ? demanda Manzano à son gardien. Puisque nous devons passer ensemble les prochaines heures...

– Helmut Pohlen, répondit-il.

– Bien, alors Helmut Pohlen, cherchons-moi un lit. »

Shannon attendit quelques minutes. Comme ni Manzano ni le policier n'apparaissaient à la porte, elle s'en approcha. Elle frappa doucement et

ouvrit sans même attendre qu'on la prie d'entrer. La chambre était si petite que le lit sur lequel était allongé l'Italien la remplissait tout entière. Il semblait dormir. Pohlen fit un bond à l'entrée de la journaliste. Mais elle en avait vu suffisamment : dans la pièce, ni fenêtre ni autre porte.

« *Sorry* », murmura-t-elle avant de ressortir.

Elle parcourut quelques mètres dans le couloir, à la recherche d'un endroit d'où elle pourrait observer la porte de la chambre de l'Italien, sans être vue elle-même au premier coup d'œil.

Qu'avait-il donc commis pour qu'ils lui tirent dessus ?

Bon Dieu ! Quelle odeur ici !

Ratingen

Dienhof se tenait devant une grande feuille sur laquelle étaient représentés quelques diagrammes. Des pictogrammes de bâtiments reliés par des lignes. Il n'y avait avec lui que Wickley, les collègues de Hartlandt, un membre de la direction responsable des questions de sécurité, le directeur de la sécurité et la directrice des ressources humaines de l'entreprise.

« Nous sommes partis de l'hypothèse la plus pessimiste, commença Dienhof. À savoir que nos produits pourraient être responsables des problèmes dans les centrales. Ces produits sont conçus à partir de modules de base, que nous avons pour partie développés nous-mêmes, mais également à partir de modules standard, des protocoles, comme ceux fréquemment utilisés de nos jours pour Internet. » Dienhof, pendant son exposé, montrait des dessins sur la feuille. « Sur cette base, nous développons pour chacun de nos clients des produits sur mesure. Cela signifie que nous devons d'abord chercher une possible erreur, ou une manipulation, dans les modules de base communs à nombre de centrales.

– Mais ça pourrait être aussi ailleurs, interrompit un des hommes de Hartlandt.

– En théorie, oui, dans la pratique, non. Nous devons nous demander qui les développe, autrement dit qui, chez nous, a accès en lecture et écriture à ces modules de base.

– Accès en lecture et écriture, l’interrompt l’inspecteur. Cela signifie-t-il qu’eux seuls peuvent modifier les modules de base ?

– Tout à fait, acquiesça Dienhof. Bien sûr, les centrales, après avoir reçu notre système, continuent à entendre parler de nous. Ces produits sont prodigieusement complexes et sont constamment améliorés. Ça signifie que les entreprises reçoivent en permanence de nouvelles mises à jour de leurs logiciels ou de parties d’entre eux. Nous avons un groupe, particulièrement intéressant pour notre affaire, de collaborateurs qui ont un accès direct aux logiciels des producteurs d’énergie. Naturellement, ces collaborateurs, de même que les procédures de mises à jour, sont soumis à des règles strictes de sécurité : une règle de sécurité générale au sein de notre entreprise et la séparation rigoureuse des différentes unités comme le développement, le test et le conseil aux clients. Celui qui développe des softwares ne peut également les tester, ni faire partie de ceux qui les installent chez les clients. Pour qu’un bug apparaisse en bout de chaîne, il doit être si génialement programmé que ni ceux qui testent, ni leurs outils ne le décèlent. Ou alors nous avons une erreur au niveau des autorisations d’accès aux archives de nos codes sources.

– Qu’est-ce que ça signifie ? demanda Hartlandt.

– Que seules certaines personnes peuvent modifier les codes sources. Chacune de ces modifications doit être contrôlée et approuvée par d’autres.

– Alors s’il y avait une erreur dans ce système...

– ... un développeur pourrait soustraire un code logiciel aux contrôleurs. Mais c’est exclu. »

Ça en fait, des conditionnels, songea Hartlandt. Ce bon Dienhof ne pouvait se faire à l’idée que leur entreprise soit en partie responsable de ce désastre.

« Bien, concéda-t-il tout de même. Mais à supposer qu’il y ait eu plusieurs personnes impliquées ?

– Non, je pense que nous recherchons une seule et même personne, quelqu’un en mesure de modifier des éléments pouvant être utilisées par tous les programmeurs. D’après nos recherches dans les données d’accès à l’archive des codes source, il ne peut s’agir que de trois personnes. La première, c’est Hermann Dragenau, notre responsable de l’architecture système. En plus de ses activités de design de programmes, il peut également accéder aux bibliothèques standard. »

Hartlandt se souvenait de ce nom. Lorsqu’il était sur la trace des collaborateurs manquants, il l’avait également recherché.

« Il est en vacances à Bali, fit-il remarquer.

– Nous le savons également. Le deuxième, c'est Bernd Wallis. Il est parti skier en Suisse, nous n'avons pas pu le joindre. Le troisième, c'est Alfred Tornau. Il figurait sur la liste des personnes qui ne pouvaient plus venir au travail. Nous n'avons pu le trouver chez lui, ni nulle part ailleurs, si j'ai bien compris.

– Lui et d'autres, nous les recherchons encore, répondit Hartlandt. Donc, si j'ai bien compris : nous avons trois personnes potentiellement impliquées, la première se fait dorer la pilule à Bali, l'autre respire le bon air en Suisse, et la troisième a disparu. Super nouvelles ! »

La Haye

Bollard planta une punaise supplémentaire sur la carte de l'Europe. À la suite de l'appel des Allemands de ce matin, il avait transmis les informations à tous les officiers de liaison disponibles afin qu'ils se renseignent dans les pays où ils œuvraient. Avant midi étaient arrivées des nouvelles d'Espagne, de France, des Pays-Bas, d'Italie et de Pologne. En Espagne, on avait recensé un incendie dans un poste de couplage, et deux pylônes détruits à l'explosif, en France quatre pylônes étaient à terre, deux aux Pays-Bas, en Italie et en Pologne. Tous ces pays affirmaient par ailleurs que ces informations étaient très probablement incomplètes, dans la mesure où ils ne disposaient pas de suffisamment d'équipes pour tout contrôler. Pour chaque acte de sabotage, une nouvelle punaise sur la carte.

« De nouvelles données nous sont parvenues d'Allemagne, dit Bollard. Elles font passer pour erronée la "théorie des routes" de Berlin. Le caractère criminel de l'incendie de Lübeck a été infirmé, mais nous en avons un au sud de la Bavière. De même que les pylônes du nord seraient apparemment tombés à la suite de causes naturelles. Mais nous avons un pylône à terre à l'est de la Saxe-Anhalt.

– Ne devons-nous pas accepter que quelqu'un parcoure l'Europe et mette hors service des installations électriques ?

– Il faudrait qu'il s'agisse d'un groupe important », répondit Bollard.

La sonnerie de son radiotéléphone interrompit leurs réflexions.

« C'est pour vous », fit le collaborateur qui avait décroché en tendant le combiné à Bollard.

À l'autre bout du fil, Hartlandt. « J'essaye de vous joindre depuis une heure. »

D'abord, le fonctionnaire ne voulut pas croire un mot de ce que lui annonçait le policier ; la tentative d'évasion de l'Italien, sa blessure par balle, et son hospitalisation dans un hôpital de Düsseldorf. Hartlandt décrivit à quel point Manzano s'était défendu avec rage d'avoir écrit et envoyé les mails l'accablant, prétendant que l'auteur ne pouvait être que quelqu'un s'étant introduit dans son ordinateur. À peine avaient-ils fini la discussion qu'il bondit, nerveux.

« Je reviens tout de suite », dit-il à ses collègues. Pour rejoindre le département de l'IT, il devait descendre deux étages. De nombreux bureaux y étaient également vides.

Le directeur se trouvait dans son bureau, derrière lui, un collaborateur, tous deux fixant les quatre écrans devant eux.

« Vous avez deux minutes ? » demanda Bollard.

Le directeur, un Belge avenant, travaillait depuis de nombreuses années pour Europol.

« Je préférerais vous en parler dans le couloir », dit Bollard désignant discrètement la personne derrière lui.

Le Belge lui jeta alors un regard peu amène, mais Bollard se tenait déjà à la porte, lui faisant comprendre qu'il ne bougerait pas avant qu'il ne le rejoigne. Le directeur se leva volontairement lentement pour rejoindre son collaborateur.

« Qu'y a-t-il de si important ? »

Bollard le tira encore un peu à l'écart et lui parla de Manzano en quelques mots, des mails et des dénégations de l'Italien.

« Ridicule ! conclut le Belge.

– Ces gens ont réduit à néant les réseaux électriques des deux plus grandes puissances économiques de la planète. Comment pouvez-vous exclure qu'il n'y a pas également des taupes chez nous ?

– Parce que nos systèmes sont ultra-sécurisés !

– Les autres l'étaient aussi. Écoutez, nous sommes entre nous. Nous savons tous les deux qu'il n'y a aucun système absolument sûr. Et je sais

aussi qu'il y a déjà eu des tentatives réussies de s'introduire dans nos systèmes...

– Mais seulement dans des domaines périphériques !

– Voulez-vous êtes tenu pour responsable si un jour on apprend qu'il n'en était pas ainsi ? » Bollard fixa l'homme, lui laissant le temps de réfléchir, mais non de répondre. « Admettons seulement, poursuivit-il, que quelqu'un nous observe et nous manipule en passant par nos propres systèmes ; remarquerait-il que vous commenciez à faire des recherches plus précises ?

– Ça dépend de la manière de le faire, grommela le Belge. Mais je n'ai aucun personnel pour effectuer ça. La moitié de mes équipes a disparu. L'autre moitié est au bord de la crise.

– Comme nous tous. Et nous sommes dos au mur. »

Düsseldorf

Manzano fut tiré de son sommeil par une douleur fulgurante à la cuisse. Il ignorait combien de temps il avait dormi et, pendant quelques secondes, où il se trouvait. Mais la douleur lui fit se remémorer rapidement les événements.

« Comment allez-vous ? demanda Pohlen.

– Combien de temps j'ai dormi ?

– Plus de deux heures. Il est sept heures du soir.

– Le médecin n'est plus là ?

– Non. »

Manzano était de nouveau conscient de ce qui l'avait conduit ici. Il ne devait pas se laisser emmener par ces policiers !

« Je dois aller aux toilettes.

– Vous pouvez marcher ? »

Il tenta de sortir ses jambes du lit. Sa cuisse droite le lançait violemment. Il se leva, constata qu'il pouvait tenir debout. Il déclina l'aide de Pohlen.

Il y avait du brouhaha dans le corridor sombre. On poussait des lits en direction de la sortie, des gens criaient, on entendait des gémissements, des plaintes et des cris de douleur. Manzano n'aperçut presque personne en tenue d'hôpital.

« Qu'est-ce qu'il se passe ?

– Évacuation », répondit Pohlen.

Lorsqu'enfin ils atteignirent les sanitaires, il réalisa qu'il n'avait plus si mal à la jambe. Il décida pourtant de continuer à boiter. Ça pourrait toujours lui être profitable de passer pour invalide.

Manzano fit ses affaires. « Retournons au bloc. »

Il partit en clopinant. Sous un lit abandonné il découvrit des béquilles jetées là négligemment.

« Ça peut toujours servir », fit-il au policier.

Pohlen se baissa et les lui tendit.

Manifestement, la nouvelle de l'évacuation s'était propagée. Il n'y avait presque plus personne dans la salle d'attente. Le bloc où il avait été soigné était vide.

« Vous semblez aller beaucoup mieux, observa Pohlen.

– Et maintenant, on fait quoi ?

– On attend la voiture que Hartlandt doit nous envoyer. Puis on vous conduira en détention provisoire. »

Manzano ne le voulait en aucun cas. « Je crois qu'il y a des antidouleurs par terre, dit-il en désignant le rayon le plus bas d'une étagère métallique. Vous pourriez me les donner ? C'est compliqué pour moi... »

Le policier se baissa. « Où ça ? »

Manzano accrocha deux montants de l'étagère grâce aux poignées des béquilles et tira énergiquement. Tout le contenu dégringola sur Pohlen et le recouvrit dans un fracas assourdissant. Manzano, qui avait dégagé les béquilles, entendit l'homme jurer et enrager. Il referma rapidement la porte derrière lui et, aussi naturellement que possible, il traversa la salle d'attente, les béquilles en mains. À chaque pas, il ressentait une vive douleur à la cuisse. Il lui fallait cependant penser à un endroit où se planquer. En arrivant dans le couloir encombré de gens gagnant la sortie, il eut une idée.

Depuis sa cachette dans le recoin d'une porte, Shannon vit l'Italien quitter la salle d'opération, regarder fébrilement alentour, et remonter le flot des évacués en boitillant, jusqu'à disparaître par une porte latérale. Shannon voulait partir à sa poursuite lorsqu'apparut Pohlen. Elle retint son souffle tandis que le fonctionnaire, après avoir hésité, se dirigea vers la sortie parmi les malades.

Elle sortit alors de sa cachette et suivit Manzano. Elle bouscula des gens,

fut elle-même rudoyée, avant d'atteindre enfin l'endroit où l'Italien s'était engouffré.

Il avait disparu.

Dans la pièce, il faisait sombre. Manzano pouvait gagner la fenêtre sans danger, personne ne le verrait, même de dehors. Il regarda la place devant l'hôpital, en bas, peuplée de gens allant en tous sens, éclairés par la seule lumière clignotante des gyrophares, qui avaient l'air de jouets. Sans ascenseur, gagner le cinquième étage avait été pénible, mais sitôt qu'il eut compris comment se servir des béquilles, il ne lui fallut que quelques minutes. Manifestement, son plan fonctionnait. Malgré la hauteur et l'éclairage médiocre, il aperçut la silhouette du grand Pohlen le cherchant dans la foule. Puis il vit un second homme s'agiter dans la cohue, aux gestes bien différents des autres. Hartlandt.

Il ressentit de nouveau de violentes douleurs dans la cuisse, tira une chaise contre la fenêtre et s'assit. De la sorte, il pouvait observer l'extérieur, espérant également qu'il pourrait voir venir la menace malgré l'obscurité.

Bientôt, si le médecin avait dit vrai, les lumières du bâtiment s'éteindraient. Il serait alors tout seul.

Shannon regarda dans une pièce, puis dans une autre, mais, sans même en avoir fini avec le rez-de-chaussée, elle renonça. Le bâtiment était bien trop grand. Jamais elle ne trouverait Manzano. Peut-être avait-il quitté les lieux en profitant de la pagaille. Désespérée, elle regardait les gens prendre la fuite autour d'elle. Elle finit par se laisser emporter. Elle devait trouver où dormir. Elle quitta l'endroit, regarda une dernière fois derrière elle, hésita, puis gagna la Porsche garée sur une place interdite, dans une rue perpendiculaire.

« Au secours ! »

Manzano ne savait pas combien de temps il avait passé à la fenêtre. La place devant l'hôpital était quasiment vide. La seule lumière venait de la lune presque pleine. Avait-il rêvé ?

« Au secours ! » La voix venait de loin, on l'entendait faiblement. Manzano, s'aidant de ses béquilles, s'aventura dans le couloir obscur. Il écouta. Peut-être n'était-ce que dans sa tête. Mais il entendit de nouveau quelque chose et aperçut plus loin un pâle rai de lumière sous une porte. En s'y rendant, il passa devant des portes ouvertes. Il en sortait des effluves

atroces de moisissures et d'excréments. Tremblant, il entra dans la pièce et, après quelques pas, arriva à un lit. Il se pencha pour voir le visage sur l'oreiller. C'était celui d'une personne âgée ; l'Italien n'aurait pu dire s'il s'agissait d'une femme ou d'un homme, la peau très fine sur les os, les yeux clos, la bouche ouverte. La silhouette ne bougeait pas.

Où était le personnel soignant ? se demanda-t-il. Là, peut-être, où il y avait ce rai de lumière ?

À petits pas maladroits et prudents, il quitta la pièce et s'approcha aussi silencieusement que possible de celle d'où émanait la lumière.

Il entendit des voix. La porte n'était que poussée. Ses connaissances en allemand lui permirent de comprendre quelques bribes de la conversation.

« Nous ne pouvons pas faire ça, suppliait une voix masculine.

– Nous devons le faire », répondit une voix féminine.

Quelqu'un sanglotait.

« Je ne suis pas devenu infirmier pour faire ça, dit l'homme.

– Ni moi médecin, rétorqua la femme. Mais ils mourront dans les prochaines heures ou les prochains jours, même s'ils sont traités le mieux du monde. Aucun d'entre eux ne survivrait à un déplacement. Ni au froid et au manque de ravitaillement. Les laisser comme ça signifie les livrer à d'inutiles souffrances. Ils mourront de faim, de soif et de froid, lentement, dans leurs propres excréments. C'est ça que vous voulez ? »

L'homme se mit à pleurer.

« Sans compter que ni Nehrlér ni Kubim ne peuvent être évacués sans ascenseurs. Personne ne peut transporter des patients de plus d'un quintal. »

Lentement, Manzano comprit ce dont il s'agissait. Tout son corps fut parcouru d'un frisson contre lequel il ne pouvait lutter.

« Ne croyez pas que ça me fait plaisir », continua le médecin. Manzano remarqua le tremblement de sa voix.

L'infirmier répondit dans un nouvel accès de sanglots.

« Aucun de ces patients n'est conscient », assura-t-elle. Ils ne s'en rendront pas compte.

Qui avait crié « au secours » ? se demanda l'Italien. N'avaient-ils rien entendu ? Il avait des sueurs froides.

« J'y vais maintenant », annonça le docteur d'une voix décidée.

Manzano se décolla prestement du mur pour se précipiter dans une autre pièce, face à celle d'où venaient les voix. Il n'osa pas fermer la porte, afin de

ne pas éveiller les soupçons. Il s'aplatit contre le mur, derrière le montant, et, une seconde après, il entendit des pas dans le couloir.

Quelqu'un accourait.

« Attendez..., dit doucement l'infirmier.

– S'il vous plaît, répondit le médecin, laissez-moi...

– Vous ne pouvez faire ça toute seule, l'interrompit l'homme, d'une voix de nouveau ferme. Ces pauvres gens ont besoin de nous. »

Manzano entendit le crissement plaintif de leurs chaussures en caoutchouc lorsqu'ils entrèrent dans la pièce.

Prudemment, il regarda. Comme ils avaient tous deux des lampes de poche, il pouvait les voir s'approcher du lit des grabataires. La doctoresse, grande, mince, les cheveux aux épaules, posa sa lampe sur le lit, de telle manière que son faisceau éclaire le mur. L'infirmier, plus petit, à la silhouette très fine, s'assit sur le rebord du lit, prit la main fine de la patiente et commença à la caresser. Elle sortit une seringue, en planta l'aiguille dans la perfusion et injecta son contenu. L'infirmier continuait à caresser la main de la malade. Le médecin se pencha au-dessus d'elle et lui caressa le visage, longuement. Elle chuchota quelque chose que Manzano ne comprit pas. Il ne pouvait décrocher son regard. Il se tenait là, comme si le sang était figé dans ses veines, incapable du moindre mouvement.

Le médecin se redressa et remercia l'infirmier.

Il hocha la tête, sans une parole, sans lâcher la main de la morte.

Elle prit la lampe de poche, dont le rayon éclaira précisément le visage de Manzano.

Manzano eut un sursaut, il espéra n'avoir pas été vu. Puis il entendit un murmure et des pas dans sa direction.

Une lumière vive l'aveugla, il ferma les yeux.

« Qui êtes-vous ? La voix de l'infirmier s'enroua presque. Que faites-vous là ? »

Manzano entrouvrit les yeux, mit sa main sur son visage et balbutia : « *The light, please.*

– Vous parlez anglais ? demanda le médecin dans la même langue. Que faites-vous ici ? D'où venez-vous ?

– *Italy* », répondit-il. Ils n'avaient pas besoin de savoir qu'il comprenait un peu l'allemand ni qu'il avait écouté leur conversation.

Le médecin fixa l'Italien.

« Vous nous avez vus, pas vrai ? »

Manzano répondit à son regard, puis acquiesça.

« Je crois que vous avez fait ce qu'il fallait », dit-il en anglais.

Le médecin continuait à l'observer, il soutenait son regard.

Au bout de quelques secondes, elle rompit le silence. « Alors disparaissez, ou aidez ces gens. »

Manzano tituba. Était-ce vraiment de l'aide ? Il était bien conscient de ne pas pouvoir évaluer l'état médical de ces patients. Il devait laisser ce soin à l'expertise du docteur. Mais qu'en était-il de la responsabilité morale ? Il avait une opinion très claire concernant le suicide assisté. Jamais il ne souhaiterait qu'on lui inflige un prolongement artificiel de ses fonctions vitales s'il était inconscient. Même s'il était convaincu de la difficulté de prendre une telle décision, si lourde de conséquences. N'y avait-il pas dans ces corps sans vie quelque chose comme un « je » ? Et, le cas échéant, que voulait-il ? Vivre ? S'éteindre ? Ou ne voulait-il que laisser aux autres le soin de prendre une décision à sa place ? Mais n'était-ce pas suffisamment de conscience – il osait à peine prononcer le mot – pour n'être pas euthanasié ? Ses pensées se bousculaient dans sa tête avec d'autres. Cette fois, il ne s'agissait pas seulement du droit de mourir d'un point de vue théorique. Le médecin avait été clair. Disparaissez. Ou aidez ces gens. Habile femme. Elle ne l'y avait pas obligé : « Aidez-nous. » Non, grâce à un simple effet rhétorique, elle avait affirmé l'altruisme supposé de son acte. Manzano n'était donc plus seulement complice, mais bel et bien acteur, tout comme eux. Ce qui ne le satisfaisait pas. Il devait s'appuyer sur le mur pour ne pas tomber. Ce n'est qu'alors qu'il éprouva ce que l'infirmier, mais également le médecin, avaient dû ressentir. Il saisit les poignées de ses béquilles.

« Que dois-je faire ?

– Contentez-vous de nous suivre, répondit le médecin d'une voix douce. Vous pensez que vous en êtes capable ? »

Il acquiesça.

Elle se dirigea vers la silhouette derrière eux, seule dans un lit. Manzano ne la découvrait que maintenant, dans la lueur de la lampe. Il la suivit, en compagnie de l'infirmier. C'était un visage de femme, les joues tombantes, les yeux fermés. Manzano ne décela pas le moindre signe de vie.

« Tenez-lui la main, lui intima le médecin.

– Qu'est-ce qu'elle a ? s'enquit Manzano en s'asseyant sur le bord du lit.

– Nombreuses défaillances organiques. »

Il lui prit la main avec hésitation. C'était une main tendre, aux doigts fins et soignés. Elle était froide et engourdie. Manzano ne sentit aucune réaction lorsqu'il la prit, elle gisait dans la sienne, sans vie. À la manière d'un petit poisson mort, se dit-il, bien que la comparaison ne le satisfasse pas.

Le médecin prépara une seringue.

« Elle s'appelle Edda, elle a quatre-vingt-quatorze ans, murmura-t-elle. Il y a trois semaines, elle a eu un grave AVC, le troisième en deux ans. Son cerveau a été sévèrement touché. Elle n'a aucune chance de revenir à elle. Il y a une semaine, elle a eu un œdème pulmonaire, depuis avant-hier ses reins et d'autres organes sont hors de fonction. En temps normal, je lui donnerais encore vingt-quatre heures à vivre. Mais les appareils sont en panne. »

Elle avait aspiré le contenu de l'ampoule avec la seringue. Puis elle répéta la même procédure que dans la chambre d'à côté.

« Son époux est décédé depuis des années, ses enfants habitent en périphérie de Berlin et de Francfort. Avant le black-out, ils ont pu venir la voir une dernière fois. »

Manzano réalisa qu'il avait machinalement commencé à caresser la main de la vieille dame.

« Elle était professeur d'histoire et d'allemand, continua-t-elle. C'est ce que m'ont dit ses enfants. »

Manzano se représenta une Edda plus jeune, aux couleurs sépia, dans les mêmes teintes que les photos de ses propres grands-parents. Avait-elle des petits-enfants ? Il n'aperçut qu'à ce moment la petite photographie encadrée, posée sur le caisson roulant à côté du lit. Il dut se pencher un peu pour mieux la regarder. Il y avait un couple d'un certain âge, habillé comme pour les grandes occasions, entouré de neuf adultes et de cinq enfants d'âges différents ; on voyait bien que la photo avait manifestement été prise dans un studio, pour l'occasion. Son époux était alors encore vivant.

Le médecin en avait fini. « Ça va durer environ cinq minutes, dit-elle à voix basse. Nous allons voir les autres. Avez-vous besoin d'une lampe de poche ? »

Manzano répondit par la négative et les regarda quitter la pièce. Il continuait de tenir la main d'Edda dans l'obscurité, des larmes roulaient sur ses joues.

Il se mit à parler, ne supportant pas ce silence. En italien, c'était le plus

simple pour lui. Il lui parla de son enfance et de son adolescence dans une petite ville à proximité de Milan, de ses parents, décédés dans un accident de voiture, à qui il n'avait pas même pu dire au revoir, bien qu'il ait encore tant à dire, à raconter. De ses femmes, de sa copine allemande également, Claire de Osnabrück, avec qui il n'avait plus de contact depuis longtemps. Il assura Edda que ses enfants et petits-enfants auraient voulu être à ses côtés, mais que les circonstances les en avaient empêchés, qu'il leur expliquerait qu'elle était partie avec douceur et sérénité dans un monde meilleur. Il parla et parla encore de sa vie. Il avait dû rester assis là longtemps, bien plus longtemps que les cinq minutes nécessaires dont avait parlé le médecin, jusqu'à ce qu'il sente qu'il n'y avait plus le moindre soupçon de vie dans la main qu'il tenait. Il la reposa avec précaution sur la couverture, et y joignit l'autre main. La mine d'Edda n'avait pas changé pendant tout ce temps. Il ignorait si elle avait pu entendre ne serait-ce qu'un mot de tout ce qu'il avait raconté, si elle avait ressenti qu'elle n'était pas seule pour ses dernières minutes. Dans l'obscurité, il ne voyait que le creux formé par sa bouche et les ombres de ses paupières.

Sa peau le tirait à l'endroit où avaient séché les larmes. Il se releva, prit ses béquilles, se retourna une dernière fois à la porte, puis quitta la pièce.

En face se tenait l'infirmier. Manzano se rappela qu'il ne s'était pas présenté, ni à elle ni à lui. Peut-être était-ce mieux d'ailleurs qu'ils demeurent inconnus, au vu de ce qui s'était passé.

Au cours de la demi-heure suivante, Manzano tint les mains de trois autres personnes, un accidenté de la route de trente-trois ans, un patient de soixante-dix-sept ans, victime de nombreux infarctus, une droguée de quarante-cinq ans qui, après trente ans de défonce, avait succombé à une overdose.

Aucun d'entre eux ne manifesta d'une quelconque façon qu'il ressentait la présence de Manzano, de l'infirmier ou du médecin. Seule la camée lâcha une sorte de souffle silencieux avant de mourir. Une fois que Manzano eut reposé sa main, il ressentit un vide infini en lui.

Lentement, l'Italien se remémora la raison de sa présence ici. Sa jambe le faisait souffrir, mais, en cet instant, il se réjouissait presque de ressentir quelque chose. De vivre. Il se leva, sans ses béquilles.

La doctoresse lui tendit la main. « Merci encore. »

Puis ce fut au tour de l'infirmier. D'un accord commun et muet, ils en restèrent à leur anonymat réciproque.

« Vous en aurez besoin », dit le médecin en lui donnant la lampe torche.

Manzano la remercia et partit en boitant en direction de l'escalier.

Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait faire ensuite ni d'où aller. Peu de chance que Hartlandt vienne encore. Peut-être devait-il passer la nuit ici. À côté des ascenseurs, il y avait un panneau où figuraient les différents services et l'étage où ils se trouvaient. Après avoir parcouru la liste, il ne voyait qu'un endroit où se rendre. Il prit le chemin du deuxième étage, vers la maternité.

Le lobby de l'hôtel avait été transformé en camp de fortune par des désespérés. Il n'y avait même plus assez de place pour un enfant, encore moins pour Shannon. Tous les autres hôtels avaient suspendu leur activité, ainsi que la journaliste avait pu le constater au cours des heures passées. Shannon rêvait d'un bon lit. Les sièges de la voiture étaient trop inconfortables pour y dormir. En outre, dans la Porsche il aurait fait trop froid, une fois la nuit tombée. Le thermomètre extérieur affichait deux degrés au-dessus de zéro. Puis elle eut une idée.

Elle retourna à l'hôpital. Elle se gara dans le parking souterrain, grand ouvert depuis des jours. Il faisait nuit noire dans le bâtiment. Elle trouva une petite lampe de poche dans la trousse à outils du coffre. Elle mit son sac marin sur l'épaule et se dirigea vers l'accueil. Les couloirs étaient déserts, partout des draps, des lambeaux de tissu, du matériel médical. L'odeur était insoutenable. Le rayon lumineux de sa lampe glissa sur le plan à côté des ascenseurs. Deuxième étage, maternité. Les seuls lits dans lesquels elle se sentirait bien. Elle emprunta l'escalier à côté des ascenseurs.

« En silence, intima Hartlandt, afin qu'il ne soit pas alerté s'il se trouve encore dans les parages. »

Ils entrèrent dans l'hôpital en passant par la rampe d'accès du parking souterrain, un peu à l'écart et invisible depuis le bâtiment. Huit policiers et quatre chiens le suivaient, ainsi que Pohlen. Chemin faisant, ils exploraient le moindre recoin au moyen de leurs torches.

Hartlandt prit la direction de l'endroit où Manzano avait été opéré. Un bout du jean de Manzano, que le médecin avait découpé, dépassait de la poubelle pleine ; le policier le tendit aux chiens qui le reniflèrent fébrilement. Ils tendirent leurs cous, tournèrent la tête dans toutes les directions, mirent leurs

truffes sur le sol, puis l'un d'entre eux alla vers la porte. Les autres le suivirent aussitôt, tirant les fonctionnaires au bout des laisses.

Recouvert de quatre couvertures, Manzano regardait dans le noir, par la fenêtre. Il ne pouvait dormir, tant les événements du cinquième étage l'avaient perturbé. En plus, les relents de matière fécale, de pourriture et de mort qui régnaient aux autres niveaux commençaient à se propager dans la maternité.

Un instant, il crut entendre des pas et voir un rayon de lumière. Non ! Il ne devait pas céder à la paranoïa !

Nerveux, il se tourna sur l'autre côté. De nouveau, il crut entendre un bruit, de nouveau il lui sembla qu'un faible rayon de lumière, qui disparut aussitôt, bougeait dans le couloir. Il se leva et clopina jusqu'à la porte. Cette fois-ci, il entendit très distinctement des pas. Et des murmures. Puis un bruit encore, dont il ignorait ce que ça pouvait être. Comme si quelqu'un tapait contre un sol en pierre avec des couverts en plastique. Des pilleurs ?

Puis il entendit des gémissements. Des chiens. Et un ordre murmuré. Il en eut des sueurs froides. Il rejoignit son lit à la hâte et saisit les béquilles. Il quitta prudemment la pièce, aux aguets.

Les bruits venaient de l'escalier. Paniqué, Manzano regarda alentour. Était-ce Hartlandt qui revenait le chercher ?

Devant les ascenseurs, l'Italien écoutait les voix et les pas se rapprocher. Impossible de fuir par les escaliers. Et il ignorait où menaient ces couloirs. Il y avait de grandes chances que ce soient des culs-de-sac, ou que les sorties en soient condamnées. Pris de panique, il ne voyait plus qu'une échappatoire ; il entendait maintenant les chiens aboyer dans le couloir et des gens crier.

« Police ! Qui êtes-vous ? Sortez ! »

Effrayée, Shannon leva les mains devant ses yeux, aveuglée par les torches.

« *I'm a journalist*, cria-t-elle. *I'm a journalist*.

– Que dit-elle ?

– Les mains en l'air, sortez du lit !

– *I'm a journalist ! I'm a journalist !*

– Dehors ! »

Aboiements.

Shannon ne voyait rien, continuait à crier, tentait de libérer ses jambes de la couverture.

« C'est une femme !

– Que dit-elle ?

– Elle dit qu'elle est journaliste. »

Enfin, l'Américaine parvint à libérer ses pieds et se leva, une main toujours devant les yeux, l'autre en l'air, en guise de salut. Grognements des chiens.

« Qui êtes-vous ? » demanda en anglais un homme grand, à la carrure athlétique, non sans un léger accent allemand.

« Que faites-vous ici ?

– Je n'ai pas trouvé d'hôtel où passer la nuit », fit Shannon, ce qui était la vérité.

L'homme fit glisser sur elle le faisceau de sa torche, des pieds à la tête. Puis elle le reconnut. C'est lui qui avait emmené Manzano, qui l'avait poursuivi et conduit à l'hôpital.

« Avez-vous vu quelqu'un ?

– Non. »

Les hommes fouillèrent les autres lits, et ne trouvèrent personne. En sortant, leur chef dit aux autres : « Elle devrait se trouver un meilleur endroit. »

Shannon resta debout à côté du lit tandis que les fonctionnaires gagnaient la chambre voisine. Elle réalisa qu'elle tremblait ; était-ce de froid ou de peur ? Elle se lova de nouveau sous les couvertures et entendit les policiers passer de chambre en chambre avec leurs chiens. Les voix et les pas se firent plus ténus, puis le groupe fit demi-tour, passa de nouveau devant sa chambre et disparut.

Au troisième étage, Hartlandt et ses hommes rencontrèrent aussi peu de succès qu'au quatrième. Minuit était passé depuis longtemps. Hommes et chiens étaient exténués, à la suite des nombreuses interventions des jours précédents. Le bâtiment obscur aux chambres abandonnées, désertées, était encore plus déprimant que ne l'est un hôpital en temps normal. Les paupières lourdes, ils arpentaient le couloir du cinquième étage lorsque les molosses se mirent à gémir tant et plus.

« C'est lui ? demanda Hartlandt à l'un des maîtres-chiens.

– Peut-être... Mais, à mon avis, il s'agit d'autre chose.

– Quoi ?

– Pourvu que ce ne soit pas ce que signifie d’habitude ce comportement. »

Les chiens tiraient dorénavant avec force et les hommes se laissèrent conduire jusqu’à arriver à l’une des dernières chambres. Les faisceaux de leurs torches se baladaient sur les contours déformés des lits, huit en tout dans l’étroite pièce. Les couvertures recouvraient tout, des pieds aux visages.

Hartlandt gagna le lit le plus proche et rabattit la couverture, pour découvrir le visage blême, exténué d’une femme âgée. Il avait vu suffisamment de morts dans sa carrière pour en reconnaître un au premier coup d’œil. Il alla prestement au lit suivant, où reposait le cadavre d’une femme maigre, une junkie, sans doute, se dit Hartlandt, à la vue de sa vilaine peau et de ses dents déchaussées.

Deux de ses collègues avaient inspecté les lits de l’autre côté de la pièce.

« Ils ont manifestement entreposé là les derniers morts », constata l’un d’eux.

Les chiens attendaient en gémissant à la porte, leurs queues molles.

« Sans doute le personnel n’est-il pas parvenu à les emmener jusqu’à la chambre froide », déduisit un autre.

Hartlandt fit glisser le rayon de lumière de sa lampe sur les lits restants, dont deux étaient occupés par des personnes obèses. « Regardez-moi ça, personne ne peut les transporter dans les escaliers. Il se tourna. À quoi bon, d’ailleurs ? Les chambres froides ne doivent plus fonctionner. »

Il fit un signe à ses hommes et ils quittèrent l’endroit.

« On continue. »

La dépouille s’affaissa lourdement sur Manzano tandis que le bruit des pas s’estompait. La tête du défunt reposait contre la sienne, son tronc le recouvrait entièrement. Manzano osait à peine respirer. Le poids, la peur, une horreur pure lui coupaient le souffle.

Pris de désespoir, il s’était engouffré dans les escaliers. Il avait pensé que cette salle serait son seul salut. Il s’était glissé sous le corps le plus éloigné de l’entrée. L’odeur était insupportable, le cadavre gisait dans du sang et des excréments secs, et exsudait une viscosité que Manzano ne remarqua qu’une fois sous lui. À plus d’une reprise, il songea à se rendre. Son soulagement aurait été aussi grand s’ils l’avaient trouvé – mais, enfin, il pouvait quitter cette hideuse cachette.

Il se glissa lentement de sous le corps, mettant de côté les membres inertes, attrapa les béquilles, tituba jusqu’au mur où il s’appuya, le regard plein

d'effroi dirigé sur les silhouettes sombres de la pièce obscure. Il continuait à respirer faiblement. Des larmes roulèrent sur ses joues. Puis, au bout d'un moment, il fit les quelques pas qui le séparaient de la porte.

Il tendit l'oreille, une fois de plus, de longues minutes. Aucun bruit en provenance du couloir. Il entrouvrit la porte, ne vit rien. Il avança dans le noir, à pas de velours, dans le couloir. Le médecin et l'infirmier n'étaient plus là ; sans doute étaient-ils partis avant même que Hartlandt et ses hommes n'arrivent. Il réalisa qu'il tremblait de tout son corps. Son pantalon était humide en raison de sa cachette et puait. Il l'enleva. Il était en sous-vêtements. Une douche, maintenant ! Longue, brûlante, avec du savon moussant !

Une petite éternité plus tard, il était redescendu au deuxième étage. Hommes et chiens avaient disparu. Manzano retourna dans le lit où il se trouvait quelques heures auparavant. Il se lova sous les couvertures, tremblant comme une feuille, n'escomptant pas fermer l'œil de toute la nuit.

Septième jour – vendredi

La Haye

« Je crois que j'ai de la fièvre », soupira la femme de Bollard depuis la porte.

Les épaules haussées, les bras croisés sur la poitrine, le col roulé remonté jusqu'au menton, elle s'appuya à l'encadrement. Malgré le froid de son domicile, un léger voile de sueur recouvrait son visage blême. Elle avait les yeux rougis. « Je n'arriverai pas à me rendre à la distribution de vivres aujourd'hui. »

Bollard posa la main sur son front. Trop chaud. Ses pensées étaient entièrement occupées par les tâches qui l'attendaient à Europol. « Retourne au lit. Est-ce qu'on a des médicaments contre la grippe ?

– Oui. Je vais les prendre. On doit y aller tôt, sinon il n'y a plus rien.

– Où dois-je me rendre ? »

Bollard attacha son vélo à un panneau de signalisation. Il ne pourrait pas aller plus loin à bicyclette. Sur la petite place entourée de vieux bâtiments se pressaient des centaines de personnes. Parmi eux, il put remarquer quelques charrettes à cheval, escortées par de solides gaillards, armés de fourches et de bâtons. Au loin vrombissait le moteur d'un camion qui se rapprochait lentement. Un mouvement de foule s'amorça. De l'une des rues, de l'autre côté de la place, apparut une faible lueur, qui devint plus vive, puis un camion se fraya un chemin à travers la mer humaine. Immédiatement, quelques-uns de ceux qui attendaient escaladèrent les marchepieds et les pare-chocs. Bollard joua des coudes pour atteindre le centre de la place ; il n'était pas le seul. Entouré des autres, il ne pouvait ni avancer ni reculer et il dut se résoudre à se laisser porter par le flot. Ces gens juraient, pestaient, criaient. C'est ainsi qu'on devait se sentir lorsqu'on se retrouvait pris dans un courant marin contre lequel on ne pouvait lutter, songea-t-il. Malgré la

résistance qu'il opposait, il fut porté vers le côté, et non en direction du camion, après lequel pendaient des grappes de gens, telles des abeilles sur un apiculteur.

Le chauffeur fit halte au milieu de la place et, durant une minute, rien ne se passa. Puis, enfin, le personnel parvint à ouvrir les portes bloquées par la marée humaine. Ils eurent besoin de plusieurs minutes, escortés par deux policiers, pour atteindre l'arrière de la remorque. Ils ouvrirent les deux battants, se hissèrent sur la plateforme, tandis que, à droite et à gauche, les policiers, à grandes volées de matraques, empêchaient les individus trop insistants de monter dans la semi-remorque.

Les gens se bousculaient, criaient, tendaient les mains. Bollard vit deux enfants se balancer au-dessus de la foule, sans doute un stratagème des parents pour attirer l'attention et clamer qu'ils avaient particulièrement besoin d'aide. Derrière, on en venait aux mains.

Stoïques, les responsables distribuaient les paquets à ceux qui avaient pu atteindre le bord de la remorque. Les piles s'accumulaient jusqu'à la bêche. Bollard était bien trop éloigné pour nourrir le moindre espoir de recevoir quoi que ce soit.

Les premières échauffourées éclatèrent. D'autres tiraient profit de la situation et passaient devant les bagarreurs. Décontenancé, Bollard se demanda comment Marie avait réussi, la veille, à obtenir des denrées alimentaires.

Les policiers, malgré les coups violents qu'ils distribuaient, étaient de plus en plus en peine de protéger le chargement. L'un d'eux cria quelque chose, puis sortit son arme de service et, comme ça n'avait aucun effet, tira en l'air.

La foule se figea un instant. Ceux qui distribuaient les paquets en profitèrent pour fermer les portes, donner un paquet à chacun des policiers, et sauter de la remorque. Escortés par les fonctionnaires qui avaient tous sorti leurs armes, ils embarquèrent dans la cabine.

En quelques secondes, le camion fut submergé de gens.

Bollard entendit le ronronnement du moteur et vit le poids lourd se frayer un chemin parmi la foule des déçus. Qui se mettait devant le véhicule devait s'attendre à être écrasé.

Malgré la foule bruyante, Bollard entendit le bruit d'un pavé faisant éclater le pare-brise. Le camion accéléra sans prêter attention aux gens. Bollard entendit des bruits désagréables, étouffés, le camion atteignit la rue, alla plus

vite encore. Les passagers clandestins étaient forcés de lâcher prise et tombaient. Certains se relevaient, défigurés par la douleur de la chute, puis palpaient leurs corps, d'autres restaient à terre.

Düsseldorf

Manzano ignorait où avait lieu dans cette ville la distribution officielle de vivres et, de toutes les manières, il n'aurait osé s'y rendre. Il avait probablement été signalé. Après avoir fouillé de fond en comble la cuisine désespérément vide de l'hôpital, il rejoignit le hall d'accueil. Chemin faisant, il examina chaque pièce, à la recherche de vêtements. Il trouva des pansements, des bandes, du sparadrap, des lotions désinfectantes qu'il enfourna dans les poches de sa veste. Il prit également une paire de ciseaux et deux scalpels. Enfin, il trouva une buanderie, remplie de pantalons et de chemises blanches – que des habits déjà utilisés. Nulle part il ne trouva de machine à laver. L'hôpital devait sans doute faire appel à un prestataire extérieur. Il regagna le deuxième étage, où se trouvaient, à côté de la maternité, le service de gynécologie et le service de médecine interne. Il fouilla dans une armoire et mit la main sur deux pantalons, oubliés ou laissés là par quelqu'un. L'un était trop petit, l'autre suffisamment propre et à la taille idoine.

Manzano s'assit sur un lit, changea son pansement et se glissa dans le pantalon. Dorénavant, il pouvait au moins s'aventurer dans la rue en passant inaperçu. Mais où pouvait-il bien aller ?

« Piero ? »

Manzano sursauta. Pris de panique, il regarda autour de lui.

« Hello Piero. »

Dans l'ouverture de la porte se tenait Shannon.

« Que... que fais-tu ici ? balbutia-t-il.

– J'ai passé la nuit dans l'hôpital.

– Mais... comment es-tu arrivée là ?

– Je t'ai suivi depuis La Haye. J'ai une voiture rapide, comme tu sais.

– Mais...

– Je t’ai suivi jusque chez Talafer. J’ai tout vu : quand ils t’ont emmené, ta tentative de fuite, ta blessure. Je t’ai perdu de vue hier soir, ici même, après que tu as faussé compagnie à ton gardien. Qu’est-ce que ça signifie ?

– Si seulement je savais... »

Il se rassit sur le lit.

« Es-tu seule ? se renseigna-t-il prudemment.

– Qu’est-ce qu’il se passe ? demanda-t-elle. Ton regard est si étrange.

– Qui t’a dit que j’irais là-bas en quittant La Haye ?

– Personne. J’ai vu que tu faisais tes bagages, j’ai fait la même chose et t’ai suivi. »

Assis, il la jugeait, sentant battre sa blessure à la cuisse. Il ne pouvait se fier qu’à son intuition.

Puis il commença à lui expliquer.

La Haye

La foule sur la place s’était dispersée. Il n’y avait plus que les charrettes à cheval des paysans, entourées de grappes de gens priant pour obtenir quelques patates, des betteraves, des carottes, des choux ou des pommes flétries. Les gardes devaient faire reculer les clients trop insistants à l’aide de leurs fourches ou de leurs fusils. Bollard sortit son porte-monnaie et en examina le contenu. Trente euros. Que pouvait-il acheter avec cette somme ?

Il devait essayer. Il se fraya un chemin, brandit ses billets en l’air, puis cria : « Ici ! Ici ! »

Du haut de sa charrette, le paysan ne fit même pas mine de le regarder. Bollard remarqua que les autres agitaient des sommes bien plus importantes. Il se demanda pourquoi la police ne faisait pas cesser ce commerce. Lui-même n’était pas dépositaire de la violence légitime dans un pays étranger, et il ne pouvait rien faire. Sans arme, personne ne pourrait rien entreprendre ; les hommes se contenteraient de rire à la vue d’une carte de police. Épuisé, il se laissa repousser sur le côté.

Pour le déjeuner, les conserves suffiraient, se dit-il en prenant la direction de son vélo. Mais qu’allaient-ils manger, lui, Marie et les enfants, ce soir ?

Düsseldorf

« Et maintenant ? demanda Shannon.

– J'en sais rien...

– C'est toi, le génie des ordinateurs. Si ce que tu crois est vrai, vraiment vrai – qu'un inconnu a bel et bien envoyé des mails depuis ta machine –, alors peut-être pourrais-tu trouver comment il s'y est pris, voire, mieux encore, de qui il s'agit ?

– Ça se peut. Ça dépend du professionnalisme de ce type. S'il est bon, il n'a laissé aucune trace. Mais pour ça, j'ai besoin de mon ordinateur. »

Sa cuisse le faisait souffrir.

« Partons du principe que nos fonctionnaires préférés sont consciencieux et qu'ils font bien leur job. Alors comment les agresseurs ont-ils été mis au courant de ton voyage ?

– Selon moi, il n'y a qu'une seule possibilité. Ils espionnent Europol. Bollard a fait surveiller mon ordi. Il a dû ouvrir une porte d'entrée pour les intrus.

– Si quelqu'un avait infiltré le système d'Europol, est-ce qu'on pourrait le découvrir ?

– Si l'on cherche précisément et suffisamment longtemps, sans aucun doute. Mais, en ce moment, les spécialistes en informatique ont d'autres chats à fouetter.

– O.K. Ne bouge pas d'ici. Je vais tenter quelque chose.

– Et qu'est-ce que je vais faire, là ?

– Te reposer. Fais-moi confiance. Tu ne trouveras pas de meilleur endroit qu'ici. Je viens te chercher dans quelques heures. »

La Haye

Bollard n'eut pas besoin de mettre pied à terre pour réaliser que l'agence bancaire était fermée. Il continua de pédaler. Il en trouva une autre deux rues plus loin. Là aussi, un écriteau sur la porte annonçait que l'agence était fermée jusqu'à nouvel ordre. Plus énervé encore, il prit la direction d'Europol. Il était déjà très en retard. En chemin, il passa devant trois autres

banques ; ni lumière ni personnel. Il songea à une autre possibilité. Sur sa route se trouvait l'hôtel Gloria, où il avait fait héberger l'Italien. Aménagé tout particulièrement pour Europol, il était mieux pourvu que les autres lieux de villégiature de la ville.

Dans le hall de réception, ne brillaient que quelques lampes. Bollard montra sa carte au portier. L'homme opina du chef, sans prononcer un mot. Le fonctionnaire traversa la salle de restaurant, presque vide, et se rendit dans les cuisines.

Un chef vint à sa rencontre.

« C'est réservé au personnel », annonça-t-il.

De nouveau, Bollard sortit sa carte. « Il me faut quelque chose à manger. Qu'est-ce que vous avez ?

– Vous êtes client ?

– Vous souhaitez conserver votre travail, non ?

– Pommes de terre ou patates, vous avez l'embarras du choix, répondit l'homme sèchement.

– Alors un peu de chaque. C'est à emporter.

– Je n'ai rien pour ça.

– Alors je repasserai plus tard avec ce qu'il faut. Mettez-moi ça de côté si vous voulez garder votre job. »

Düsseldorf

Quelques tuyaux en caoutchouc, des scalpels, un bac, un entonnoir : voilà ce que dénicha Shannon dans l'hôpital. Dans le parking souterrain se trouvaient, çà et là, quelques autos. La lampe torche entre les dents, la journaliste mesura l'ouverture du réservoir de sa Porsche puis alla à la voiture suivante. Son réservoir était fermé. Elle regagna son bolide, trouva une clé à molette dans la trousse à outils, ainsi qu'un second outil qu'elle pouvait utiliser comme levier. Elle fractura ainsi le réservoir de la voiture. Elle y introduisit le tube, s'accroupit et commença à aspirer. La force motrice de notre civilisation, se dit-elle. Pour combien de temps encore ?

Après avoir renouvelé l'opération à deux reprises, Shannon avait fait le plein. Elle balança dans le coffre tout son attirail, dans la forte probabilité où

elle devrait de nouveau s'en servir. Quant aux scalpels, elle les rangea dans la boîte à gants. Les grondements de son moteur furent décuplés par l'écho du parking souterrain.

Ratingen

Hartlandt lut à haute voix le message apparu sur l'écran, le même que par deux fois au cours de la journée précédente.

« RECTIFICATIF », en titre, afin que tout le monde comprenne sur le champ. Certes, la nouvelle n'était pas sans importance ; Berlin annonçait les chiffres revus des stations électriques incendiées et des pylônes détruits à l'explosif la veille. La plupart de ces événements n'étaient pas des actes de sabotage mais avaient d'autres causes. À Lübeck, le feu s'était déclaré à la suite d'un court-circuit ; au nord, deux des pylônes avaient cédé sous le poids de la neige et de la glace accumulées sur les lignes.

Il contacta les responsables du poste de commandement de Berlin.

« Vous êtes maintenant le troisième à me parler de ça, répondit l'homme aux questions de l'inspecteur. Je n'ai pas envoyé ces informations. Et je ne vois pas non plus qui aurait pu le faire. Sans compter qu'on n'a jamais reçu de telles données de la part des compagnies d'électricité.

– J'ai pourtant bel et bien reçu cette information, rétorqua Hartlandt.

– Je sais, et elle est même partie de mon poste. Mais, je vous le répète...

– Vous essayez de me dire que quelqu'un envoie des informations depuis votre ordinateur, mais il ne s'agit ni de vous ni de vos collègues ?

– C'est...

– Est-ce que ça signifie que les données initiales sont restées inchangées ?

– C'est ça, oui, répondit l'homme en hésitant.

– Alors vérifiez-moi ça sur-le-champ ! » fit le fonctionnaire en hurlant, puis il raccrocha.

Il appela Bollard.

« Vous n'allez pas croire ce qu'on vient de me dire, commença-t-il avant de lui faire part de la discussion qu'il venait d'avoir. Encore des messages envoyés par personne. Comme pour l'Italien. »

Sur le parking de Talafer, il y avait encore moins de véhicules que la veille. Shannon gara sa Porsche derrière les autres, de manière à ce qu'on ne la remarque pas, au moins depuis l'entrée. La voiture de Manzano n'avait pas bougé. La journaliste prit son sac avec sa caméra et son ordinateur portable.

À l'accueil, la même employée que la veille, devant qui Shannon avait fait mine de s'être égarée.

« Vous êtes-vous de nouveau perdue ? demanda-t-elle dans un mauvais anglais.

– J'aimerais voir monsieur Hartlandt, répondit l'Américaine. Et je resterai ici jusqu'à ce que ce soit possible, ou jusqu'à ce qu'il quitte les lieux. Ça finira bien par arriver. »

Au regard interrogateur de la réceptionniste, Shannon réalisa que c'était trop d'un coup pour qui ne comprenait pas bien l'anglais. Elle reprit, plus lentement.

« Si vous ne partez pas, j'appelle notre service de sécurité. » Ce fut la seule réponse qu'elle obtint.

« Faites donc. Je suis journaliste, et je me ferais un plaisir de le relayer. »

L'employée soupira et prit son téléphone.

Peu de temps après, deux gorilles apparurent derrière le comptoir. Shannon se retourna lorsque trois autres personnes arrivèrent par le couloir. Elle reconnut l'une d'entre elles sur le coup.

« C'est vous que je cherchais », annonça-t-elle à Hartlandt en anglais.

Hartlandt et son escorte, une femme et un homme, s'arrêtèrent. Le regard du fonctionnaire mit Shannon mal à l'aise. La reconnaissait-il depuis la nuit dernière, à l'hôpital ?

« Que voulez-vous ? » fit-il sans autre forme de procès, en anglais.

Les vigiles se rapprochaient d'elle.

« Je suis journaliste pour CNN. Je suis intéressée par ce que cherchent des enquêteurs allemands chez le plus important fournisseur de systèmes de commande pour les centrales du monde entier. »

Il la fixa puis dit : « Pardonnez-moi, je n'ai pas entendu votre nom ? »

Shannon adressa au ciel trois prières instantes : pourvu que l'inspecteur n'ait pas trop regardé la télévision au cours des jours passés et qu'il n'ait ainsi pas eu vent de son quart d'heure de gloire, pourvu qu'il ne sache rien de ses relations avec Manzano ni de sa disparition de La Haye, pourvu qu'il ne se souvienne pas de ce numéro qu'elle lui avait fait, l'air naïf, la nuit passée.

« Sandra Brown.

– Qu’est ce que je peux faire pour vous, Sandra Brown ? »

Shannon lança un regard triomphal aux deux hommes qui, entre-temps, l’avaient saisie chacun par un bras. Hésitants, ils desserrèrent un peu leur prise.

« M’expliquer ce qu’il se passe ici. Tout le monde sait que ces coupures de courant ont été intentionnellement provoquées. Est-ce que Talafer joue un rôle dans cette affaire ?

– Suivez-moi. »

Elle planta sur place les molosses de la sécurité, ajoutant un haussement d’épaules faussement désolé.

Hartlandt la conduisit dans un petit bureau du rez-de-chaussée. La pièce était remplie de caisses et d’ordinateurs.

« Puis-je vous offrir quelque chose ? Un café ? À manger ?

– Oui, oui, oui ! » se serait-elle exclamée avec joie. Mais elle en resta à un sobre « Oui, merci ».

Il disparut. Shannon regarda alentour. Ça avait l’air d’un bureau improvisé. Disques durs et ordinateurs s’empilaient sur un meuble rempli de dossiers, contre le mur. Celui sur le sommet de la pile avait l’air d’être le même que celui de Manzano. Elle se leva et fit rapidement les quelques pas qui l’en séparaient. Le même étrange autocollant vert que sur celui de l’Italien.

C’était presque trop de chance.

Elle se rassit à sa place, juste avant que Hartlandt ne rentre. Lorsqu’il déposa devant elle un café, une bouteille d’eau et un sandwich, elle dut se faire violence pour ne pas tout engloutir d’une seule bouchée.

« Alors, dit-il en esquissant un sourire. Posez-moi des questions. Puisque vous n’avez pas d’appareil d’enregistrement sur vous, nous pouvons parler librement.

– Peut-être m’autoriseriez-vous à recharger ma caméra dans vos locaux...

– Navré, mais l’énergie est très précieuse. Nous avons besoin de l’électricité pour des choses plus importantes, répondit Hartlandt.

– Et c’est quoi, ces choses, précisément ? »

Shannon planta ses dents dans le sandwich. Elle ne se rappelait pas avoir jamais mangé chose aussi délicieuse. Elle mâchait lentement et avec précaution.

« Ce que vous supposiez, répondit Hartlandt.

– Vous confirmez donc que vous cherchez chez Talaefer des causes possibles à tout ce désordre ? »

Encore une bouchée. Puis une lampée de café au lait. Qu’importe qu’il soit trop sucré. Au contraire, même.

« En ce moment, il en va de même pour chaque fournisseur. Talaefer n’est pas une exception.

– Vous avez déjà trouvé quelque chose ?

– Rien jusqu’à présent. »

Shannon ne posa pas de questions supplémentaires. Au lieu de cela, elle mangeait. C’était à Hartlandt de parler. Elle réfléchissait également à la manière dont elle pourrait discrètement atteindre le portable de Manzano.

« C’est bon ? »

Shannon se contenta d’acquiescer.

« Vous voulez encore quelque chose ?

– Un autre café, ce serait super. »

À peine fut-il dehors qu’elle bondit vers le meuble, saisit le portable de l’Italien et le fourra dans son sac, avec ses autres appareils. Elle ne se rassit pas. Lorsque, quelques minutes plus tard, Hartlandt revint, elle prit le café, le but d’une traite avant de conclure : « J’ai l’impression que vous ne souhaitez pas en dire davantage, n’est-ce pas ? Merci pour votre temps.

– Parvenez-vous encore à contacter votre chaîne ? demanda Hartlandt, tandis qu’ils quittaient la pièce.

– Ce n’est pas si simple, mais on s’en sort. »

Ils avaient atteint le hall d’accueil.

« Savez-vous que les États-Unis ont été attaqués hier ? »

Shannon fit de gros yeux. « Quoi ? » Elle manqua de s’étouffer.

« Je me disais que ça pouvait vous intéresser. »

Il la poussa dehors avant qu’elle ne puisse répondre.

« J’ignorais que CNN avait un bureau à Düsseldorf, fit-il en guise d’au revoir.

– Nous n’en avons pas, répondit-elle distraitement avant de reprendre contenance. J’ai fait le voyage exprès pour vous. Il me restait encore un peu d’essence.

– Alors je vous souhaite un bon retour. »

Hartlandt resta à la porte en regardant la jeune femme s’éloigner. Tandis

qu'elle quittait le parking dans sa Porsche colorée, il lui adressa un dernier geste. Sitôt qu'elle eut gagné la route, elle fut prise en chasse par l'Audi A6 conduite par Pohlen. Hartlandt tira de sa poche l'impression d'une capture d'écran de la vidéosurveillance de l'hôtel Gloria, à La Haye, où Lauren Shannon se trouvait en compagnie de Piero Manzano, ainsi qu'une autre de son apparition télévisuelle où elle annonçait que le black-out était dû à une attaque.

« Tu nous prends pour des cons, gamine ? »

Pour la seconde fois, Shannon regarda dans son rétroviseur. L'Audi grise était de nouveau là. Les rues étaient si vides que chaque voiture retenait l'attention, qu'elle vienne d'en face ou que Shannon jetât un coup d'œil dans son rétroviseur. Pendant de longues minutes, elle avait tenté de capter une fréquence radio, mais n'avait obtenu que des grésillements. Elle peinait à se concentrer sur sa conduite ; elle pensait à ses parents, à ses grands-parents qui vivaient en différents endroits des États-Unis. Il lui revenait en tête des amis, des camarades de fac qu'elle n'avait pas vus depuis des lustres. Boston, New York où elle avait longtemps vécu avant son tour du monde. Cette maudite Audi grise était encore là. Pendant de longues minutes, elle avait été déconcentrée par un convoi militaire qu'elle avait croisé, long de plus d'un kilomètre. À l'approche de Düsseldorf, l'Audi réapparut.

Elle avait enregistré la localisation de l'hôpital dans son navigateur de bord. Elle avait tout le loisir de faire des détours, il la ramènerait sur le bon chemin. Résolue, elle bifurqua, son regard allant et venant entre le rétroviseur et la route.

L'Audi la suivait.

Encore un test.

Ses soupçons étaient justifiés.

Qui donc se trouvait dans cette voiture ? Il ne pouvait que s'agir des hommes de Hartlandt. Elle connaissait leurs méthodes. Ils avaient tiré de sang-froid sur Manzano lors de sa tentative de fuite. Shannon accéléra. Elle se retrouva plaquée dans le siège. Un test supplémentaire, un regard supplémentaire dans le rétroviseur. Toujours l'Audi. Le moteur vrombissait, l'aiguille du cadran indiquait plus de 130 km/h. Elle espéra que personne ne jaillirait d'une rue perpendiculaire. Au croisement suivant, elle freina, prit à droite et redonna des gaz. Sans même regarder derrière, elle répéta la

manœuvre au carrefour suivant. Shannon n'avait pas la moindre idée de l'endroit où elle se trouvait. Il lui semblait s'être perdue dans une zone industrielle. Après le septième ou huitième changement de direction, elle osa un regard dans le rétroviseur. L'Audi avait disparu. Elle ralentit l'allure et respira profondément.

La voix féminine du navigateur de bord lui indiqua la route à suivre. Elle s'exécuta.

Son ventre se noua lorsqu'elle redécouvrit l'Audi derrière elle. Résignée, elle prit la première rue perpendiculaire. Prise de nervosité, elle tira l'ordinateur de son sac et le déposa sur le siège passager, puis fit de même avec sa caméra et tout son matériel. Elle saisit dans le vide-poches le manuel de l'automobile, aussi épais qu'un bottin téléphonique, et le glissa dans le sac. Elle ouvrit la vitre et jeta le paquet en direction du trottoir. Elle le vit dans le rétroviseur faire plusieurs rebonds. Ses poursuivants ralentirent. Quelqu'un sauta de la voiture et prit le sac. Shannon appuya sur l'accélérateur. L'Audi rétrécit très rapidement dans le rétroviseur. Au premier croisement elle bifurqua dans une petite rue pour arriver dans l'entrelacs de ruelles d'une zone pavillonnaire. Cette fois-ci, plus personne pour la prendre en filature.

Shannon souriait timidement, n'osant trop se réjouir. Au bout d'une dizaine de minutes, elle se décida enfin à suivre les indications du navigateur de bord. La course-poursuite avait consommé un quart de l'essence. Il lui faudrait de nouveau faire le plein à l'hôpital.

Nanteuil

Annette Doreuil trouva effrayants les deux hommes en combinaison devant la porte. Ils venaient aider les Bollard et les Doreuil.

« Un bagage par personne », fit une voix nasillarde sous un masque.

Dans la remorque du camion derrière eux s'entassaient des gens apeurés.

« Plus tard, nous pourrons revenir ici, non ? s'enquit Céleste Bollard.

– Nous n'avons aucune information à ce sujet, répondit l'homme. Notre mission est d'évacuer. »

Annette Doreuil ne put s'empêcher de songer aux reportages qu'elle avait vus sur Tchernobyl et Fukushima. Elle s'était toujours demandé ce qu'avaient ressenti ces gens qui avaient dû quitter leurs foyers dans la précipitation, angoissés à l'idée de ne jamais pouvoir y revenir. Laisser derrière soi tout ce qui était cher à leur cœur. Paniqués à l'idée de recevoir une dose de radiations néfaste, voire mortelle. Dans la perspective de devoir passer la fin de leurs jours dans un lointain inconnu, plutôt que dans un environnement familial. Et probablement gravement malades. Elle ressentait toutes ces craintes dans la voix de Céleste Bollard. Voilà onze générations, trois siècles, que la famille vivait dans cette ferme, qu'elle avait fait face aux tourmentes de la Révolution et de deux guerres mondiales.

Annette Doreuil observait des cohortes de réfugiés, semblables à celles qu'elle avait vues à la télévision. Jamais elle n'avait pensé devoir prendre part à un tel convoi.

Elle ne comprenait pas bien ce qu'elle ressentait. Lorsqu'elle avait quitté Paris en compagnie de Bertrand, elle pouvait encore se persuader qu'ils partaient pour de courtes vacances. Plus tard, après avoir épuisé les volailles et les conserves des Bollard et n'avoir plus eu le droit de quitter la maison, elle réalisa qu'elle était devenue une déplacée.

Elle écoutait ce que son corps lui disait. Se sentait-elle étrange ? Était-ce désagréable ? Y avait-il une seule réaction tendant à prouver que la radioactivité accomplissait déjà sa besogne au plus profond de ses cellules ?

Tandis que les deux hommes en combinaison entreposaient leurs bagages dans un espace aménagé sous la remorque, Bertrand l'aida à embarquer. Les gens à bord se serrèrent sur les banquettes en bois afin de leur ménager une place. Céleste Bollard s'assit à ses côtés, prudemment, comme si les sièges étaient détrempés, sans quitter sa maison des yeux.

Le camion démarra en un sursaut. Annette Doreuil ne pouvait voir que l'arrière de la tête de Céleste et de Vincent Bollard, le regard braqué sur leur ferme qui devenait de plus en plus petite, jusqu'à disparaître tout à fait, et qui durent alors s'abandonner à la cruelle incertitude de ne peut-être plus jamais la revoir.

Shannon gara la Porsche dans le parking souterrain, juste devant la montée d'escaliers. Elle attrapa l'ordinateur portable, prit sa lampe et rejoignit directement Manzano au deuxième étage. À bout de souffle, elle déboula dans la chambre où elle l'avait laissé. Allongé dans un lit, sous une épaisse couche de couvertures, sa tête reposait sur le côté.

« Piero ? » murmura-t-elle.

Comme il ne faisait pas mine de bouger, elle répéta plus fort et courut vers le lit.

« Piero ? »

Ses yeux s'entrouvrirent, il leva péniblement la tête.

« Nous devons foutre le camp d'ici ! » fit-elle.

Elle agita l'ordinateur.

« Viens !

– Où... où as-tu...

– Plus tard ! »

Elle arracha les couvertures de ses jambes. Sur la cuisse gauche apparaissait une tâche sombre et mordorée, de la taille d'une assiette. En voyant son regard, il se contenta de dire : « Tout va bien. Donne-moi mes béquilles. »

Aussi vite que sa blessure le lui permettait, il boitilla derrière elle. Dans l'escalier, Shannon ouvrait le chemin, armée de sa torche. Devant la porte du garage, elle mit son doigt sur ses lèvres et l'invita à attendre. Elle éteignit la lampe, ouvrit un peu la porte et épia. Dans l'obscurité, elle ne voyait pas grand-chose, rien en tout cas qui ressemble à une Audi.

« La Porsche est derrière cette porte, chuchota-t-elle. Je vais l'ouvrir à distance ; tu n'auras qu'à foncer pour t'y installer. »

Shannon ouvrit grand la porte, les phares du bolide clignotèrent lorsqu'elle appuya sur la clef.

Manzano claudiqua et vit l'ombre qui s'abattait sur la journaliste. Une autre lui bloqua le chemin. L'Italien reconnut l'imposante stature de Pohlen. De toutes ses forces, il lui asséna un coup de béquille dans l'abdomen. Pohlen se plia en deux. Manzano leva la béquille au-dessus de sa tête, autant qu'il le pouvait, et l'abattit sur son adversaire une fois, deux fois, trois fois. Le fonctionnaire s'écroula, les bras en croix. De sa jambe valide, Manzano lui donna des coups dans le tronc, à en perdre presque l'équilibre. Il entendit une sorte de râle et tapa encore. Pohlen se tourna, mais ne fit pas mine de se

défendre. Derrière la Porsche, le second homme était agenouillé devant Shannon, Manzano n'en voyait que la tête. Avant même qu'il puisse se défendre, l'Italien lui avait frappé l'occiput avec une fureur inouïe, à deux reprises. Sans plus bouger, il tomba à la renverse.

Shannon se releva, jeta un regard paniqué alentour puis cria : « La clef ! L'ordi ! »

Manzano vit Pohlen se redresser. Il claudiqua jusqu'à lui et fit une fois de plus usage de sa béquille.

« C'est bon, je les ai ! » cria Shannon.

L'Italien gagna la voiture alors que Pohlen tentait de l'agripper. La portière du passager était déjà ouverte, l'Américaine mettait le contact. Manzano se jeta sur le siège. La journaliste démarra dans un hurlement mécanique et un crissement de pneus, la vitesse fit claquer la portière.

Elle dérapa dans un virage et freina si brutalement que Manzano manqua se rompre les os contre le tableau de bord, pour finalement s'arrêter à côté d'une auto grise. Elle ouvrit la portière à la volée, mit une main dans sa poche. « *Ouch ! Shit !* » Elle s'agenouilla à côté du véhicule et s'affaira autour des pneus avant. Lorsqu'elle recommença son manège avec les pneus arrière, Manzano vit qu'elle tenait une petite lame. Elle les transperça également, laissa tomber le scalpel et se trouva de nouveau au volant, avant même que le cliquetis de la lame heurtant le sol ne se soit complètement évanoui.

Manzano fut écrasé sur son siège lorsqu'ils filèrent en direction de la percée claire de la sortie. Elle tourna prudemment dans la rue. Manzano réalisa que sa main droite saignait.

« Où allons-nous ?

– Loin d'ici », répondit Shannon.

Berlin

« Dans la salle de réunion », chuchota le secrétaire du chancelier à Michelsen. Il se dépêcha, suivi de cette dernière. Devant les écrans, grâce auxquels ils pouvaient communiquer avec les autres centres de crise, attendaient déjà les membres du cabinet ainsi que d'autres de la cellule de

crise. Seul manquait le chancelier. Sur les écrans apparaissaient quelques chefs de gouvernements européens, des ministres ou des hauts fonctionnaires.

« Réunion de crise urgente », annonça le ministre de la Défense.

Murmures, chuchotements.

« De quoi s'agit-il ? » demanda le chancelier en déboulant dans la pièce.

Le ministre de la Défense haussa les épaules.

Le chancelier s'assit face à la caméra, appuya sur le bouton mettant le micro en marche et aboya ses questions à l'assemblée virtuelle qui était dorénavant au complet sur les écrans. Tous les États n'envoyaient pas les mêmes personnes à toutes les réunions, mais chacun se limitait à un nombre maximum de trois représentants.

Au cours des jours passés, ces visages étaient devenus familiers à Michelsen. Seul lui était inconnu celui du représentant espagnol. Au second coup d'œil, elle réalisa qu'il portait un uniforme. Ça lui fut désagréable.

L'Espagnol, un homme costaud à moustache, aux yeux cernés par d'épais sacs lacrymaux, répondit : « Nous souhaitons informer aussi vite que possible nos partenaires que dans cette situation le président du gouvernement du royaume d'Espagne n'est plus en mesure de rester en fonction. Cela vaut aussi pour le vice-président, ainsi que pour l'ensemble du gouvernement. Afin de garantir l'ordre public et la sécurité du peuple espagnol, afin de faire en sorte que la situation revienne à la normale en mettant en œuvre tout ce qui est en notre pouvoir, l'état-major général des armées, sous mon commandement, s'est déclaré prêt à conduire les affaires publiques jusqu'à nouvel ordre. »

Michelsen avait l'impression que tous les taureaux des fêtes annuelles de Pampelune venaient de lui passer sur le corps. En Espagne, l'armée avait fait un putsch. C'est ni plus ni moins ce qu'avait annoncé l'homme à l'écran.

La Haye

« J'ai quelque chose d'important à faire », dit Bollard, d'humeur massacrant. Il n'avait aucune envie de se justifier alors qu'il allait chercher de quoi nourrir sa famille. Comme dans un pays du tiers-monde en temps de famine, songea-t-il. Ou à l'âge de pierre. « Puisque les responsables ne font

pas en sorte que nous ayons de quoi manger, nous devons bien nous démerder par nous-mêmes. »

Emmitouflé dans une épaisse veste, Bollard était en réunion avec le directeur d'Europol et le reste des équipes. Depuis la veille, les équipes en charge du bâtiment avaient réduit l'approvisionnement en énergie au strict nécessaire. Le chauffage était limité à dix-huit degrés. La plupart des ascenseurs étaient hors service. Ceux qui pouvaient encore venir travailler devaient porter des habits chauds dans leurs bureaux.

« Nous devons mettre en place un approvisionnement d'urgence pour les collaborateurs d'Europol et leurs familles, suggéra Bollard. Sans quoi, nous ne pourrons bientôt plus faire notre boulot. La moitié des collaborateurs en est déjà incapable.

– Je vais voir ce que je peux faire, promit le directeur Ruiz, non sans réserves.

– Nous venons de recevoir quelque chose d'Interpol », cria un collègue à travers la salle. Bollard l'observa qui fixait son écran et murmurait, avant de dire : « Je ne sais pas s'il s'agit de bonnes ou de mauvaises nouvelles. »

Bollard le rejoignit.

« Ne parle pas par énigmes. »

Sur le moniteur, un visage que Bollard reconnut tout de suite comme étant celui d'un mort.

Son collaborateur afficha d'autres photos. On y voyait d'autres détails du cadavre. L'homme avait été assassiné de plusieurs balles dans la poitrine.

« Qui est-ce ? »

Ils parcoururent le rapport. Un Européen inconnu, trouvé ce matin, heure locale, par des paysans dans une forêt à proximité du village de Gegelang, à Bali. Probablement le citoyen allemand disparu, Hermann Dragenau.

Bollard répéta le nom tout en fouillant dans sa mémoire.

« C'est le responsable produit de Talaefer que recherchent les Allemands. »

Ils comparèrent les photos de l'homme avec celles du mort.

« Elles sont vraiment semblables, constata Bollard. Des informations à propos des meurtriers ou des suspects ?

– Aucune. On n'a trouvé ni argent, ni objets de valeur, ni papiers d'identité sur lui. C'est peut-être un crime crapuleux tout à fait banal.

– Doit-on croire à un hasard ? demanda Bollard. L'une des rares personnes

qui pourrait être responsable d'un possible travail de sape au sein de l'un des plus importants producteurs de systèmes SCADA part en voyage quelques jours, loin d'une coupure d'électricité dévastatrice qu'il pourrait avoir orchestrée partiellement, loin de l'Europe, et est retrouvé assassiné quelques jours plus tard... Quoi qu'il ait pu savoir, il ne parlera plus. »

Il se redressa.

« Je ne crois pas au hasard. Hartlandt doit faire de la mort de ce Dragenau sa priorité et fouiller dans les moindres recoins de son existence ! »

Entre Düsseldorf et Cologne

Les phares de la Porsche déchiraient l'obscurité.

« Merde, jura Manzano.

– Quoi ? »

Elle entendit tapoter nerveusement. Voilà une demi-heure que l'Italien était penché sur son ordinateur, dans la plus grande concentration. Il murmurait des propos incompréhensibles, entrecoupés de cris de surprise.

« Qu'est-ce qu'il y a ?

– C'est une adresse IP, expliqua Manzano, excité. Nous avons besoin de courant. Et d'une connexion Internet. Urgemment.

– Pas de problème, railla Shannon. Y en a partout. À plus savoir qu'en foutre.

– C'est sérieux, insista-t-il. Chaque nuit, à une heure cinquante, mon ordinateur envoie des données à une adresse IP. Adresse IP, ça te dit quelque chose ?

– IP pour Internet Protocol. Un peu comme l'adresse d'un ordi sur un réseau.

– Tout à fait. En principe, on peut localiser tous les ordinateurs avec ça. Et le mien a envoyé des données à une adresse que je ne connais pas. Sans que j'aie fait quoi que ce soit ni que j'en sois informé. Je suppose alors qu'il est entré par le réseau d'Europol.

– Tu veux dire des flics d'Europol ?

– J'en sais rien. J'aurais besoin d'une connexion Internet pour en savoir plus. »

Il se frappa le front de la main.

« Piero idiot ! Je sais où nous devons aller ! »

Il se pencha et examina le navigateur.

« Tu sais comment ça marche ?

– On doit aller où ?

– À Bruxelles. »

Shannon tapota quelques boutons avant d'obtenir un itinéraire et une distance.

« Deux cents kilomètres, remarqua-t-elle en jetant un coup d'œil à la jauge. On a assez d'essence. Pourquoi Bruxelles ?

– Je connais quelqu'un là-bas.

– Avec du courant et une connexion Internet ?

– Si le Monitoring and Information Centre de la Commission européenne n'a ni courant ni Internet dans une telle situation, nous l'avons vraiment profond. Désolé pour l'expression.

– Pas de souci. Deux heures, d'après le GPS.

– Mais d'abord, il faut que je mange.

– Ah ? Où ? »

Bruxelles

Angström engloutit précipitamment un bout de pain, tandis que les autres entraient dans la salle de réunion. Zoltán Nagy, le patron de l'EUMIC, arriva en dernier. Sans perdre de temps en d'inutiles palabres, ils en vinrent au fait.

« On peut oublier l'aide des États-Unis, affirma-t-il. Et ce n'est pas tout : celle des Russes, des Chinois, des Turcs, des Brésiliens et d'autres États doivent dorénavant être partagées entre les États-Unis et l'Europe. »

Un silence perplexe s'installa pendant quelques secondes. Puis ils en vinrent à l'ordre du jour et aux rapports les plus récents.

« Le haut commandement de l'OTAN a invoqué la clause de défense mutuelle, dit Nagy d'une voix sombre. C'est destiné à des agresseurs particulièrement déterminés. Cependant, pas plus qu'avant, on ne sait qui est responsable de cette attaque. »

Angström pensa à Piero Manzano. Elle n'en avait plus entendu parler. Parvenait-il à aider Europol ?

L'Organisation atomique internationale avait placé l'accident de Saint-Laurent en sixième catégorie, un degré seulement au-dessous du niveau de Tchernobyl et de Fukushima.

« Le périmètre d'évacuation a été agrandi de trente kilomètres, expliquait un collaborateur à la voix contenue. Ainsi, des villes comme Blois, entre autres, ou des quartiers d'Orléans sont touchés. La zone autour de la centrale, dont des parties de la vallée de la Loire, inscrites au patrimoine mondial de l'humanité, sont probablement inhabitables pour des décennies, voire des siècles. La France nous a officiellement demandé de l'aide. Le Japon a proposé d'envoyer des experts.

– Ils doivent s'y connaître, plaisanta quelqu'un.

– Un scénario semblable menace les environs de la centrale de Temelín, dont la situation a atteint le degré 4 de l'échelle INES », continua le fonctionnaire.

L'Agence internationale de l'énergie atomique recensait sept centrales en Europe rencontrant des avaries de niveau 1 ou 2.

« Certes, cela ne nous concerne pas en premier lieu, mais la centrale américaine Arkansas One est victime d'un grave accident ; on y signale un manquement des générateurs de secours. »

Ils ne savaient que peu de choses des effets subis par les populations européennes. Ils ne pouvaient se fier avec certitude qu'à ce qui se passait à Bruxelles, à ce qu'enduraient leurs proches et leurs familles. La solidarité générale était dorénavant fortement ébranlée. Si, voilà quelques jours, des inconnus se prêtaient main-forte, dorénavant les gestes d'entraide ne s'inscrivaient plus que dans un cercle familial ou amical très restreint.

« Des émeutes et des pillages ont été signalés dans de très nombreuses villes », fit une collaboratrice.

En aucun cas des nouvelles rassurantes, songea Angström, abattue. La situation était aussi noire que la nuit derrière les fenêtres.

Entre Düsseldorf et Cologne

« Là, devant, de la lumière », observa Manzano.

Shannon y dirigea la voiture. Un étroit chemin goudronné partait de la route. Elle l'emprunta jusqu'à ce qu'apparaisse une ferme. Au rez-de-chaussée, trois fenêtres étaient éclairées. Ils s'arrêtèrent et descendirent. Les occupants devaient les avoir entendus, puisque quelqu'un ouvrit la porte. Ils n'aperçurent qu'une silhouette.

« Que voulez-vous ? demanda l'homme, un fusil braqué sur eux.

– Nous cherchons quelque chose à manger, je vous en prie », baragouina Manzano.

L'homme les regarda, l'air méfiant.

« D'où venez-vous ?

– Je suis italien, et elle, c'est une journaliste américaine.

– Belle bagnole que vous avez là. L'homme désigna la Porsche du canon de son arme. Et elle roule, en plus. Je peux la voir ? »

Il fit un pas, baissa son arme.

Shannon hésita, puis l'accompagna jusqu'à la voiture.

« Je me suis encore jamais assis dans une telle voiture, dit-il. Je peux ? »

Shannon ouvrit la portière, il s'assit au volant. Manzano s'était approché de la journaliste.

« La clef », intima l'homme en tendant une main. Comme la jeune femme ne réagit pas sur le champ, il pointa son fusil sur elle.

« La clef », répéta-t-il.

Shannon la lui tendit.

L'homme la prit et mit le contact. Il laissa la portière ouverte, le fusil sur ses genoux, de telle manière qu'il était toujours braqué en direction de la journaliste.

« Un joli son. Et de l'essence dans le réservoir, même. »

Avant qu'ils puissent réagir, il ferma la portière et avança dans une grange dont la porte était ouverte.

Lorsqu'ils coururent pour le rejoindre, l'homme était déjà descendu et il pointait l'arme sur eux.

« Disparaissez !

– Mais, vous ne pouvez pas..., s'écria Shannon en anglais. Manzano la retint.

– Oh ! Que si, je peux.

– Nos affaires, fit l'Italien. Donnez-nous au moins les affaires qui sont

dans l'auto. »

L'homme réfléchit rapidement, puis prit le sac marin de Shannon sur la banquette arrière pour le jeter à ses pieds.

« L'ordinateur, aussi, pria Manzano, qui s'empressa d'ajouter : mais ne le jetez pas ! »

Il fit quelques pas vers la voiture, l'homme leva son arme, Manzano stoppa.

Il tira l'ordinateur de sous le siège passager où il avait glissé.

« Et maintenant, foutez-moi le camp ! »

Il ferma la porte de la grange de l'intérieur.

Lauren et Piero se regardèrent, interloqués, firent quelques pas vers la porte d'entrée de la ferme restée grande ouverte et d'où émanait une faible lueur.

« Quel connard ! » siffla Shannon. Une ombre apparut dans la porte.

« Dégagez, j'ai dit ! » cria-t-il. Puis un claquement déchira le silence. Terre et gravillons ricochèrent sur le sol devant Manzano.

« Merde ! » jura-t-il en faisant un bond en arrière. Lorsque le coup suivant tomba devant Shannon, elle prit l'Italien par l'épaule et le tira en arrière.

« Et ne revenez pas ! hurlait l'homme. La prochaine fois, je viserai mieux ! »

La Haye

« C'est dégoûtant ! »

Louise mit un coup de cuillère dans la salade de patates que Bollard avait rapportée de l'hôtel Gloria.

« Y a rien d'autre, répondit son père.

– Je veux des spaghetti ! »

Marie fit les gros yeux. Les médicaments avaient contribué à faire baisser la fièvre.

« Tu vois bien que la cuisinière ne marche pas ! Comment voudrais-tu faire des pâtes ? Dans la cheminée du salon ? »

Bollard songeait que tout n'allait pas si mal pour les enfants : ils n'avaient pas école, passaient leurs journées à jouer, sans compter qu'à cause de cette

situation catastrophique, sa femme et lui-même n'avaient jamais été aussi présents et prévenants.

« Je m'en fiche ! Et je veux regarder la télé !

– Louise, ça suffit !

– Non ! Non ! Non ! »

Elle sauta de sa chaise et se mit à trépigner au milieu de la cuisine avant de la quitter.

Marie jeta un regard désespéré à son époux. Il se leva et suivit sa fille. Elle s'était assise dans le salon, devant l'âtre où crépitaient les flammes. Elle coiffait une de ses poupées avec concentration. Seules ses lèvres crispées trahissaient le chagrin qu'elle tentait de contenir.

Bollard s'assit sur le sol, face à elle.

« Écoute, chérie... »

Louise baissa la tête, fronça les sourcils, se renfroga davantage et se mit à peigner sa poupée avec plus d'entrain encore.

« Je sais bien que ce n'est pas facile en ce moment, mais nous sommes tous... »

Il écoutait les légers sanglots de sa fille, regardait ses épaules frissonner. Il ne lui connaissait pas cette manière de pleurer. Ce n'était pas seulement de la colère et de l'obstination. Les enfants, sans doute, ne comprennent pas tout ce qui se passe, mais ils le ressentent, pensa-t-il. Notre dénuement, notre tension, nos angoisses. Bollard lui caressa les cheveux et la prit dans ses bras. Son corps d'enfant était secoué de spasmes, des larmes coulaient sur la chemise de son père qui continuait de la serrer contre lui, en la berçant tendrement.

Nous sommes tous dans le même état, trésor, se dit-il, nous sommes tous dans le même état.

Entre Cologne et Düren

À la lumière de la lune apparurent les contours d'une cabane au milieu d'un champ. Elle mesurait environ cinq mètres sur cinq, était dépourvue de fenêtres, la porte était ouverte.

Lauren farfouilla dans son sac et mit la main sur les allumettes qu'elle avait pris soin de prendre à Paris. Elle en craqua une et éclaira l'intérieur. Autant qu'elle pouvait en juger à la lumière faible et vacillante de l'allumette, la cabane, hormis quelques vieux piquets de clôture et un peu de foin, était vide.

« Il ne fait pas plus chaud ici, remarqua-t-il.

– On va changer ça. »

À travers un large trou dans la toiture, on voyait rayonner la lune. Quelques minutes plus tard, en réunissant un peu de paille et quelques bouts de bois, elle avait allumé un petit feu, faisant danser des ombres étranges sur les murs. L'Italien s'était accroupi auprès du foyer où il réchauffait ses mains.

« C'est génial, la félicita-t-il. Où as-tu appris ça ?

– Aux scouts. Qui aurait pensé que ça pourrait me servir un jour ? »

Elle savait qu'il n'était pas sans danger de dormir près d'un feu. Des étincelles pouvaient embraser toute la cabane, ou la fumée les asphyxier.

Un long moment, sans dire un mot, ils regardèrent les flammes.

« Quelle connerie », lâcha Manzano.

L'Américaine ne rebondit pas.

« J'ai un truc qui ne veut pas me sortir de l'esprit, continua l'Italien. Quels sont les buts de ces pirates qui retirent la sève de nos civilisations ? C'est ça qu'ils veulent ? Que nous nous volions et massacrons les uns les autres ? Que nous nous comportions comme des hommes préhistoriques ?

– Alors ils ont réussi », fit Shannon amèrement. Elle se leva et sortit de son sac quelques vêtements. Le peu qu'elle avait.

« Ça nous fera un matelas.

– Ça n'a pas réussi à tout le monde.

– Quoi ?

– Que nous nous comportions comme des hommes préhistoriques. Merci. »

Manzano plia deux t-shirts et un pull-over en guise d'oreiller. Shannon l'imita avec un pantalon. Ils se couchèrent côte à côte, le regard vers le foyer. Shannon avait froid dans le dos, mais pas autant qu'à l'extérieur. L'Italien dormait déjà.

Elle jeta un dernier coup d'œil au feu, d'où jaillissaient de petites étincelles ardentes. Elle ferma les paupières, espérant qu'ils se réveilleraient le lendemain matin.

Huitième jour – samedi

Ratingen

« Dragenau n'était pas Dragenau », dit Hartlandt. Dienhof était présent, ainsi que toute la direction de Talaefer AG, même Wickley. « En tout cas pas à l'hôtel où il s'est enregistré sous le nom de Charles Caldwell. Ça dit quelque chose à l'un d'entre vous ? »

Toute l'assemblée fit non de la tête.

« Ma thèse, c'est que Dragenau est notre homme. Il n'est pas allé à Bali en vacances, mais pour se planquer. Pour sa malchance, et la nôtre, ses complices ou ses commanditaires ne lui ont plus fait confiance. Ils l'ont réduit au silence. Dommage pour nous qu'il ne puisse plus parler.

– Pures spéculations, s'agaça Wickley. Et si le mort était bien ce Charles Caldwell ? Et pourquoi Dragenau aurait-il fait pareille chose ?

– Pour le fric, répondit Hartlandt.

– Par fierté mal placée, glissa Dienhof. Une vengeance bien tardive. »

Wickley lui adressa un regard agacé.

« Et pourquoi donc ? voulut savoir l'inspecteur.

– Il y a plusieurs années, soupira Wickley, alors qu'il était encore étudiant, Dragenau avait monté une boîte de logiciels d'automatisation. C'était un esprit brillant, mais un piètre entrepreneur. Malgré ses produits, qui étaient excellents, il n'a jamais réussi à faire de l'argent. Pendant quelque temps, il a compté parmi nos concurrents mais, sur la durée, il n'avait aucune chance face à Talaefer. À la fin des années 1990, il nous a vendu son entreprise. Elle était endettée, et Talaefer n'y était pas pour rien, en raison de différents conflits juridiques. L'achat de sa boîte était en premier lieu un moyen de récupérer l'esprit brillant de Dragenau. Il est devenu notre responsable de l'architecture système.

– Un concurrent déçu, acculé à la faillite, qui devient votre collaborateur... dans votre branche, ne considérez-vous pas qu'il représentait un risque extrême ? demanda Hartlandt, incrédule.

– Au début, oui, répondit Wickley. Mais, au fil des années, il nous a fait une impression si positive que nos soupçons se sont évaporés. »

Entre Cologne et Düren

Shannon ouvrit les yeux et regarda le tas de cendres. Quelques braises orange y brillaient encore. Quant à Manzano, il dormait toujours, respirant difficilement.

Son visage blême était trempé de sueur. On voyait, à travers le trou de la toiture, un coin de ciel bleu.

Shannon resta allongée, méditant sur la situation. La panique commençait à l'envahir. Elle connaissait ce sentiment d'autrefois, à l'école par exemple, lorsqu'elle pensait être incapable de réussir un examen, ou en voyage, lorsqu'elle n'avait plus ni but ni argent. Elle savait cependant comment se sortir de cette mauvaise passe : non pas en regardant fixement et sans bouger la gueule du serpent, comme un lapin hypnotisé, mais en faisant le premier pas.

Sans un bruit, elle se leva, mit une bûche dans le feu, souffla prudemment jusqu'aux premières flammèches. Elle se faufila à l'extérieur et assouvit de naturels et matinaux besoins derrière la cabane. Le gel nocturne avait recouvert d'un manteau blanc et cristallin les champs et bois des alentours, baignés de soleil. Elle se sentit légère, le temps d'un frisson.

Elle s'appuya contre le mur de bois réchauffé par les rayons matinaux. Jusqu'à l'avant-veille, sa quête lui avait paru claire ; tirer la meilleure histoire possible de cette incroyable pagaille. Elle fit le point. Quelle nouveauté souhaitait-elle maintenant découvrir ? Une seule, au fond : que tout soit fini. Que tout redevienne comme auparavant.

Elle aurait volontiers souhaité diffuser cette bonne nouvelle. Encore fallait-il réunir les éléments nécessaires. Peut-être n'était-ce plus le moment de parler de ce que faisaient les autres, mais d'agir par soi-même. C'est ce

qu'avait fait Manzano en découvrant les codes infectant les compteurs électriques italiens.

Sa langue pâteuse et les grondements de son estomac lui rappelèrent que la première chose qu'elle devrait faire serait de se remplir la panse. Elle n'avait rien mangé depuis la veille au matin, dans le bureau de Hartlandt, et n'avait bu que quelques lampées à un proche ruisseau. C'était pire encore pour son compagnon ; il n'avait même pas eu la chance de goûter à l'en-cas du policier.

Elle retourna dans la cabane.

Manzano ouvrit les yeux. Ils brillaient.

« Bonjour, dit-elle doucement. Comment te sens-tu aujourd'hui ? »

Il referma les paupières, toussota.

Elle posa sa main sur son front. Il était brûlant. Ce n'était peut-être qu'à cause des flammes, dont il était presque trop proche.

Il marmonna quelque chose.

« Nous devons te trouver un médecin, affirma-t-elle. La première chose à faire. »

La Haye

Marie Bollard se fraya un chemin jusqu'à l'un des vendeurs qui s'étaient postés autour de la place. Il proposait du chou-rave, des betteraves et des pommes talées. Elle sortit la montre que ses parents lui avaient offerte pour le baccalauréat – elle conservait encore, en dernier recours, deux bagues en or et une chaîne. Ses dernières réserves. Elle tendit au vendeur l'une des bagues.

« De l'or véritable, cria-t-elle. Ça vaut quatre cents euros. Qu'est-ce que j'en obtiens ? »

Mais c'est quelqu'un d'autre qui retint l'attention de l'homme, quelqu'un qui proposait de payer en espèces sonnantes et trébuchantes. Elle cria encore et encore, jusqu'à décrocher un regard fugace.

« Et comment je sais que c'est pas du toc ? » demanda-t-il.

Avant même qu'elle puisse répondre, il prit l'argent d'une autre personne à qui il tendit en retour deux sacs pleins.

Épuisée, Marie Bollard s'extirpa de l'épaisse foule. Elle n'avait pas le droit d'abandonner si vite. Il y avait au moins trente vendeurs, qui avaient pris possession de la place. Entre eux, déambulaient, hagards, des gens affamés, comme sur un marché aux puces un jour gris d'automne, mais plus agités, plus agressifs. Au centre se tenait un homme à la longue barbe, ne portant qu'un drap blanc autour de la taille, un mélange de gourou et de Jésus-Christ. Les bras levés, il ne cessait de répéter : « La fin est proche ! Repentez-vous ! »

Et dire qu'on trouvait ce genre de types. Par ce froid ! Partout des disputes, des cris de colère. À l'une des extrémités du marché, une foule s'était rassemblée, pendue aux lèvres d'un prédicateur au verbe haut.

Elle se débattit devant chaque stand devant lequel elle passait, jusqu'à en découvrir un où, semblait-il, on semblait ne rien vendre. L'établi était plus petit que les autres mais protégé par six hommes à la forte stature, aux cous de taureau et aux visages peu avenants. Marie s'y dirigea. Au moyen d'une loupe qu'il tenait collée à son œil droit, un usurier examinait des bijoux.

« Deux cents ! lança-t-il à la femme qui lui faisait face.

– Mais ça vaut au moins huit cents ! cria-t-elle.

– Alors vendez-le à un autre, qui vous en donnera huit cents », rétorqua-t-il en lui rendant sa broche.

La femme hésita à la récupérer, la prit finalement et la serra dans son poing. L'homme prit le bijou du client suivant. La femme hésitait encore, mais fut finalement repoussée par les autres.

Marie Bollard tripotait les bijoux dans sa poche de manteau. Elle se mordit les lèvres avant de faire volte-face.

Décontenancée, elle se tenait là, dans la pagaille et la cohue. Elle n'était pas encore prête pour ce genre de commerce d'usure. La foule autour de l'orateur s'était agrandie, jusqu'à occuper la moitié de la place. Ils hurlaient en chœur ce que Marie Bollard ne comprit qu'après quelques répétitions.

« À manger ! À boire ! Le peuple est dans la rue ! »

Entre Cologne et Düren

Shannon entendit les bruits de moteur avant d'apercevoir le véhicule. Apparut alors un camion sur sa gauche.

« Espérons que ce n'est ni l'armée ni la police, marmonna Manzano. S'ils ont notre signalement...

– D'après la couleur, je ne crois pas, rassura Shannon. On essaye. » Et il était trop tard pour se cacher.

Elle tendit son bras, le pouce en l'air.

Elle distingua deux personnes dans la cabine. Le camion s'arrêta à leur côté. À travers la vitre ouverte, un homme jeune aux cheveux courts et portant une barbe de plusieurs jours les regarda. Il posa une question que l'Américaine ne comprit pas. Ils durent demander à leur interlocuteur s'ils parlaient anglais. L'inconnu acquiesça, non sans les dévisager curieusement. Il finit par ouvrir la portière et leur tendre la main. Shannon aida d'abord Manzano à grimper, puis embarqua à son tour.

Au volant, un homme plus âgé, bedonnant, lui aussi affichant une barbe de plusieurs jours.

« Voici Carsten, fit le plus jeune. Et moi, c'est Eberhart. »

Il faisait chaud à bord. Derrière les sièges des deux hommes se trouvait une banquette suffisamment grande pour accueillir les deux naufragés et leurs maigres effets.

Une fois qu'ils eurent attaché leurs ceintures, le chauffeur passa une vitesse et le poids lourd se mit péniblement en route. Manzano, affalé contre la paroi de l'habitacle, ferma les yeux.

« Nous sommes reporters, indiqua Shannon. Au cours de nos investigations, notre voiture est tombée en panne sèche...

– Un reportage qui vous a donné du fil à retordre, à en croire l'état de votre collègue, dit Eberhart en désignant la blessure à la tête de Manzano.

– Accident de voiture... à cause des feux..., précisa l'Italien, disant la vérité.

– ... notre hôtel a fermé il y a quelques jours, continua Shannon. Là, nous voulons rallier Bruxelles. »

Au même moment, elle réalisa à quel point ce qu'elle venait de dire semblait stupide.

« Ha ! Ha ! Ha ! Et vous croyez que l'Union va vous aider ? » rigola Eberhart.

Berlin

« Nous devons décider sans plus tarder ce que nous disons aux Russes, intima le chancelier. Sous deux heures décollent les premiers avions.

– Nous ne savons encore rien des instigateurs, répondit le ministre de la Défense.

– Chaque aide nous est précieuse, tempéra Michelsen. Et au nom de quoi pourrions-nous les arrêter maintenant ? Et, par ailleurs, pourquoi refuser l'aide russe et non la turque ou l'égyptienne ?

– Et si les Russes sont derrière tout ça ?

– Avec des *si...* », s'emporta Michelsen. Elle en avait soupé des objections de ceux qui voyaient la guerre partout. Dès le début, le ministre de la Défense avait soutenu les thèses en faveur d'un conflit armé, tandis que le chancelier se complaisait en manœuvres dilatoires, sans vouloir exclure la thèse de l'attentat terroriste, à la suite de l'attaque menée contre les États-Unis. Seul le ministre de l'Intérieur était avec elle. D'ailleurs, lui aussi sortait de ses gonds.

« La Russie n'envoie dans cette première livraison que de l'aide civile, souligna-t-il. Seul le haut commandement militaire assure la coordination des forces armées. »

Tous les officiels présents savaient pertinemment que, lors d'une telle discussion, les jeux de pouvoir étaient plus importants que les arguments raisonnés. Le ministre de l'Intérieur était le chef de la police. Cette dernière était en charge des investigations dans les affaires de terrorisme. Depuis l'attaque contre les États-Unis, le ministre de la Défense tentait sa chance. En tant que président d'un parti de faible poids au sein de la coalition gouvernementale, il pourrait, en cas de guerre, comme responsable des armées, gagner significativement en importance, y compris aux dépens du chancelier. Michelsen avait presque le sentiment que ce type serait capable de provoquer un conflit majeur rien que pour assouvir sa soif de pouvoir.

On frappa à la porte de la salle de réunion. Un secrétaire du chancelier ouvrit, passa la tête au dehors, et se hâta de rejoindre le chef du gouvernement pour lui murmurer quelque chose à l'oreille.

Le chancelier se leva, la mine circonspecte, puis annonça à ses collaborateurs, avant de quitter la pièce : « Nous devons voir ça. »

Les autres le suivirent, étonnés. Le chancelier sortit de la zone sécurisée, jusqu'à un couloir d'où on voyait la rue.

En regardant par la fenêtre, Michelsen eut la chair de poule, des pieds à la tête. « Je peux les comprendre », se confia-t-elle à sa voisine, qui à l'instar des autres membres de la cellule de crise, observait la marée humaine rassemblée quelques étages plus bas, devant le ministère de l'Intérieur. Des milliers de gens. Ils hurlaient en chœur des slogans que Michelsen ne pouvait comprendre en raison des épais carreaux. Elle ne voyait que les bouches ouvertes, les poings brandis, et des banderoles.

NOUS AVONS FAIM !

NOUS AVONS FROID !

NOUS VOULONS DE L'EAU !

NOUS VOULONS DU CHAUFFAGE !

NOUS VOULONS DE L'ÉLECTRICITÉ !

Des choses pourtant si élémentaires, pensa Michelsen. Mais si compliquées à satisfaire. Elle était parfaitement consciente de l'image qu'ils renvoyaient, eux, là-haut, à ces manifestants, en bas. Des gens sans manteaux ni épais pull-overs, sans écharpes ni moufles, derrière les fenêtres d'un bâtiment éclairé, manifestement chauffé, ces gens qui regardaient du haut de leur forteresse ceux qui étaient amassés à leurs pieds, dans le froid.

La foule bougeait, désordonnée, un océan de têtes qui s'approchait de l'édifice, puis s'en éloignait un peu, pour finalement y revenir. Michelsen savait que les lourdes portes étaient barricadées et gardées par des policiers.

« Je dois retourner travailler », dit-elle en tournant les talons. Un bruit sourd la fit se retourner. Ses collègues, qui s'étaient un peu reculés, regardaient en direction des fenêtres, l'air horrifié. Une ombre frappa de nouveau contre un carreau où se dessina un entrelacs de fissures. Les pierres, de plus en plus nombreuses, pleuvaient contre la façade. Deux fenêtres plus loin, des fêlures apparurent. Bien que le verre de sécurité soit suffisamment solide, les personnes présentes reculèrent dans le couloir. Les unes après les autres, elles reprirent la direction des locaux du centre de crise, sécurisé par des portes blindées actionnées par des codes. Seuls quelques-uns restèrent dans le couloir.

C'est précisément pour ça que je suis ici, se dit Michelsen : pour éviter ce genre de choses. Un sentiment d'impuissance se propagea dans tous ses membres, ses dents s'entrechoquaient comme si elle était prise de frissons. Elle s'appuya contre le mur, vit les vitres sur lesquels s'abattaient les projectiles.

Puis le martèlement s'arrêta. Cinq des seize fenêtres étaient endommagées.

« Nous laissons venir les Russes », entendit-elle dire le chancelier au ministre des Affaires étrangères.

Prudemment, Michelsen s'aventura de nouveau vers les fenêtres. Devant le bâtiment s'étendait une épaisse fumée. Un incendie ou des gaz lacrymogènes ? s'inquiéta-t-elle.

À proximité de Düren

« Et vous ? demanda Shannon au passager. Que faites-vous sur la route ?

– Carsten travaille pour une grande entreprise d'agroalimentaire, répondit Eberhart. Normalement, il livre les filiales depuis l'entrepôt mère. »

À la pensée de la nourriture, l'estomac de Shannon se contracta.

« Vous parlez bien anglais.

– Je suis étudiant, expliqua Eberhart. Je ne suis là que pour filer un coup de main.

– Et qu'est-ce que vous avez comme chargement ?

– Ce qui est encore consommable. Conserves, farines, pâtes. Dans tous les endroits où nous passons, certaines filiales ont été transformées en centres de distribution de vivres, la plupart du temps par les autorités locales. Nous distribuons alors des quantités précises, directement depuis le camion. Mais ça ne pourra pas continuer longtemps. Pensif, il regarda par la fenêtre.

– Pourquoi ?

– Parce que notre entrepôt est quasi vide. C'est un de nos derniers trajets. Nous sommes déjà forcés de rationner la distribution de manière drastique. »

Shannon hésita avant de poser sa question suivante : « Vous transportez de quoi manger. Depuis hier matin, nous n'avons rien trouvé à nous mettre sous la dent. » Comme aucun des deux ne réagit, elle continua : « Il me reste un peu d'argent. »

Eberhart la regarda, les yeux plissés.

« Vous avez encore de l'argent ? »

La journaliste fut saisie d'un désagréable pressentiment qui, cependant, ne parvenait pas à lui faire oublier ses crampes d'estomac.

« Un petit peu seulement, précisa-t-elle. Je pensais que je pourrais vous acheter quelque chose.... »

Eberhart se gratta la barbe.

« On n'a pas le droit. Lois d'exception. Nous devons distribuer tout ça gratuitement. C'est très, très rationné. »

Ce disant, il la fixait intensément, comme s'il attendait d'elle une offre.

« Un petit paquet, tenta Shannon. Pour mon collègue et moi-même. Vous voyez bien dans quel état il est. »

Eberhart jeta un coup d'œil à l'Italien, incapable de la moindre réaction.

Shannon fouilla dans sa poche.

« J'ai cinquante euros. Ça suffit pour payer un paquet, non ? C'est même beaucoup !

– Cent », surenchérit le chauffeur en prenant le billet.

Il regardait la route comme si rien ne s'était passé. Pendant une longue minute au cours de laquelle il sembla à Shannon que sa bile se répandait dans tout son ventre, il y eut un silence.

Puis, soudain, Shannon de lâcher : « Soixante.

– Maintenant, c'est cent vingt. »

Shannon jura intérieurement. Si ça continuait, il allait la débarquer.

« Quatre-vingts.

– J'ai pris un solide petit-déjeuner ce matin. Le regard d'Eberhart, imperturbable, fixait la route. Et, sous peu, je vais emporter chez moi tout ce qu'il faut pour faire un copieux déjeuner. Si vous en voulez un aussi, ce sera cent cinquante euros.

– Mais je n'ai pas assez !

– Quand on n'a pas d'argent pour marchander, alors on le fait pas. »

Fuck ! Son of a whore !

« O.K. Cent. Plus, c'est pas possible. »

Shannon sentit des larmes de colère lui monter aux yeux.

Eberhart adressa un signe à son compère. Le camion ralentit puis s'arrêta.

Le chauffeur, s'étant tourné vers Shannon, lui tendait une main ouverte.

« D'abord la bouffe », fit Shannon.

Il descendit et revint avec un paquet.

La mâchoire crispée, la journaliste le troqua contre le second billet de cinquante.

Elle arracha l'emballage, trouva une miche de pain sous blister, deux boîtes de conserve avec des petits pois et du maïs, une bouteille d'eau minérale, un tube de lait concentré, un paquet de farine, un second de pâtes. Génial ! Elle avait filé cent euros pour de la farine et des pâtes dont elle ne pourrait rien faire sans gaz ni feu. Elle déballa fébrilement le pain de son emballage, en rompit un bout qu'elle tendit à Manzano, en prit une bouchée qu'elle avala goulûment. À ses côtés, l'Italien mangeait avec le même appétit – il étala du lait concentré sur son pain.

Eberhart et Carsten riaient de quelque chose.

Shannon n'en avait cure.

Ratingen

Sa collaboratrice était au radiotéléphone. En voyant Hartlandt, elle mit fin à sa discussion et raccrocha. « C'était Berlin. Je viens de leur envoyer quelque chose qu'ils doivent transmettre à Europol et aux autres. Regardez. »

Elle ouvrit un fichier image sur son ordinateur.

« Il s'agit de données extraites des vieux disques durs et ordinateurs que nous avons trouvés chez Dragenau. Soit il n'était pas bien prudent, soit il lui était égal qu'on trouve quelque chose. »

Une photo de groupe rassemblait au moins soixante personnes de toutes nationalités ; elle avait été prise dans un décor urbain inconnu de Hartlandt. Identifier les visages n'était pas chose aisée.

« Shanghai 2005 », affichait le titre du fichier.

« En 2005, Dragenau a participé à une conférence à Shanghai consacrée à la sécurité en matière d'IT. Cette photo a dû être prise au cours de cette conférence. Ici, on voit Dragenau. Et là, derrière, il y a quelqu'un que nous connaissons sans doute aussi. »

Elle zooma sur l'image jusqu'à ce que le visage de l'inconnu soit reconnaissable. Un homme jeune, bien mis, au teint doré et aux cheveux noirs souriait à l'objectif.

« Une sacrée ressemblance avec... » Elle ouvrit une seconde image.

Hartlandt reconnut l'un des portraits-robots des présumés saboteurs de compteurs communicants en Italie.

Elle plaça un fichier du portrait-robot à côté du visage sur la photo où apparaissait Dragenau.

« Il y a cinq ans entre ses deux images. Les cheveux sont plus courts, mais sinon...

– Berlin, Europol, Interpol et tous les autres viennent d'en être informés. Reste à savoir qui c'est et si on a des infos à son sujet. »

« Et tous les autres » renvoyait aux services secrets et de renseignement des États concernés afin qu'ils puissent mener les recherches nécessaires.

Central opérations

Ils ont donc mis la main sur le cadavre de l'Allemand à Bali. Leurs investigations chez Talafer n'en seront que plus confuses. Dorénavant, ils pourront chercher longtemps. Personne ne peut passer au peigne fin des millions de lignes de programme en quelques jours, quand bien même ils y affecteraient la police criminelle dans son ensemble. Ils n'ont même pas été en mesure d'arrêter un seul hacker.

Leurs discussions internes à propos de la situation à Saint-Laurent, d'autres centrales nucléaires ou à propos de différentes usines chimiques de chaque côté de l'Atlantique se sont épuisées. Ils n'ont certainement pas inspecté les systèmes IT de ces équipements. La responsabilité de tous ces incidents, de ces accidents, incombe uniquement aux exploitants et à leurs manques de mesures de sécurité. Il faudra que ceux qui sont aux responsabilités acceptent cet état de fait. Les populations concernées ne laisseront pas plus longtemps les politiques leur mentir et les mener en bateau, lorsque tout sera fini. Sitôt qu'ils se seront habitués à la nouvelle donne, ils désigneront des responsables. Et commenceront réellement à changer les choses.

Orléans

Face au miroir crasseux, Annette Doreuil mettait de l'ordre dans sa coiffure. Elle retint son souffle lorsque sortit des toilettes un énième relent putride. Elle continua plus rapidement encore à passer ses doigts dans ses cheveux jusqu'à en recueillir une mèche. Elle en oublia la puanteur du lieu, et, prise d'effroi, reprit sa respiration. Irritée, elle se débarrassa de cette mèche dans le lavabo. De nouveau, elle passa ses doigts dans sa chevelure, plus prudemment, cette fois-ci. Elle en détacha encore des mèches. On ne cesse de perdre ses cheveux, se rassura-t-elle. Ça a été ainsi toute ma vie. Ils repoussent ensuite. En même temps lui revint en mémoire un film qu'elle avait vu dans les années 1980 contre l'utilisation des armes nucléaires. Les protagonistes principaux, quelques jours seulement après avoir été irradiés par l'explosion de la bombe, commençaient à perdre leurs cheveux. Quelques semaines plus tard, ils mouraient dans d'atroces souffrances. Son visage devint brûlant.

À sa gauche, une femme de son âge faisait sa toilette à l'aide d'un gant, à sa droite, une jeune maman baignait son nourrisson dans un lavabo répugnant.

En tremblant, Annette Doreuil passa une nouvelle fois sa main dans ses cheveux. Aucun ne resta accroché à ses doigts. À vrai dire, elle n'avait pas osé tirer dessus. Elle quitta précipitamment les sanitaires communs, dont le sol carrelé était si nauséabond qu'elle trouvait infect de s'y aventurer, même en chaussures.

Dans le large couloir qui ceinturait le palais des sports, l'air était froid et lourd, quelques néons épars diffusaient une lumière vacillante. Toute la journée, l'endroit, habituellement dédié aux sportifs et à leurs supporters, était rempli d'un vacarme de chuchotements, de causeries, de ronflements, de pleurs et de plaintes. Pour l'heure, le brouhaha gagnait le couloir.

Doreuil se rendit à la zone d'accueil, où des préposés indiquaient aux nouveaux venus où s'installer, distribuaient des vivres et des couvertures, et répondaient à leurs questions. Un homme en uniforme, probablement de l'âge de sa fille, triait des boîtes de conserve.

« Excusez-moi », l'interpella Annette Doreuil.

Il interrompit son travail et se tourna vers elle, la mine affable.

« Nous sommes arrivés hier, nous venons des environs de Saint-Laurent », continua-t-elle, remarquant à quel point sa voix était enrouée, puis se raclant

la gorge. « Quand serons-nous examinés pour connaître la dose de rayons reçus ? »

L'homme mit ses poings sur ses hanches. « Ne vous faites aucun souci, madame, la rassura-t-il.

– Mais... ne doit-on pas être examinés ?

– Non, madame. Cette évacuation n'est qu'une mesure de précaution.

– Après l'accident au Japon, en 2011, ils ont montré à la télévision des gens dans les campements... on utilisait ces appareils...

– Nous ne sommes pas au Japon.

– Je veux être examinée ! s'obstina Annette Doreuil. Sa voix avait quelque chose de désagréable et de strident.

– Pour l'instant, nous n'avons ni assez d'appareils ni assez de personnel. Mais, je répète, inutile de vous faire du souci. À Saint-Laurent, il ne s'est rien...

– Mais j'ai peur ! cria-t-elle. Pourquoi avons-nous été évacués ?

– Je vous l'ai déjà dit, répondit l'homme, d'un ton franchement abrupt. Mesures de précaution. » Il retourna à ses conserves.

Annette Doreuil tremblait comme une feuille, son visage était brûlant. Des larmes lui montèrent aux yeux, qu'elle ferma afin de les retenir.

À proximité d'Aix-la-Chapelle

Eberhart et Carsten avaient distribué des vivres à deux autres endroits. Pendant ce temps, Lauren et Piero n'avaient pas bougé du camion. Shannon trouvait que le front de son compagnon d'infortune n'était plus si chaud. Peut-être les médicaments pris à l'hôpital commençaient-ils à faire effet.

Le crépuscule allait bientôt tomber. Ils se trouvaient non loin d'Aix-la-Chapelle, dans un coin dégagé et arboré, avec des champs et des bois, lorsque Carsten freina si brusquement que Shannon fut étranglée par la ceinture de sécurité. Lorsqu'elle recouvra ses esprits, elle réalisa qu'un arbre était couché en travers de la route.

Les portières de la cabine furent arrachées. Des voix d'hommes qui hurlaient. Shannon aperçut les canons de fusils, puis des têtes. Des écharpes remontées haut sur le nez, des bonnets enfoncés bas sur le front.

« Descendez ! » crièrent les assaillants en grimpant. Carsten tenta de passer la marche arrière, mais l'un des hommes lui asséna un violent coup de crosse sur la main, tandis qu'un autre appuya le canon du sien contre sa tempe. Criant de douleur, Carsten lâcha le levier de vitesses et leva les mains. Les hommes l'agrippèrent, pour un peu il serait tombé du poids lourd – il parvint cependant à se retenir pour descendre précipitamment, tandis qu'Eberhart, de l'autre côté, ne connaissait pas meilleur sort. Shannon entendit des coups sourds et des cris. Elle s'enfonça dans le dossier, et, instinctivement, leva les bras à son tour. Voici que les hommes leur hurlaient maintenant au visage, agitant leurs fusils. Shannon défit la ceinture de Manzano et le souleva autant qu'elle put, jusqu'à la portière. Elle prit à l'épaule son sac marin contenant le portable de l'Italien. Un homme acheva de tirer ce dernier sur la banquette, prêt à le flanquer par terre. L'Américaine retint Manzano et s'approcha de l'homme en criant : « *Easy ! Easy !* »

Manzano bascula sur ses épaules ; ainsi, il pouvait descendre avec elle, sans risquer de s'écraser sur le bitume. Eberhart et Carsten se contorsionnaient dans le fossé, l'un se tenant la tête, l'autre l'entrejambe.

L'un des agresseurs s'était installé au volant. Deux autres prirent place sur la banquette arrière, et trois encore à côté du chauffeur. Les portières se refermèrent sur eux.

Le véhicule partit en marche arrière pour s'engouffrer dans un chemin vicinal, y faire demi-tour, puis repartir dans la direction opposée.

« Salopards ! » hurla Eberhart en direction du poids lourd qui disparut dans un nuage de poussière.

C'est l'hôpital qui se fout de la charité, se dit Shannon.

Eberhart, qui s'était assis entre-temps, n'arrêtait plus de soupirer.

Shannon ne le plaignait pas. Il avait bien mérité sa raclée. Elle demanda cependant : « Tout va bien ? »

– La remorque était vide », gémit-il.

Carsten, à son tour, s'était assis.

« On est encore loin d'Aix-la-Chapelle ? s'enquit Shannon.

– Quatre kilomètres, peut-être », la renseigna Eberhart en lui indiquant la direction à suivre.

Berlin

Michelsen était en train d'étudier les chiffres des réserves de vivres de l'armée encore disponibles lorsqu'on lui chuchota à l'oreille. « Dans la salle de réunion. Tous. Immédiatement. »

Depuis le début du black-out, chaque nouvelle information leur était annoncée publiquement, soit par quelqu'un de la maison, soit par les médias.

Cette fois, c'était différent. Quelqu'un faisait le tour des bureaux, et murmurait à l'oreille de chacun les mêmes mots, comme s'il y avait un secret, ici, en cet endroit protégé, le dernier lieu d'asile, le seul qui offrait aux personnes rassemblées une toute petite lueur, l'espoir de pouvoir encore contrôler la situation. Il n'y avait plus de place assise vacante dans la salle de réunion. Au bout de la longue table étaient installés le chancelier et la moitié de son cabinet. Aucun d'eux ne portait de cravate ni de costume. Personne n'osait parler, jusqu'à ce qu'entre l'homme qui chuchotait et qu'il ferme la porte derrière lui.

« Mesdames et messieurs, commença le ministre de l'Intérieur, l'attaque a atteint un niveau encore supérieur. Ainsi que nous l'ont fait savoir nos spécialistes en IT il y a quelques minutes, nos systèmes de communication ont été piratés. Pour l'instant, nous ne savons pas encore comment ils s'y sont pris ni dans quelle mesure les agresseurs maîtrisent nos systèmes. Mais une chose est incontestable : vos ordinateurs sont infectés. Nous en avons la confirmation par Europol, les Français, les Britanniques, les Polonais et trois autres centres de crises du continent. Les autres ne sont pas en mesure, pour l'heure, d'analyser leurs systèmes. Nous devons partir du principe qu'ils sont, tout du moins partiellement, également infectés. (Afin de couper court à toute polémique, il leva les mains.) Nous ne croyons aucunement que qui que ce soit parmi vous ait quelque chose à voir avec tout ça. Pénétrer ces systèmes demande une préparation aussi longue que pour attaquer les infrastructures énergétiques. »

Il rabaissa ses mains, se racla la gorge et poursuivit : « Les intrus ne se contentent pas d'observer nos communications. Non, ils les manipulent de manière ciblée afin de saboter nos activités, de nous induire en erreur ou de nous empêcher de travailler. Malheureusement, il a fallu plusieurs événements pour nous amener à ces conclusions. Vous devez partir du principe que chacun de vos mails est lu, que chacune de vos conversations téléphoniques et de vos discussions est écoutée. »

Michelsen, qui avait suivi l'exposé dans un état de transe, entendit un

chuchotement en provenance d'un autre coin de la salle.

« Oui, aussi les discussions, répéta le ministre de l'Intérieur qui avait manifestement mieux compris. Vos ordinateurs sont équipés de micros et de caméras, qu'on peut activer de l'extérieur avec les logiciels *ad hoc*. De cette manière, les pirates entendent et voient tout ce qu'enregistrent micros et caméras. Ils ont des yeux et des oreilles dans cette salle, au cœur de notre *situation room* ! Et, concernant les Français, les Polonais, Europol, le Monitoring and Information Centre de l'Union européenne, concernant l'OTAN, on n'a encore aucune nouvelle. Mais, je ne serais pas étonné si... »

Il lui fallut prendre une profonde inspiration pour se calmer. « Tout échange d'informations avec l'extérieur, au national ou à l'étranger, devra être dès à présent validé par un protocole de communication séparé. Ainsi, si vous envoyez des données à quelqu'un, ou des indications, ou quoi que ce soit, vous devez appeler votre contact par radiotéléphone afin de vous assurer qu'il a bien reçu les données, ou les indications, ou qu'importe, et qu'il les a comprises, et vous devrez également comparer rapidement le contenu de ce qui a été envoyé avec ce qui a été reçu. Nous n'avons pas d'autre choix, pour le moment, que de partir du principe que ce qui reste encore des liaisons radio des autorités n'a pas encore été infiltré, et que la liaison est sûre. »

Il jeta un regard à l'assistance, afin de s'assurer que tout le monde l'avait compris.

Aix-la-Chapelle

« *Fuck !* quel froid ! » jura Shannon à côté de Manzano. Il la regarda chercher un pull-over dans son sac.

« J'en ai marre de tout ça, souffla-t-elle, à bout. Je veux un lit chaud chez moi, une douche chaude, mieux que ça, un bain chaud ! »

Que pouvait-il répondre ? Il tremblait comme une feuille, de fièvre, ou de froid, d'épuisement ou de tout cela en même temps. Ils avaient passé leur soirée à chercher un hébergement, en vain. Des flocons de neige fondaient sur leurs visages.

Ils atteignirent la gare. La contournèrent. Sous les marquises campaient des dizaines de personnes, entassées les unes sur les autres, dans des sacs de

couchage ou des couvertures. Les passages souterrains pour gagner le hall de gare et les quais étaient condamnés par des grilles devant lesquelles s'amassaient des dormeurs.

Lauren et Piero cherchèrent une place. Au moins seraient-ils protégés partiellement du vent et de la neige. Ça dura une éternité, la plupart des places vacantes pouaient l'urine. Enfin, ils trouvèrent un recoin libre. L'Italien s'assit, dos au mur.

« Appuie-toi contre moi, proposa-t-il à Shannon. Nous nous tiendrons chaud. »

Elle s'assit entre ses jambes, appuya son dos contre son tronc, mit les mains sous ses aisselles, étira les jambes. Manzano l'enlaça. Elle sentait son souffle chaud dans son oreille, puis la chaleur de leurs corps se propager à travers l'épaisseur de leurs vêtements.

« C'est déjà ça », chuchota-t-il.

Elle tourna la tête pour voir comment il allait.

Le crâne basculé en arrière contre le mur, ses yeux étaient fermés. Sa poitrine se soulevait et s'affaissait régulièrement, ses bras perdirent de leur vigueur. Tendrement, l'Américaine les prit dans les siens, bascula sa tête contre la poitrine de son compagnon, fixa l'avant-toit sombre au-dessus d'eux, où tombaient des flocons de neige virevoltants – puis elle sombra dans un sommeil sans rêves.

Neuvième jour – dimanche

La Haye

Bollard avait coupé le dernier bout de pain en huit tranches. Quatre épaisses, quatre fines. Il deviendrait ensuite urgent d'aller au ravitaillement. Ils n'avaient presque plus rien à manger. Il se surprit à regarder par la fenêtre de la cuisine, perdu dans ses pensées. Lui, à l'accoutumée si maître de lui. Le gazon du petit jardin était vert. Les buissons avaient perdu leurs feuilles, comme les haies. Derrière l'une d'elles, il vit un homme accroupi sur la terrasse de la maison voisine. Luc, probablement. Sans un mouvement, le bras tendu vers le sol. Bollard vit alors un chat, à quelques mètres, s'approcher lentement. Il semblait que le voisin l'attirait avec quelque chose. Il leva la queue, s'approcha plus rapidement, atteignit Luc, huma ses doigts. En un éclair, ce dernier l'attrapa par l'encolure, le frappa sur la tête de sa main libre avec un outil – un marteau, devina Bollard. Son voisin se redressa, son marteau ensanglanté dans une main, dans l'autre le corps sans vie de l'animal, dont les pattes pendaient mollement.

Bollard posa doucement le couteau avec lequel il avait coupé le pain.

Les enfants se ruèrent dans la cuisine, Marie les suivait, fatiguée, mais plus en forme tout de même que l'avant-veille. François, heureux d'avoir son attention détournée, posa chacune des quatre épaisses tranches sur une assiette et les disposa sur la table. Puis il prit les plus fines et les montra aux enfants.

« Imaginez que ce sont là de délicieuses tranches de saucisson dont vous garnissez votre pain. »

Il les déposa sur les épaisses tranches et regarda ses enfants, plein d'espoir. Ce qu'il venait de voir ne lui sortait pas de l'esprit.

« C'est du pain, pas du saucisson, opposa la gamine en considérant son assiette avec dégoût.

– Pour moi, c’est du saucisson », réaffirma leur père. Lorsqu’ils jouaient, les enfants étaient bien capables de tout s’imaginer ! Il croqua dans une tartine, en guise de démonstration. « Hmmmh ! Que c’est bon ! »

Louise suivait tout cela d’un air sceptique. Marie croqua dans le pain et déclara haut et fort à quel point elle se régala. Bollard mâchait avec un plaisir feint, regardant son repas en se purléchant les babines, puis celui de sa fille et de son fils.

« Dé-li-ci-eux ! Vous ne savez pas ce que vous manquez. »

Paul, qui, à l’instar de sa sœur s’était montré d’abord sceptique, déposa sa tranche de saucisson sur son pain, puis en prit une pleine bouchée accompagnée de « Hmmmh ! » et de « Aaaah ! ».

Quant à Louise, elle contemplait sa collation, indécise, tandis que le reste de la famille continuait à émettre bien fort des signaux de satisfaction gustative. Hochant la tête, elle se résigna à prendre son pain. « Vous êtes devenus complètement zinzins ! » dit-elle avant de manger.

Aix-la-Chapelle

« Bonjour », chuchota Piero à l’oreille de Lauren. Malgré le froid à fendre et la position inconfortable, il avait dû dormir quelques heures. Il ne sentait plus ni ses mains ni ses pieds, ni son postérieur, ni son dos. Malgré tout, il se sentait un peu mieux que la veille, la fièvre semblait avoir chuté.

Shannon bougea, regarda autour d’elle, inquiète, avant que son visage ne retombe sur sa poitrine et qu’elle se rendorme. Un peu plus loin, quelqu’un s’agita dans un sac de couchage. Peu à peu, la gare s’éveillait. Visages fatigués, coiffures en pagaille. D’après Manzano, la plupart devaient dormir dans la rue depuis des jours, à en croire leurs mines désespérées et leurs cheveux sales.

Même pas une demi-heure pour gagner Bruxelles en train, pensa-t-il. À pied, plus de deux jours. Il berça doucement Shannon et, de nouveau, chuchota à son oreille, jusqu’à ce qu’elle entrouvre les yeux.

Elle lui adressa un regard.

« Un vrai cauchemar, gémit-elle.

– T’as fait un cauchemar ?

– Non, le cauchemar, c’est quand je me réveille. »

Elle resta encore un moment assise, puis se leva péniblement et s’étira longuement. Manzano s’y essaya aussi et sa jambe blessée se rappela à lui.

« Et maintenant ?

– Il faut que je fasse pipi.

– Moi aussi. »

Après s’être soulagés dans des recoins séparés, ils se rendirent sur le quai, à la recherche d’une carte ou d’un quelconque moyen leur permettant de rejoindre la capitale belge.

Ils demandèrent des renseignements à quelques-unes des personnes présentes, qui commençaient elles aussi une dure journée.

« Il y a des trains, ici ?

– Très rarement. Des trains de marchandises.

– Où vont-ils ?

– J’en sais rien...

– On trouve quelque chose à manger dans le coin ?

– Dans la rue devant la gare, on distribue de la soupe. Mais pas tous les jours. »

Une heure plus tard, Lauren et Piero étaient assis dans une salle chauffée par un poêle à charbon. Au cours de la distribution de soupe, elle n’avait parlé à personne. Ils reçurent chacun deux grosses louches dans une écuelle en fer-blanc, avant de les boire avec appétit, gorgée après gorgée, au milieu des autres, tassés sur de longues planches soutenues par des tréteaux. On ne leur avait pas donné de cuillères.

Qui avait avalé sa soupe était prié de laisser sa place au suivant ; pourtant, on prenait exagérément son temps pour profiter au maximum de la chaleur de l’endroit, tandis que les nouveaux venus, écuelles pleines, allaient et venaient entre les bancs. Lauren et Piero ne se hâtèrent pas pour autant. Le froid de la nuit passée ne quittait pas leurs membres si rapidement.

Cependant, après plusieurs exhortations, ils se retrouvèrent de nouveau sur le trottoir. « On a des choses plus importantes à faire. Retournons à la gare. »

Une fois arrivés, l’Italien fit le tour des quais avant de se décider pour une direction précise, en tirant Shannon derrière lui. Deux cents mètres plus loin, ils passèrent sous un pont derrière lequel les voies se multipliaient. Deux d’entre elles disparaissaient dans des bâtiments, les autres, après quelques centaines de mètres, se rejoignaient de nouveau. On trouvait dans la zone de

trilage des dizaines d'attelages différents, de simples locomotives, des éléments de trains régionaux ou de marchandises, jusqu'à des machines étranges, destinées à intervenir sur les voies. L'une d'elle avait l'air d'un camion jaune trop court, capable de rouler sur des rails au moyen d'un châssis adapté.

Manzano escalada le marchepied et tenta d'ouvrir la porte de la cabine. Quelques secondes plus tard, il était assis aux commandes, à inspecter l'habitacle.

Shannon l'observait depuis l'extérieur, l'air sceptique.

« Ce truc n'a pas besoin de courant ? »

– Non. C'est du diesel.

– Si le réservoir n'est pas vide... »

Manzano ôta un panneau au centre du tableau de bord, découvrant une pelote de câbles. Il examina ce fouillis, en déconnecta quelques-uns, en raccorda d'autres, et, soudain, le moteur se mit à vrombir.

« Qu'attends-tu ? Monte ! lança-t-il. Regarde donc s'il y a quelque chose qui ressemble à un plan.

– Il n'y a pas de GPS ? » demanda-t-elle en embarquant. Elle s'assit à la place du passager, fouilla dans une sorte de vide-poches géant jusqu'à mettre la main sur un épais volume, plein de plans et de cartes.

« Je l'ai ! »

Manzano tenta de faire avancer l'engin. Il démarra, dans un soubresaut.

La journaliste, qui parcourait le guide, trouva une double page où apparaissaient, entre de nombreuses lignes et rayures, Bruxelles et Aix-la-Chapelle.

« Maintenant, plus qu'à trouver ce que ça signifie...

– Tu es le GPS, je suis le chauffeur ! lança Manzano en accélérant pour rouler au pas.

– Depuis quand un homme fait-il confiance à une femme en matière d'orientation ?

– Depuis qu'il ne conduit pas de voiture mais un... enfin une... Bref ! Dis-moi où on va ! »

Berlin

Rosinenbombers, « bombardiers de raisins secs », c'est ainsi que sa mère et tous les autres Berlinoises avaient nommé les aéronefs américains qui, après la seconde guerre mondiale, approvisionnaient en vivres le secteur ouest de Berlin. Michelsen se demanda si, de nos jours, les jeunes connaissent encore la signification de ce terme. Pour l'heure, comme plus de soixante ans en arrière, des appareils atterrissaient à l'aéroport de Tegel ; comme autrefois, c'étaient des ravitailleurs militaires, russes en l'occurrence, qui délivraient l'aide alimentaire.

Les avions civils, cloués au sol depuis le début du black-out, avaient été remis à l'écart pour être remplacés par une immense cohorte de colosses des airs ventrus, à la robe vert foncé, arborant les armes de la Fédération de Russie. Entre eux s'affairaient une multitude d'hommes aux uniformes divers. Michelsen leva les yeux au ciel et vit la chaîne lumineuse formée par les escadrilles qui arrivaient et repartaient.

Berlin n'était pas la seule destination. Le même spectacle se déroulait à Stockholm, Copenhague, Francfort, Paris, Londres et dans tous les aéroports de l'Europe centrale et du Nord, tandis que les zones plus méridionales étaient ravitaillées par des ponts aériens depuis la Turquie et l'Égypte principalement. Parallèlement, d'immenses convois routiers et ferroviaires apportaient le reste de l'aide depuis la Russie, les États du Caucase, la Turquie et l'Afrique du Nord.

« Ça a tout l'air d'une invasion », grommela le ministre des Affaires étrangères.

L'OTAN n'avait pas encore tranché pour ce qui était de l'aide en provenance de la Chine. Aux yeux de nombreux représentants, en effet, il semblait de plus en plus manifeste que cet empire offrait l'asile aux responsables du cataclysme. Tant que ce soupçon ne serait pas levé, ils ne voulaient en aucun cas tolérer les soldats chinois, ni leur aide, à l'intérieur de leurs frontières.

« Allons saluer le général », dit Michelsen.

Entre Liège et Bruxelles

Même s'ils n'avaient pas encore dépassé les 70 km/h afin de ne manquer aucun aiguillage ni panneau de signalisation, ils avançaient, cahin-caha.

« Qu'est-ce que c'est que cette lumière ? »

Derrière eux, ils virent une minuscule lueur trembloter.

« J'en sais rien... Elle devient plus vive et plus grande, dit Shannon.

– Elle devient même très rapidement plus vive et plus grande, se reprit-elle. Sur les voies. C'est un train. Et il trace.

– Sur notre voie ?

– J'en sais rien.

– C'est un train, répéta Shannon, saisie de nervosité. Elle pouvait même apercevoir la motrice. S'il est sur notre voie, il va nous défoncer ! Accélère ! Allez, accélère ! »

Manzano, à son tour, prit conscience du danger. Leur lorry automoteur accéléra. Le train qui les suivait n'était peut-être plus distant que d'une centaine de mètres.

« Plus vite ! » s'écria Shannon. Elle ressentit l'accélération. Elle remarqua enfin que le train roulait sur l'autre voie ; lorsqu'il les doubra, ils comptèrent des dizaines de wagons, sur les toits desquels était assise une foule bigarrée.

« Comme en Inde, releva Manzano. Sauf qu'ici, ils se les gèlent. »

Berlin

« Oh ! Mon Dieu ! s'exclama Michelsen.

– Qu'est-ce qui a bien pu se passer ? demanda le chancelier dont le visage était blanc comme un linge.

– Manifestement, un accident », expliqua le secrétaire d'État à l'Environnement, l'Écologie et la Sûreté nucléaire. À l'écran on voyait des photos de squelettes de camions carbonisés, dispersés sur l'autoroute et les terrains alentour. Certaines des personnes présentes semblaient épouvantées, d'autres hochaient la tête de stupéfaction.

« Nous ignorons ce qui s'est passé, expliqua le secrétaire d'État. Les investigations sont encore en cours. Les trois camions-citernes tractaient des remorques, et étaient escortés par deux voitures, l'une devant, l'autre derrière, emmenant chacune dix soldats. »

Il montra deux des carcasses noircies dans les champs.

« Il n'y a aucun survivant.

– Un accident ou une attaque ? demanda le chancelier.

– Pour l'heure, impossible de le dire. Une chose est sûre, une dizaine d'heures s'est écoulée entre le moment où la centrale de Philippsburg s'est inquiétée de ne pas avoir de nouvelles du convoi et celui où l'accident a été signalé.

– Mon Dieu ! Pourquoi autant de temps ?

– Parce que plus personne n'est disponible dehors, soupira le secrétaire d'État. Parce qu'il y a de moins en moins d'hommes à disposition. Parce que les communications radio ne fonctionnent plus en de nombreux endroits, parce que... »

Les mots lui manquaient, ses lèvres se mirent à trembler, il lutta pour ne pas pleurer.

S'il vous plaît, pas de crise de nerfs ici ni maintenant, le pria intérieurement Michelsen. Ils avaient déjà perdu deux hommes de la sorte.

« La prochaine livraison de diesel ne pourra partir que ce matin et n'atteindra Philippsburg que dans six heures. »

Un grand bassin, rappelant une piscine couverte, apparut à l'écran.

« C'est le bassin de désactivation du combustible usagé de la centrale nucléaire de Philippsburg 1. On y stocke le combustible devenu inutilisable. Dans la plupart des centrales, il y a plus de combustible inactif dans ces bassins qu'actif dans le réacteur. Ils doivent être refroidis pendant de longues années. Le bassin de Philippsburg était toujours à un niveau critique de sécurité, puisqu'il se trouve à l'extérieur de l'enceinte de confinement du réacteur, en haut du bâtiment, à l'air libre, sous le toit. Longtemps le système électrique de secours a été totalement insuffisant, il n'y en avait même pas pour le bassin de désactivation ; il n'en a été équipé sommairement qu'après l'arrêt prématuré. Rien n'a encore été mis en place pour faire face au crash d'un avion. Mais, comme nous le voyons, un avion n'est pas nécessaire. D'après les données de l'exploitant, le diesel nécessaire au refroidissement du bassin de désactivation s'est épuisé au cours de la nuit. La direction de la centrale n'a pas osé prélever dans les stocks dédiés au refroidissement d'urgence des réacteurs. Depuis, l'eau du bassin ne peut être refroidie. À cause de la chaleur du combustible usagé, elle a été évaporée en grande partie. D'ici l'arrivée du diesel, elle aura tout à fait disparu. Les assemblages

auront probablement commencé à fondre. Je n'ai pas besoin d'expliquer à qui que ce soit ce que ça signifie... à moins que si. Comme le bassin se situe à l'extérieur de l'enceinte de confinement, cette fusion aurait lieu au milieu du bâtiment. Il serait alors si irradié qu'on ne pourrait plus y entrer. Loin de moi l'idée de crier au loup mais, en cas d'explosion, Mannheim et Karlsruhe seraient également en danger.

– Bon Dieu ! hurla le chancelier qui frappa des poings contre la table, dont le lourd plateau trembla. On fait tout notre possible et pourtant il nous arrive encore des catastrophes !

– Il s'agit du fameux risque non évaluable, murmura Michelsen.

– Faut-il évacuer les environs ? demanda le chancelier.

– Même si nous le voulions, impossible de le faire rapidement, répondit le secrétaire d'État. La liaison avec les autorités locales de toutes sortes est depuis longtemps aléatoire. Même s'il ne s'agissait que d'un cercle de quelques kilomètres, nous aurions besoin de centaines de véhicules, de chauffeurs et de carburant. Vu la situation... » Accablé, il courba l'échine et regarda la table. « Il ne nous reste plus qu'à prier. »

Bruxelles

Il y avait eu suffisamment de diesel dans le réservoir jusqu'à l'aiguillage suivant où Lauren et Piero avaient arrimé leur lorry automateur à un train. Le mécanicien n'avait rien perçu de la manœuvre.

Trois quarts d'heure plus tard, le convoi s'arrêta. Le nombre de voies indiquait à Manzano qu'ils venaient d'arriver dans une grande gare.

Tout le long du train, de chaque côté, des files de soldats, le fusil sur la poitrine.

« Espérons que ce n'est pas nous qu'ils attendent.

– T'es pas si important, le railla Shannon. Ils sont là à cause des pillards. »

Un soldat sans arme, mais avec un mégaphone, patrouillait le long des wagons, exhortant en français les gens à en descendre et à s'en éloigner sans heurts. Ils descendirent donc des wagons et containers où ils étaient juchés, tirant derrière eux leurs maigres effets, sans être inquiétés par les militaires qui ne firent pas mine de bouger. Lauren et Piero se joignirent à la foule.

Personne ne leur prêta attention. D'après les panneaux, ils étaient bel et bien à Bruxelles. Dans le hall de la gare, des centaines de gens avaient établi des campements de fortune. Les guichets étaient clos, mais l'Italien vit un homme en gilet jaune qui observait, sur le côté, le flot de sinistrés.

« Où voulez-vous aller ? demanda-t-il, après que les deux naufragés eurent évalué ses connaissances en anglais.

– Au Monitoring and Information Centre de l'UE », fit Manzano.

L'homme haussa les épaules.

« Aucune idée d'où ça peut être. Je sais juste où est le siège de la Commission européenne.

– Comment y va-t-on ? »

Central opérations

Ils avaient d'abord été inquiets. Depuis la veille, un nombre croissant d'ordinateurs, par lesquels ils suivaient les communications des cellules de crise et des plus importantes organisations, telle Europol, étaient déconnectés. Même le trafic de mails avait diminué. Leur piratage aurait-il été mis au jour ? Il leur fallait attendre, ne plus tenter activement de mettre la main sur leurs échanges. Ça avait été presque trop simple. En passant par les réseaux sociaux, ils avaient pu récupérer des milliers d'adresses électroniques de collaborateurs au sein des différentes entreprises énergétiques ainsi qu'au sein des institutions. Ils y étaient parvenus en les hameçonnant avec une fausse publicité : « Vous avez été choisi pour une destination de rêve à un tarif préférentiel. »

Un code malveillant avait ainsi été injecté dans les ordinateurs ciblés.

En quelques mois, ils avaient infiltré la quasi-totalité de leurs cibles, de très nombreuses entreprises et les systèmes des plus grands États européens et des États-Unis. De la même manière, ils avaient identifié les ordinateurs portables sur lesquels étaient installés des programmes de téléphonie par Internet, comme Skype ou d'autres. Ils avaient alors pu activer caméras et micros intégrés sans l'intervention des utilisateurs.

Mais voici que ces derniers éteignaient de plus en plus souvent leurs machines, les empêchant de voir et d'entendre au cœur même des forteresses

de leurs adversaires.

La recherche automatisée par mots clefs avait finalement isolé un mail de la cellule de crise française. Il provenait directement du bureau du président. Il exigeait de tous les collaborateurs au sein de tous les services concernés qu'ils n'allument leurs ordinateurs et autres appareils équivalents qu'en cas d'absolue nécessité, afin d'économiser l'électricité de secours. En quelques heures, ils tombèrent sur des mails du même acabit en provenance de nombreux gouvernements.

C'était une surprise positive. Si les plus hautes autorités en étaient réduites à économiser l'énergie au bout d'une semaine, on approchait à grands pas de l'effondrement final. Plus vite il arriverait, mieux ce serait. Cette fin représentait un nouveau départ. À l'instar de ces ruines où la jungle reprend ses droits, l'être humain allait de nouveau pouvoir être maître de son existence.

Bruxelles

Le soir tombait lorsqu'ils arrivèrent devant le gigantesque édifice, à côté de l'entrée duquel figurait en grandes lettres : « Europese Commissie – Commission européenne ».

À l'intérieur, de la lumière. Derrière les vitres, quelques hommes en costumes bleu nuit qui regardaient la rue.

Shannon jaugea Manzano, depuis la cicatrice de son front jusqu'à la saleté de ses chaussures. Il avait l'air d'un clochard. Un regard sur elle-même lui rappela qu'elle n'était pas mieux lotie.

« Oui, fit Manzano. Nous avons tout à fait l'air de visiteurs qu'on accueille à bras ouverts. Et je ne te parle pas de l'odeur ! »

Ils n'avaient pas encore poussé la porte qu'un vigile leur faisait déjà face.

« C'est réservé au personnel, annonça-t-il en français.

– Ça tombe bien, répondit l'Italien en anglais, sûr de lui. Il tenta de se faufiler, en vain, l'homme lui ayant barré la route de son bras tendu.

– Votre carte, exigea-t-il, en anglais à son tour.

– Accompagnez-moi à l'accueil, le pria Manzano. Je suis un collaborateur extérieur du Monitoring and Information Centre. Demandez Sonja Angström,

elle travaille ici. Si vous ne me laissez pas passer, vous aurez vraiment des ennuis, je peux vous l'assurer. »

L'homme hésita.

« Suivez-moi. »

Angström sortit de l'ascenseur et regarda dans le hall. Ce n'est qu'au second coup d'œil qu'elle reconnut Piero Manzano. À ses côtés, une jeune femme aux cheveux broussailleux, qui devait être fort belle en d'autres circonstances. En se rapprochant, Angström se souvint également de son visage.

« Piero ! Mon Dieu ! Mais qu'est-ce que t'as fait ? Elle recula d'un pas. Et cette odeur !

– Je sais. Une longue histoire. Je te présente Lauren Shannon, une journaliste américaine.

– Oh ! Je la connais. C'est la première à avoir fait un reportage sur l'attaque contre les réseaux électriques. Je sais maintenant d'où vous tenez tout ça, dit-elle à l'Américaine. Piero, toi, ici...

– Nous nous sommes rencontrés à La Haye, raconta l'Italien. Par l'intermédiaire de François Bollard. Tu te rappelles de lui ? Une longue histoire, une de plus. »

Malgré elle, Angström se demanda si son ami avait vécu davantage que de « longues histoires » avec la journaliste.

« Que faites-vous à Bruxelles ? Une nouvelle histoire ? Ou tu es là pour Europol ?

– J'ai une piste éventuelle qui pourrait nous mener aux responsables, répondit Manzano.

– Le monde entier se demande qui ils sont, et toi tu le saurais ?

– C'est pas ce que j'ai dit. Mais j'ai une piste. J'ai déjà eu du flair. »

Elle acquiesça.

– Mais il me faut du courant et une connexion Internet. Je me disais que je pourrais trouver ça chez vous. »

Angström eut un rire de nerveux. « Qu'importe. C'est un vrai bordel ici. D'un signe de tête, elle l'invita à la suivre. Je risque mon poste. Mais d'abord, il faut vous annoncer et vous doucher.

– C'est tout ce dont je rêve.

– On a des salles de bain. Nous y allons d'abord. Vous avez des habits

propres ?

– Moi oui, fit Lauren.

– Pas moi, fit Piero.

– J’ai peut-être quelque chose », conclut la fonctionnaire.

Ils étaient au guichet d’accueil.

« Deux badges visiteurs, s’il vous plaît », demanda la Suédoise au préposé incommodé par l’odeur.

Ratingen

« On les a, expliquait l’interlocuteur de Berlin par le radiotéléphone. L’équipe de surveillance d’un poste électrique haute tension les a découverts après qu’ils ont allumé un feu.

– Où ?

– Dans les environs de Schweinfurt. »

Schweinfurt. Hartlandt n’essaya même pas de deviner si c’était loin. Il regarda sur la carte d’Allemagne de son ordinateur. Trois cents kilomètres au sud-est de Ratingen.

« Ils ont surpris ces types ?

– Ils ont demandé un hélicoptère. Il est en route et va continuer la surveillance à une altitude de sécurité. Le GSG-9, la police des frontières groupe 9, est déjà informé.

– Je dois y aller.

– L’hélicoptère va atterrir sur le parking de Talafer dans une vingtaine de minutes. »

Bruxelles

Deux minutes, pas plus, c’était interdit, précisa Angström. Jamais encore il n’avait autant apprécié une douche. Lorsqu’il en sortit, une serviette nouée autour des hanches, la Suédoise l’attendait avec un paquet de vêtements.

« Chemise et pantalon. Ça vient d’un collègue qui les avait dans son armoire, au cas où, mais qui a disparu depuis des jours. Un peu court peut-

être, mais c'est mieux que rien.

– Qu'est-ce que tu t'es fait, là ? s'enquit-elle en désignant les points de suture sur sa cuisse.

– Une mauvaise chute.

– Ça a l'air moche.

– C'est moche, et ça fait mal. Et comment tu t'en sors, toi ? questionna-t-il pour changer de sujet, tout en s'habillant.

– Je vis plus ou moins là, répondit-elle, haussant les épaules. Je ne rentre chez moi que pour dormir. Et encore. Pas toujours. Les lignes de bus pour la Commission ne fonctionnent pas très bien. À vélo, ça me prend une heure et demie. C'est bien trop long. Enfin, ça permet d'avoir chaud, et ça me fait faire le sport que j'aurais dû faire au ski.

– T'as des nouvelles de tes copines et du vieux Bondoni ?

– Plus depuis qu'on est partis, répondit-elle, attristée. »

Ils tombèrent sur Shannon, devant les salles de douche.

« Je ne repars plus jamais d'ici, soupira la journaliste, non sans plaisir. Elle portait un jean propre et un pull-over.

– Si, rétorqua Angström. Avec nous, pour aller au MIC. »

Manzano s'en était forgé une représentation spectaculaire.

La Suédoise les conduisit dans un étroit bureau du sixième étage.

« C'est une petite salle de réunion. Nous avons un WiFi pour les invités.

– Impossible pour moi... Il lui montra son portable. J'ai plus de batterie. Il me faut un chargeur. T'en as un ? »

Angström regarda la connexion de son ordinateur. Puis elle ouvrit un placard. « Il y a deux ordinateurs portables. C'est O.K. ? »

Manzano prit celui des chargeurs qui correspondait.

« Si quelqu'un vous pose des questions, vous me l'envoyez.

– On dira qu'on est de l'informatique. Vous êtes des milliers à bosser là, ça m'étonnerait que tout le monde se connaisse.

– Exact. Je suis à deux bureaux d'ici, à gauche. Je passerai de temps en temps. »

Elle quitta la pièce et en referma la porte.

Piero s'effondra dans l'un des fauteuils et alluma son ordinateur.

Lauren s'assit face à lui.

« Lorsque je pense que des millions de gens sont dans l'état où nous étions la nuit dernière, dit-elle en regardant, pensive, par la fenêtre, je ne serais pas

étonnée que tout dégénère bientôt...

– C’est déjà pas loin d’être le cas. Mais la plupart d’entre eux ne cherchent qu’à survivre. Ils n’ont ni le temps ni l’énergie pour tout casser. »

Manzano sursauta lorsque la porte s’ouvrit.

Angström entra avec un plateau.

« Du café chaud et des bricoles à manger. À vous voir, ça peut vous être utile. »

L’Italien prit sur lui pour ne pas tout engloutir.

« Merci.

– S’il y a quoi que ce soit, c’est deux bureaux plus loin, hein ? Ma ligne directe, c’est le 49 27. À plus tard, dit-elle avant de refermer la porte.

– Il manquerait plus qu’elle te donne la taille de ses seins, se moqua Shannon, hilare. Tu lui plais, dis-donc. »

Il rougit.

Elle partit d’un grand rire.

« Et elle te plaît !

– Arrête donc, on a du pain sur la planche.

– *Tu* as du pain sur la planche, gloussa Shannon en déglutissant. Moi, je n’ai rien à faire. Juste boire du café, et manger... Elle rapprocha sa chaise de la sienne. Et te regarder bosser. »

Quelqu’un frappa à la porte, et, avant même qu’ils ne puissent dire un mot, elle était ouverte.

« Oh ! Je pensais... Qui êtes-vous ?

– Informatique, répondit Manzano. On a un truc à réparer.

– Ah, dans ce cas... Désolé pour le dérangement. »

Il referma la porte. On ne les perturba plus.

La Haye

Ils avaient choisi une salle de réunion spéciale, où ne se trouvait aucun ordinateur, hormis celui de Bollard, qui n’était même pas connecté à l’intranet. Une fois sa présentation achevée, Bollard en effacerait la moindre trace, avant de se reconnecter à Internet.

« L'homme s'appelle Jorge Pucao, commença-t-il. Il est né en 1981 à Buenos Aires, où il a grandi. Déjà étudiant, il était politiquement actif. Il prend part aux manifestations contre la crise économique. »

Sur l'écran apparut le visage défiguré par la colère d'un jeune homme hurlant, qui, au milieu de tant d'autres de son espèce, brandissait le poing contre un ennemi invisible.

« Alors que la crise en est à son paroxysme, au tournant du millénaire, il étudie la politique et l'informatique à Buenos Aires. Il poursuit son engagement en politique, participe à des manifestations et à l'organisation d'un cercle d'échange – des structures devenues populaires en Argentine dans la mesure où la monnaie nationale, le peso, a perdu beaucoup de sa valeur en raison de la crise et de la faillite de l'État, entraînant la paupérisation d'une grande partie des classes moyennes. En 2001, Jorge Pucao est arrêté lors des manifestations anti-G8 à Gênes. »

Les photos de Pucao, où il n'était pourtant pas à son avantage, ses cheveux bouclés trempés de sueur, ne parvenaient pas à le rendre repoussant.

« Pendant ce temps, son père se suicide à cause de la crise. Pucao retourne dans son pays et poursuit ses activités avec plus d'intensité encore. En 2003, le plus difficile est derrière l'Argentine et notre homme commence un master à la School for Foreign Service de la Georgetown University à Washington. Elle passe pour l'une des facultés les plus réputées pour les futures carrières politiques ou au sein d'organismes internationaux ou non-lucratifs. Il parvient à financer ses études en vendant ses compétences informatiques en *freelance*, notamment, ironie du sort, dans le domaine de la sécurité en ligne. Parallèlement à tout ça, il s'engage dans le mouvement antimondialiste. Il devient de plus en plus radical, ainsi que le prouvent ses articles et une sorte de manifeste qu'il publie sur son site Internet. Vous trouverez tous ces documents, et des plus récents, dans le dossier "Pucao_lit" de la base de données », continua Bollard, dans l'attente que chacun les consulte. Lui-même en avait survolé quelques-uns. Au premier coup d'œil, on remarquait la rigueur de l'argumentation, qui faisait défaut à la plupart des pamphlets de diverses mouvances radicales, dont les tirades se perdaient en logorrhées et vitupérations indigestes.

« Aux États-Unis, il entre également en contact avec des groupuscules liés au primitivisme. Pour ceux à qui ça ne dirait rien, retenez que leurs membres prônent un retour à des manières de vivre préindustrielles, refusant ainsi les

formes de notre civilisation. Par ailleurs, ces contacts ne semblent pas avoir été très intenses. Le contraire aurait été pour le moins étrange, puisque Pucao tire ses revenus de la technologie moderne. Mais vous avez pu déjà vous rendre compte que ces gens-là ne sont pas toujours cohérents.

En 2005, il finit brillamment ses études à Washington. Lors du G8 à Gleneagles, en Écosse, il participe de nouveau à des manifs. De retour aux États-Unis, il travaille comme spécialiste en IT. On suppose fortement, sans certitudes, qu'au cours de toutes ces années, il a également été hacker. »

Ensuite, Bollard en vint à la photo de groupe transmise par les Allemands.

« En 2006, il participe à un congrès sur la sécurité informatique à Shanghai. Hermann Dragenau y est présent lui aussi, ainsi que le montre cette photo. Il est responsable produit chez Talaefer, cette entreprise innovante dont nous soupçonnons que les logiciels de pilotage de centrales ont pu être manipulés.

– Si je comprends bien, interrogea Christopoulos, le collaborateur de Bollard, nous établissons la ressemblance – et je reconnais qu'elle est de taille – d'un portrait-robot avec la photo de quelqu'un, qui, voilà quelques années, était au même congrès que Hermann Dragenau et, de ce fait, nous supposons qu'il est terroriste ?

– On a d'autres éléments », répondit Bollard.

Il ouvrit une liste plutôt austère, composée de suites de lettres et de chiffres.

« Comme nous le savons tous, après les attaques terroristes du 11 septembre 2001, les États-Unis ont commencé à collecter les informations sur les passagers des lignes aériennes, et, en 2007, l'UE s'est déclarée prête à transmettre aux États-Unis les renseignements sur des passagers qui en venaient ou qui s'y rendaient. Ainsi, on sait qu'entre 2007 et 2010, Pucao a réalisé de nombreux voyages entre les deux continents. Il n'était pas rare qu'il atterrisse à Düsseldorf, c'est-à-dire à proximité de l'endroit où vivait Dragenau. Mais le meilleur reste à venir. En 2011, Dragenau prend des vacances au Brésil. C'est attesté par des photos et des documents. Au même moment, Pucao s'y rend également pour n'y rester que deux jours, ce qui est bien trop court pour des vacances.

– Mais nous n'avons aucune preuve qu'ils se soient rencontrés là-bas ? intervint Christopoulos. Et, le cas échéant, ça ne voudrait pas dire grand-chose...

– Bien entendu. Mais...

– Excuse-moi de t'interrompre, mais il y a quelque chose que je ne comprends pas : s'ils sont des génies de l'informatique et qu'ils planifient l'apocalypse sur terre, alors ils savent qu'ils laissent des traces lors de leur moindre activité, non ? Pourquoi prennent-ils aussi peu de précautions ? Ou pourquoi n'effacent-ils pas leurs traces ?

– Parce qu'ils se sentent en sécurité ? rétorqua Bollard. Parce qu'ils s'en fichent ? On ne peut que spéculer...

– Tu n'as rien dit non plus de ses activités politiques au cours des dernières années.

– J'y viens. À ce sujet, Pucao change brusquement de comportement. Il n'apparaît plus dans aucune des manifestations habituelles, comme les sommets du G8, ou ce genre de choses, même si l'on doit noter que les manifs des antimondialistes n'ont cessé de perdre en intensité depuis quelques années. En outre, il publie de moins en moins. Le dernier billet de son blog date du 18 novembre 2005. Par ailleurs, il n'a aucune activité sur les réseaux sociaux, tout du moins pas sous sa véritable identité.

– Il y aurait deux causes à ça, intervint Christopoulos. Ou bien il a renoncé à son engagement, ou il continue, mais ne veut pas être remarqué...

– ... parce qu'il prépare quelque chose en secret. C'est ça. Pense aux attentats du 11-Septembre. Selon toute apparence, des étudiants sans problèmes, ou l'équivalent. Ça passe inaperçu, indécélable. Mais ce sont eux qui planifiaient la pire attaque terroriste depuis la fin de la seconde guerre mondiale. Ou pense à ce fou, en Norvège.

– Il devait pourtant s'attendre à ce que nous l'ayons sur nos radars.

– Bien entendu. Il est dans nos bases de données. Que des photos, malheureusement, que notre logiciel de reconnaissance faciale ne peut relier de manière convaincante au portrait-robot.

– Et combien de millions il a coûté, ce logiciel ? Il n'a reconnu aucun de ces visages...

– On va les trouver.

– Mais même si Pucao fait partie des pirates, il nous manque encore les autres, continua Christopoulos, se complaisant dans la critique – ce qui ne dérangeait pas Bollard, bien au contraire. Ils n'ont tout de même pas monté tout ça à deux.

– Non. Mais rassure-toi, tu peux être certain qu'en ce moment, tous les

services de renseignement d'Europe, des États-Unis, et de tous les pays amis, passent au peigne fin chaque contact de Dragenau et de Pucao.

– Si tant est qu'ils soient encore en mesure de le faire..., soupira Christopoulos. Si les États-Unis vivent la même chose que nous, ils auront bien du mal à les trouver. Non pas parce qu'ils sont terroristes, mais parce qu'ils dorment sur des matelas dans un palais des sports ou des congrès, parmi des milliers d'autres, ou qu'ils font la queue pour manger. »

Bruxelles

« Je n'y crois pas, murmura Manzano.

– Quoi ?

– Le champ utilisateur, expliqua-t-il. Il est vulnérable. Je peux pratiquement, sans saisir de nom d'utilisateur, passer outre pour tomber sur des données de la page web.

– Comment ça se fait ?

– Mauvaises procédures de sécurité des responsables.

– Et c'est quoi ces données ?

– On va voir. »

Une longue liste s'afficha.

blond

tancr

sanskrit

zap

erdeux

cuhaio

proud

bakou

tzsche

b.tuck

sarowi

simon

...

« C'est quoi ?

– Avec un peu de chance, nous avons sous les yeux une liste des utilisateurs de cette page web, dit Manzano. Puis nous allons bientôt voir la liste des mots de passe. »

Il téléchargea les fichiers sur son disque dur et, au bout de quelques secondes, il pouvait les ouvrir.

Apparut alors un enchevêtrement de chiffres et de lettres.

Downloaded table: USERS

sanskrit : 36df662327a5eb9772c968749ce9be7b

sarowi : 11b006e634105339d5a53a93ca85b11b

tzsche : 823a765a12dd063b67412240d5015acc

tancr : 6dedaebd835313823a03173097386801

b.tuck : 9e57554d65f36327cadac052a323f4af

blond : e0329eab084173a9188c6a1e9111a7f89f

...

« Regarde ! Regarde ! » se contenta de répéter Manzano.

On frappa. La porte s'ouvrit. Manzano saisit l'ordinateur pour pouvoir le fermer en un éclair si nécessaire.

Angström apparut.

« Tu nous as fait peur ! fit l'Italien.

– Vous faites des trucs illégaux ?

– Non, non... nous trouvons juste des choses très intéressantes.

– Venez, fit Shannon. C'est sidérant, ce qu'il trafique. Même si je pige que dalle... »

La Suédoise regarda l'écran.

« C'est ouvert à tous vents..., observa-t-elle.

– Oui, c'est bien ce que je crois, concéda Manzano. Comment peut-on prendre aussi peu de précautions. Regardez-moi ça. Il désigna les premières lignes. Voici les noms d'utilisateurs de cette page web. C'est évident qu'ils ne sont pas protégés. Ça veut dire qu'on peut déjà remplir le champ d'en haut. Les suites alphanumériques à côté, ce sont les mots de passe – ou, et c'est bien le problème –, pour être plus précis, c'est le “hash” des mots de passe, c'est-à-dire leur cryptage.

– Ça nous avance pas beaucoup, remarqua Shannon.

– Ça dépend, répondit Manzano, dont les doigts s'étaient remis à danser sur le clavier. Si les responsables ont fait un travail suffisamment propre,

alors, oui, on n'ira pas plus loin. Mais on est toujours étonné par la négligence des professionnels, y compris dans ce domaine. »

On frappa de nouveau à la porte. Angström se tourna nerveusement, y alla, l'ouvrit, sans pour autant permettre l'entrée dans la pièce. Manzano reconnut l'homme aux lunettes design.

« Ah... vous êtes encore là..., constata-t-il.

– C'est moi qui les ai appelés. C'est l'informatique », justifia Angström.

Manzano remarqua que l'importun tentait de regarder par-dessus l'épaule de son amie pour voir ce que lui-même et la journaliste trafiquaient ici.

« Assistance informatique, fit l'homme. Quand j'ai besoin d'eux, je peux attendre deux semaines, et toi... tu me donneras ta technique...

– Oui, oui. »

Il jeta un dernier coup d'œil puis disparut.

La Suédoise, après avoir refermé la porte, regagna le bureau.

« Il voulait quoi ?

– Il est bien curieux, non ?

– Je le suis aussi, confia Shannon. Et comment tu veux accéder aux mots de passe ?

– Je mise sur des faiblesses humaines. Tout d'abord, j'espère que les programmeurs n'ont pas mis en place d'autres mécanismes de sécurité. Puis j'espère aussi que quelques-uns des utilisateurs ont été trop feignants pour créer des mots de passe longs ou compliqués. Plus un mot de passe est court et simple, moins l'ordinateur a de possibilités à étudier pour le craquer.

– Mais ça doit quand même faire pas mal de possibilités, non ?

– C'est pour ça qu'il y a des *rainbow tables*.

– J'ai l'impression d'entendre un neurologue..., dit Angström.

– Eh ! Eh ! C'est justement le système nerveux de notre société qui m'intéresse.

– Encore un tas de chiffres », constata Shannon.

L'utilisation de la *rainbow table* pour décrypter les mots de passe avait produit une longue liste :

36df662327a5eb9772c968749ce9be7b : NunO2000

1cfdbe52d6e51a01f939cc7afd79c7ac : kiemens154

11b006e634105339d5a53a93ca85b11b :

99a5aa34432d59a38459ee6e71d46bbe :

9e57554d65f36327cadac052a323f4af : gatinhas_3

59efbbe7cd85ee7cb1e52788e54d70058 : fusaomg
823a765a12dd063b67412240d5015acc : 43942ac9
6dedaebd835313823a03173097386801 :
8dcaab52526fa7d7b3a90ec3096fe655 : 0804e19c
32f1236aa37a89185003ad972264985e : plus1779
794c2fe4661290b34a5a246582c1e1f6 : xinavane
e0329eab084173a9188c6a1e9111a7f89f : ribrucos

« Regardez plus précisément ici, les incita Manzano.

– À la fin de certaines lignes, il y a des trucs plus courts, se lança Angström. On dirait des...

– ... mots de passe. Et ils n'en ont pas que l'air. Ce sont des mots de passe : NunO2000, kiemens154, gatinhas_3, fusaomg, etc. Et, comme vous pouvez le voir, la plupart sont relativement courts, ou il s'agit de ceux qui ne combinent que des minuscules et des majuscules, ou de tous ceux qui sont relativement simples pour d'autres raisons. Et la chance est avec nous ; il n'y avait pas d'autres protocoles de sécurité.

– Ça veut dire que maintenant tu peux te connecter à la page à laquelle ta machine a transmis des données toutes les nuits ?

– C'est bien ce que je vais faire. »

Manzano ouvrit la page en question et se connecta avec les identifiants idoines.

Utilisateur : blond

Mot de passe : ribrucos

« Enter. »

« Encore des listes, des tableaux, remarqua Shannon. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça, par exemple ? »

Elle pointa une ligne.

tancrtopic 93rm4n h4rd \$4b07493

« On dirait du *leet speak*. C'est un code de hacker. Ça veut dire "*topic german hard sabotage*". On va regarder ce que ça cache. Tancr confirme certaines actions. Puis il se dit ravi que tout fonctionne selon les plans.

– Et tu peux nous traduire ce qui fonctionne selon les plans ?

– On doit en lire davantage, et on trouvera sans doute. »

Il scrolla, faisant apparaître des centaines de lignes.

« Intéressant. Au début de chaque nouvelle discussion, il y a une date. Pour la première, c'était lundi. Le trois...

- Mais le dernier trois, c'était pas un lundi.
- Exact. Pour la dernière, on a dimanche. Le dix.
- C'est aujourd'hui dimanche, rectifia Shannon.
- Et c'est pas le dix, ajouta Angström.
- Attendez, attendez, les pria Manzano. Laissez-moi réfléchir. »

Il compta en silence.

« Vendredi de la semaine dernière, le courant a été coupé. C'est à dire, jusqu'à aujourd'hui...

- ...dix jours, termina l'Américaine.
- La datation de ce chat commence au jour 0 du black-out.
- Alors cette discussion remonte à ce matin.
- Si nous ne nous sommes pas plantés.
- Mais de quoi il s'agit, on ne sait pas encore... »

Manzano ferma la fenêtre et retourna à la liste.

« Là, il y a des conversations très variées.

– À propos de conversations, résonna une voix dans l'encadrement de la porte. La police aimerait en avoir une avec vous. »

Angström se retourna ; Nagy, le directeur du MIC, en compagnie de trois brutes arborant l'uniforme du service de sécurité, et de quelques collègues curieux. Avant qu'Angström n'ait pu dire quoi que ce soit, ils entrèrent. Du coin de l'œil, elle vit Manzano taper frénétiquement sur son clavier avant de refermer son portable. Au même instant, un des vigiles s'empara de lui, tandis qu'un autre s'occupait de la journaliste américaine. Ils leur firent de si violentes clefs de bras que la jeune femme cria de douleur.

« Qu'est-ce qu'ils font là, tous les deux ? demanda Nagy, de glace. Ils ne travaillent pas pour notre service informatique.

– Non, cria Manzano. Mais je viens de trouver... »

Le vigile lui tordit davantage le bras, le réduisant au silence – son visage se déchira sous la douleur.

Angström ne savait que dire. Lorsque l'Italien était apparu devant elle, elle s'était réjouie de le revoir, plus encore qu'elle n'avait osé se l'avouer, malgré son apparence rebutante. « Cet homme nous a permis, à nous tous ainsi qu'à Europol, de découvrir les causes réelles du black-out... », se lança-t-elle, la voix tremblotante. Ce manque d'assurance ne lui ressemblait pas. Elle s'efforça de recouvrer ses moyens. « ... il y a quelques minutes, il a découvert un portail de communication des agresseurs. »

Avant même d'avoir fini sa phrase, elle fut prise d'un trouble ; et si, peut-être, l'Italien connaissait depuis le début l'existence de cette interface ? L'avait-il menée en bateau ?

Nagy fit un signal aux vigiles. Ils conduisirent Lauren et Piero à l'extérieur.

« Écoutez-moi, monsieur Nagy, tenta Angström, je crois que tout ça est vraiment très... »

Le directeur fit un signe du chef au troisième garde.

« ... important. »

La Suédoise se tut lorsqu'il la prit sans ménagement par le bras.

« Vous expliquerez ça à la police. »

Eurocopter EC 155

Les troupes au sol avaient communiqué l'itinéraire. La nuit était tombée lorsque l'Eurocopter EC 155 arriva sur zone. Il volait à haute altitude afin de n'être pas remarqué par les fuyards. Au moyen des lunettes infrarouges montées sur son casque, Hartlandt tentait de repérer le véhicule sur la route de campagne qui s'étirait sous eux, comme un étroit sentier. Il portait un gilet pare-balles.

« Je l'ai, annonça le copilote. À une heure, à environ deux cents mètres.

– On descend », ordonna le commandant.

À partir de ce moment, tout était censé se dérouler avec la plus grande précision. En quelques secondes, les pilotes devaient amener leur appareil au niveau de la route afin que les fugitifs ne soient pas avertis par les bruits du rotor trop longtemps avant l'assaut.

Hartlandt voyait la route devenir subitement plus grosse tandis que l'autre hélicoptère se livrait à une manœuvre identique. Il remonta sa lunette infrarouge.

Alors qu'ils étaient encore à soixante mètres du véhicule, les pilotes allumèrent leurs projecteurs, dont la lumière vive inonda la campagne.

Hartlandt réalisa que la voiture avait brusquement ralenti tandis que les hélicoptères continuaient leur descente. Son estomac remonta lorsque le pilote bloqua subitement son appareil à quelques mètres au-dessus du sol,

derrière le véhicule suspect. L'autre appareil avait barré la route au Transporter, étincelant dans le halo clair des projecteurs. Les feux stop s'allumèrent, le chauffeur manœuvra adroitement pour effectuer un demi-tour et foncer alors en direction de l'hélicoptère de Hartlandt.

Le pilote ne fit pourtant pas mine de bouger, perdit même encore de l'altitude, les patins d'atterrissage affleurant le bitume. L'utilitaire pila si sèchement que toute sa partie arrière se souleva. Les hommes du GSG-9 sautèrent de l'hélicoptère dans la lumière des phares du véhicule immobilisé.

Hartlandt, malgré les épaisses semelles de ses rangers, sentit le choc violent contre l'asphalte.

Des tirs crépitèrent à côté du Transporter. Il quitta la route, se soustrayant ainsi au halo des projecteurs.

« Ne tirez-pas ! cria-t-il. Halte au feu ! »

L'inspecteur recevait les ordres courts et secs du commandant dans les écouteurs de son casque.

Les phares de la camionnette étaient maintenant éteints, les projecteurs des hélicoptères illuminaient le véhicule criblé de balles. À côté de la portière du conducteur gisait un corps sans mouvement. Les membres de l'équipe du second appareil étaient accroupis au coin du Transporter pour assurer une couverture. L'un deux gagna le cadavre, poussa une arme sur le côté, palpa rapidement le corps à la recherche d'autres armes – les autres sécurisaient la cabine.

Au même instant, de l'autre côté du véhicule, on cria « sécurisé ! ».

Hartlandt se releva pour s'en approcher en courant.

« Une cible éliminée ! » retentit une voix dans son casque.

L'homme couché sur la route avait bel et bien l'air mort. Le haut de son corps et sa tête portaient de nombreux impacts de balles, on ne pouvait reconnaître qu'une moitié de son visage. En colère, le policier passa de l'autre côté du véhicule. Ses collègues n'avaient guère eu le choix ; les suspects avaient tiré en premier. Dans de telles situations, impossible de neutraliser proprement ce genre d'individus. À côté de la roue avant gauche gisait un autre homme, au teint hâlé, dans la même position. Le troisième se trouvait à quelques mètres, dans un champ. Deux policiers étaient à ses côtés, un autre s'y précipitait avec une trousse de premiers secours. Lui aussi avait reçu plusieurs projectiles. Hartlandt songea, à en croire ses traits, qu'il devait

s'agir d'un ressortissant d'Europe centrale – il ne pouvait dire, pour l'instant, de quelle couleur étaient ses cheveux courts.

Une partie de l'équipe d'intervention avait ouvert les portes latérales. Ils trouvèrent à l'intérieur de l'utilitaire des dizaines de jerrycans et de paquets. Hartlandt misa sur des produits incendiaires et explosifs. Dans une grande boîte étaient rangés des vivres et des sacs de couchage. À en croire les restes de leurs stocks, la fin de leur périple devait être proche, à moins qu'ils ne soient à proximité d'un point de ravitaillement.

D'autres policiers inspectaient la cabine. Ils y trouvèrent deux ordinateurs portables qu'il faudrait examiner minutieusement. Leur découverte la plus intéressante fut une carte routière d'Europe centrale. La route des terroristes était tracée au marqueur violet. Il leur restait encore deux étapes en Allemagne, avant de filer vers l'Autriche, puis la Hongrie et la Croatie, où s'arrêtait la carte. Ils mettraient bien la main sur la suite de l'itinéraire. Hartlandt déchiffra rapidement les trois symboles ponctuant le *roadbook*.

« Ça, ce sont les postes de transformation », expliqua-t-il en désignant de petits carrés, dont le plus septentrional se trouvait au Danemark, suivi par un second à Lübeck, la première cible en Allemagne. « Ils y ont mis le feu. Les triangles figurent les pylônes de lignes à haute tension. Ceux-là, par exemple, entre Brême et Cloppenburg, ont été détruits. En revanche, aucun dommage ne nous a été signalé aux endroits marqués d'un cercle. Selon moi, il s'agit de points de ravitaillement pour les vivres et les munitions.

– On n'a encore trouvé aucun téléphone ni autre moyen de communication, déclara un des hommes.

– Ils n'en avaient pas besoin, répondit Hartlandt. À partir du moment où ils avaient leur itinéraire, ils pouvaient agir en toute autonomie. Ça protégeait les autres.

– Voici la seconde carte », annonça l'un des policiers. Il dépla, devant Hartlandt et le commandant, une carte en meilleur état, où le tracé violet se prolongeait jusqu'en Grèce.

Du coin de l'œil, Hartlandt ne perdait rien du combat que menaient les policiers pour garder en vie l'un des terroristes, en espérant qu'ils y parviendraient.

Bruxelles

Devant le commissariat, les femmes furent conduites dans un petit bus, Manzano dans un plus grand, en compagnie d'autres hommes, dont les fenêtres étaient grillagées. Quatre policiers armés les accompagnaient. Sous les sièges étaient fixées des barres avec des entraves pour les pieds. Les fonctionnaires les contrôlèrent et les attachèrent.

Comme un dangereux criminel, pensa Manzano. Il regardait les façades défiler le long de la route, dans les ténèbres. Les seuls véhicules qu'il vit étaient des blindés militaires, et, hormis des colonnes de soldats, peu de gens dans les rues. Les civils portaient des lampes de poche, les militaires des frontales. Comme dans un de ces foutus films catastrophe, songea-t-il. À l'avenir, je ne regarderai plus que des comédies à l'eau de rose. Si toutefois il y a un avenir.

À proximité de Nuremberg

Le projecteur de l'hélicoptère illumina une cabane au milieu d'un champ. Elle devait faire cinq mètres sur cinq, estima Hartlandt. Le pilote posa sa machine à quelques mètres. À peine les patins avaient-ils touché le sol que Hartlandt et les hommes du GSG-9 sautèrent dans le froid. Courbés, ils couraient pour éviter les remous du rotor.

Les pales de la machine ralentirent, tout devint silencieux. Prudemment, les hommes de l'unité spéciale parcoururent les derniers mètres. Ils firent passer sous la porte une caméra commandée par un câble qui transmettait en temps réel les images à l'ordinateur de Hartlandt. Il ne vit qu'un intérieur vide, seulement un peu de paille sur le sol. Le policier fit pivoter la caméra qui filma la face intérieure de la porte.

« Sécurisé ! » cria-t-il.

Deux hommes fracassèrent la porte à coups de bélier. Les autres éclairèrent l'endroit de leurs puissantes torches. La cabane était vide. Du pied, ils dégagèrent la paille sur le côté.

« Il y a quelque chose, là. »

Ils dégagèrent rapidement une petite fente dessinant une ouverture dans le sol.

De nouveau, l'un des policiers mit la caméra en marche.

Hartlandt identifia des paquets dans du film plastique blanc sur le côté gauche, des jerrycans à droite. Entre les deux, trois caisses de boîtes de conserve, maintenues ensemble par de la bande adhésive transparente. La caméra passa tout l'espace au peigne fin, y compris la serrure.

Au « O.K. » de l'homme à la caméra, ils ouvrirent la trappe. Deux des hommes s'accroupirent pour couper prudemment le film plastique transparent et en inspecter le contenu.

« Des explosifs, annonça l'un deux. Pas d'indications. Il faudra les analyser pour savoir ce que c'est précisément. »

Dans les jerrycans, du diesel.

« Des explosifs, de l'essence, des vivres, résuma le commandant. Il n'y a rien d'autre.

– Ni téléphone ni radio, observa Hartlandt.

– Non. Ils étaient livrés à eux-mêmes. Cette piste s'arrête là. »

Bruxelles

Le bus s'arrêta devant un bâtiment faiblement éclairé. De l'électricité, pensa Manzano. Une imposante porte en fer s'ouvrit, le véhicule s'engouffra dans une grande cour. Le bus plus petit, celui des femmes, le suivit. La cour était entourée de quatre bâtiments comptant chacun trois étages, dont les fenêtres sur les façades étaient éclairées à intervalles réguliers, baignées d'une pâle lumière jaune. Le transport des femmes prit vers la gauche, celui de Manzano continua tout droit à travers un haut porche. De l'autre côté se trouvait un cordon de policiers armés. Les hommes de l'escorte désentravèrent les prisonniers, crièrent pour qu'ils se lèvent et descendent – Manzano s'exécuta. Ayant quitté le bus, on les conduisit dans un long couloir, à l'extrémité duquel attendaient d'autres fonctionnaires devant une grande porte à double battant. Elle ouvrait sur une vaste salle austère d'où émanait une odeur putride. Les prisonniers y furent poussés sans ménagement, puis la porte se referma sur eux dans un inquiétant cliquetis métallique.

Au plafond brillaient quatre néons, dont deux clignotaient. Leur lumière n'atteignait pas les extrémités de la salle. Manzano décela les contours de rangées de lits superposés aux armatures en ferraille – ils encombraient tout

l'espace. Entre eux, des hommes tournaient en rond. Il devait y en avoir des centaines.

Je n'ai rien à faire là, songea-t-il.

Au milieu du groupe des nouveaux venus, il ne bougeait pas, dans l'attente de ce qui allait suivre. Personne ne leur avait dit quoi que ce soit ni indiqué une place où patienter. Quelques hommes, affalés sur les lits les plus proches, les apostrophèrent agressivement.

Certes, Manzano ne comprit pas un traître mot, mais il devina sans peine qu'il lui était préférable de ne pas bouger.

« Plus de lit disponible », lui chuchota-t-on. C'était un jeune homme avec qui Manzano avait échangé quelques mots en anglais durant le trajet.

Un autre lui parla à son tour, le jeune homme faisait office d'interprète.

« Plusieurs prisons bruxelloises ont été évacuées dans celle-ci. Toutes les cellules sont pleines. C'est censé être le gymnase. Il y a toutes sortes de détenus. Du vol à l'étalage au détournement d'argent et au meurtre. Il faut qu'on se tienne tranquilles, qu'on fasse ce qu'on nous dit. »

Manzano chercha un recoin libre, à même le sol poisseux.

Dixième jour – lundi

Bruxelles

Il se réveilla au milieu des cris et des hurlements de panique. Avant même d'avoir pu ouvrir les yeux, il remarqua l'odeur bien reconnaissable qui venait masquer la puanteur des lieux.

Incendie.

Pris de panique, Piero se leva au milieu des châ lits et vit immédiatement, au centre de la pièce, des flammes de la hauteur d'un homme. Une fumée noire s'accumulait sous le plafond.

Nombreux étaient les détenus à s'être rassemblés contre les murs. Une foule importante se pressait à la porte, d'autres s'affairaient autour du feu, y jetant des matelas – Manzano ne savait pas bien si cela étouffait le brasier ou, au contraire, le nourrissait.

Les fumées, de plus en plus lourdes, emplissaient la pièce.

Les fenêtres étaient à six mètres du sol, et si étroites que personne n'aurait pu s'y faufiler, quand bien même on serait parvenu à les atteindre.

La foule qui se bousculait vers la porte devenait plus importante, ainsi que les groupes cherchant à fuir par d'autres sorties, plus discrètes, que Manzano découvrait seulement. Ils criaient à l'aide, frappaient des poings ou essayaient de dégondrer les portes au moyen d'éléments métalliques pris à l'armature des châ lits.

La fumée lui piquait la gorge, les détenus toussaient tant et plus, couvrant leurs visages de mouchoirs ou de vêtements.

Des détonations retentirent.

Un battant de l'entrée principale s'ouvrit soudain, des hommes se ruèrent dans l'ouverture, puis d'autres détonations – qui ne parvenaient pas à couvrir les clameurs d'effroi.

Le deuxième battant sauta à son tour, et, malgré la fusillade continue, le flot de détenus se précipita à l'extérieur. Dans la salle, les fumées s'épaississaient, le courant d'air produit par l'ouverture de la porte et les fenêtres brisées raviva l'incendie. Les flammes se propageaient de lit en lit.

Que l'embarras du choix ! pensa Manzano. Asphyxié, brûlé vif ou tué par balles. Cependant, les détonations semblaient moins fréquentes et plus lointaines. À quatre pattes, il rejoignit la sortie.

Devant la porte s'entassaient des dizaines d'hommes morts ou blessés, dans une mare de sang, dont personne ne se souciait. Manzano passa devant deux corps sans vie, encore engoncés dans leurs uniformes. Des criminels avaient-ils tué des policiers pour leur dérober leurs armes ? Protégé par la foule, il parvint à l'entrée principale de la vaste cour. La fumée en provenance du gymnase arrivait jusqu'à ses narines, chaude et puante, lui grattant les voies respiratoires, lui brûlant les yeux. Il mit son bras sur son visage – en vain. Il devait continuer à avancer. Sortir de la cour où il ne se trouvait aucune cachette, aucun endroit pour s'abriter des balles qui sifflaient tous azimuts. Il titubait, s'attendant à être la prochaine victime.

Berlin

« J'aimerais enfin avoir des informations précises sur Philippsburg », exigea le chancelier.

Aujourd'hui encore, la liste de Michelsen ne contenait aucune nouvelle positive. Où qu'elle regarde, que du désastreux. Le pire, c'était encore les renseignements en provenance de Philippsburg et la discussion qui avait suivi.

« Nous faisons tout notre possible, lui assura une collaboratrice du ministère de l'Environnement, de l'Écologie et de la Sûreté nucléaire. Le dernier rapport, arrivé il y a une heure, fait état d'une faible émission de vapeur radioactive. Les populations dans un rayon de cinq kilomètres ont été confinées dans leurs domiciles et dans les hébergements d'urgence.

– Les autres centrales nucléaires ont-elles assez de diesel ? » aboya le chancelier. Comme la femme tardait à répondre, les mains de Michelsen se mirent à trembler.

« Quoi ? demanda le chancelier.

– Manifestement, il y a eu un grave accident dans la centrale de Brokdorf, sur l’Elbe. On ne sait pas encore ce qu’il s’est passé précisément.

– On ne sait pas encore ce qu’il s’est passé précisément ? explosa le chancelier. Mais qu’est-ce qu’ils savent, alors, ces exploitants ? Hein ? Ils ignorent qui a infecté le réseau, pourquoi leurs centrales sont en rade, quand la production reprendra... Ils ne savent rien ! Je veux voir les directeurs de l’exploitation de ces centrales ici, ou à l’écran, et tout de suite !

– Je... je m’en occupe », répondit la fonctionnaire.

Le chancelier ferma brièvement les yeux et les rouvrit.

« Pardonnez-moi, pria-t-il. Vous n’y êtes pour rien. J’espère que c’était tout ? »

La femme se mordit les lèvres.

De nouveau, il ferma les yeux.

« Dites-moi.

– La centrale française de Fessenheim, sur le Rhin, fait part également d’un grave accident en raison d’avaries sur son système de refroidissement. »

Elle désigna un emplacement sur la carte d’Europe accrochée au mur, à la frontière franco-allemande, non loin de Stuttgart. « D’après l’Organisation internationale de l’énergie atomique, ils ont laissé s’échapper un peu de vapeur radioactive. D’après les exploitants, il n’y aurait aucune raison d’évacuer. Pour l’instant. D’après les protocoles de sécurité, ça pourrait concerner une zone de vingt-cinq kilomètres. C’est-à-dire pratiquement un demi-million de personnes, dont Fribourg.

– Un demi-million..., soupira le chancelier.

– Et Temelín, compléta la fonctionnaire. Là-bas, comme à Saint-Laurent, la fusion du cœur n’est plus loin... Les autorités tchèques ont commencé l’évacuation. La centrale se trouve à quatre-vingts kilomètres de la plus proche frontière allemande. Un vent de nord-ouest souffle en ce moment. La radioactivité sera poussée vers l’Autriche.

– Jusqu’à ce que le vent tourne », gémit le chancelier.

Bruxelles

La porte de la cellule s'ouvrit dans un cliquetis. Angström fut la première à le remarquer puisque, contrairement aux autres, elle n'essayait pas de regarder dans la cour depuis la fenêtre.

Elle agrippa Shannon.

« Ils ont ouvert ! » dit-elle en tirant l'Américaine dans le couloir. Elles furent presque piétinées par la foule. Elles descendirent l'escalier dans la cohue, et ne s'arrêtèrent qu'une fois dehors. La fusillade avait cessé. Des centaines de détenus s'échappaient des quartiers pour hommes. De la fumée et des flammes sortaient de la plupart des fenêtres.

« On est censées attendre jusqu'à ce qu'ils soient partis ? demanda Shannon. Des centaines de délinquants et de criminels endurcis...

– Non, répondit Angström. Dans ce bordel, on passera inaperçues. Viens ! »

Elles se mirent à courir. Angström priait pour que la fusillade ne reprenne pas.

Elles atteignirent la porte principale sans être inquiétées. Elle était grande ouverte. Les détenus disparaissaient dans les rues, s'évadant dans toutes les directions.

« Où sommes-nous ? s'inquiéta Shannon qui courait dans les pas de la Suédoise.

– En banlieue.

– Et on fait quoi ?

– On va déjà essayer d'arriver chez moi. La police n'y viendra pas de sitôt. Elle en a des pires à rattraper. »

La Haye

Hartlandt ne comprenait que difficilement ce que Bollard lui disait par téléphone satellitaire. Il était retourné à Ratingen, tandis que le GSG-9 inspectait d'autres planques des malfaiteurs.

« Nous avons identifié ces types, expliquait-il. Des mercenaires, tout ce qu'il y a de plus classique. Un Sud-Africain, un Russe et un Ukrainien. On les trouve dans les bases de données de nombreux services. L'un a travaillé pour Blackwater en Irak, les deux autres y étaient avant lui.

- Est-ce qu'on a pu interroger le survivant ? demanda Bollard.
- Non. Il a été touché à une dizaine de reprises. Il a trois balles dans la tête. Il est dans le coma. On n'en tirera plus rien.
- Et à part ça, quelque chose ?
- Très bientôt. Dans la voiture, on a trouvé une carte avec l'itinéraire prévu, les objectifs et les planques pour le ravitaillement. Mais on n'a retrouvé aucun appareil de télécommunication, ni sur ces hommes ni dans les caches. En ce moment, plusieurs services secrets étrangers ainsi que les nôtres examinent le passé proche de ces mercenaires et leurs finances. Personnellement, je les aurais payés en cash... mais qui sait ? Comment dit-on, déjà ? *Follow the money.* »

Bruxelles

Manzano claudiquait dans les rues, aussi vite que sa jambe le lui permettait. Au loin, il entendait les sirènes des véhicules d'intervention. Dans les premières minutes de sa fuite, son comportement n'avait obéi qu'à une sorte d'instinct grégaire. Maintenant, sa raison reprenait le dessus. Il lui fallait de nouveau dénicher une cachette, puis il devrait tenter de trouver une connexion Internet pour examiner plus précisément la page RESET. Cette pensée ne le quittait plus. Il réfléchissait à l'endroit où aller. Il ne connaissait personne dans cette ville. Hormis Sonja Angström. Les filles avaient-elles pu également s'évader ? Dans la précipitation, il n'y avait pas prêté attention.

Il devait tenter le tout pour le tout. Il connaissait l'adresse de la Suédoise depuis qu'elle lui avait laissé sa carte de visite à La Haye. Il lui fallait trouver un passant pour lui indiquer le chemin. Et un moyen de transport, au cas où son domicile serait loin d'ici. Il examinait chaque vélo cadenassé à un panneau signalétique ou à un parking pour deux roues. Après plusieurs tentatives, il en trouva un dont le propriétaire avait été négligent.

La Haye

Comme la veille, Marie Bollard avait attendu en vain la venue du camion assurant la distribution de nourriture. Les usuriers et les contrebandiers avaient fini par disparaître, face à une foule dont la colère et l'hostilité se faisaient de plus en plus manifestes. Les harangueurs de la place avaient stimulé l'imagination des naufragés, les exhortant à demander des comptes aux responsables – et, en premier lieu, aux politiques. La marée humaine s'était mise en marche, mollement mais irrésistiblement, tel un torrent de boue après la rupture d'une digue. Envahie d'un sentiment diffus de fascination, de colère et de curiosité, Marie Bollard s'était laissée entraîner jusqu'au Binnenhof, le siège des États généraux du royaume des Pays-Bas.

En traversant la ville, le flot humain s'était étoffé. Elle supposa qu'ils étaient des milliers à atteindre la place. Quelques policiers entreprirent de les arrêter, mais ils furent repoussés. La manifestation était si importante que l'immense cour intérieure ne pouvait l'accueillir entièrement. Elle débordait dans les rues alentour, jusqu'au siège de la Seconde Chambre.

La dernière fois qu'elle avait pris part à une manifestation, elle était encore étudiante – et ce n'était que pour embêter ses parents. Elle se sentait mal à l'aise parmi tous ces gens criant fort, en colère, mais elle se sentait également protégée, au cœur de ce grand organisme chaud, mouvant, où tout le monde, par moments, hurlait d'une seule voix, respirait d'un même poumon, ne formait qu'un seul et même corps. Inquiète mais heureuse, elle ressentit une énergie grisante l'envahir. Elle ne criait cependant pas avec les autres, restant sur le qui-vive, prête à prendre ses distances – elle remarqua pourtant qu'elle peinait à ne pas céder tout à fait aux sirènes de ces sensations sauvages. La clameur semblait devenir plus hargneuse. Telles les vagues d'une mer démontée, annonçant l'orage et la tempête, déferlant de plus en plus furieusement contre les récifs, toujours plus hautes, toujours plus fracassantes et indomptables.

Berlin

« Nous avons des indices supplémentaires laissant penser que la Chine se cache derrière tout ça », annonça le général en chef de l'OTAN à l'écran. Michelsen devina la pagaille qui régnait derrière lui, à l'état-major.

« C'est cela..., murmura-elle. Facile de trouver des indices lorsqu'on en a besoin. Quand je pense aux raisons qui ont déclenché la guerre en Irak... »

Le général ne l'avait pas entendue, mais le ministre de la Défense lui lança un regard irrité.

« Bien sûr, il y a déjà eu des guerres pour des motifs futiles, remarqua le général. La Chine infiltre depuis une décennie au moins les systèmes informatiques des États occidentaux et de leurs entreprises.

– Mais le mobile me semble toujours aussi énigmatique, lança le ministre de l'Intérieur. L'économie mondiale est interconnectée depuis si longtemps qu'une destruction de l'Europe et des États-Unis aurait des conséquences graves et durables pour toutes les autres puissances. »

Pour la première fois depuis le début de la visioconférence, le général ne fit pas que bouger sa tête. Il se pencha un peu en avant, vers la caméra.

« Voyez-vous, monsieur le chancelier, je suis un militaire de la vieille école. J'ai débuté ma carrière dans un char Leopard. Pourtant, j'ai compris que les guerres à venir ne se feraient plus avec des fusils, des blindés ou des avions de chasse. Mais, précisément, comme ce que nous vivons aujourd'hui. Nous ne devons pas – je veux dire moralement – attendre que l'ennemi tire la première balle ou largue sa première bombe sur nos villes. Il ne le fera pas. Parce que c'est devenu inutile. Pourquoi devrait-il envoyer ses troupes au-devant de nos fusils et de nos canons, alors qu'il peut nous anéantir à des dizaines de milliers de kilomètres de distance, confortablement installé à son bureau ? Vous comprenez ? Le premier coup a été asséné. L'ennemi n'a même plus besoin d'armes nucléaires. Nous nous chargeons en personne du cataclysme atomique – il a déjà ravagé des parties de la France. Le reste, c'est une question de temps. On peut au moins l'éviter si nous sonnons le branle-bas. Pas besoin d'envoyer sur-le-champ des missiles nucléaires sur Pékin, oh ! non, pas besoin. Nous aussi, nous maîtrisons les techniques de la guerre moderne. À un premier niveau, il serait avisé de riposter avec leurs propres armes, en provoquant un black-out dans quelques-unes de leurs métropoles.

– Qui est capable de ça ? interrogea le ministre de l'Intérieur.

– Vous croyez que les militaires occidentaux ont passé les dernières années à roupiller ? Je vous le répète, monsieur le chancelier, insista-t-il, ce que vous n'obtiendrez pas, c'est une preuve tangible. Mais si vous allez à votre porte, vous constaterez qu'ils ont déjà fait feu. Et qu'ils nous ont gravement blessés. Ripostons avant qu'il ne soit trop tard. »

Bruxelles

Angström posa le vélo qu'elle avait dérobé devant son immeuble, Shannon y joignit le sien.

La Suédoise logeait au dernier étage. Sitôt dans l'appartement, elles verrouillèrent les quatre serrures.

Elles étaient dans un état lamentable. Noires de fumée, trempées de sueur, les cheveux ébouriffés.

« Viens », dit Angström sèchement. Elle lui indiqua la salle de bain et lui tendit un paquet de lingettes démaquillantes. « Je n'ai que ça, désolée. »

Shannon se débarbouilla comme elle le put. Elle pouvait au moins se nettoyer les mains et la figure. Il lui resta même de quoi se frotter les aisselles et la gorge.

Dans la cuisine, Sonja ouvrit un paquet avec du pain, déposa du miel sur la table et une bouteille d'eau.

« J'ai aussi du *corned beef*, si tu veux du salé, proposa-t-elle à son hôte.

– Merci. C'est parfait.

– Tu as rencontré Piero à La Haye ? »

Shannon raconta son histoire – Bollard qu'elle cherchait et comment elle était tombée sur l'Italien. Elle avait toujours le sentiment que son hôtesse s'intéressait à lui, raison pour laquelle elle ne précisa pas qu'ils avaient partagé la même chambre.

« Qu'est-ce qui s'est passé ces derniers jours ? demanda soudain l'Américaine. Tu dois être au courant.

– C'est la journaliste qui refait surface ? »

Elle haussa les épaules. « De toute façon, je ne pourrai rien diffuser...

– Nous n'avons pas de vision globale de la situation. La plupart des moyens de communication sont hors service. Plus de téléphone ni de radio pour les autorités, seulement quelques ondes militaires et d'amateurs, et des liaisons satellites. En gros, les différentes cellules de crise de chaque pays ne diffusent que ce qui les concerne, mais les États ne savent que de manière fragmentaire ce qu'il se passe sur leurs territoires. Le marché noir a le vent en poupe, des initiatives privées ou des structures parallèles ont pris la relève des

institutions et des structures officielles, la police et l'armée ne peuvent plus garantir l'ordre public ; la loi du plus fort règne. Après l'Espagne, les militaires ont aussi fait un putsch au Portugal et en Grèce. En France, il semble qu'il y ait eu un accident majeur dans une centrale, de même qu'en République tchèque, et une dizaine de sites sont en mauvaise posture dans toute l'Europe. Dans de nombreux pays on recense des accidents dans les zones industrielles, surtout dans les usines chimiques, qui ont conduit à la mort de dizaines de personnes, des centaines même, dans un cas. Sans compter les blessés... Mais, là aussi, nous n'avons pas toutes les données. Sans doute ne savons-nous pas grand-chose, au fond. Dans la plupart des États subsistent de petites zones encore approvisionnées en électricité, mais où la situation n'est guère meilleure, en raison du nombre excessif de réfugiés.

– Et aux États-Unis ?

– Tu y as de la famille ? »

Shannon acquiesça.

« Ça n'a pas l'air mieux... La même catastrophe, mais avec quelques jours de retard. »

On frappa à la porte.

Le cœur de la journaliste se mit à battre la chamade. « Qui c'est ? murmura-t-elle.

– J'en sais rien, chuchota Angström. Ma voisine, peut-être.

– La police ?

– Elle frapperait à la porte, la police ? »

Paris

« T'auras tout le temps de dormir quand tu seras mort. »

Blanchard trouvait cette expression stupide depuis la première fois qu'il l'avait entendue. Dormir, voilà plusieurs jours que ça ne lui était pas arrivé, mourir, il n'en était plus très loin.

« Nous avons presque fait repartir de zéro tous les centres de conduite », expliquait-il à Tollé, le secrétaire du président français, qui parvenait encore, de manière incompréhensible, à apparaître comme une gravure de mode, et

qui était le seul à ne pas émettre de gargouillis ou d'autres bruits inconvenants dans la salle.

« Est-ce à dire, demanda le dandy, que vous pouvez réalimenter le réseau en courant ?

– En principe, oui, répondit Proctet. Par ailleurs, la majeure partie des serveurs, qui permettent le fonctionnement en réseau, peuvent être remis en activité. Dès demain de bonne heure, nous allons commencer à reconstruire de petits réseaux. Si nous y parvenons, nous continuerons toute la journée.

– Qu'est-ce que vous entendez par "si nous y parvenons" ? Pourquoi n'y parviendriez-vous pas ?

– Les systèmes et les processus sont complexes. Et ils dépendent de différents facteurs.

– Quels sont les problèmes ? Comment pouvons-nous vous aider ? Vous n'avez qu'à nous le dire.

– Je crains, répondit Blanchard, que vous ne puissiez ni nous fournir la puissance réactive ni nous aider à reconstruire le réseau rapidement et sans la moindre anicroche, des choses absolument indispensables parce que les centrales, dans cette phase, doivent fonctionner dans un état de marche très précaire, un état qu'elles ne peuvent tenir que quelques heures. Par ailleurs, il est vraiment très compliqué de dire ce qu'on peut raccorder dans une telle situation pour garantir au réseau sa stabilité. Des mesures de protection peuvent également se déclencher automatiquement, comme des délestages, des générateurs qui se déconnectent, etc. Le pire, c'est par exemple une ligne qui n'aurait pas de charge à son extrémité, ce qui produit un déclenchement de surtension, le *rush-effect*, l'effet Ferranti. Vous voulez en savoir plus ? En résumé : rien n'est simple et vous ne pouvez malheureusement pas nous aider. »

Tollé acquiesça, comme s'il avait tout compris, mais il ne sut que dire.

Blanchard savoura cet instant, il aurait bien voulu lui balancer encore plus de termes techniques, mais il se contint.

« Je peux donc annoncer au président que l'alimentation électrique va repartir ? »

La Haye

Lorsque les premières volutes de fumée montèrent d'un coin du Binnenhof, la foule se mit à crier frénétiquement. Depuis les fenêtres du premier étage sortaient des flammes qui eurent tôt fait d'envelopper la façade du bâtiment. Il y eut de l'agitation dans la marée humaine, d'abord inquiète, puis fébrile. Marie Bollard était bloquée de l'autre côté de la place au milieu de laquelle trônait la statue de Guillaume I^{er}. Ce n'était plus le même vacarme : les slogans rythmés et scandés avaient laissé la place à un tintamarre de cris d'effroi, d'où se dégageaient des hurlements d'angoisse stridents. Marie Bollard sentait une pression de plus en plus forte ; la place et la rue étaient trop petites pour permettre à autant de gens de fuir en même temps. Malgré elle, des images de foules en panique lui vinrent à l'esprit, au cours desquelles on était piétiné, labouré, étouffé à mort ; elle fut submergée d'épouvante. Elle ne pouvait que se laisser porter par le courant, tandis que l'adrénaline coulait dans ses veines. Comment avait-elle bien pu se prêter à ce jeu ? Les enfants avaient encore besoin d'elle.

Bruxelles

« Je dois aller sur cette page », fit Manzano.

Il avait moins mauvaise allure qu'une demi-heure auparavant. Lorsqu'Angström avait ouvert, il l'avait fixée de ses yeux injectés de sang, brillants dans un visage noir de suie.

« Chaque fois que je te vois, c'est encore pire ! » Mais la joie de le retrouver sain et sauf avait pris le dessus sur la colère qu'elle ressentait à son égard, lui le responsable de la plus mauvaise nuit qu'elle ait jamais passée.

Il était venu à vélo. À l'aide de quelques lingettes démaquillantes, d'une demi-bouteille d'eau et d'une noix de savon, elles étaient parvenues à lui redonner un aspect humain, tant et si bien qu'il n'inspirait plus la peur. Tous trois ne pouvaient que se perdre en d'infinies conjectures sur ce qui s'était passé à la maison d'arrêt, sur les causes de l'incendie et les raisons qui avaient poussé le personnel à ouvrir les portes. Probablement la crainte de porter la responsabilité de la mort de centaines d'hommes et de femmes.

« Je n'ai pas Internet, ici, comme tu peux te l'imaginer, annonça la Suédoise.

– Alors, il faut retourner à ton boulot. »

Angström crut avoir mal entendu.

Comme elle ne pipait mot, il continua : « C'est la seule possibilité pour étudier cette page plus précisément. Tu comprends, on a peut-être découvert une plateforme d'échanges des terroristes. On doit regarder ça de plus près ! »

Central opérations

Les images apparurent d'abord sur le site Internet d'une chaîne japonaise. Son correspondant à La Haye les avait envoyées par satellite. Les bâtiments des États généraux du royaume des Pays-Bas étaient dévorés par les flammes. Une bonne chose, remarqua l'un de ses compagnons d'armes, Lekue Birabi. Il se remémora le jour où il avait rencontré le Nigérian, lors de ses études, dans la capitale britannique. Ce fils d'un chef de tribu du delta du Niger avait obtenu son doctorat à la très réputée London School of Economics and Political Science. Dès le départ, ils s'étaient trouvés sympathiques. Depuis sa jeunesse, Birabi s'engageait dans la résistance contre l'exploitation du delta par le pouvoir central et les pétroliers internationaux.

Jadis, il avait commencé à concrétiser, avec Birabi, puis avec tous ceux qui s'étaient joints à eux dans les années suivantes, cette idée née au cours de longues nuits de discussions. Des gens d'origines et de nationalités diverses, de différents milieux sociaux, aux éducations multiples, des femmes et des hommes, réunis autour d'une vision commune, aspirant au même objectif. Dorénavant, ils avaient sauté le premier pas. Les populations européennes et américaines ne se satisfaisaient plus de discussions, de pétitions ni de manifestations. Après quelques jours de traumatisme et l'illusion de pouvoir rétablir paisiblement et de concert l'ordre déchu, sa substance se liquéfiait de plus en plus violemment. Depuis Rome, Sofia, Londres, Berlin et nombre d'autres villes européennes, des envoyés spéciaux couvraient les émeutes dirigées contre des symboles du pouvoir, comme à La Haye – et les États-Unis n'étaient plus épargnés. Il fit un signe de la tête à Birabi, qui ne dissimulait pas sa satisfaction. Ce qui n'était que vues de l'esprit voilà encore quelques années était devenu réalité. La révolution était en marche.

La Haye

« La collaboration avec les autorités internationales a permis de récolter d'autres éléments d'information à propos des complices probables de Jorge Pucao, déclara Bollard à la Commission. Il est prouvé qu'il était en contact avec six d'entre eux. En outre, l'analyse des données aéroportuaires révèle qu'ils ont fréquenté les mêmes lieux aux mêmes périodes au cours des années passées. »

Il ouvrit une photo où apparaissait un homme d'Afrique subsaharienne.

« Il s'agirait du docteur Lekue Birabi, un Nigérian. Vous trouverez sa biographie détaillée dans la base de données. On note de nombreux parallèles avec Jorge Pucao. Appartenant à la classe moyenne, voire supérieure, d'un pays en voie de développement, engagé politiquement, luttant contre le système dominant, sans compter des drames familiaux, extrêmement intelligent, formé dans l'une des meilleures écoles du monde. Il a signé de nombreuses publications, il gérait nombre de blogs. En 2005, il écrivait déjà que "le système politique et financier actuel alimente les rapports de force sous leur forme présente. Dans la mesure où l'ensemble des tentatives de réformes pacifiques des décennies passées a échoué, il faut considérer la destruction violente du système comme une possibilité de son renouveau". On trouve la même radicalisation que chez Pucao. De même que sa participation à différentes manifestations anti-G8, dont la première date de 2001, à Gênes, comme Pucao. »

Bollard montra une carte du monde où de nombreux endroits étaient reliés par des lignes rouges. À côté de chaque ligne, de chaque lieu, des suites de chiffres.

« Voici tous les voyages de Pucao depuis 2007. »

En un clic de télécommande, il ajouta des lignes bleues aux rouges. Elles se rejoignaient ici ou là.

« Voici les voyages de Lekue Birabi pour la même période. On constate qu'ils ont très régulièrement des destinations communes. Dernièrement, le Nigérian vivait aux États-Unis. Il disparaît en automne 2001, et, depuis, plus de nouvelles. Les autorités américaines sont en train d'examiner l'ordinateur qu'il a laissé. Son loueur l'avait remisé dans un débarras. Certes, tout y a été scrupuleusement effacé, mais ils ont réussi à reconstituer quelques données.

Entre autres, ses échanges de mails. On y apprend qu'il communique beaucoup, depuis 2007, avec un certain "Donkun", qui, à en croire les adresses IP, se trouvait bien souvent aux mêmes endroits que les deux autres. Par ailleurs, les enquêteurs ont trouvé d'autres contacts, dans le monde entier, correspondant à ce milieu, et en relation avec l'un ou l'autre. Certains ont disparu. On y accorde une attention d'autant plus grande. Il s'agit, par exemple, de Siti Jusuf en Indonésie, du même âge et au parcours identique. Au cours de la crise asiatique de la fin des années 1990, sa famille perd sa fortune, souffre des conséquences de la crise monétaire et financière. On trouve également deux autres compatriotes de Pucao, Elvira Gomez et Pedro Muñoz, eux aussi activistes politiques, puis deux Espagnols, Hernandes Sidon et Maria de Carvalles-Tendido, deux Italiens, deux Russes, un Uruguayen, un Tchèque, trois Grecs, dont une femme, un Français, un Irlandais...

– Une belle troupe internationale, remarqua quelqu'un.

– ... deux Américains, un Japonais, une Finlandaise et deux Allemands. Certains sont des experts en informatique, comme Pucao. En tout, nous avons pour l'instant cinquante suspects en contact avec l'un ou l'autre de la bande.

– Peut-on croire sérieusement, intervint quelqu'un, que quelques jeunes gens, quelques *geeks*, soient capables de plonger la civilisation occidentale dans sa crise la plus grave, et le monde dans la situation de conflit la plus sensible depuis la seconde guerre mondiale ?

– Pourquoi pas ? répondit Bollard. Dans l'Allemagne des années 1970, quelques terroristes de la Fraction armée rouge sont parvenus à modifier la vie de soixante millions d'habitants. Les conséquences sociales, depuis les mesures de sécurité jusqu'aux interdictions professionnelles, s'en sont fait ressentir pendant des décennies. Les Brigades rouges italiennes ne comprenaient que quinze membres, et les attentats du 11-Septembre ont été perpétrés par... allons... une vingtaine d'hommes, même pas ? Donc, nous pouvons bel et bien partir du principe que quelques dizaines de personnes avec suffisamment de connaissances et le financement idoine sont en mesure de perpétrer de tels actes.

– Un mot important, releva Christopoulos. "Financement". Même si ces types possèdent les connaissances, ils ont dû faire plus que de casser leurs tirelires...

– On en arrive à Balduin von Ansen, Jeannette Bordieux et George

Vanminster. Ce qui les différencie des autres suspects, c'est qu'ils proviennent tous les trois de familles immensément fortunées. Von Ansen, le fils d'une noble britannique et d'un banquier allemand, Vanminster, citoyen américain, héritier du conglomerat Vanminster Industries, et Bordieux, fille d'un magnat des médias français, pèsent plusieurs milliards d'euros. Tous trois financent substantiellement des projets sociaux et politiques. Tous trois sont en contact depuis des années avec Pucao et quelques autres.

– Pourquoi de telles personnes...

– Et pourquoi pas ? Il y a assez d'exemples. On doit à l'éditeur italien Giangiacomo Feltrinelli, le fils de l'une des plus riches familles italiennes, la publication de succès littéraires mondiaux comme *Le Docteur Jivago* et *Le Guépard*, ainsi que de la célèbre photo de Che Guevara, que l'on retrouve de nos jours encore sur des millions de t-shirts ou aux murs de chambres d'adolescents. Mais il était en contact avec des groupes extrémistes de la botte, il fonda le sien, devint clandestin et fournit des armes aux terroristes allemands – il mourut en tentant de détruire un pylône à l'explosif. Et Oussama Ben Laden ? À ne pas oublier, non plus. Un autre millionnaire terroriste. On trouve des extrémistes également chez les plus riches, quelles que soient leurs obédiences sociales et politiques. »

Orléans

Annette Doreuil retrouva sa place parmi les milliers de lits des évacués. Elle s'était habituée aux effluves pestilentiels et au bruit, mais pas aux visages qui continuaient de l'impressionner. Ils se trouvaient dans l'un des carrés les plus éloignés de l'entrée. L'avantage, c'était que peu de gens y venaient. En revanche, il fallait marcher un peu plus pour se rendre aux sanitaires. La préposée de la Croix-Rouge avait attribué aux Bollard et aux Doreuil quatre lits côte à côte.

À plusieurs reprises, Annette Doreuil avait voulu passer des examens pour faire évaluer la dose radioactive absorbée. Toujours la même réponse : il n'y avait ni suffisamment de personnel ni suffisamment d'équipement.

Elle entendit des voix énervées en provenance de l'entrée. Quelques personnes se pressèrent au milieu des sinistrés, en appelèrent d'autres et leur

dirent quelque chose. Alors qu'elle n'était qu'au centre du gymnase, elle avait pu constater que son époux, ainsi que les Bollard, avaient succombé à l'affolement et qu'ils demandaient des renseignements à leurs voisins. De plus en plus de gens allaient vers la sortie, avec sacs, cabas, et valises. Ils fuyaient ! La foule se densifiait devant les portes.

« Encore une explosion à la centrale ! lui lança Bollard en arrivant à sa hauteur. Le vent pousse un nuage radioactif en direction d'Orléans. »

Il commença à fourrer leurs quelques effets dans une valise.

« Nous devons foutre le camp ! » reprit son époux.

Annette Doreuil hésita. « Viens ! » lui ordonna Bertrand en lui donnant le plus léger des sacs, lui-même saisissant la valise. Il plaqua tout à coup sa main sur sa poitrine, le visage déchiré.

Elle prit le sac et suivit les trois autres pour se hâter au pas de course, entre les lits, vers les issues, bien trop étroites pour absorber ce flot soudain. Le mari d'Annette, qui la précédait, tourna la tête pour lui crier quelques mots qu'elle ne comprit pas en raison du brouhaha. Il trébucha, lâcha sa valise, s'appuya sur le cadre d'un lit, et la regarda. Elle réalisa que ses yeux brillaient de douleur et de panique.

« Bertrand ! » hurla-t-elle. Elle le saisit par les épaules, essaya de repartir derrière les Bollard, les appela et s'étonna de la puissance sonore de sa voix. Les parents de son beau-fils se retournèrent, hésitèrent, laissèrent tomber leurs bagages et remontèrent le flot des fuyards pour venir à leur rencontre.

Bertrand, qui était retombé, gisait sur un lit de camp, sur le côté. Son visage, blanc comme un linge, ruisselait de sueur, ses lèvres bleuâtres tremblaient. Ses doigts se crispaient sur sa poitrine. Annette Doreuil prit sa main et lui caressa le visage. Il la dévisageait ; jamais encore elle ne lui avait vu un tel regard.

« C'est son cœur ! cria Annette Doreuil aux Bollard qui les avaient rejoints. Un médecin ! Il lui faut un médecin ! »

Ses paupières tressaillaient. Sa bouche s'ouvrait et se refermait comme celle d'un poisson. Il voulut dire quelque chose mais n'y parvint pas.

« N'y a-t-il pas de toubib, ici ? » gémit-elle.

Bertrand avait cessé de ventiler.

Bruxelles

« Je ne peux pas croire ce que je suis en train de faire », murmura Angström lorsqu'ils déposèrent leurs bicyclettes contre le bâtiment de la Commission européenne.

« Moi non plus », admit Shannon.

Aussi naturellement que possible, ils se glissèrent vers l'entrée. Ils arrivèrent dans le hall, sans être inquiétés. Elle présenta son badge devant la porte. Elle resta fermée.

« Putain ! Ils l'ont déjà désactivé. »

Un vigile avait remarqué son manège et la rejoignit.

« Montrez-moi votre badge, s'il vous plaît », exigea-t-il.

La Suédoise obtempéra. Il le regarda, puis son regard glissa sur la jeune femme avant de s'arrêter sur ses deux compagnons.

« Ils sont avec moi. »

Il lui rendit le badge.

« L'accès électronique a été désactivé ce matin pour économiser de l'énergie », expliqua-t-il. Il ouvrit la porte d'un tour de passe-partout, puis jeta un coup d'œil sur l'horloge de l'accueil. Il était huit heures et quart. « Ne travaillez pas trop longtemps. »

Sonja eut un sourire forcé.

« Ne vous en faites pas. Merci. Puis se tournant vers les deux autres : attendez-moi là. » Elle se glissa prudemment dans l'encadrement de la porte, regarda dans chaque bureau, sur sa droite et sur sa gauche. Enfin, elle leur fit signe de venir. Sans un bruit, Lauren et Piero la rejoignirent. Elle les poussa dans une pièce dont elle ferma la porte ; celle-là même où ils étaient la veille.

« Il y a encore mon sac ! s'étonna l'Américaine.

– Mais plus mon ordinateur... »

La Haye

« Je me demande si nous ne ferions pas mieux de partir... », demanda Marie Bollard à son époux. Emmitouflés dans des couvertures, ils étaient assis au coin du feu. Les enfants dormaient. « S'ils ne veulent plus de leur reine, c'est que tout va vraiment très, très mal.

– C'est pas mieux ailleurs » observa-t-il.

Il avait l'air tellement fatigué.

« Je reviens tout de suite. »

Il se leva et prit la direction de la cave. Deux minutes plus tard il était de retour, portant un petit paquet. Il le déballa. Dans la lueur des flammes brillait le canon d'un pistolet.

« Ça vient d'où ? s'exclama-t-elle avec effroi. Tu n'as pourtant pas le droit...

– On ne sait jamais. Je l'avais pris au cas où. Il n'a jamais bougé de sa cachette à la cave. »

Ils montèrent dans leur chambre. Il posa l'arme sur sa table de nuit.

Bruxelles

« J'ai trouvé un autre portable », murmura Angström. Elle referma derrière elle et mit la machine sur le bureau.

L'Italien le mit en route.

Angström ne bougeait pas de la porte, aux aguets.

Heureusement, Manzano avait eu la présence d'esprit de retenir l'adresse IP. Il se connecta au WiFi, arriva sur la page RESET et tapa les identifiants qu'il avait utilisés la dernière fois.

Apparut alors une liste de dossiers. Il scrolla et découvrit des sous-dossiers.

« Il y en a plein, constata Shannon.

– Oui... »

Manzano cliqua au hasard.

Proud : as-tu récupéré les codes de deelta23 ?

Bakou : yep. Il a mis en place une porte dérobée. Cf. pièce jointe.

Proud : ok. Installe-la.

« Porte dérobée ? »

Manzano ne répondit pas. Il regardait le fichier joint au message. Un document s'ouvrit, plein de lignes incompréhensibles de suites alphanumériques.

« C'est quoi ? »

Manzano ne répondit toujours pas. Il lisait avec concentration. « C'est un fragment de code, dit-il enfin. Pour la *backdoor*, la porte dérobée d'un système informatique, pour faire simple. Les développeurs qui implémentent ce genre de trucs peuvent avoir accès à des programmes à l'insu de leurs utilisateurs. Bien sûr, ce genre de choses peut être fait après coup, si on est assez doué.

– Est-ce que ça signifie qu'ils parlent là-dedans de la manière dont ils manipulent le réseau ?

– Ils ne font pas que s'entretenir, confirma Manzano. Ils l'organisent... Il faudrait que... »

Il scrolla encore et ouvrit une autre discussion qu'il lut à haute voix.

date : thu, -1.203, 14 :35 GMT

Kensaro : b.tuck ok pour Stanbul. La transaction sera ok avant la fin du mois.

Simon : ok. Envoie par Costa Ltd. et Esmeralda 50/50.

« Ça veut dire quoi ?

– J'en sais rien. Une transaction. Du fric, peut-être.

– C'est quoi "Stanbul" ?

– Pas la moindre idée... Istanbul ?

– Qu'est-ce que vous racontez ? demanda Sonja depuis la porte. Elle alla vers eux. Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

– Le Saint Graal, répondit Manzano à voix basse. Peut-être.

– Hein ? Quoi ?

– Ils ont probablement fait une énorme erreur en envoyant un mail de ma bécane. Ils l'ont envoyé directement depuis leur plateforme de communication centrale. C'est ce qu'on a là. Et si c'est vraiment ça, alors...

– Alors ?

– Nous avons un problème, dit Piero. Nous trouverons probablement là-dedans toutes les informations nécessaires pour mettre fin à cette catastrophe. Et pour mettre la main sur ces types.

– Là-dedans ? répéta Lauren. Et quand bien même ? C'est un immense puzzle. Quelques infos, ici, d'autres là... Pour lire tout ça, il faudra des années !

– C'est bien ce que je dis. Nous avons un problème. Il se tourna vers les deux femmes. On n'y arrivera pas seuls. Il faut des pros. Tout analyser,

reconstituer le puzzle. Vite. Des centaines, des milliers de pros.

– Et qui ?

– Qu'est-ce que j'en sais ! La NSA, la CIA, tous ces putains de services et tous les agents de l'antiterrorisme et de l'antigang du monde !

– Depuis le début de cette histoire, tu ne peux pas blairer les flics, railla Shannon.

– Je sais, je sais, soupira l'Italien. Il ferma les yeux, passa ses doigts le long de ses narines. On a le choix ? »

Onzième jour – mardi

La Haye

« Wow ! » C'est tout ce que Bollard trouva à dire.

Devant son ordinateur, il parcourait la page RESET dont Manzano lui avait révélé l'existence quelques minutes auparavant. Christopoulos et deux autres collaborateurs regardaient par-dessus son épaule.

« Vous devez sauvegarder ces données aussi vite que possible, intima Manzano au téléphone, avant que nous ne soyons découverts. »

Bollard approuva. Les pensées se bousculaient dans sa tête. « Informe l'IT ! Ils doivent se mettre au travail sur-le-champ ! » ordonna-t-il au Grec qui composa un numéro de téléphone.

« Et comment puis-je savoir si tout cela est bien vrai ? » Et si l'Italien avait tout fabriqué pour les mettre sur une fausse piste ? Perdu dans ses réflexions, il cliquait au hasard çà et là. Heureusement, il connaissait la langue des hackers et était en mesure de déchiffrer ces conversations.

« Arrêtez votre délire ! Vous voyez bien la quantité que ça représente ! On n'invente pas tout ça !

– Comment avez-vous déniché ça ?

– Avec un peu de pot. Et vous n'allez pas me croire : à cause de la grave négligence de ces types en termes de sécurité. Je vous expliquerai à l'occasion. »

Bollard cessa de se balader parmi les fichiers. Il en avait assez vu. Si ce n'était pas un traquenard, ce maudit Italien avait remporté le jackpot.

Bollard n'était pas complètement convaincu, mais il lui fallait bien reconnaître que la persévérance et le zèle de cet homme forçaient le respect. « On m'a dit qu'on vous avait tiré dessus. Vous allez mieux ? »

Un court silence au bout du fil. « Merci. Ça va mieux. »

Bollard luttait contre lui-même, puis lâcha : « Si cette plateforme nous livre tous ses secrets...

– Sans aucun doute. Mais vous avez besoin d'un sacré paquet de gens pour les analyser assez vite... Qui peut vous aider ?

– Tous.

– C'est qui, tous ?

– NSA, police nationale, BKA... Tous. » Bollard dut se faire violence une fois de plus. « Et... vous ? »

Bruxelles

Il ne m'a jamais pris dans ses bras de cette manière, se dit Shannon en regardant Manzano prendre congé d'Angström. Elle ressentait une pointe de jalousie, bien qu'elle ne soit pas certaine de ce que lui inspirait précisément son compagnon d'infortune. Ils avaient vécu tant de choses ensemble. Probablement l'un des moments les plus chargés émotionnellement de toute sa vie.

Manzano relâcha son étreinte. Un fonctionnaire l'attendait auprès du véhicule d'urgence garé devant le bâtiment de la Commission.

Lauren prit place sur la banquette arrière, Piero s'assit à côté d'elle. Leur accompagnateur s'installa derrière le volant. Il tira d'un sac quatre sandwiches et deux grandes bouteilles d'eau et les leur tendit.

« Avec les meilleures salutations de monsieur Bollard, sourit-il. Attachez vos ceintures. Même si la circulation est faible. »

La Haye

Dans certaines rues de La Haye, le spectacle était identique à celui de la capitale belge. Des autos et des maisons en flammes, des poubelles qui se consumaient.

« Où va-t-on ? se renseigna-t-il auprès du chauffeur.

– L'hôtel est complet. Vous logerez dans un campement provisoire à Europol. »

Des blindés patrouillaient dans les rues.

« C'est des coups de feu ? demanda Shannon après qu'eurent retenti plusieurs détonations au loin.

– Ça se pourrait », fit laconiquement le chauffeur.

Pour accéder au bâtiment, il leur fallait franchir un barrage gardé par des militaires lourdement armés.

« On croirait qu'il y a une guerre, remarqua Shannon.

– C'est un peu ça », rétorqua le fonctionnaire.

« Qu'est-ce qu'elle fait là ? » demanda Bollard en désignant la journaliste.

Sans y prêter attention, l'Italien alla à une fenêtre et regarda la ville. D'épaisses fumées s'élevaient en différents lieux. Il entendait les sirènes des véhicules d'urgence dans le lointain et les rotors des hélicoptères qui quadrillaient la capitale.

« Sans elle, vous n'auriez pas eu mon ordinateur ni jamais trouvé RESET », répondit-il enfin.

Bollard fronça les sourcils, sa mâchoire se crispa.

« Mais pas un mot dans la presse, alors.

– Parole d'honneur, jura l'Américaine. Pas sans votre autorisation. »

Elle chuchota à l'Italien : « Mais j'aurais besoin d'équipement : caméra, ordinateur...

– Il nous faut des portables, exigea-t-il. Et pour elle, une caméra. »

Il ne fut pas sans remarquer que le Français était sur le point d'exploser, mais il trouvait légitimes ses revendications.

Le fonctionnaire leur adressa un regard noir. « Ça marche. Je vous fais apporter ça. Mais, je vous le répète, pas un mot dans la presse. »

Shannon opina du chef et le rassura : « Seulement lorsque vous voudrez que votre travail exemplaire accède à la postérité.

– Jouez pas à la plus maligne ! s'agaça Bollard.

– Bon, on en est où avec RESET ? s'enquit Manzano pour changer de sujet.

– Les données ont été transférées à Interpol, à l'OTAN, au Secret Service, à la NCTC et à quelques autres, détailla-t-il. On s'est réparti l'analyse. »

Dans la salle de réunions, deux dizaines d'hommes étaient installés devant des ordinateurs. Bollard, Manzano et Shannon se postèrent derrière l'un d'entre eux.

« Et d'après quels paramètres ? demanda l'Italien.

– Tout un tas. Par exemple par mots clefs. On a trouvé des chats où il est très clairement question de *zero-days*.

– Qu'est-ce que c'est que ça, encore ? demanda l'Américaine.

– Ce sont des vulnérabilités dans des logiciels et des programmes, inconnues du fournisseur et pour lesquelles il n'existe donc pas de correctifs appropriés, la renseigna Manzano.

– Puis nous cherchons également qui sont les différents utilisateurs, poursuivit Bollard. On filtre leurs conversations selon différentes entrées. Et ainsi de suite.

– Entrées, reprit Manzano. Avez-vous également recherché des choses sur mon compte ?

– Bien sûr ! Et même en tout premier. Vous voulez voir ? »

L'homme à l'ordinateur tapa au clavier et fit apparaître un texte à l'écran.

6, 11:24 GMT

tancr : on dirait que l'Italien a échappé aux Allemands.

b.tuck : mais il est toujours soupçonné ?

tancr : je sais pas. Je crois.

b.tuck : il nous a assez fait chier.

tancr : ouais. Fallait bien que quelqu'un découvre le pot aux roses.

« L'Italien, fit Manzano, c'est donc moi. Et les Allemands, c'est ce Hartlandt.

– Mais ce n'est pas tout », annonça Bollard.

5, 13:22

tancr : l'Italien casse vraiment les burnes. Il rôde autour de Talaefér.

Je le mettrais bien hors circuit.

b.tuck : comment ?

tancr : faux mail.

b.tuck : ok.

« Merci bien ! s'écria Manzano en jetant un regard triomphal à Bollard. J'espère que ça vous convaincra enfin de mon innocence !

– Si vous êtes de mèche, rétorqua le policier sans se laisser démonter, vous auriez pu manigancer tout ça avec eux. »

Manzano soupira. « Dites-moi, vous faites encore confiance à quelqu'un sur Terre ?

– Non. »

« Ce qui m'intéresserait, reprit l'Italien, serait de savoir comment ces types ont eu l'idée de mettre des mails dans mon ordinateur, et comment ils savaient que j'étais en route pour Talafer. »

Bollard le regarda. « Depuis que vous avez confié à Hartlandt que ces informations pourraient peut-être venir de chez nous, nos experts inspectent tous nos systèmes pour plus de sûreté.

– Vos spécialistes ont trouvé quelque chose dans les systèmes d'Europol ? »

Bollard fit une moue navrée. « Ils ont trouvé des programmes capables de lire les échanges de mails de la plupart de nos ordinateurs, capables aussi d'activer caméras et micros...

– Ah ! J'aimerais pas être à la place de votre responsable de sécurité...

– Moi non plus. Ni de celui des Allemands, des Français, des Britanniques, ni d'aucun de ceux officiant pour les cellules de crise d'autres gouvernements. Manifestement, ces types ont réussi à s'infiltrer partout, pour lire, voir et écouter tout ce qu'on faisait. »

Manzano ne voyait pas l'intérêt de prendre part en personne aux recherches concernant RESET. Des milliers de spécialistes hautement qualifiés d'une moitié du globe s'en occupaient. « T'es jamais fatigué ? » s'enquit Shannon.

Toute la journée, il l'avait observée qui regardait au-dessus des épaules des informaticiens, qui étudiait des cartes, photographiait et filmait. Bollard lui avait donné son blanc-seing, après que l'Italien lui avait réaffirmé quelle part importante Lauren avait joué dans la découverte de RESET. « C'est peut-être même une très bonne idée, concéda le Français, que quelqu'un documente notre manière de travailler. »

Manzano s'étira, sentit ses articulations craquer. Elle était dans le vrai : il avait besoin d'une pause.

« Café ? » lui proposa-t-elle.

Ils se rendirent ensemble dans une petite cuisine à quelques portes de là. Deux fonctionnaires d'Europol s'y trouvaient, devant des breuvages fumants.

L'Italien prit une capsule qu'il introduisit dans la machine. Il fut

reconnaissant à Europol de ne l'avoir pas déconnectée en cette période d'économies d'énergie drastiques. Certes, il n'aimait pas ces cafetières à la mode où on introduisait des doses formatées, mais, compte tenu des circonstances, c'était mieux que rien. Et pratique, également, il ne pouvait le nier. Introduire la capsule, appuyer sur le bouton, récupérer sa boisson. Rien de moins qu'un ordinateur capable de préparer le café, se dit-il, en introduisant une dose pour Shannon.

« Petit, mais serré », le pria-t-elle.

Il appuya de nouveau, attendit, lui tendit sa tasse. Une lumière rouge indiquait qu'il fallait vider le collecteur de capsules vides. Manzano le retira pour constater qu'il ne contenait que leurs deux capsules. Il le vida pourtant, remplaça le bac, prit son café, et ils s'assirent auprès des deux hommes.

Piero ne resta pas longtemps en place ; à peine s'était-il installé qu'il se releva pour étudier la machine. Le voyant rouge clignotait toujours, bien que la machine soit entièrement vide. Il renouvela l'opération : retirer le collecteur, le replacer. Le voyant lumineux ne cessait pas de clignoter. « Les voyants, murmura-t-il. C'est sans doute les voyants d'alerte.

– Qu'est-ce que tu marmonnes dans ta barbe ? » l'interrogea Shannon.

Manzano but son café d'une traite. « Concernant ces foutus rapports d'erreurs, y'a que les voyants qui déconnent !

– Quels voyants ?

– Ceux des systèmes SCADA.

– Et c'est la cafetière qui t'a dit ça ?

– Parfaitement ! »

Madrid

blond

tancr

sanskrit

zap

erdeux

cuhaio

proud

bakou

tzsche
b.tuck
sarowi
simon

« Ces douze pseudonymes reviennent régulièrement dans la plupart des conversations », annonça aux personnes présentes Hernandez Durán, directeur du département de cybercriminalité et de terrorisme de la brigade d'investigation technologique madrilène. « Certains sont clairs. Comme Blond ou Erdeux. Lui, c'est sans doute un fan de *Star Wars*. Proud, Zap, Bakou, Tzsche, B.tuck et Sarowi ne sont pas dénués d'intérêt. Il marqua une longue pause avant de reprendre. Notre collègue Belguer a une thèse intéressante à ce sujet, d'autant plus qu'elle nous donne des informations sur le mobile. Proud, Zap, Bakou, Tzsche, B.tuck pourraient – il souligna le conditionnel – être des abréviations. Proudhon, Zapata, Bakounine, Nietzsche et Benjamin Tucker.

– Zapata et Nietzsche, ça me dit quelque chose, dit l'un des présents. Les autres, j'en ai entendu parler, mais... »

Au départ, seuls des spécialistes en informatique avaient analysé les données. Très rapidement, d'autres spécialistes les avaient rejoints, dont le sociologue Belguer.

« Pierre-Joseph Proudhon, expliqua Durán, un Français du dix-neuvième siècle, est considéré comme le premier anarchiste. Tout le monde connaît sa fameuse maxime “La propriété, c'est le vol”. Mikhaïl Aleksandrovitch Bakounine, un noble russe, compta également parmi les anarchistes influents du dix-neuvième siècle. Benjamin Tucker appartenait à la génération suivante. Cet Américain a traduit et publié les écrits des deux autres. À la fin du dix-neuvième siècle et au début du vingtième, il était l'une des plus importantes personnalités anarchistes aux États-Unis.

– Révolutionnaires, anars..., releva quelqu'un. Si cette thèse est juste. Ce qui ne me semble pas aberrant, compte tenu de ce qu'ils ont fait. »

Berlin

« Que savons-nous des événements survenus dans les maisons d'arrêt ? demanda le chancelier.

– Lorsque c'était possible, nous avons transféré des détenus de maisons d'arrêt dépourvues d'électricité vers des centrales encore alimentées, expliqua le ministre de la Justice. Lorsque ce n'était pas possible... sa gorge se noua, avant qu'il puisse reprendre, nous les avons libérés. Nous ne pouvions pas les laisser mourir de faim ni de soif.

– Ça fait combien de criminels ?

– Je ne sais pas exactement..., avoua le ministre.

– On a appris qu'à Dresde des citoyens en colère ont attaqué le bâtiment du parlement de Saxe et qu'ils ont essayé de destituer la cellule de crise. »

Son regard se figea. Tout en continuant à fixer ce qu'il avait vu, le ministre se leva, alla à la fenêtre qui donnait directement sur la Spree. Les autres le suivaient des yeux, emplis de curiosité.

Michelsen n'en revenait pas. Sur l'autre rive, vagabondaient une girafe et deux de ses petits entre les saules. À la vue de ces animaux si majestueux, ils éprouvèrent tous un moment surprenant de grâce.

Sans mot dire, ils suivirent le chemin du trio jusqu'à sa disparition.

« Qu'est-ce que c'était encore ? interrogea le ministre de l'Intérieur.

– Des animaux du zoo, répondit le secrétaire d'État Rhess. Il n'est qu'à deux kilomètres et demi d'ici. Et personne n'y fait plus attention.

– Tous les animaux sont livrés à eux-mêmes ? demanda quelqu'un. Les lions ? Les tigres ?

– Je le crains », murmura Rhess.

Ratingen

« Là, fit Dienhof. J'ignore comment ces types d'Europol ont eu cette idée, mais ils ont raison. Nous avons découvert le code il y a une demi-heure. Pour plus de commodité, nous l'avons traduit en pseudo-code. Pour que tout le monde comprenne ce dont il s'agit.

– C'est bien aimable », ironisa Wickley, manifestant clairement à son collaborateur qu'il aurait tout aussi bien compris le code original – ce qui n'était pas le cas, mais, en tant que P-DG, il ne pouvait perdre la face.

si horaire = 19:23 + (nombre aléatoire entre 1 et 40)

pour 2 % de tous les objets

change statut objet en une autre valeur

signale l'autre couleur correspondante

communique en retour le changement de statut au programme appelant

« Ça signifie, expliqua Dienhof, que...

– ... sous l'effet du hasard, il y a toujours des messages d'alerte transmis aux postes de contrôle, alors même que tout fonctionne, compléta Wickley avant d'ajouter à voix basse : c'est perfide. »

Il se demandait comment continuer. Si ce qu'expliquait son collaborateur était vrai, Talafer était largement responsable du cataclysme de ces derniers jours.

« En effet, reconnut Dienhof. Ces faux messages d'alerte ne signifient aucunement que les équipements sont hors service. Ils sont en parfait état de marche. On pourrait donc remettre les centrales en service sans problème. Celui qui a injecté tout ça spéculé sur les failles les plus critiques du système...

– ... les hommes. »

Intérieurement, Wickley avait du respect pour l'auteur de ce minuscule correctif. Quelqu'un avait compris ce dont il s'agissait. Quelqu'un de vraiment intelligent. Une intelligence diabolique.

« Ça signifie que les centrales fonctionnent impeccablement, mais...

– ... que le personnel affecté aux salles de contrôle reçoit constamment des messages d'alerte, continua Dienhof, et provoque des dégâts parce qu'il fait l'exact opposé de ce qu'il faudrait faire, en raison de ces alertes.

– Et comment règle-t-on le problème ?

– On programme une nouvelle version de la bibliothèque, sans code nuisible, et on la lance dans les centrales. Avec des connexions Internet de part et d'autre, ce serait une question d'heures. Mais j'imagine que dans une telle situation, la police criminelle pourra mettre à disposition suffisamment de gens et de moyens de transport.

– On ne pourrait pas les laisser en dehors de ça ? »

Londres

Au tréfonds des entrailles du siège du Secret Intelligence Service, plus connu sous le nom de MI6, Phil McCaff chantonna « *Struck the motherlode...* ». Voilà une semaine qu'il n'avait plus quitté le bâtiment de Vauxhall Cross. Ses voisins levèrent la tête de leurs ordinateurs.

« Regardez ! » cria-t-il. Il afficha son écran sur le large mur grâce à un vidéoprojecteur. Il avait surligné deux lignes d'une conversation.

erdeux : ok, je l'ai.

tzsche : quasiment minuit. L'heure d'aller se coucher. Bon petit-déjeuner.

« Cette phrase provient d'une conversation qui remonte à quelques semaines, commença-t-il. Tzsche et Erdeux, nous les connaissons, ils font partie du noyau dur. Chez Tzsche, il est presque minuit, alors qu'Erdeux va prendre son petit-déj'. Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Qu'ils se trouvent à des endroits du globe opposés, répondit Emily Aldridge.

– Exact ! Et là, encore une autre, plus ancienne. »

bakou : il pleut comme vache qui pisse. Je croyais que c'était un pays ensoleillé.

zap : pleine lune, ici. Pas un nuage.

Il projeta une carte du monde.

« Sur cette carte, je peux faire apparaître la hauteur du soleil, les phases de la lune, la météo, et bien d'autres choses à partir de bases de données. C'est ce que j'ai fait. Grâce à la date et à l'heure de la conversation, je peux localiser Zap dans une zone de sept à neuf heures supplémentaires par rapport à l'heure moyenne de Greenwich.

– Quelque part en Amérique, supposa Aldridge.

– Après avoir étudié d'autres phrases de cet acabit, j'en arrive à la conclusion qu'il y a au moins deux groupes. »

Il regarda l'assemblée, faisant monter la curiosité.

« Vous devriez checker tout ça, mais je suis presque certain que le premier groupe est en Amérique centrale tandis que le second se trouve à l'est de la Méditerranée. »

La Haye

« Ça nous aide sacrément ! » lança Bollard. Il arracha le papier de l'imprimante et le parcourut : « Bien, murmura-t-il, très bien. »

Les impressions, images, notes constituant les éléments capitaux de l'enquête recouvraient trois murs de la pièce. Un des derniers volets en occupait toute une partie ; il s'agissait des suspects. Ils n'étaient toujours pas certains que ce Jorge Pucao, ainsi que ses contacts, aient vraiment quelque chose à voir avec le black-out. Mais ses soupçons venaient d'être un peu plus encore justifiés.

Plus de trois dizaines de portraits étaient accrochés au mur. Au cours des dernières vingt-quatre heures, ils avaient accumulé nombre de notes à propos d'une photo. C'était le visage d'un homme mince, au milieu de la trentaine. Il portait une barbe de trois jours et des lunettes carrées à la mode, ses cheveux mi-longs étaient soigneusement peignés, la raie à gauche. Au-dessus de l'image, on avait écrit en lettres capitales « Balduin von Ansen » ; chaque portrait était surmonté du nom d'un suspect. Au-dessous étaient accrochées six feuilles A4 mises côte à côte, où apparaissait un graphique compliqué. Des dizaines de lignes qui reliaient nombre de petites cases, où étaient inscrits des noms et des combinaisons de lettres et de chiffres.

« Nous venons d'avoir la confirmation, déclara Bollard à l'assistance, que deux millions d'un compte de la Karyon Ltd. à Guernesey ont été virés en sept fois et en l'espace de six mois sur un compte de l'Utopia Enterprises dans les îles Caymans et sur un compte de la Hundsrock Company en Suisse. De là, ils ont transité sur un compte de la Bugfix au Liechtenstein, pour atterrir sur un compte en Suisse. L'un des associés de la Bugfix, une entreprise de conseil en informatique, d'après le registre du commerce, dont le siège est à Tallahassee, aux États-Unis, n'est autre que Siti Jusuf. L'un des autres associés, c'est John Bannock, l'un des deux Américains en contact avec Jorge Pucao, qui a disparu depuis l'automne 2001. »

Il ajouta les éléments appropriés sur le graphique.

« L'argent est parti directement de ces comptes vers d'autres, pour lesquels nous avons requis une surveillance. Et les experts londoniens viennent de me dire que, selon eux, les terroristes opèrent depuis deux endroits, Mexico d'une part, et un lieu situé à l'est de la mer Méditerranée, ou au Proche-

Orient, d'autre part. Autrement dit, nous allons examiner scrupuleusement les transferts d'argent de ces régions. »

Follow the money. « C'était quoi, déjà... », murmura Manzano. Il se pencha vers l'un des analystes. « Cherchez donc... non, c'était pas... Stanbul ! Cherchez Stanbul ! »

Douzième jour – mercredi

La Haye

Bollard punaisa la photo d'un bâtiment à côté de celles relatives à Balduin von Ansen.

« Ce complexe situé dans la partie asiatique d'Istanbul a été acheté il y a un an et demi par une entreprise du nom de Süper Kompüter, qui, d'après nos informations en provenance de Turquie, le loue à six sociétés différentes, officiant dans des domaines divers. Ce bâtiment se trouve dans un quartier animé où sont implantées de nombreuses entreprises internationales. Dans ce coin, les étrangers passent inaperçus. Les enquêteurs turcs ont mené des investigations fouillées sur les liens entretenus par ces sociétés, ont examiné leurs affaires de près, et ont passé en revue leurs comptes bancaires et leurs impôts des dernières années. Ils ont fait leur première découverte du côté des propriétaires. Le patron d'une des entreprises n'est autre que John Bannock, que nous connaissons déjà. Le docteur Lekue Birabi, le contact nigérian de Pucao, est associé dans une autre. Il accrocha une impression supplémentaire. La Süper Kompüter a reçu des virements d'une hauteur de deux millions d'euros de la Costa Ltd., de la Esmeralda et de deux autres sociétés. Il tapota du doigt sur le bâtiment sans personnalité. Ici, se trouvent probablement une partie des terroristes. Nos homologues turcs ont commencé leur surveillance. »

Ratingen

« Vous êtes-vous inspiré de notre suggestion ? demanda Hartlandt.

– Des messages d'alerte, oui, répondit Wickley. Nous n'avons rien trouvé.

– Montrez donc ces programmes à mes hommes, ordonna le policier. Il faudrait qu’ils regardent à leur tour. »

Wickley et Dienhof échangèrent un rapide regard, qui n’échappa pas à Hartlandt.

« Quoi ? demanda-t-il abruptement.

– Bien entendu, répondit le chef d’entreprise. Vous les aurez. Dienhof, occupez-vous en. »

Il sembla au fonctionnaire que le regard de Dienhof recelait de l’incertitude. Il avait le sentiment qu’on lui dissimulait quelque chose. Il ne ferait pas plier Wickley. Il lui restait une chance avec l’autre.

« Des centrales en état de marche sont indispensables pour la reconstruction du réseau » commença Hartlandt, avec patience. Bien entendu, ses deux interlocuteurs le savaient pertinemment. Il lui fallait pourtant souligner toute la portée de ses propos. « Les gestionnaires de réseaux sont sur le point de reprendre le contrôle. Mais ils ont besoin de suffisamment de points de production en mesure de fournir. Dans deux centrales nucléaires, la situation est critique. Je sais bien que vous ne concevez pas de logiciels pour ces centrales. Mais elles ont besoin toutes deux, en urgence, de courant acheminé sur le réseau normal. Avez-vous entendu parler de la catastrophe en France ? »

Il observait attentivement l’effet que produisait son discours sur les deux hommes.

« C’est terrible », commenta Wickley.

Dienhof acquiesça.

« Nous devons faire en sorte que ça ne se passe pas chez nous. »

Hartlandt attendit.

« J’aimerais vous... hmmh... j’aimerais... Dienhof se racla la gorge. J’aimerais vous montrer quelque chose. »

Wickley ferma les yeux. Lorsqu’il les rouvrit, l’inspecteur reconnut à sa moue qu’il avait gagné la partie.

McLean

Elmer Shrentz étala des impressions de listes et de photos devant Richard Price, le directeur du National Counterterrorism Centre à McLean, non loin du siège de la CIA de Langley, beaucoup plus connu. Des portraits ou des photographies en pied, ces dernières un peu moins nettes, d'un même homme, sur d'autres, les vues d'un bâtiment.

« Les transferts d'argent des suspects, pistés par Europol depuis quelques jours, conduisent tous à ce bâtiment de Mexico. Il a été acheté il y a deux ans par un certain Norbert Butler. Citoyen américain, depuis des années en relation étroite avec les principaux suspects, opposant fanatique à l'État, actif au Tea Party au cours des premiers mois de sa création en 2009, disparu des radars voilà quatre mois.

– Il travaille avec des anarchistes de gauche du genre de Pucao ou avec un Noir africain comme Lekue Birabi ?

– De gauche ou de droite, manifestement ça lui va, tant que c'est contre l'État. Unis dans la même haine du système dominant et par l'envie de le détruire.

– Mais il ne tuerait pas d'autres citoyens américains ?

– Et pourquoi pas ? Le pire attentat terroriste d'un citoyen américain contre ses compatriotes, sur le sol américain, émane précisément de cette tendance du spectre politique : des conservateurs qui haïssent l'État. Lors de son passage à l'acte, Timothy McVeigh n'a eu aucun scrupule à pulvériser également la garderie au sein de l'immeuble, en 1995, à Oklahoma City.

– Nombreux sont les Américains prêts à investir dans l'immobilier au Mexique.

– Oui, mais seul Butler est en relation depuis des années avec les suspects. Nos requêtes auprès des autorités mexicaines ont donné peu ou prou les mêmes résultats qu'à Istanbul : des constructions administratives en millefeuille, des liens internes très étroits entre les sociétés présentes dans le bâtiment. La police mexicaine a commencé la surveillance. »

La Haye

« Tu veux partir, c'est ça ? »

Bollard percevait la panique dans l'intonation de sa femme.

« Ce n'est pas que je veux, mais qu'il le faut. Nous sommes sur le point de mettre un terme à cette catastrophe, et d'arrêter ces salopards. »

Ils étaient devant la cheminée, le seul endroit chaud de la maison. Les enfants se serraient contre leur mère et l'observaient de leurs yeux apeurés. Il désigna les paquets qu'il avait déposés à la porte.

« Dedans, il y a de quoi boire et manger pour trois jours. Peut-être que vous aurez du courant dès demain. Et peut-être que je serai de retour après-demain.

– C'est dangereux, ce que tu vas faire ? questionna Louise, soucieuse.

– Non, mon cœur. »

Le regard de sa femme ne lui échappa pas.

« Vraiment, la rassura-t-il. Pour les interventions critiques, nous faisons appel aux forces spéciales. »

Son épouse repoussa un peu leurs enfants. « Allez jouer. »

Ils obéirent de mauvaise grâce, mais restèrent à proximité.

« Dehors, c'est l'anarchie..., souffla-t-elle.

– Tu as le pistolet. » Sa moue d'effroi lui fit comprendre qu'elle considérait l'arme davantage comme une menace que comme une protection. « Après-demain, lorsqu'il y aura de nouveau du courant...

– Tu peux le garantir ?

– Oui », mentit-il du mieux qu'il put.

Elle le jaugea longtemps avant de demander : « Tu as des nouvelles des parents ?

– Pas encore. Ils vont bien, ne t'en fais pas. »

Orléans

« Tu ne devrais pas regarder ça », dit Céleste Bollard en posant sa main sur l'épaule d'Annette Doreuil.

Elle n'essaya pas d'ôter la main, mais résista tout de même à la tentative de son amie pour la détourner de la scène devant elle.

À cinquante mètres environ, des hommes gantés et masqués déchargeaient des corps sans vie de la plateforme d'un camion. Ils les prenaient par les mains et les pieds pour les balancer dans une fosse longue de vingt mètres et

large de dix. Elle ne pouvait, de là où elle se trouvait, en évaluer la profondeur.

Au bord de la fosse, il y avait un prêtre qui aspergeait de l'eau bénite. Elle ne perdait rien des événements, la mine figée, les poings crispés. Quelques pas derrière elle, il y avait une femme seule d'un certain âge, un peu plus loin encore, un jeune couple, sanglotant – en tout, c'était deux bonnes dizaines d'hommes et de femmes qui assistaient à cette mise en terre hâtive et indécente.

Puis Doreuil reconnut la mince silhouette de son époux dans les mains d'un des préposés. La dépouille se balançait, tourna dans les airs et atterrit sur les autres. Annette Doreuil pensa à sa fille, à ses petits-enfants, dont le séjour initialement prévu avait tant réjoui son malheureux époux qui ne les verrait jamais plus. Elle se signa, murmura un ultime « adieu » et tourna les talons.

Central opérations

Siti Jusuf avait reparu. Il avait analysé les échanges qu'ils avaient espionnés depuis le début du black-out. Il avait remarqué quelque chose. Il avait examiné la récurrence de certains mots clefs pour en tirer d'intéressantes conclusions. Au cours de la première semaine suivant le déclenchement des opérations, les cellules de crise et les institutions ne s'étaient pas seulement entretenues de l'aide internationale, mais également de la recherche des responsables. Des entrées comme « enquêtes », « terroristes », figuraient largement parmi les plus fréquentes. Parallèlement à la diminution des communications, ces entrées se faisaient plus rares. Drastiquement. Elles avaient presque disparu.

Dimanche, leur attention avait été retenue par des mails invitant les collaborateurs des différents services à n'allumer leurs ordinateurs qu'en cas d'absolue nécessité. Ce qui expliquait la diminution du trafic.

Et, se demandait Jusuf, si ces exhortations les concernaient eux, plutôt que les fonctionnaires ?

Une discussion enflammée s'ensuivit. Certains devinrent nerveux. Les polices et les services secrets de la moitié du monde étaient-ils sur leurs traces depuis longtemps ?

Ils se promirent d'être plus prudents à l'avenir. Même pour sortir prendre l'air. Au demeurant, ils avaient tout prévu pour mener à bien leur mission, au cas plus qu'improbable où quiconque découvrirait le pot aux roses. Peut-être pouvait-on les stopper. Mais pas ce qu'ils avaient entrepris.

À bord d'un Transall

« Jackpot », chuchota Bollard, penché sur son ordinateur portable. Personne ne l'entendait, tant l'avion de transport militaire était bruyant.

Peu de temps après la découverte de la base terroriste à Istanbul, le Français avait rallié en hélicoptère la base de Wahn, jouxtant l'aéroport civil Cologne/Bonn.

De là, il avait embarqué à bord d'un Transall de l'armée de l'air, en compagnie d'une équipe du GSG-9 venue de Sankt Augustin.

La liaison satellite de l'appareil fonctionnait. Bollard avait mis le vol à profit pour se tenir informé des dernières révélations livrées par l'analyse de RESET, ainsi que du déroulement des investigations.

Bien entendu, il ne prendrait nullement part à un probable assaut. Il n'y était ni formé ni habilité. Le directeur Ruiz voulait cependant qu'un représentant de l'agence au courant de toute l'affaire y participât. C'est ainsi qu'il se retrouvait dans le ventre du bruyant colosse, entouré par soixante hommes surentraînés, sur les visages desquels les stigmates des jours passés n'apparaissaient pas. Bollard ne comprenait pas de quoi ils s'entretenaient, mais à en croire leurs rires sonores, ils devaient se raconter des blagues potaches. Il était assis à une petite table à quatre places, dont deux étaient occupées par les commandants de l'unité. Il tourna son ordinateur de manière à leur présenter l'écran.

Il leur montra les photos les plus récentes du bâtiment stambouliote. Sur des images peu nettes, granuleuses, on apercevait deux hommes quitter le complexe, puis y retourner, on en voyait également un troisième, ainsi qu'une femme, à l'une des fenêtres.

« Pedro Muñoz », expliqua-t-il, triomphal, en pointant les premières images. Il ouvrit également un portrait de ce dernier.

« John Bannock. Maria Carvalles-Tendido. Hernandes Sidon. »

Il afficha des photos de ces trois individus, afin que les commandants puissent les comparer aux images de la vidéosurveillance.

« On dirait que vos hommes peuvent se préparer à l'assaut. »

Brauweiler

Jochen Pewalski, directeur de la conduite réseaux pour Amprion, était assis, non sans crainte, devant les écrans, et observait les tentatives pour rétablir le courant effectuées par le dispatcher compétent pour l'Allemagne du Sud-Est. Sa famille et lui-même avaient jusqu'alors réussi à surmonter l'épreuve. Le générateur de secours dans la cave leur avait fourni de l'électricité, la citerne prévue pour de tels cas de l'eau. En revanche, la relation avec leurs voisins et leurs parents des environs était devenue de plus en plus délétère. Pewalski les avait fermement éconduits, ce qui n'était pas le cas de son épouse. Elle avait laissé entrer les frigorifiés, nourri et abreuvé ceux qui mouraient de faim et de soif. Ce qui s'était traduit par une baisse de leurs réserves. Pewalski avait fait des stocks pour trois semaines. Il n'y avait donc pas de raisons de se faire du souci – tout du moins au début.

Depuis avant-hier, une fois consommée la dernière goutte de diesel, l'affluence avait décliné.

Lui-même en avait peu profité, mais il avait la certitude que sa famille se portait à peu près bien. Il avait passé le plus clair de son temps au travail. Voilà des jours qu'il travaillait sans relâche avec une équipe restreinte, qui ne pouvait occuper tous les postes au sein d'un des plus importants centres européens de conduite réseaux. Il lui fallait souvent prendre place en personne à l'un des postes de travail. Comme c'était précisément le cas. Son voisin s'était un peu décalé. Certes, il regardait son écran du coin de l'œil, curieux de voir si les collègues de l'Est parviendraient à reconstruire une autre partie du réseau, une fois tous les équipements de leur salle de conduite, serveurs et ordinateurs, de nouveau opérationnels.

« Markersbach et Goldisthal fonctionnent », constata Pewalski.

Les deux centrales de pompage-turbinage à la frontière tchèque étaient aptes au redémarrage. Ce n'était pas compliqué ; pour produire du courant, il suffisait simplement de laisser couler à travers leurs puissantes turbines l'eau

accumulée dans de hauts réservoirs. Cela signifiait qu'elles n'avaient pas besoin d'une assistance extérieure. Une fois cela fait, les opérateurs tenteraient de mettre en marche la centrale thermique de Boxberg, en Saxe, grâce à la ligne partant de Markersbach et passant par Röhrsdorf.

S'il était possible de bâtir ce petit réseau, on pourrait ensuite, petit à petit, l'étendre à toute la zone est de la République fédérale, ainsi qu'à la zone centre.

« Marche ! murmura le voisin de Pewalski, marche, bon Dieu ! »

Berlin

Tous étaient de nouveau réunis *via* les écrans, y compris de nouvelles têtes pour l'Espagne, le Portugal et la Grèce. Les pontes de l'OTAN occupaient un écran. La Maison-Blanche était également connectée.

Sur les six écrans de la rangée inférieure, Michelsen regardait les différentes perspectives des bâtiments de Mexico et d'Istanbul, capturées par les caméras de surveillance et celles des casques. Les photos d'Istanbul, où la nuit était déjà tombée, étaient vertes et fantomatiques alors que dans la capitale mexicaine brillait le soleil.

Michelsen n'avait pas assisté aux conversations préliminaires. Cependant, depuis la découverte des supposés QG terroristes, tout le monde s'accordait sur le point suivant : il fallait les mettre le plus vite possible hors d'état de nuire. L'ensemble des communications à ce sujet se faisait au moyen d'un système anti-écoute – il fallait éviter à tout prix que les agresseurs ne soient informés de l'offensive imminente. Des unités des troupes spéciales turques, les bérets bordeaux, accompagnées par les hommes du GSG-9 et le Secret Service interviendraient à Istanbul. Par ailleurs, deux cents Navy Seals venaient d'arriver à Mexico pour intervenir de concert avec les troupes mexicaines.

Les forces armées interviendraient au même instant, aux deux extrémités du monde, sur un seul ordre. On couperait d'abord l'électricité et toutes les connexions Internet de chacun des complexes, puis les hommes donneraient l'assaut.

« Les indices sont sans équivoque, fit le chancelier. Nous donnons notre feu vert. Quelqu'un a-t-il des objections ? »

Aucun des généraux de l'OTAN, qui tenaient tant à leur piste chinoise, ne dit un mot.

« Alors, nous donnons le *top action* à nos troupes », conclut le président américain.

Istanbul

Il avait besoin d'air frais. Chacun d'entre eux restait devant un écran dix-huit heures par jour. Il devait sortir. Il emprunta l'itinéraire à travers la cave. Ils l'avaient conçu pour ce genre de choses. Même s'il savait que certains se montraient légers avec les consignes de sécurité, lui en était soucieux. C'est ainsi qu'il ressortit à deux cents mètres du central opérations, étant passé par les sous-sols des bâtiments voisins. Dehors, il ne faisait pas plus de cinq degrés. Pourtant le trafic routier était dense, il y avait des embouteillages. Étonnant qu'à quelques centaines de kilomètres seulement du black-out le quotidien soit resté inchangé. Dans quelques semaines ou quelques mois, ses conséquences s'y feraient pourtant ressentir, et, tôt ou tard, la pagaille serait identique à celle qui régnait en Europe et aux États-Unis. Il ferma sa veste et inspira profondément. Décontracté, il faisait les cent pas devant les vitrines. Toute cette camelote superflue ! Bientôt, femmes et hommes auraient à se soucier de choses plus importantes. À l'approche d'un bruit assourdissant, il se retourna. À un bloc de lui, des lueurs clignotèrent des fenêtres d'un immeuble sur le toit duquel atterrissait un hélicoptère, inondant la zone de lumière.

Des passants se tournèrent en direction de la scène, restèrent plantés, regardèrent, la tête en l'air. Des spots puissants illuminaient la façade de tous les côtés. Leur bâtiment. Des ordres retentirent, qu'il ne comprit pas. Leur signification lui fut pourtant évidente sur-le-champ. Il serra les poings au fond de ses poches. Prudemment, il regarda autour de lui, les gens, puis les voitures. Il devait se comporter de la manière la plus naturelle du monde. La plupart des piétons regardaient encore les événements, d'autres avaient repris leur marche. Un peu devant lui, il remarqua une camionnette aux fenêtres

teintées. Sa porte coulissante était ouverte ; il y avait de nombreux policiers. Parmi eux, il reconnut le Français d'Interpol.

La Haye

Mon Dieu ! Ce n'est pourtant pas la retransmission d'un match de foot, se dit Manzano. Il s'était promis de ne pas regarder l'assaut. Cependant, les images en mouvements sur les différents moniteurs, obtenues à partir de quatre caméras différentes à Istanbul et Mexico, l'hypnotisaient. L'Italien se demanda qui choisissait la perspective. Est-ce qu'un réalisateur se trouvait à Langley, ou Berlin – et pourquoi pas à Hollywood –, pour crier à ses équipes : « Screen 1, caméra 3 ! » ?

À Istanbul, les unités spéciales, courant dans un couloir sombre, s'engouffraient dans une salle remplie de bureaux et d'ordinateurs. Plusieurs personnes se levèrent. Certaines levaient les bras, d'autres se jetaient sous les bureaux ou derrière les chaises. Les caméras des casques enregistraient des images de visages paniqués, apeurés, en colère. Les micros captaient cris, ordres, bruits de pas, détonations.

Puis les images se firent plus calmes. Plusieurs prisonniers étaient à plat ventre, les bras liés dans le dos. Sur les postes de travail délaissés rayonnaient les écrans, dont Manzano ne pouvait reconnaître ce qu'ils affichaient. Deux policiers passèrent prudemment dans une pièce contiguë où ils ne trouvèrent âme qui vive, mais des baies serveurs du sol au plafond.

À Mexico, deux Seals étaient agenouillés au-dessus d'un individu blessé pour lui poser une compresse. L'homme les insultait, eut un sourire sardonique, murmura quelque chose de méchant à en croire l'intonation. D'autres soldats inspectaient les pièces restantes.

Dix minutes plus tard, le message suivant retentit, en provenance d'Istanbul : « Mission accomplie, cibles neutralisées, onze personnels ennemis appréhendés, trois blessés légers, trois morts. »

Deux minutes plus tard, un message équivalent de Mexico : « Treize personnels ennemis appréhendés, un blessé grave, deux morts. »

« Mes félicitations ! » résonna la voix du président américain dans les haut-parleurs.

Les autres politiques se joignirent à lui, en différentes langues.

Istanbul

Il rejoignit l'aéroport Atatürk par les transports en commun. Lorsqu'il quittait le central, il portait toujours sur lui la clef de sa consigne. Il y trouva les faux papiers et l'argent.

Si les policiers avaient trouvé leur quartier général, ils connaissaient probablement les causes du black-out et pouvaient donc y mettre un terme. Ce n'était qu'une question de temps avant que les premiers vols puissent rallier les plus importantes agglomérations européennes. Une question restait en suspens : que savaient-ils précisément de leurs troupes ? Ils devaient probablement le soupçonner d'en être. Plus ils en sauraient sur les autres, plus ils remarqueraient son absence lors de l'assaut. Ils s'imagineraient que ceux qui manquaient avaient pris la fuite et feraient surveiller les aéroports. Mais il avait confiance en ses nouveaux papiers, sa nouvelle coupe de cheveux et sa moustache. Et s'ils avaient également découvert Mexico ? Il chercha une place confortable d'où il pouvait voir la télévision, qui diffusait des chaînes d'informations en continu. Même s'il ne pouvait entendre, les images suffiraient. Il avait tout son temps. Les dispositions qu'il avait prises achèveraient le travail. Libre à eux de penser que tout était fini. Il était mieux placé qu'eux pour savoir.

Ybbs-Persenbeug

Herwig Oberstätter regardait les trois géants rouges de l'immense salle des générateurs de l'aile sud de la centrale. Dans sa main droite, son talkie-walkie sonna.

Grâce à un messenger spécial de l'armée, la mise à jour de Talaefer avait été effectuée trois heures auparavant.

« C'est tout ? » s'étonnaient les informaticiens. Les alertes. Quelqu'un avait corrompu une partie du programme pour engendrer des messages d'erreur ineptes.

L'entreprise responsable de tout ça est ruinée, songea Oberstätter. Jamais plus elle n'aura de contrats. Et les indemnités qu'elle devra verser achèveront de la mettre sur la paille.

Après que les techniciens eurent lancé le logiciel corrigé, Oberstätter et ses collègues commencèrent les tests et les différents préparatifs pour la reprise de l'activité dans la salle de contrôle. Aucun problème. D'abord, il n'entendit rien. Ce n'est qu'aux vibrations emplissant l'air qu'il réalisa que les machines faisaient de nouveau passer le courant du Danube dans les turbines des générateurs pour produire de l'électricité, ce qui n'était plus arrivé depuis des jours. L'air trembla, un grondement léger, profond, naquit, s'amplifia, atteignit son apogée, se stabilisa en un bourdonnement plus faible, qu'Oberstätter accueillit intérieurement comme le premier cri d'un nourrisson.

Treizième jour – jeudi

Rome

Pas plus que ses homologues, Valentina Condotto n'avait fermé l'œil au cours des nuits passées. Elle était à son poste dans la salle de conduite que les informaticiens venaient de déclarer apte à fonctionner. Dehors, il faisait encore nuit. Pourtant, un message provenant de la majorité des centrales ayant été désactivées annonçait la fin des erreurs sur leurs systèmes. Elles pouvaient être redémarrées. Par ailleurs, des dispatchings des pays voisins, tels la Suisse et l'Autriche, disposaient déjà d'électricité pour les nœuds internationaux. Ils pouvaient relancer leurs réseaux de manière autonome. Sur le large écran, les premières lignes, aux frontières septentrionales, se colorèrent en vert. De nœuds en nœuds, les lignes se reconnectaient, les vertes remplaçant les rouges. Parallèlement, des traits verts rayonnaient à partir des différentes centrales pour recouvrir tout le pays, à la manière de lianes à la croissance rapide.

La Haye

« Ils sont bien équipés », constata Bollard, tandis que la caméra de son casque transmettait les images du central opérations stambouliote. « Toutes les personnes arrêtées ou mortes figurent sur notre liste. Il manque quelques-uns des contacts. Ce qui ne signifie rien. Peut-être qu'ils n'ont rien à voir avec tout ça.

– Est-ce qu'ils parlent ? demanda Christopoulos, sidéré que deux de ses compatriotes figurent au nombre des terroristes.

– Certains causent bien volontiers. Même si ce ne sont que des foutaises. On les retrouve déjà dans leurs publications diverses. Il s'agit de créer un

nouvel ordre mondial, plus humain, plus juste, plus équitable. Ils pensent que cet ordre ne peut provenir de l'état actuel des choses, qu'il doit advenir en frappant un grand coup.

– Ça me fait penser à la stratégie néolibérale du choc, observa Christopoulos.

– Regardez-moi ça ! » s'écria un des hommes.

Perdue dans ses pensées, Marie Bollard regardait dans le vide, lorsque soudain le réfrigérateur émit un léger bourdonnement. Le bruissement ne cessa pas. Étonnée, elle se retourna pour se rapprocher, incrédule, de l'appareil, puis l'ouvrit. À l'intérieur, de la lumière. Frénétiquement, elle appuya sur l'interrupteur mural à côté. Le plafonnier s'illumina.

« Maman ! entendit-elle hurler ses enfants dans le salon, maman ! »

Elle s'y rendit en courant. Les lampadaires à côté du canapé fonctionnaient. Paul tripota la télécommande de la télévision. Une mire grise à l'écran, un grésillement dans les haut-parleurs. Louise jouait avec l'interrupteur du lustre, allumé, éteint, allumé, éteint.

« Papa avait raison, s'écria Paul, le courant est revenu ! »

Dans la maison en face, elle vit le même manège ; des lumières qu'on allumait, qu'on éteignait, etc. Elle se rua à la fenêtre, suivie par les enfants qui écrasèrent leurs visages sur les carreaux. Aussi loin qu'il leur était possible de voir, des lumières vacillaient chez les gens.

Elle enlaça un enfant de chaque bras, les serra fort contre elle, et les sentit se blottir contre ses hanches.

« Est-ce que papa rentre bientôt ? » interrogea Louise, en levant les yeux sur elle. Elle la serra plus fort encore.

« Oui, il rentre bientôt. Et bientôt, il va appeler.

– Alors on pourra enfin aller chez papy et mamy à Paris, s'enthousiasma Paul.

– Oui, on fera ça, aussi. »

Bruxelles

Sonja était à la fenêtre, entourée des autres, à regarder la ville. Dans les tours de bureaux, de la lumière, ainsi que dans les logements qui n'avaient pas été évacués, ou que les occupants n'avaient pas voulu quitter. Les publicités scintillaient de nouveau, ainsi que les néons sur les façades. Ses collègues riaient, parlaient bruyamment ensemble. Les téléphones sonnaient, mais, pendant quelques minutes personne ne répondit. Angström pensa à cette nuit passée en prison, à la journaliste américaine et à Piero Manzano. Depuis qu'il était parti à La Haye, elle ne lui avait plus parlé. Chacun ne cherchait à joindre que ceux qui lui étaient les plus chers. Elle voulait savoir si ses proches se portaient bien. Elle rejoignit son propre bureau. La sonnerie du téléphone retentit.

« Hey, résonna la voix de Manzano à l'autre bout du fil, comment vas-tu ? »

Berlin

« Le grand ménage commence, constata le secrétaire d'État Rhess. Toute l'assemblée était pendue à ses lèvres. La première des priorités, c'est le réapprovisionnement en eau, en vivres et en médicaments. Ça ne se fera pas du jour au lendemain. Notre collègue Michelsen va vous en dire davantage. »

Et, voilà... c'est encore à moi d'annoncer les mauvaises nouvelles, pensa-t-elle.

« Avec une alimentation en énergie relativement stable, les prérequis fondamentaux sont remplis, se lança-t-elle.

– Pourquoi donc relativement ? s'immisça le ministre de la Défense.

– Parce qu'à cause du black-out, quelques ouvrages ont été sévèrement touchés. Du coup, les capacités manquent. »

Michelsen projeta l'image d'un robinet sur l'écran mural, de ceux qui équipent des millions de foyers.

« Dans à peu près soixante-dix pour cent du pays, l'alimentation en eau a été réduite à néant. L'eau ne pouvait plus être dirigée ni pompée par les consommateurs. En conséquence de quoi, il y a eu formation de bulles d'air dans les canalisations, lorsque celles-ci n'étaient pas purement et simplement à sec. Ça a conduit en un temps restreint à leur contamination

bactériologique. En d'autres termes, l'eau tirée de ces tuyaux est dangereuse pour la santé. Avant que l'alimentation en eau puisse de nouveau être opérationnelle dans ces régions, il faut prendre des mesures de nettoyage drastiques, qui peuvent durer jusqu'à plusieurs semaines. »

Au cours des premiers jours de la coupure, il y avait eu suffisamment de photos de waters dégorgeant. Elle en projeta une. Certaines personnes présentes affichèrent une moue de dégoût.

« Et ce n'est pas mieux en ce qui concerne la collecte des eaux usées », poursuivit Michelsen. Ce n'est qu'en projetant quelques photos qu'elle pouvait faire comprendre à ces gens qui avaient vécu ces douze derniers jours dans des conditions relativement acceptables ce contre quoi devaient lutter les citoyens à l'extérieur.

« La plupart des W.C., dès la première nuit, ne pouvaient plus être nettoyés. Plus tard, dans les canalisations, il n'y avait plus suffisamment d'eau pour assurer l'acheminement vers les stations d'épuration. Les canalisations domestiques, ainsi que les conduits des égouts, sont bouchés à certains endroits, et sont devenus secs. Les systèmes de récupération des eaux sont prévus pour faire face à de courtes coupures. Le plus gros du travail dans les stations d'épuration est accompli par des cultures de bactéries. Elles sont habituées à d'importantes variations. Mais après une si longue période, leurs populations ont été gravement décimées et il faut en réintroduire dans les piscines. En raison de la quantité nécessaire, ça va durer des jours, voire des semaines. »

Des photos de supermarchés déserts, vides.

« De la même façon, l'approvisionnement en vivres ne peut être si facilement rétabli. Ce qui se trouvait dans les chambres froides est impropre à la consommation, presque tous les aliments frais ont été donnés ou pillés ces derniers jours. Il n'y a que peu de conserves ou de produits de garde à disposition. De nombreuses filiales de supermarchés vont rouvrir prochainement, mais, en raison du nettoyage et de la remise en service nécessaires, il n'y aura que peu de biens disponibles. »

Photos d'un élevage intensif de poulets.

« Il est au moins aussi important pour nous de réfléchir dès à présent aux conséquences à moyen et à long terme de cette catastrophe et d'y apporter des solutions. Nombreux sont les producteurs à avoir tout perdu, notamment les éleveurs. Si nous laissons de côté les problèmes d'hygiène liés au

transport et à l'équarrissage de millions de cadavres animaux, nous serons dépendants de l'import pendant des années dans le domaine de la viande. Parallèlement, les éleveurs allemands devront être soutenus afin de pouvoir relancer une production domestique. C'est exactement la même chose, ou presque, concernant la production de fruits et de légumes sous serres. En l'occurrence, l'Allemagne n'est pas aussi touchée que d'autres États, tels les Pays-Bas ou l'Espagne, mais il y a d'innombrables sinistrés. Comme vous pouvez le constater, nous avons encore du pain sur la planche. Dans de nombreux cas, il serait avisé que les populations restent encore dans les camps jusqu'à ce que l'alimentation normale en eau de leurs logements soit effective. À ce propos, la communication avec les populations sera extrêmement importante. Elle attend probablement un retour à la situation précédant la coupure dans des délais très brefs. »

La Haye

« Les terroristes ont été interpellés, annonçait Shannon à l'écran. Personne ne peut encore évaluer les conséquences de l'attaque. Une chose est certaine, en revanche : il s'agit de la plus importante attaque terroriste de toute l'histoire. Le nombre de victimes en Europe et aux États-Unis atteint plusieurs millions. Les conséquences financières se chiffrent en milliards. Les économies nationales concernées mettront longtemps à s'en relever. »

Shannon avait pris ses quartiers dans l'un des meilleurs hôtels de La Haye, aux frais de la chaîne. Chacun sa propre chambre. Manzano savourait les draps propres, la baignoire, les moments de tranquillité. Il était étendu sur le lit, tout juste douché, enveloppé de l'épais peignoir que l'hôtel avait mis à sa disposition en faisant preuve d'une incroyable célérité. Il était content pour l'Américaine. Son heure était venue. Elle était la première journaliste du monde entier à pouvoir faire un reportage sur l'arrestation des coupables, documenté par des images exclusives. Il était fasciné par sa prestation. Bien qu'elle ait à peine dormi au cours des nuits précédentes et beaucoup travaillé au cours de la dernière, on aurait dit qu'elle revenait de cure. À moins qu'une styliste ne l'ait aidée.

« Je suis maintenant en direct avec l'enquêteur d'Europol ayant pris part à l'arrestation. »

Bollard apparut dans une fenêtre.

« Monsieur Bollard, qui sont ces gens ?

– C'est ce que nous diront nos investigations des jours à venir. Parmi les personnes appréhendées, certaines peuvent être clairement rattachées à l'extrême gauche, tandis que d'autres pourraient appartenir à l'extrême droite. La plupart d'entre elles proviennent de la classe moyenne et ont un haut niveau d'instruction.

– Ces profils tendraient-ils à montrer qu'un tel cloisonnement ne fait plus sens et que les réalités sociales sont dépassées ?

– Peut-être. Parmi tous les terroristes, de tous les bords, il y a un type qui revient particulièrement souvent, indépendamment de toute vision politique : le juste. Il, ou elle – on compte aussi des femmes parmi les personnes arrêtées –, est intimement convaincu d'être détenteur de la seule et unique vérité, une vérité salutaire. Ce qui, *a priori*, pourrait ne pas être si grave. Chacun d'entre nous connaît ce genre de gens. Cela devient plus problématique lorsque de telles personnes sont convaincues qu'elles peuvent imposer leur vision du monde par quelque moyen que ce soit. Pour atteindre leur objectif prétendument noble, elles sont prêtes à sacrifier d'innocentes victimes.

– Tous les terroristes ont-ils été arrêtés ? Combien y en a-t-il ? Et, où et quand seront-ils jugés ?

– Je ne peux encore vous répondre sur ces points. »

Istanbul

Les téléviseurs de l'aéroport lui avaient tout dévoilé. Quelques heures à peine après l'attaque contre les bâtiments du central opérations apparaissaient les premières images. À sa déception, il y avait également des images en provenance de Mexico. Et ce n'était pas tout : l'électricité était revenue dans de vastes régions d'Europe et des États-Unis. Mais ils n'avaient encore rien vu !

Il se trouvait sur un vol à destination de La Haye. Les compagnies aériennes avaient repris dans les délais les plus brefs une grande partie de leurs rotations en Europe.

Ses amis et lui s'étaient imaginé les choses autrement. L'Europe devait rester au moins un mois sans électricité à la suite de la première vague. Mais c'était sans compter sur cet Italien. Il l'avait vu brièvement à la télévision. Ils auraient dû s'en occuper plus tôt. Sitôt après qu'il eut alerté Europol au sujet des compteurs communicants. Et de manière plus efficace. Qui aurait pu penser que ce type serait si obstiné ? Il avait anéanti leur travail de plusieurs années et la chance d'un nouveau départ pour l'humanité. Il devait payer. Il devait bien s'avouer qu'il prenait cette affaire plus à cœur que de raison.

Il ignorait qui avait finalement bloqué la seconde vague prévue. Il avait envoyé l'ordre lui-même, hier, vers midi. Il y avait donc encore un peu de temps. Suffisamment pour trouver l'Italien. Il savait où le chercher.

Ratingen

« Nous avons pu retracer l'origine du code malveillant dans le widget SCADA, expliquait Dienhof. Drogenau l'avait déjà élaboré au siècle dernier.

– Ça fait aussi longtemps qu'il préparait son coup ? demanda Hartlandt.

– Nous ne le saurons jamais. Peut-être un simple exercice de virtuose, pour se prouver quelque chose. Ou, autrefois, il voulait avoir une carte en réserve, au cas où. Pour se venger du rachat de sa société.

– Pourquoi personne n'a remarqué la manipulation ?

– Drogenau attendait le moment propice. Vous souvenez-vous de l'hystérie du bug précédant le changement de millénaire ? Tous les ordinateurs auraient planté à cause de ça. Nous avons beaucoup à faire, parce que nos programmeurs d'alors avaient développé nombre de programmes avec des dates à deux chiffres. Il a fallu modifier presque tous nos programmes. Nos contrôleurs et nos testeurs se concentraient sur le changement de millénaire. Finalement, la catastrophe annoncée n'a jamais eu lieu. Mais les conseillers en IT s'en sont mis plein les poches. Et, dans ce bazar, on n'a pas vu les quelques lignes de code incriminées. Et on ne les a jamais trouvées par la suite.

– Il a laissé dormir tout ça pendant onze ans.

– Comment les terroristes ont approché Dragenau, les enquêteurs le diront. Ils ont probablement contacté différents collaborateurs dans diverses sociétés. Un jeu risqué, si vous voulez mon avis. Mais manifestement, ça a marché.

– Sa trahison ne lui aura pas rapporté grand-chose », releva Hartlandt.

L'autre opina du chef.

« Merci, monsieur Dienhof, conclut Hartlandt. Merci également pour avoir mis si rapidement des versions saines à notre disposition. »

Il se tourna vers Wickley, dont les traits étaient restés figés pendant que parlait son collaborateur.

« Et vous concernant, il n'y a rien qui justifie un mandat. Cependant, nous nous verrons au tribunal pour votre tentative de dissimulation de la découverte du code malveillant. »

Le fonctionnaire tendit la main à Dienhof. Il n'adressa pas le moindre regard à Wickley. Il devait encore parler à quelqu'un, pas de gaieté de cœur, certes, mais cela lui était nécessaire.

La Haye

« Manzano, fit l'Italien en décrochant le téléphone de sa chambre d'hôtel.

– Un certain Hartlandt pour vous », annonça le concierge.

Il hésita un moment, puis répondit : « Passez-le moi. »

L'Allemand le salua en anglais et lui demanda comment il se portait.

« Ça va mieux, maintenant, répondit-il, non sans méfiance.

– Vous avez fait un sacré bon travail, le complimenta l'inspecteur. Sans vous, on n'aurait pas pu faire tout ça. Ou, en tout cas, pas si vite. »

Manzano, surpris, ne pipait mot.

« J'aimerais vous remercier pour votre aide. Et vous présenter nos excuses pour la manière dont nous vous avons traité. Mais, à ce moment...

– J'accepte vos excuses. » Il n'avait pas pensé entendre reparler de Hartlandt de toute sa vie. « C'était une situation exceptionnelle. Je crois que nous nous sommes tous conduits de manière peu raisonnable. »

Berlin

« Nous n'avons pas encore de chiffres fiables concernant le nombre définitif de victimes, fit Torhüser, du ministère de la Santé. Les premières estimations pour la République fédérale font état d'un nombre de morts directs à cinq ou six chiffres ; un nombre à cinq chiffres important ou à six chiffres peu élevé. »

Michelsen réalisa comment, l'espace d'un instant, chacun retint sa respiration dans la salle.

« Comme je l'ai précisé, ce ne sont que des chiffres provisoires. On ne peut exclure qu'ils grimpent considérablement. Pour toute l'Europe, nous devons miser sur plusieurs millions de victimes. On ne peut estimer le nombre de dommages à plus long terme, comme pour les malades souffrant d'une maladie chronique et qui n'ont pu être pris en charge – maladies du cœur, diabète, dialyses – ou les personnes exposées à des radiations radioactives. Dans un périmètre de dix kilomètres autour de la centrale de Philippsburg et de ses bassins endommagés, on a mesuré des doses de radioactivité nocives. »

Torhüsen, après les photos de la centrale, projeta celles de cimetières aux vastes surfaces de terre labourées.

« Un autre aspect non négligeable de l'état sanitaire concerne le traitement des corps. Dans l'urgence, de nombreuses personnes décédées ont été enterrées anonymement dans des fosses communes. Le problème est devenu d'autant plus épineux que, dans bien des cas, on n'a pu formellement les identifier. On peut s'attendre à de nombreuses controverses avec les proches des défunts ; il faudra exhumer nombre d'entre elles pour établir leur identité. »

Photos d'hôpitaux berlinois déserts.

« Le fonctionnement des centres de soin peut être rétabli rapidement, sinon du jour au lendemain. L'approvisionnement en eau, en vivres et en médicaments sera particulièrement crucial dans ce cas. À moyen terme, il faudra faire avec le peu de médicaments encore en stock, et dont la production a dû être arrêtée. Pour l'heure, nous considérons que sous environ une semaine, une partie importante de la population pourra de nouveau être prise en charge médicalement. »

La Haye

Sourire aux lèvres, Lauren braquait sa caméra sur Piero. Elle était venue dans sa chambre. Elle n'avait que peu de temps.

« Tu es un héros, s'écriait-elle. Maintenant, tu vas devenir célèbre. »

L'Italien cacha son visage dans ses mains. « J'aimerais mieux pas !

– Mais tu me fais quand même une interview, hein ?

– Et pourquoi ne ferions-nous pas l'inverse ? C'est moi qui te pose des questions. Tu as passé ton temps à sauver l'ordinateur grâce auquel on a trouvé RESET. »

Une fois de plus, la sonnerie du portable de Shannon retentit. Elle échangea quelques mots avec son interlocuteur avant de poser l'appareil.

« Je suis emmerdée en permanence, grommela-t-elle.

– C'est toi la célébrité, la railla-t-il.

– Je ne suis que la messagère. »

Elle perdit un peu de son entrain, se laissa tomber sur le canapé et le regarda, l'air songeur. « Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien, pourquoi ? »

D'un coup, son intonation perdit toute trace d'excitation, se fit plus douce, mais insistante.

« Excuse-moi, mais, après tout ce qu'on a vécu ensemble, je vois bien qu'il y a quelque chose qui te tracasse.

– Peut-être justement ce qu'on a vécu ensemble ? »

Elle rougit, ses tempes se réchauffèrent, elle se troubla, lui laissant penser que tout cela cachait quelque chose ; elle n'était toujours pas en mesure d'identifier clairement ses sentiments pour son compagnon de route. Ils s'étaient énormément rapprochés au cours de leur périple, à plusieurs points de vue. Mais qu'elle interroge un instant ce qu'elle ressentait, alors il était manifeste qu'elle éprouvait à son égard davantage qu'une innocente sympathie fraternelle.

Il avait dû remarquer sa gêne.

« Je pensais à ce que nous avons vu et vécu tous les deux. Aux conséquences de cette attaque, ce que les gens ont enduré. »

Quelque peu vexée, mais soulagée d'une certaine manière, elle répondit :
« Nous ne l'oublierons pas de sitôt. »

Il acquiesça, se tourna vers la fenêtre. « Il y a une chose que je ne comprends pas. Ces femmes et ces hommes se sont donné bien du mal pour déclencher ce chaos. Tu t'en souviens, j'en avais parlé avec Bollard, lorsqu'il est parti pour Istanbul. »

Je m'en souviens, pensa-t-elle. Ne peut-il jamais s'arrêter ?

« Je me demande à quel moment ils auraient considéré que leurs objectifs étaient atteints. Si même, peut-être, ce n'était pas déjà le cas. Les pamphlets et manifestes qu'ils ont écrits parlent d'un ordre juste et solidaire, qui ne peut être possible qu'après un nouveau départ. RESET. Remettre les compteurs du système à zéro. S'ils sapent les fondements mêmes de notre civilisation, s'ils s'en prennent à sa raison d'être, nous devons tout réorganiser. Bien sûr, nous ne connaissons pas encore les effets à long terme, mais pour renverser totalement l'ordre actuel, ce qu'ils ont fait n'a pas duré assez longtemps. Dans la plupart des États touchés, les gouvernements élus sont restés au pouvoir, et les structures d'avant se reconstruisent. Douze jours n'ont pas suffi. Est-ce qu'ils le savaient ? Avaient-ils prévu que le black-out s'éterniserait ? Je me demande en permanence ce que j'aurais fait à la place de ces tarés... Si j'étais allé aussi loin qu'eux, pensa tout haut Manzano, j'aurais pris des mesures pour le cas où on m'aurait coincé plus tôt que prévu. J'aurais fait en sorte que mes objectifs soient tout de même atteints. Regarde donc les images de leur arrestation et celles qui ont suivi. Ils n'ont pas l'air d'être dévastés. Bien au contraire ! J'ai l'impression qu'ils ont l'air satisfaits, voire triomphants.

– Sans doute voulaient-ils simplement devenir célèbres, comme tous les autres tueurs de masse. C'est ce qui leur est arrivé, et ils le savent. »

Il hocha la tête, regarda le sol, comme si la réponse à ces interrogations pouvait s'y trouver.

« J'ai un sombre pressentiment, rétorqua-t-il. Comme si quelque chose d'autre allait arriver.

– Tu sais quoi ? fit Shannon. Je dois partir pour Bruxelles, j'ai des rendez-vous avec des dirigeants politiques...

– Tu es maintenant une femme très sollicitée.

– Peut-être même que Sonja acceptera de parler devant ma caméra. C'est quand même grâce à elle que nous avons pu découvrir RESET. T'as envie de m'accompagner ? Ça te changera les idées. »

Istanbul

« Qu’auriez-vous fait à leur place ? » demanda Bollard. De la fenêtre de sa chambre, il pouvait voir descendre le soleil incandescent derrière les toits de la ville.

« Je ne connais pas le dernier stade des analyses de RESET, répondit Manzano en visioconférence avec le fonctionnaire. Avez-vous pu en reconstituer les éléments ?

– Les premières parties, oui.

– On y parle des attaques des semaines passées ?

– On ne sait pas encore. Ce sont des milliers de conversations avec des développeurs et des millions de lignes de code. Qu’est-ce que vous voulez savoir ?

– Les attaques ont l’air de s’être toutes produites le premier jour. Avons-nous des indices laissant à penser que les terroristes continuaient de manipuler les systèmes ?

– Non.

– Vous m’avez demandé ce que j’aurais fait à leur place : j’aurais fait en sorte que les cyberattaques puissent continuer, même si je n’avais plus été en mesure de le faire moi-même. J’aurais placé des bombes à retardement dans les systèmes électriques qui exploseraient sitôt les réseaux de nouveau en état de marche et dans le cas où je serais incapable de les déconnecter une fois de plus. »

Bollard fixa l’écran quelques secondes. Les terroristes n’avaient pas eu tout à fait tort sur ce point : Manzano pensait comme eux. À moins qu’il ne soit devenu purement et simplement paranoïaque après tout ce qu’il avait enduré.

« Lors de ma première visite sur RESET, je suis tombé sur une discussion où il était question d’une *backdoor*, poursuivit l’Italien. À quoi bon une porte dérobée lorsqu’on est déjà à l’intérieur ?

– Pour s’infiltrer lorsque tout le monde croit que les systèmes sont de nouveau sûrs... » compléta Bollard.

Manzano haussa les épaules.

« Je ne suis certainement pas le premier à penser comme ça. A-t-on des pistes pour Pucao, Jusuf et von Ansen ? »

Bollard répondit par une question : « Vous pensez que ce n'est pas encore fini ?

– Je ne sais pas. Je pars pour Bruxelles. Je vous fais signe de là-bas. »

L'écran devint noir.

Pour la énième fois, Bollard composa le numéro de son contact à la Croix-Rouge.

« François, le salua à l'écran un visage ridé aux cheveux gris, je suis désolé. Nous n'avons pas encore trouvé tes parents ni tes beaux-parents. »

Orléans

« Non ! » cria un soldat à quelques personnes des premiers rangs, suffisamment fort pour que Doreuil et les Bollard l'entendent. Pour l'instant, personne ne peut retourner dans la zone interdite !

– Mais où va-t-on aller, alors ? demandèrent quelques personnes.

– Rester ici !

– Je ne reste pas une seconde de plus », lança Doreuil à ses amis, en criant, afin de couvrir le brouhaha.

Vincent Bollard ne répondit pas. Elle put lire dans ses yeux l'angoisse de ne plus jamais pouvoir retourner chez lui.

« Il n'y a que cent trente kilomètres pour aller à Paris. On peut y arriver, d'une façon ou d'une autre. Puisqu'il y a de nouveau du courant, on peut faire le plein. On peut peut-être prendre un taxi ou louer une voiture. Je payerai le prix qu'il faut ! Ou peut-être même y a-t-il de nouveau des trains. »

Bollard agita la tête, en signe de doute.

« Notre appartement est dans tous les cas plus confortable qu'ici ! » s'écria-t-elle. Elle remarqua qu'elle avait dit « notre ». Elle n'avait pas encore vraiment réalisé que son époux n'était plus. Elle ne pouvait se faire à l'idée d'être seule.

« Céleste et toi, vous venez ! Vous logerez chez nous... chez moi... jusqu'à ce que vous puissiez regagner votre maison. »

Bruxelles

Manzano enlaça le vieil homme, le sourire aux lèvres.

« Je n'étais encore jamais venu à Bruxelles, commença Bondoni, en souriant. Je me suis dit, tu vois, que c'était l'occasion. Il fit une tape amicale sur l'épaule de son voisin. T'as pas l'air en pleine forme, mon vieux ! C'est vrai, tout ce qu'on raconte ? Tu as mis les terroristes hors d'état de nuire à toi tout seul ?

– Je m'en suis même pas approché », répondit Manzano. Il étreignit la fille de Bondoni, qui partageait avec son père une suite luxueuse à l'hôtel, en attendant que l'eau coule de nouveau chez elle.

« Tes copines ont pu rentrer saines et sauves également ?

– Parfaitement !

– Puis-je te présenter Antonio Salvi ? demanda Bondoni en poussant devant lui l'homme mince aux cheveux fins qui se tenait en retrait. C'est sa chaîne qui paye tout ici. Il désigna la chambre du menton. Y compris le retour d'Innsbruck en jet privé. Il voudrait faire un reportage sur moi. Il a appris je ne sais pas trop comment que ma vieille Fiat t'avait conduit jusqu'à Ischgl, d'où... »

Berlin

Le secrétaire d'État Rhess a au moins perdu six kilos au cours des derniers jours, pensa Michelsen lorsqu'il se leva.

« D'abord, une bonne nouvelle. Les systèmes de communication fonctionnent de nouveau dans de vastes régions. Nous tous, ici, avons déjà la chance de pouvoir téléphoner à nos proches et à notre famille, de lire les informations sur Internet et de regarder la télévision, même de manière aléatoire. Nous devons donner le plus de renseignements possibles sur ce que nos citoyens doivent faire dorénavant, notamment concernant l'approvisionnement en eau et en vivres. Sitôt que les médias informeront sur l'ampleur de la catastrophe, nous serons la cible de blâmes et de critiques croissants. Pour le gouvernement, comme pour toutes les organisations d'État, c'est à la fois un grand danger et une grande chance. De nombreuses questions vont nous être adressées. Pourquoi nos systèmes étaient-ils si fragiles ? Quelles responsabilités portent les compagnies d'électricité, et à

quelles conséquences devront-elles faire face ? Pourquoi les systèmes d'urgence étaient-ils si insuffisants ? Pourquoi les réseaux téléphoniques ont-ils si vite cessé de fonctionner ? Comment de tels accidents ont-ils pu se produire dans des centrales nucléaires qui avaient pourtant brillamment réussi tous les tests de sécurité ? Jusqu'à quel point les compteurs communicants et le réseau électrique intelligent du futur sont-ils intelligents ? Et, surtout : sont-ils réellement sûrs ?

– On n'a pas fini d'en débattre, s'immisça la ministre de l'Environnement. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas jeter le bébé avec l'eau du bain. C'est le système actuel qui a été déconnecté. En conséquence de quoi, il n'était pas plus sécurisé que ceux du futur. Ça ne peut qu'être mieux, non ?

– Je ne suis pas ici pour prendre position, répondit calmement Rhess. Mais pour nous préparer aux discussions à venir. Celle-ci en fera partie. »

Bruxelles

Angström réalisa qu'elle riait trop et trop fort, mais, après le cinquième verre de vin, ça n'avait guère d'importance. Fleur van Kaalden, Chloé Terbanten, Lara Bondoni et Lauren Shannon n'en seraient pas indisposées. Elles avaient bu davantage.

L'hôtel avait rapidement repris du service. Les réserves d'alcool n'avaient pas souffert du black-out ; elles étaient donc au bar, occupées à descendre le contenu de leurs verres, relâchant la pression. Angström n'était pas étonnée que les gens soient si joyeux, comme si rien ne s'était passé. Aujourd'hui, ils voulaient simplement chasser l'angoisse, la torture, les doutes des semaines passées.

Manzano les regardait. « J'en ferais bien de même, observa-t-il en vidant un verre. Mais je suis fatigué. Je suis un vieil homme, comme le père de Lara.

– Je vais vous abandonner également », fit Angström, remarquant, en descendant de son tabouret, que sa tête tournait. Elle asséna une tape amicale dans le dos de van Kaalden, lui adressa un signe ainsi qu'à la journaliste.

Sur le chemin, en direction de la réception de l'hôtel, Manzano rompit le silence en premier. « Je m'excuse encore une fois pour le pétrin dans lequel je t'ai mise... Je... je ne savais pas où aller, sinon.

– Je n’aurais pas dû vous conduire à nos bureaux, répondit-elle. Heureusement que je l’ai fait quand même.

– Tu vas trouver un taxi ? demanda-t-il.

– Sans aucun doute. Les stations-service fonctionnent de nouveau. Mais pas le chauffage à la maison. Elle se mit à rire. Mais je m’y suis habituée !

– Tu peux prendre une douche dans ma chambre, l’invita Manzano, quelque peu gêné. Ce ne serait pas la première fois.

– Tu tiens vraiment à m’enfermer dans ta chambre.

– Exactement. »

Ils avaient atteint la porte d’entrée de l’hôtel, devant laquelle attendaient quelques taxis. Ils s’enlacèrent en guise d’au revoir. Ils s’embrassèrent. Une fois encore. Angström sentait ses mains dans son dos, sur ses épaules, tandis que les siennes passaient sur ses hanches et son cou. Sans se lâcher, ils gagnèrent l’ascenseur en vitesse, sans prendre garde aux autres clients, se pressèrent dans le couloir du deuxième étage où Manzano sortit la carte magnétique d’ouverture de sa poche et ouvrit. Il la poussa, elle le tira à l’intérieur de la chambre, ses mains sous son pull-over, les siennes sous son chemisier, sur ses fesses, ils trébuchèrent dans la pénombre, manquant de tomber. Elle se rattrapa, trouva la carte encore dans sa main, la passa dans la fente près de la porte afin d’activer l’électricité.

En un clic léger naquit une lumière chaude, tamisée.

« Puisque nous en sommes là, murmura-t-elle alors qu’il lui embrassait le cou, j’aimerais te regarder. »

Il atteignit le variateur et tamisa la lumière jusqu’à une semi-obscurité. « Mais nous devons l’économiser. Je ne suis pas un si beau spectacle. »

Elle embrassa la cicatrice de son front.

« Ça reviendra. »

Berlin

Michelsen et d’autres collaborateurs s’étaient procuré une voiture avec chauffeur pour rentrer chez eux, pour la première fois depuis plus d’une semaine. Elle était la dernière dans le véhicule, ses collègues ayant déjà été déposés. Elle trouva sinistre la course en ville. Sur la plupart des façades, les

publicités rayonnaient de nouveau, des noms de commerce, des logos d'entreprises. Sur les trottoirs s'accumulaient les ordures. De nombreux sacs poubelles étaient déchirés, leur contenu dégueulait sur la route. Des sacs en plastique garnissaient la chaussée et apparaissaient dans les phares du véhicule. Chiens et rats erraient alentour.

Devant eux, sur le bord de la chaussée, apparurent de grands arcs inquiétants, de plusieurs mètres de haut, entre deux épaves automobiles. Des côtes, réalisa Michelsen, les côtes d'un gigantesque cadavre animal.

« C'était quoi ? cria-t-elle au chauffeur. C'était beaucoup trop gros pour un bœuf.

– Les restes d'un éléphant du zoo, autant que je sache, répondit l'homme, sans se troubler. De nombreux animaux se sont échappés du zoo ces derniers jours. »

Elle repensa à la girafe et à ses petits.

« La plupart ont été débités par des personnes affamées, continua le chauffeur.

– On peut donc manger de la viande d'éléphant ? » s'interrogea Michelsen, bouleversée.

Le chauffeur s'arrêta. Ils convinrent d'un horaire pour qu'il vienne la chercher le lendemain. En descendant, quelques gouttes de pluie tombèrent sur son visage. Elle se fraya un passage à travers les ordures et, en quelques enjambées, elle fut chez elle.

L'air de l'appartement était froid et humide, ça sentait le renfermé. La lumière fonctionnait. Au fond, c'était un peu comme si elle rentrait de longues vacances, pensa-t-elle. Elle supposa qu'il lui serait impossible de fermer l'œil. Elle déboucha une bouteille de vin rouge, se servit un verre et s'installa à la fenêtre de la cuisine sombre. Elle but une grande lampée, regarda les lumières de la ville, dans la nuit, qui commençaient à trembloter devant ses yeux. Un frisson la traversa malgré elle, avant qu'elle se mette à pleurer sans retenue, incapable de s'arrêter.

La Haye

Il est parti, annonça le réceptionniste. Pour un autre hôtel, lui avait confié l'Italien. Il prétendit être journaliste. S'il pouvait lui donner le nom de cet hôtel, il aimerait l'interviewer. Beaucoup aimeraient, répondit le réceptionniste. Il a même exigé que je ne lui transmette plus les appels. Puis il est parti ? Pourquoi ? Votre hôtel n'était pas assez bien pour lui ? Ça se pourrait, répondit-il. Maintenant qu'il y a le courant partout. Oui, c'est comme ça qu'elles sont, les stars, pas vrai ? Le réceptionniste haussa les épaules. Pour l'amadouer, afin que l'homme lui indique où Manzano était descendu, il dut poser un billet de cent euros sur le guichet.

Il héla un taxi.

Quatorzième jour – vendredi

Bruxelles

« Bonjour » dit Manzano lorsque la Suédoise ouvrit les yeux. Encore endormie, elle le regardait en clignant des yeux, jeta ensuite un coup d'œil alentour.

« Ma chambre d'hôtel, lui rappela-t-il. Tu es restée pour une douche.

– Je m'en souviens. » Elle s'étira avant de disparaître dans la salle de bain.

Il se rendit à la fenêtre, écarta les rideaux, regarda au dehors. Il entendit l'eau couler. Le portier lui avait expliqué que l'hôtel était avantagé concernant l'approvisionnement, notamment en eau courante, dans la mesure où y descendaient régulièrement diplomates et hommes politiques. Raison pour laquelle l'eau coulait ici à flots, ce qui n'était pas le cas dans la grande majorité des foyers de la capitale belge.

Ils s'habillèrent pour descendre dans la salle de petit-déjeuner. Sur le long buffet, une seule variété de pain, de fromage et de saucisse. Du chocolat en portions individuelles. Des carafes d'eau, du thé et du café. Sur un écriteau manuscrit, la direction présentait ses excuses pour ce choix frugal, et promettait de mettre tout en œuvre pour un retour rapide à la normale.

« Bonjour ! » les accueillit Shannon avec un large sourire.

Elle était seule à l'une des tables ; devant elle, un ordinateur portable et un café. Elle les jaugea des pieds à la tête.

« Vous avez bien fait la fête hier ?

– Et toi ?

– Aucune idée de combien de temps ça a duré.

– Où est Bondoni ?

– Il doit encore dormir. »

Les doigts alertes, elle tapa quelques mots sur son clavier.

« Désolé, un mail. Je dois bientôt partir. Vous avez des nouvelles de Bollard ? »

Une fois de plus, elle les regarda, non sans insistance. « Ouais. O.K. Vous aviez mieux à faire. »

Ses sous-entendus agacèrent Manzano. « Il me faut un truc à manger et un bon café. »

Lauren referma son ordinateur et bondit. « Vous me tenez au courant, hein, s'il y a du neuf pour Bollard, hein ? »

Et elle partit.

Piero respira profondément. « Incroyable, toute cette énergie », remarquait-il.

Sonja passa son bras autour de sa taille.

« Faisons le plein nous aussi », proposa-t-elle en le tirant vers les pots de café.

Istanbul

À travers le miroir sans tain, Bollard observait l'interrogatoire d'un Japonais. L'homme avait l'air calme, concentré. À l'instar des autres, dès le début il avait fait savoir qu'il parlait et comprenait excellemment l'anglais.

Lorsque, voilà quelques jours, il était apparu sur les listes des suspects, certains s'en étaient étonnés. Des terroristes japonais ? Bollard avait dû leur rafraîchir la mémoire avec l'attaque au gaz sarin de la secte Aum dans le métro tokyoïte en 1995 ou avec le massacre de l'aéroport de Tel Aviv en 1972.

Depuis son arrestation, le Japonais n'avait pu dormir que deux heures. Dans six cellules, les unes à côté des autres, ils interrogeaient les sept hommes et la femme. Trois d'entre eux avaient été blessés par balles, on les interrogeait moins longuement et sous surveillance médicale. Le matin suivant l'assaut, des collaborateurs de plusieurs services de renseignement européens et de la CIA étaient arrivés. Seuls ou accompagnés de fonctionnaires turcs, ils menaient les interrogatoires. Jusqu'alors, les terroristes ne s'étaient pas exprimés sur le déroulement des attaques. Cependant, ils ne les niaient pas, bien au contraire. Bollard trouvait

intéressant qu'aucun ne se soit encore exprimé de manière désobligeante à propos de minorités. C'était typique des terroristes, en fonction de leurs antipathies, on les classait à droite ou à gauche.

« Combien vous touchez pour nous garder ici et nous torturer ? demanda le Japonais au fonctionnaire qui lui faisait face.

– Vous n'êtes pas torturés.

– Priver quelqu'un de sommeil, c'est de la torture.

– Nous avons de nombreuses questions, toutes requérant des réponses rapides. Dès que vous aurez répondu, vous pourrez dormir.

– Pouvez-vous vous offrir une Rolls avec votre paye ? »

Le terroriste menait la conversation comme un directeur des ressources humaines, trouva Bollard.

Le fonctionnaire turc resta de marbre. « On n'est pas là pour parler de mon salaire.

– Si, c'est précisément ce dont il s'agit, répondit tranquillement le Japonais. Vos supérieurs peuvent se payer une Rolls. Et les hommes qui payent vos chefs peuvent même se payer un garage entier de ces carrosses de luxe. Pendant que vous accomplissez la basse besogne, ils sont bien au chaud dans leurs villas et les soixante-douze vierges sont même déjà là pour les satisfaire.

– Je vais vous décevoir, mais je ne crois pas en de telles choses.

– Vous trouvez ça juste, vous ? Juste de passer toute la nuit avec un type comme moi, tandis qu'ils font des tours de Ferrari avec des créatures pulpeuses ?

– Il ne s'agit pas de justice.

– Alors de quoi ? »

L'ordinateur de Bollard se mit à vibrer dans la salle de repos. Dans la fenêtre du visiochat apparut le visage de Christopoulos.

« Regarde-moi ça, annonça le Grec en ouvrant une autre fenêtre avec des lignes de code. C'est déjà converti en pseudo-code. »

Si pas de code de blocage dans les dernières 48 heures

Activer phase 2

« Activer quoi ? demanda Bollard.

– On ne sait pas encore. On sait simplement que ça ne servait pas à

l'activation des codes SCADA de Dragenau ni des compteurs communicants italiens ou suédois. Il faut bien noter que les analyses effectuées jusqu'à présent sur leur stratégie d'attaque mettent en évidence qu'un tel code n'a pas encore servi. »

Bruxelles

« C'est précisément à ce genre de trucs que je pensais ! » s'écria Manzano.

Le visage de Bollard, en raison de la lumière, était vert. « Cachées quelque part au cœur des systèmes, dorment encore des bombes à retardement, dit l'Italien. Peut-être pas dans tous, mais dans une partie. Elles n'ont pas été activées mais sont bloquées sur ordre. Au moins toutes les quarante-huit heures. Et si ça ne se produit pas... Boum ! Rebelote. »

Lauren et Sonja lorgnaient par-dessus l'épaule de Piero, tout en se tenant, tout comme Carlo Bondoni, à l'extérieur du champ de la caméra du portable

« À quand remonte l'assaut ? » s'enquit Angström.

Manzano compta. « Une trentaine d'heures, répondit-il en chuchotant.

– Mais l'ordre de blocage n'a pas nécessairement été transmis peu auparavant, soupira Shannon. Il a peut-être été envoyé avant-hier.

– Alors t'aurais déjà pu faire un reportage sur ses conséquences », répondit l'Italien à voix basse.

– Qu'est-ce que c'est que ces messes basses ? demanda Bollard.

– Donnez-moi un accès aux bases de données RESET ! exigea Manzano. Et nous avons besoin des logs de tous les appareils d'Istanbul et de Mexico. »

Berlin

« Il est difficile d'évaluer déjà les effets sur des pans entiers de l'économie », commença Helge Domscheidt, du ministère de l'Économie.

Michelsen trouva que la plupart des participants présentaient mieux que la veille. Des cernes moins marqués sous les yeux, une tenue moins avachie, une meilleure humeur en général.

« La plupart des industries de productions ont dû arrêter leur activité. Nombreuses sont les firmes qui resteront fermées pendant des jours, voire des semaines, parce que matières premières et matériaux manquent. Il y a encore des goulots d'étranglement concernant l'approvisionnement énergétique. Environ dix pour cent des centrales existantes ont subi de lourdes avaries. Il faudra des mois pour effectuer les réparations nécessaires. Ça signifie alors, pour les branches industrielles consommant beaucoup d'énergie, comme la production de papier, de ciment ou d'aluminium, des délais très longs avant la remise en route. Nous devons envisager, lorsque c'est possible, de remettre en marche, pour des périodes transitoires, les centrales nucléaires qui peuvent encore l'être.

– Hors de question ! l'interrompt le ministre de l'Environnement, de l'Écologie et de la Sécurité nucléaire. Après les accidents de Philippsburg et de Brokdorf, c'est exclu.

– Mais il y a fort à parier que les industriels en feront la demande. Par ailleurs, les petites et moyennes entreprises, le maillage économique de notre pays, n'ont pas été épargnées par le black-out. Elles font face à des problèmes plus graves encore puisqu'elles retiennent moins l'attention que les grosses multinationales, et qu'elles sont moins soutenues par les banques. Pour éviter l'effondrement de l'économie allemande dans les mois et les années à venir, nous devons mettre en place un vaste programme d'aide. Et même, ajouta-t-il, la voix sombre, il n'est pas certain que notre république retrouve jamais sa place dans le monde. Sans compter que nous ne pouvons pas espérer de plan Marshall de la part des États-Unis, cette fois. Ils ont presque autant été touchés que nous. Par ailleurs, nous ne sommes pas les seuls à avoir besoin d'aide, tous les États européens sont dans la même situation. Ça signifie que nombre de nos partenaires les plus importants feront défaut et ne se remettront que lentement, si toutefois ils y arrivent, de leurs séquelles. Mais ce n'est qu'un début. À moyen terme, les marchés européens et américains ne pourront plus acheter aux pays émergents, tout du moins pas dans les quantités habituelles. C'est-à-dire que la Chine, l'Inde, le Brésil et d'autres seront amenés à composer bientôt avec une hausse du chômage engendrant des conflits sociaux ainsi qu'une instabilité politique. L'économie émergente de ces pays va alors s'effondrer ; un cercle vicieux. Chez nous aussi, sans programme d'aide, les taux de chômage vont augmenter de manière considérable. Les conséquences sociales ne sont pas encore prévisibles.

Quelques chercheurs en économie nous prédisent la situation de l'Amérique latine : une petite classe sociale riche, des classes moyennes qui disparaîtront et la majeure partie de la population ayant des conditions de vie misérables et incertaines.

– En prenant les mesures politiques de rigueur, on pourrait endiguer ça, interrompit le chancelier.

– Si la majorité en était d'accord... Je crains que beaucoup de gens, y compris dans cette pièce, ne réalisent pas encore à quel point ces événements peuvent engendrer des effets à long terme, quelles conséquences ont eu autrefois des situations sociales et économiques analogues. Mais ce n'est pas une fatalité, et j'aimerais le rappeler.

– Et d'où viendra l'argent pour les programmes d'aide ? demanda le ministre des Affaires étrangères. La plupart des États étaient déjà lourdement endettés avant les événements, ou même en faillite. »

Domscheidt évita le regard de son interlocuteur, en montrant une mine taciturne. « Le ministre des Finances pourra vous répondre, j'imagine. »

Istanbul

« Qu'est-ce que c'est que ce code de blocage ? Et que se passe-t-il lorsqu'il n'est pas activé ? » demanda Bollard.

Penché au-dessus de la table, il s'appuyait d'un de ses bras, tapant de l'index de sa main libre sur la feuille imprimée.

« J'ai déjà dit que j'en savais rien », répondit l'homme, un des terroristes français. Bollard pouvait s'entretenir avec lui dans sa langue maternelle. Il était en colère que le suspect français appartienne au groupuscule. Depuis toujours, ses compatriotes avaient provoqué les changements à grands renforts de violence et de brutalité.

« Écoutez-moi bien, murmura si doucement Bollard que les micros des caméras de surveillance ne pouvaient rien entendre, et il l'attrapa par le col. Si, où que ce soit en Europe ou aux États-Unis, il y a une nouvelle coupure de courant et que des gens meurent encore parce que vous ne me dites pas à quoi sert ce code de blocage, alors je peux procéder autrement. Tout autrement. Et je vous assure que vous ne savez pas de quoi nous sommes capables. »

On pouvait être traîné devant les tribunaux pour de telles menaces ; Bollard n'était pas sans le savoir. Il relâcha l'homme, en colère contre lui-même.

« Vous n'avez pas le droit de me menacer de me torturer ! s'écria le hacker.

– Qui vous menace ?

– Vous ! C'est contraire aux droits de l'homme. »

Bollard se pencha de nouveau dans sa direction, son front presque en contact avec celui de l'autre.

« Vous me parlez de droits de l'homme ? Les millions de personnes affamées, assoiffées, gelées, ces malades morts faute d'avoir été pris en charge, ces gens innocents, ils n'avaient pas de droits ? À quoi sert ce code de blocage ?

– J'en sais vraiment rien », réaffirma-t-il. Son visage était blême, son front couvert de sueur. Il n'avait pas été entraîné à subir des interrogatoires musclés. Il n'allait pas tarder à lâcher le morceau. Le fonctionnaire se demanda jusqu'où il pouvait aller pour lui arracher tout ce qu'il savait.

Mais si ce type n'était réellement au courant de rien ?

Berlin

« La bonne nouvelle, entama Volker Bruhns, secrétaire d'État au ministère des Finances, c'est que la plupart des banques ont rouvert. L'approvisionnement de la population en argent est assuré. Mais, comme vous pouvez vous en douter, il y a de moins bonnes nouvelles. Afin d'éviter un retrait massif aux conséquences néfastes, il est provisoirement limité à cent cinquante euros par personne et par jour. Les bourses européennes et américaines restent fermées jusqu'au milieu de la semaine prochaine. Techniquement, elles pourraient rouvrir, mais les marchés doivent d'abord respirer et digérer tout ça avant de pouvoir de nouveau fonctionner. Au dernier jour d'ouverture, vendredi dernier, les plus importants indices européens et américains ont perdu environ soixante-dix pour cent. Certaines entreprises allemandes qui pesaient encore des dizaines de milliards voilà deux semaines, eh bien !, le premier super riche venu pourrait se la payer en

petites coupures. L'euro s'est effondré, bien que la Banque centrale ait inondé les marchés. C'est naturellement une catastrophe du point de vue de l'importation indispensable de pétrole et de gaz, qui ont augmenté astronomiquement selon ces mécanismes, avec la probabilité que notre approvisionnement soit coupé, parce que nous ne pouvons plus payer. Heureusement, si nous sommes cyniques, le dollar a suivi également cette semaine, après l'attaque contre les États-Unis. Ça réduit un peu les coûts de l'import, dans la mesure où les transactions de pétrole et de gaz s'effectuent en dollars. Ajoutons tout de même que nos réserves stratégiques suffisent encore pour les prochains mois et que l'augmentation des prix ne sera effective que plus tard, dans la mesure où ils ont été définis par des contrats à longue échéance. »

Il reprit son souffle et continua sans presque marquer d'arrêt : « L'évolution des marchés de valeurs et de matières premières n'est pas prévisible. Peut-être, après la fin du black-out, y aura-t-il des réactions positives. D'autre part, les marchés n'ont pu réagir à la dégradation de la situation des semaines passées. Les putschs militaires au Portugal, en Espagne et en Grèce, par exemple, ne resteront pas sans conséquences. Le prix des obligations, y compris des obligations allemandes, est loin au-dessous de celui des grecques, des irlandaises, des italiennes ou des espagnoles à la pire période de la crise financière. *De facto*, il nous est impossible de nous financer pour l'instant grâce au marché financier. Ça signifie que l'Allemagne ne pourra plus, d'ici quelques mois seulement, honorer ses crédits ni payer ses fonctionnaires et ses retraités. De nombreux États européens ont été confrontés à ce problème par le passé. Les marchés financiers internationaux se trouveront alors au bord de l'effondrement, en comparaison duquel toute la crise économique que nous avons traversée ne sera rien. Il appartient maintenant aux politiques d'éviter le pire. Les scénarios possibles – il regarda sa montre – doivent être présentés et discutés dans quatre heures lors d'une visioconférence avec les chefs de gouvernement des États du G20, des représentants de la Banque centrale européenne, de la Réserve fédérale et du Fonds monétaire international. »

Paris

Le trajet en train entre Orléans et Paris dura une éternité.

Ils atteignirent la capitale dans l'après-midi. Entourés de plusieurs dizaines d'autres voyageurs, les Bollard attendaient à la station de taxis, tandis que Doreuil retournait dans le hall de la gare afin de trouver quelqu'un susceptible de leur venir en aide. Même les guichets étaient ouverts. Mais tant de gens s'y pressaient qu'elle renonça et rejoignit les autres. Lorsqu'une voiture apparut, une bousculade éclata. Deux autres véhicules arrivèrent. Ils s'arrêtèrent alors qu'ils n'avaient pas de lumineux, l'un d'entre eux directement devant Vincent Bollard. Le chauffeur abaissa la vitre et leur demanda leur destination.

Annette lui donna l'adresse.

« Cent cinquante euros, demanda l'homme.

– C'est... », voulut-elle dire, avant de se raviser. En temps normal, le tarif habituel pour cette course était d'une trentaine d'euros.

« Entendu, lâcha-t-elle d'un ton sec.

– Montez.

– La moitié d'abord, fit l'homme en tendant la main.

– Vous venez d'où ? demanda l'homme avec curiosité tout en mettant les gaz.

– Orléans », répondit abruptement Doreuil. Elle n'avait nulle envie de s'entretenir avec ce voleur.

« Ah ! Bon Dieu, s'exclama-t-il. Je croyais que c'était une zone interdite. Ils l'ont dit aux infos. »

Les rues étaient encore plus sales qu'à Orléans ; il y avait même des cadavres d'animaux à la panse gonflée. Ici aussi roulaient essentiellement des véhicules d'urgence et des blindés. La voiture filait tout de même à 60 km/h. Il rit. « Chez nous, à Paris, c'est pas beaucoup mieux. »

Doreuil le haïssait en raison de ses allusions, mais elle demanda pourtant : « Pourquoi ?

– Parce qu'il y aurait un nuage qui serait venu d'en bas, de la centrale. C'est pas grave, qu'ont dit les officiels. Il haussa les épaules. La pluie d'après a tout rincé. Plus de risque. C'est ce qu'ils disaient, en tout cas. (Il fit un grand mouvement de la main, comme pour se débarrasser de quelque chose.) Pff, toute façon, je préfère les croire. Sinon, je pourrais pas vivre tranquille. »

Elle ne répondit rien. Elle se passa la main dans les cheveux, une sorte de tic, et l'examina à la dérobée.

« Et vous avez besoin de quelque chose, sinon ? demanda l'homme avec insouciance. À manger ? À boire ? Je peux vous trouver quelque chose. Pas évident en ce moment de dénicher quoi que ce soit.

– Non merci », répondit Doreuil, rigide.

Arrivés devant chez elle, elle lui paya la seconde moitié et releva le numéro de la plaque.

Après avoir ouvert la porte de l'appartement, elle soupira. « Enfin ! »

À l'intérieur, l'air était quelque peu rance, mais les pires effluves étaient restés dehors. Elle posa sa valise et alla vers le téléphone. Pas de tonalité. Elle se rendit alors à l'ordinateur, dans le bureau de Bertrand. Les Bollard la suivirent. Depuis que leurs enfants avaient déménagé à La Haye, elle s'était habituée à l'utilisation des moyens de communication modernes. Elle alluma le PC, lança Skype et cliqua sur le nom de sa fille. Quelques secondes plus tard apparut à l'écran le visage légèrement pixelisé de Marie. Elle sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle entendit Marie appeler les enfants. « Louise, Paul, venez ! C'est papy et mamy qui téléphonent. » Sa fille se tourna vers la caméra de son ordinateur. « Mon Dieu ! Qu'est-ce que je suis contente de te voir ! Vous allez bien ? »

Istanbul

« François ? François ? T'es encore là ? »

Il entendait la voix de sa femme, *via* les haut-parleurs de son ordinateur, comme si elle était étouffée. Il regardait l'écran, le visage mince et blême de son épouse s'estompait. Il ravala ses larmes.

« Il... sa voix fit défaut à Marie. Il doit être exhumé. Pour être enterré à Paris. »

C'est la deuxième fois qu'elle le disait. Ça l'accablait presque autant que l'annonce du décès lui-même.

« Je... je suis désolé, fit Bollard, la voix voilée. Je dois raccrocher maintenant. Faites attention à vous. Nous nous voyons rapidement. Je vous aime. »

Quelques secondes, il resta assis sans bouger. Il pensait à ses enfants, à Marie. Il devait rentrer chez lui. C'est lui qui avait envoyé ses beaux-parents

là-bas. Où il pensait qu'ils seraient en sécurité. Dans les collines idylliques des bords de Loire. Un instant il se revit, petit garçon, en train de chasser un papillon dans un champ devant le château de Chambord. Il ne pourrait jamais plus retourner sur les lieux de son enfance. Pas plus que Louise et Paul, qui aimaient tant y gambader.

Il se leva d'un coup, fila vers les cellules d'interrogatoire, entra en trombe dans la première. Deux fonctionnaires américains cuisinaient un terroriste grec. Sa chemise était trempée de sueur, sous les bras et au col. Ses lèvres tremblaient.

Sans même prêter attention aux Américains, le Français attrapa l'homme par le col et l'arracha à sa chaise.

« Mon beau-père est mort il y a quelques jours à côté de Saint-Laurent. Infarctus. Personne n'a pu appeler les secours. Saint-Laurent, vous savez ce qui s'est passé ? » murmura Bollard d'une voix rauque.

Le Grec le regardait les yeux exorbités, sans oser le moindre mouvement. Bien entendu, il savait.

« Mes parents, poursuivit Bollard en haletant, ont dû quitter la maison dans laquelle ma famille vivait depuis des générations. J'y ai grandi, moi. Mes enfants aimaient cet endroit. Et maintenant, on ne pourra plus jamais y retourner. »

Il appuya les jointures de ses doigts contre la pomme d'Adam de l'homme dont il ressentait toute la peur.

« Tu connais ce sentiment, poursuivit Bollard, ce sentiment, lorsqu'on sait qu'on doit mourir, dans bien des supplices, et que personne ne viendra vous aider, hein ? »

Il sentit que le Grec menaçait de s'effondrer, il affermit son étreinte. Les yeux du terroriste se mirent à briller, à s'emplir de larmes. Il réalisa à son regard qu'il avait compris à quel point il était sérieux.

« Ces codes de blocage, demanda Bollard, d'une voix plus sourde encore, plus rauque, qui doivent être envoyés toutes les quarante-huit heures. C'est pour quoi ? Qu'est-ce qu'on peut empêcher avec ça ? Combien de temps il nous reste, hein ? Parle, putain de connard ! »

L'homme tremblait comme une feuille, les larmes roulaient sur ses joues rebondies.

« Je... je... je ne sais pas, pleurnicha-t-il. Je n'en sais vraiment rien... »

Bruxelles

Il se hâta vers la dame de la réception, avec tant de précipitation que la jeune femme ne se tourna même pas dans sa direction, se contentant de poser symboliquement une main sur la banque d'accueil, tandis que son corps continuait de tourner. « Dans quelle chambre puis-je trouver Piero Manzano ? » demanda-t-il. Elle portait une sorte d'uniforme bleu avec un foulard, à la manière d'une hôtesse. Afin de souligner son empressement, il jeta un coup d'œil à sa montre. Elle regarda dans son ordinateur avec zèle. C'était si simple lorsqu'on avait l'air sûr de soi.

« Chambre 512.

– Merci. »

« Il y en a toujours quelques-uns, constata Manzano.

– De quoi ? voulut savoir Shannon qui filmait en permanence.

– Des logs relativement réguliers à des IP qui restent inchangées. »

Manzano désigna certaines des adresses réseau. Shannon et Angström se penchèrent par-dessus ses épaules, Bondoni approcha sa chaise pour mieux voir.

« Celle-là, celle-là et celle-là, nous les connaissons. Elles appartiennent à leur quartier général de Mexico. »

Il appela Christopoulos *via* le chat vidéo. Quelques secondes plus tard, il était en ligne.

« J'ai une liste d'adresses IP, fit Manzano. J'ai besoin aussi vite que possible d'un recoupement avec celles dont nous connaissons déjà les attributions.

– Je vois ce que je peux faire. »

Une bénédiction, pensa l'Italien, qu'Internet fonctionne de nouveau sans anicroches. Tant qu'il y aura du courant...

« Si c'était moi, je n'enverrais pas systématiquement le code de blocage au dernier moment, pensa-t-il à voix haute. Pour ne pas oublier.

– En outre, compléta Shannon, il faut que plusieurs personnes soient en mesure de le faire, au cas où l'une serait empêchée.

– Si nous avons été dans leur QG, réfléchit Angström à voix haute, et si nous avons été en charge d'envoyer ce code, qu'est-ce qu'on aurait fait ?

– Je l’aurais envoyé une fois par jour, à heure fixe, fit Shannon. C’est la manière la plus sûre.

– Et pourquoi donc ce blocage ? questionna Bondoni. Si une autre coupure intervient, où est le problème ? C’est ce que ces salopards voulaient, après tout.

– Pour ne pas gaspiller inutilement la poudre, répondit Manzano. Ce blocage empêche les bombes à retardement de se déclencher dans les systèmes électriques. Mais aussi longtemps qu’il n’y avait plus de courant, il n’était pas nécessaire de les activer. Elles ont été pensées justement pour cette situation : les réseaux ont été reconnectés et les terroristes déconnectés. Si les bombes déclenchaient des codes malveillants maintenant, tout repartirait à zéro. »

La fenêtre du chat signala un appel. Christopoulos.

« Oui ?

– Je vous ai envoyé la liste des adresses IP. Les adresses connues sont surlignées.

– Merci. »

L’Italien téléchargea le document. Plus de la moitié des lignes étaient en jaune.

« Bien. Ça réduit notre choix. Comparons-les résultats de notre dernière recherche... »

Il actualisa la liste de sa base de données.

« C’est encore beaucoup trop. »

Il rappela le Grec.

« Je vous envoie une liste de logs, fit-il. Regardez le plus vite possible quelles données sont adressées à quelles IP. On cherche une commande de blocage.

– Nous sommes absolument surchargés, répondit l’autre. Je vous envoie l’accès aux données. Vous pourrez chercher par vous-même.

– Mais ça va prendre beaucoup trop de temps !

– Désolé, on a vraiment trop à faire.

– Envoyez-moi ça », grogna Manzano. Un mail arriva sitôt après. Il se connecta à la base où les enquêteurs avaient enregistré toutes les données des serveurs et des ordinateurs trouvés sur les deux sites d’Istanbul et de Mexico afin de pouvoir les analyser.

Il vérifia les fichiers envoyés à la première adresse, correspondant aux

horaires de la liste d'adresses IP. Pour l'instant, il ne contrôlait qu'un fichier par IP. Grande était la probabilité qu'il y ait une IP dédiée au mécanisme d'activation de la bombe à retardement. C'est en tout cas ce qu'il aurait fait.

On frappa.

« J'y vais », annonça Angström.

C'est fastidieux, songea Manzano. Il devait systématiquement relever un horaire et un ordinateur sur la liste des IP, puis chercher les données correspondantes dans les fichiers de sauvegarde. Et dangereux, de surcroît. S'il avait raison, chaque minute comptait.

« Service de chambre », dit-on à la porte.

Il trouva à la septième tentative.

« Ça pourrait être ça. » Il regarda l'heure à laquelle le dernier ordre de blocage avait été envoyé.

Ça remontait à quarante-sept heures et vingt-cinq minutes.

« Des chiffres et des lettres, grommela Bondoni. Qui peut bien lire ça...

– Lui, il le peut », résonna une voix en anglais dans son dos.

Manzano se retourna. Angström se trouvait dans l'encadrement de la porte, la lame d'un couteau brillait contre sa gorge. Derrière sa tête, les cheveux bruns et bouclés d'un homme. Malgré la moustache, Manzano reconnut immédiatement ce visage. Il avait suffisamment eu l'occasion de le voir au cours des jours derniers, dans les bureaux de Bollard.

Jorge Pucao poussa Angström devant lui, en direction de Manzano. Le regard de la jeune femme était chaviré par la panique. L'Italien se raidit.

« Lauren Shannon, allez me chercher les cordons des rideaux et ligotez vos amis. »

Elle s'exécuta, les doigts tremblants. Après avoir arrachés les cordons, elle lia les mains de Bondoni dans son dos.

« Vous pourriez encore nous rejoindre, fit Pucao à Manzano.

– Vous n'existez même plus », rétorqua l'Italien.

Le terroriste eut un rire de compassion. « Ah ! Ah ! Bien sûr que si. Nous sommes des milliards. Des gens qui en ont ras le bol de la manière dont la civilisation occidentale et le capitalisme prédateur les réduisent en esclavage et les exploitent. Ceux qui n'en peuvent plus d'être écrasés, trompés et pillés par un petit groupe de criminels politiques, banquiers et chefs d'entreprise. Ceux qui ne supportent plus d'être parqués dans des rangées de lotissements, des clapiers, des bureaux-usines. Et toi, toi, Piero, tu fais partie de ces gens

qui en ont jusque-là. » Il tenait le couteau sous le nez de l'Italien. Sa voix perdit de sa superbe, prit un accent plus sympathique. « Tu es des nôtres. Et tu le sais bien. À moins que tu n'aies oublié l'époque où tu manifestais contre les politiciens corrompus en Italie ? Où tu te battais contre la mondialisation au sommet de Gênes ? Peut-être as-tu vieilli. Peut-être as-tu perdu tes illusions. Mais ne me dis pas que tes rêves se sont envolés.

– Dans mes rêves, jamais ne meurent de faim, de soif, de manque de soins, des centaines de milliers de gens. »

– Dans tes rêves, peut-être pas, mais c'est ce qui se passe dans la réalité ! Depuis des décennies, tous les jours dans le monde entier. C'est contre ça que tu es descendu dans la rue à Gênes ! C'est contre ça que tu t'indignes aujourd'hui encore ! Mais seulement en compagnie d'anciens combattants, autour d'un verre de vin. »

Il jaugea Manzano avant de poursuivre : « Je me trompe ? »

L'Italien devait bien admettre que son adversaire avait touché la corde sensible. Mais ce n'était pas le moment. Il fallait envoyer l'ordre de blocage.

« Et même si mes rêves étaient identiques aux tiens, ce n'est pas le cas de mes méthodes pour les réaliser.

– C'est bien pour ça que rien n'a changé jusqu'à ce jour, répondit l'autre avec patience. C'était déjà le cas en 1968. Des manifestations, une commune, des pavés qu'on jetait – et aujourd'hui ? Des directeurs de banque, des avocats, des médecins, des lobbyistes dans l'industrie, tout ça pour payer leur villa. Et qu'est-ce qu'ils ont provoqué ? Les riches deviennent plus riches, les pauvres plus pauvres. La jeunesse actuelle est aussi conservatrice, apolitique et lâche que ses arrière-grands-parents. On détruit l'environnement comme jamais. Dois-je continuer ? »

Il examina les liens que Shannon avait noués autour des poignets de l'Italien, pendant qu'il parlait. Puis il reprit : « Quand et comment de véritables changements ont-ils eu lieu ? Quand des sociétés ont-elles été renversées et de nouveaux systèmes mis en place ? Quand les démocraties européennes en ont-elles fini avec les privilèges puis, plus tard, avec le fascisme ? Quand les États-Unis ont-ils renoncé à la ségrégation ? Toujours après de grandes catastrophes. La masse a besoin de faire l'expérience d'une menace existentielle. Ce n'est qu'une fois qu'elle n'a plus rien d'autre à perdre que sa vie qu'elle est prête à se battre pour une existence meilleure.

– *What the fuck !* Des foutaises, tout ça ! s'emporta Shannon. Et

l'effondrement du communisme en Europe, alors ? La transition de régimes militaires en démocraties en Amérique latine ? Et le Printemps arabe, hein ? On n'a pas eu besoin de guerre mondiale pour tout ça !

– On la ferme et on continue à m'obéir, ordonna l'homme en agitant le couteau dans sa direction. L'effondrement du communisme est le fruit d'une guerre de plusieurs décennies. La guerre froide, ça vous dit quelque chose ? Ah ! Faut dire que vous étiez encore une morveuse.

– Et vous, vous étiez un vieux sage, peut-être ? » rétorqua la journaliste. D'un coup d'œil, Manzano tenta de la calmer.

Mais la discussion semblait plaire à Pucao, peut-être appréciait-il d'avoir un auditoire. « Vous n'avez aucune idée de ce qu'est une guerre, pontifia-t-il. En Amérique latine, les États-Unis et l'Europe ont mené de brutales campagnes, avec leurs régimes d'hommes de paille, provoquant des centaines de milliers de victimes. Ensuite, ce furent le Fonds monétaire international et la Banque mondiale, instruments des États établis pour empêcher un développement trop rapide des pays nouvellement industrialisés. *Idem* pour les pays arabes. Raison pour laquelle les peuples ont commencé à se soulever au bout d'un moment. Il n'y a qu'en Europe et aux États-Unis que les souffrances ne sont pas assez grandes pour provoquer des soulèvements, pour changer le cours des choses. Maintenant, les souffrances, elles sont là. Il faut juste que nous ne nous arrêtons pas si tôt. Nous devons continuer, puis tout changera. »

Pucao vérifia si Angström était fermement ligotée.

« Vous entendez ce que vous dites, au moins ? demanda la Suédoise. On a l'impression d'entendre ces types que vous voulez combattre. Des conneries, ces histoires du sacrifice pour aller au Paradis, de purification par le feu, de mesures douloureuses, avant que tout ne soit meilleur... »

Il les força à s'asseoir sur le canapé.

« Apportez également une corde pour vous, exigea Pucao.

– Dehors, il y a des gens qui meurent !

– C'est terrible, horrible, mais inévitable. C'est comme un avion détourné que vous devez abattre pour éviter le pire. Il faut en tuer quelques-uns pour en sauver beaucoup.

– *Son of a bitch !* s'écria la journaliste. Vous n'êtes pas celui qui prend la décision d'abattre l'avion, mais le terroriste qui le détourne.

– Il est fou », murmura Angström à Manzano.

Pucao noua la cordelette autour des poignets de Shannon et la poussa vers les autres. « Espérons que je n'aie pas besoin de vous bâillonner ! Un cri encore, et je vous bute tous. »

Soyez raisonnable, voulut lui dire Manzano, mais il savait à quel point il était inutile de faire appel à la raison chez un tel individu.

« Pas de souci, répondit Shannon, non sans une pointe d'insolence, j'ai assez parlé avec vous. »

L'autre ne tint pas compte de la remarque, prit place devant l'ordinateur et examina les fichiers. Manzano se demandait fébrilement ce qu'il pouvait bien avoir l'intention de faire.

« Bâtard, siffla le terroriste en se tournant brusquement vers ses prisonniers. T'as rien compris, ou quoi ? Rien du tout ? Même après que la police t'a tiré dessus. »

Manzano sentit monter la colère, mais il savait bien que c'était le mauvais moment pour perdre le contrôle de lui-même.

« Vous êtes bien informés, répondit-il, s'efforçant de paraître calme.

– On l'a tout le temps été, depuis très longtemps, précisa-t-il... Un court instant, il regarda dans le vide. Comment nous as-tu trouvés ? » demanda-t-il enfin.

L'Italien envisagea rapidement de lui dire la vérité. L'homme qui lui faisait face, à l'instar de tous les grands malades, était un incorrigible Narcisse. La moindre critique pourrait le rendre imprévisible.

« C'est vous qui avez placé les mails dans mon ordinateur ?

– C'est moi qui les ai écrits. C'est un autre qui les a mis.

– Bien écrits. La police est tombée dans le panneau. Mais le mec qui les a introduits dans mon ordinateur depuis votre plateforme centrale de communication, ce mec, vous devriez le virer. »

Pucao maugréa quelque chose d'incompréhensible en espagnol. Ça avait l'air d'un juron.

« Et, tant que vous y êtes, tous ceux qui étaient responsables de la sécurité, continua l'Italien. Pas évident d'embaucher des types compétents, hein ?

– Arrête, s'énerva l'autre, en effectuant un grand geste de la main. Tu crois que je ne remarque pas ton petit jeu ? Que tu essayes de me faire de la lèche ?

– On peut aussi vous insulter, intervint Shannon, avec froideur. Je préfère d'ailleurs. Sale taré ! »

Pucao sourit.

« Cette discussion m'ennuie. Dites-vous au revoir. Je suis désolé que vous ayez été là. Je n'étais venu que pour Piero. Tu sais que t'as été un sacré emmerdeur ?

– On me l'a dit souvent, ces derniers temps. »

Pucao s'approcha du canapé par-derrière, le couteau dans la main, et attrapa Angström par les cheveux.

Manzano bondit. Il y eut une seconde d'effroi, Pucao ne bougea pas, surpris par la manœuvre, puis, tous, ils se levèrent en même temps. « Tous ensemble ! » hurla l'Italien, se précipitant tête baissée contre l'abdomen du terroriste. Il trébucha et tomba, avant de se relever, l'air désorienté. Bondoni, vif comme l'éclair, lui asséna alors un violent coup de pied dans le genou ; l'autre perdit l'équilibre, et, Manzano, qui était parvenu, malgré ses mains liées, à monter sur le dossier du canapé, se jeta sur lui, de toutes ses forces. Les deux hommes heurtèrent violemment le mur. L'Italien ressentit une douleur fulgurante à la poitrine. Shannon, de son pied, frappa le terroriste à l'entrejambe. Il se courba en deux de douleur laissant apparaître la lame ensanglantée de son couteau et Shannon, de nouveau, frappa de toute sa colère. Manzano, qui peinait à respirer, parvint à se jeter contre le terroriste, dans un dernier effort ; tous deux roulèrent sur le sol. Il vit alors la chaussure d'Angström venir durement frapper le visage de leur agresseur et le sang gicler de ses lèvres. L'Italien se redressa pour s'agenouiller et se laisser retomber sur le terroriste avant que, de nouveau, enragée, Angström lui assénât une volée de coups de pied au visage. La chemise de Pucao était imbibée de sang.

« Le couteau, haleta Manzano. Où est le couteau ? » Ses sens se troublaient. Nulle trace de la lame dans la main du terroriste.

« Ici ! » fit Bondoni, qui le tenait de ses mains liées et s'attaquait déjà aux entraves de Shannon.

Manzano continuait de peser de tout son poids sur Pucao, rejoint rapidement par l'Américaine qui lui écrasa le visage du pied. Elle coupa les liens de Bondoni, d'Angström puis de l'Italien. Ils ligotèrent alors leur agresseur. Un filet de sang s'échappait de sa bouche, son visage était tuméfié, ses cils tremblaient et il peinait à respirer. Il ouvrit les yeux.

« Beaucoup trop d'erreurs », soupira Manzano en se tenant le côté gauche de la poitrine. Il avait dû se casser une côte. « C'est con pour quelqu'un qui se croyait infailible. »

Il alla vers l'ordinateur. Un voile noir troubla sa vision, il trébucha, parvint à se redresser.

Plus que dix minutes. Où était cet ordre ? Ici. Envoyer. Espérons qu'il s'agit du bon code. D'où peut bien venir tout ce sang sur le clavier ? Espérons qu'il a tout fait comme il faut. L'écran s'estompa sous ses yeux. Fenêtre de chat vidéo. Christopoulos.

« Oui ?

– Je vous ai envoyé une adresse IP et un code de blocage. Je crois que c'est ce que je cherchais, dit-il en peinant à respirer.

– Qu'est-ce qu'il vous est arrivé ? » s'inquiéta le Grec.

Manzano éluda la question et dit simplement : « Regardez-moi ça. Vite. Maintenant. » Sa tête tomba presque sur le bureau. Il se redressa, râlant d'une voix rauque : « Plus que neuf minutes.

« Quoi ?

– Faites ce que je vous dis.

– Piero ! » s'écria Angström. Elle bondit vers lui, suivie de Shannon. Angström palpa sa poitrine, pour découvrir une plaie béante sous sa chemise. Elle la comprima de la main.

Manzano sombra dans les affres de la douleur, glissa de sa chaise, inerte, rattrapé *in extremis* par Shannon. La Suédoise était penchée au-dessus de lui, il lisait de la panique dans son regard. Il eut l'impression d'entendre son nom au loin, encore et encore, de plus en plus faiblement – il n'aspirait qu'à dormir, dormir tout son saoul. Ses paupières retombèrent.

Christopoulos a-t-il réussi ? pensa-t-il. Froid. Sommeil.

Dix-neuvième jour – mercredi

Paris

Bollard fut accueilli par un déferlement de flashes lorsqu'il entra dans le hall. Il se figea, et, aveuglé, mit sa main sur ses yeux, se demandant quelle célébrité pouvait bien être attendue. Puis il entendit son nom. Les journalistes lui tendirent leurs micros, le bombardèrent de questions qu'il ne pouvait comprendre dans ce tumulte. Bollard prit ses enfants contre lui pour les protéger. Louise trépignait d'excitation, elle adressait aux caméras ses plus beaux sourires, et, pour finir – à la honte de son père – leur tira la langue, ce qui déclencha un nouveau déferlement de flashes et de grands rires dans l'assistance. Bollard se détendit alors. Comment les reporters étaient-ils au courant de son retour, et en quoi cela pouvait-il les intéresser ?

Il reconnut, parmi la foule, ses parents et la mère de Marie. Louise et Paul leur tombèrent dans les bras. La scène parfaite. Toutes les caméras filmaient – Bollard et sa femme en profitèrent pour contourner la meute.

« Est-il exact que vous allez recevoir la grand-croix de la Légion d'honneur ?

– A-t-on arrêté tous les terroristes ?

– Comment votre famille a survécu à La Haye, pendant ces dernières semaines ?

– James Turner, CNN. On dit que vous voulez démissionner d'Europol. Est-ce vrai ?

– Quand allez-vous être reçu par le président ?

– Que diriez-vous si on vous proposait de devenir ministre de l'Intérieur ? »

Bollard ne répondit à personne. Marie à son bras, il rejoignit le reste de sa famille. Les enfants, excités, parlaient à leurs grands-parents. Ils étaient loin

de penser au décès de leur grand-père. Bollard serra un peu le bras de Marie, en guise de réconfort, avant qu'elle n'embrasse sa mère.

Enfin, quelques policiers arrivèrent pour évacuer toute la famille et l'escorter jusqu'à un taxi. Alors qu'ils avaient pris place dans le minibus, Bollard se tourna soudain vers la foule.

« Je vous remercie pour cet accueil chaleureux. Mais je ne suis que l'un de ceux qui ont mis fin aux activités des terroristes. Remerciez-les. Je n'ai rien à ajouter. »

Il embarqua, la voiture se mit en marche, et, bientôt, ils n'entendirent plus les questions qu'on leur lançait.

Vingt-troisième jour – dimanche

Milan

Un vent frais soufflait sur la cathédrale de Milan. Sous eux, les lumières de la ville scintillaient. Sur la piazza del Duomo, des milliers de personnes manifestaient depuis des jours contre le gouvernement et pour demander un meilleur approvisionnement. Leur clameur, parfois, parvenait même à étouffer celle de la circulation.

« Tu te rends compte que c'est la première fois que je viens là ? demanda Manzano.

– C'est toujours comme ça, non ? répondit Angström. Lorsqu'on y habite, on pense qu'on peut le faire tous les jours. Et on ne le fait jamais. Sauf lorsqu'on reçoit de la visite. »

Le couteau avait provoqué une profonde entaille dans la poitrine de Manzano et lui avait éraflé le poumon, sans mettre ses jours en danger. Il avait dû passer quelques jours à l'hôpital, rendu de nouveau à son minimum opérationnel. À sa sortie, ils étaient restés un peu à Bruxelles. La Suédoise avait pris des congés, ils n'étaient guère sortis de l'hôtel où ils avaient pu se reposer, téléphoner à leurs amis et à leurs familles, échanger des mails, tout en s'étonnant d'être sortis indemnes de ces deux semaines d'horreur.

Internet et la télévision fonctionnaient sans difficulté, les médias ne parlaient que d'une chose. Jorge Pucao était encore auditionné par les enquêteurs, ainsi que ses complices d'Istanbul et de Mexico. La police aux frontières avait arrêté Balduin von Ansen à Ankara alors qu'il tentait de fuir. Ce serait bientôt au tour de Siti Jusuf. Il faudrait des années pour faire la lumière sur toute l'affaire. Et plus encore pour en effacer tous les stigmates.

Malgré un approvisionnement sommaire en électricité, de nombreuses régions continuaient d'être mal desservies en biens de première nécessité, des zones entières étaient inhabitables en raison des accidents dans les centrales

nucléaires ou dans les usines chimiques, des millions de personnes étaient déplacées. L'économie était ruinée pour des années, on s'attendait à une grande dépression. On n'avait pas encore pu arrêter le nombre précis de morts, des millions peut-être, en comptant les États-Unis et l'Europe, sans même parler des victimes à plus long terme. Mais ça aurait pu être encore pire. Les jours suivant l'arrestation de Jorge Pucao, les informaticiens avaient trouvé ce fameux programme devant être bloqué toutes les quarante-huit heures et infiltré dans les réseaux européens et nord-américains. Lorsque les populations connurent les mobiles des terroristes, elles s'étaient enflammées, animées de l'envie de les lyncher. Depuis quelques jours, la colère grondait contre les responsables au pouvoir qui n'avaient pas su anticiper les faits et qui se montraient maintenant incapables de revenir à l'état antérieur des choses. Les émeutes se firent plus violentes et se propagèrent, aucun des gouvernements militaires au Portugal, en Espagne ni en Grèce ne rendit le pouvoir aux institutions démocratiquement élues.

Manzano se demandait si, peut-être, Pucao n'avait pas rempli ses objectifs. Pour l'heure, il ne voulait pas y penser. Il passa ses bras autour d'Angström. Malgré la douleur qu'il ressentait à la poitrine, il appréciait le panorama devant lui ; toutes ces lumières scintillant sous la voûte céleste. On entendait le tumulte de la foule, tout en bas, sur la place. Ils restèrent ainsi une minute, en silence.

Le téléphone de l'Italien, dans sa poche, émit un son indiquant la réception d'un message.

Il le lut.

« Lauren est bien rentrée aux États-Unis, chuchota-t-il à l'oreille de sa compagne.

– Je ne crois pas que Pucao ait raison, dit-elle en considérant les manifestants, petits comme des fourmis, sur la place.

– Moi non plus. Il y a d'autres moyens. Des meilleurs. »

Il laissa son regard glisser vers le lointain et la prit par la taille.

« Et d'ailleurs, si nous retournions manifester ? »

PIRANHA

n. masc., XVIII^e siècle. Emprunté – par l'intermédiaire du portugais (1587) – du tupi (Brésil) piranha.

1. Poisson d'assez petite taille vivant dans les eaux douces d'Amérique du Sud, réputé pour sa rapidité, son agilité et sa voracité.

2. Maison d'édition généraliste fondée à Paris en 2014, animée par une jeune équipe enthousiaste dirigée par Jean-Marc Loubet. La curiosité, l'exigence et le plaisir constituent la nourriture principale de ce Piranha.

◆ **Curiosité** Largement ouverts sur le monde, ses livres donnent à entendre des voix venues d'ailleurs, des points de vue culturels différents du nôtre, que ce soit grâce à la littérature pour raconter notre époque ou pour tenter de l'expliquer grâce aux essais.

◆ **Exigence** Le but est de faire découvrir aux lecteurs francophones des auteurs reconnus dans leur pays pour la qualité stylistique de leur œuvre ou pour la rigueur scientifique de leurs recherches. Un soin particulier est apporté au choix des traducteurs pour restituer au mieux les textes originaux.

◆ **Plaisir** Une belle langue, claire et narrative et des choix exigeants de fabrication et de façonnage garantissent le plaisir de la lecture et font des parutions de Piranha des livres à dévorer.

Postface et remerciements

Bien entendu, un auteur de thrillers ne peut que se réjouir de voir son livre figurer sur des listes de best-sellers, ne peut que se réjouir de la vente des droits de traduction et d'adaptation.

J'ai soupçonné que *Black-out* irait plus loin encore, à la première demande de renseignements reçue après la parution de l'ouvrage, début 2012. Elle ne venait pas d'un libraire qui aurait voulu organiser une lecture, mais d'un institut travaillant sur la protection des infrastructures critiques. Depuis, j'ai été convié par de très nombreux organismes politiques nationaux et internationaux, par des organisations publiques comme privées pour faire des conférences et débattre de *Black-out*.

Cet ouvrage n'a pas été présenté uniquement par des rubriques ou des émissions littéraires, mais également par des médias économiques, scientifiques et d'informations.

En décembre 2012, un jury extrêmement compétent, composé de journalistes scientifiques a distingué *Black-out* avec le prix allemand du « livre scientifique le plus captivant de l'année ». Ainsi, le livre pouvait dorénavant être lu à l'école.

Peut-être parce que *Black-out* nous fait prendre conscience que tout va bien. Ou, pour l'exprimer comme le journaliste Mathias Flasskamp : « Ce livre, c'est comme l'amour : on remarque souvent ce qu'on a lorsqu'on ne l'a plus. »

Black-out est une fiction. Cependant, lorsque j'en ai rédigé le manuscrit, mon imagination a été bien souvent rattrapée par la réalité. Ainsi, mes premières épreuves de 2009 prévoyaient une manipulation des systèmes SCADA dans les centrales. À cette époque, les cercles les plus autorisés tenaient cette éventualité pour irréalisable, voire complètement aberrante – jusqu'à ce qu'on découvre Stuxnet en 2010. *Idem* pour le danger provenant

des systèmes de refroidissement des centrales nucléaires – jusqu’à Fukushima.

Espérons que la réalité se contente de ces deux événements pour rejoindre la fiction.

Pour effectuer les recherches relatives à ce texte, j’ai utilisé nombre de sources. Je me suis entretenu avec des experts des branches de l’énergie et de l’IT, ainsi que de la prévention contre les catastrophes. En général, ces experts apprécient d’être mentionnés. Pas dans le cas présent. Certes, ils m’ont donné de bonne grâce toutes les informations possibles, mais aucun n’a voulu être nommé. Ce n’est pas étonnant, compte tenu de la nature des renseignements qu’ils m’ont communiqués.

Internet, bien entendu, est une source inépuisable. Je tiens à mentionner particulièrement ce qui suit.

Sans Wikipédia et ses dizaines de milliers de contributeurs, un auteur comme moi mettrait substantiellement plus de temps à effectuer des recherches pour ce genre de livre (et avant qu’on me le demande : oui, je soutiens financièrement Wikipédia).

Mes recherches ont été confirmées, peu de temps avant que j’aie fini la rédaction du manuscrit en mai 2011, par le rapport n° 18 du Comité pour l’éducation, la recherche et l’évaluation des effets de la technique, en vertu du paragraphe 56a du règlement du projet d’évaluation des effets de la technique : « Menace et vulnérabilité des sociétés modernes, cas d’une panne de l’alimentation électrique à une vaste échelle et sur une longue durée. » J’ai repris certaines des conclusions de cette étude dans le présent livre. Le rapport est consultable sur le site Internet du ministère de l’Intérieur de la République fédérale d’Allemagne.

Les scènes se déroulant dans l’hôpital m’ont été inspirées par l’article de Sheri Finks, prix Pulitzer, paru le 25 août 2009 dans le *New York Times*, au sujet des événements dramatiques survenus au Memorial Medical Center de La Nouvelle-Orléans à la suite du passage de l’ouragan Katrina en 2005.

Nombreux étaient les scénarios possibles. Personne ne peut réellement prévoir ce qu’il se passerait dans de telles circonstances. Dans la mesure où je ne souhaite donner aucune indication qui serait utile à la préparation d’un attentat terroriste, j’ai laissé de côté ou transformé de menus détails techniques. Afin de favoriser la lisibilité et l’intrigue, j’ai fait quelques entorses à la réalité ; ainsi, j’ai déplacé les postes de contrôle des réseaux aux

sièges des entreprises gestionnaires, j'ai maintenu en état de marche, plus longtemps que ça ne serait le cas, les connexions téléphoniques et Internet, etc. Cela a pu engendrer quelques imprécisions ou erreurs, à moins qu'elles n'aient échappé à ma vigilance et je vous prie alors de bien vouloir accepter mes excuses.

Je tiens à remercier tout particulièrement mon agent Michael Gaeb et son équipe qui ont cru en ce manuscrit, mes lectrices Eléonore Delair et Kerstin von Dobschütz, mon éditrice Nicola Bartels qui m'ont aidé à faire ce livre. Je remercie spécialement un de mes conseillers anonymes qui m'a infatigablement transmis des informations relatives aux aspects informatiques, et qui a relu le manuscrit dans son intégralité. Je remercie également mes parents pour tout ce qu'ils ont fait pour moi. Enfin, et plus que quiconque, je remercie mon épouse pour sa patience infinie, ses critiques sévères, ses nombreuses suggestions et ses encouragements constants.

Pour finir, je remercie toutes mes lectrices et tous mes lecteurs pour leur intérêt et leur temps précieux.

Si *Black-out*, en plus de quelques heures captivantes, pouvait vous transmettre quelques connaissances ou n'être qu'une petite incitation à réfléchir, je m'en réjouirais.

Marc Elsberg, automne 2013

PS : depuis la première édition du livre au début de l'année 2012, d'autres médias se sont consacrés intensivement à ce scénario, comme la chaîne britannique Channel 4 et la National Geographic Channel (États-Unis), en diffusant des reportages détaillés (en 2013).

L'auteur

Marc Elsberg

Marc Elsberg vit à Vienne. Depuis la publication de *Black-out*, véritable phénomène éditorial couronné du Prix du livre scientifique allemand, il est régulièrement invité par les médias pour son expertise sur les périls que font peser sur notre société les progrès de l'hyper-connectivité.

Marc Elsberg

BLACK OUT

Demain il sera trop tard

Par une froide soirée d'hiver, le réseau électrique européen commence à lâcher.

Menace terroriste ou défaillance technique ?
Alors que l'Europe s'enfonce dans l'obscurité, plusieurs centrales nucléaires, en France notamment, mettent en danger la vie de millions d'êtres humains.

LE BLACK-OUT GÉNÉRAL MENACE
L'EXISTENCE DE NOTRE MONDE.
IL EST ENCORE TEMPS D'AGIR.

DEMAIN IL SERA TROP TARD.

Cette édition électronique du livre
Black-out - Demain il sera trop tard
de Marc Elsberg a été réalisée le 23 mars 2015
par Melissa Luciani
pour le compte des [éditions Piranha](#).
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en mars 2015
sur les presses de l'imprimerie Corlet
(ISBN : 978-2-37119-014-6 – Numéro d'édition : BP-001).

ISBN : 978-2-37119-114-3 – Numéro d'édition : eBP-001

Coordination éditoriale : Ninon Guilbot
Lecture : Olivier Godefroy
Mise en pages : Daniel Collet
Graphisme : ADGP

Du même auteur

Zero. Sie wissen, was du tust, 2014

www.piranha.fr

Édition originale :

Blackout. Morgen ist es zu spät

© 2012, Marc Elsberg

This edition published by arrangement with Literarische Agentur Michael Gaeb, Berlin and L'Autre Agence, Paris, France. All rights reserved.

© Piranha 2015,
pour la traduction française